ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

Le Réveil, 2e année, Gand, Janvier 1892 – Décembre 1892 (n°1-12).

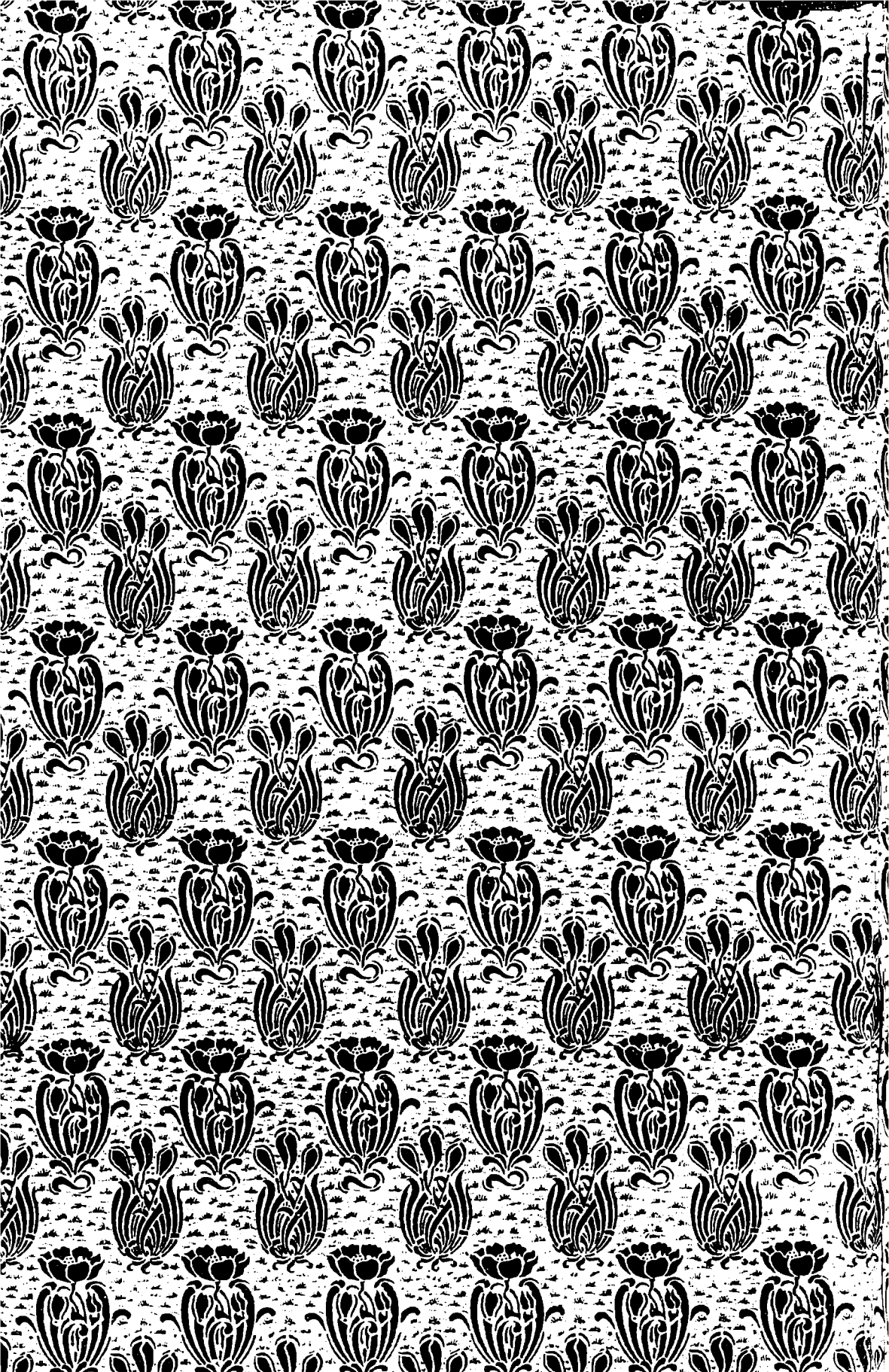
En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

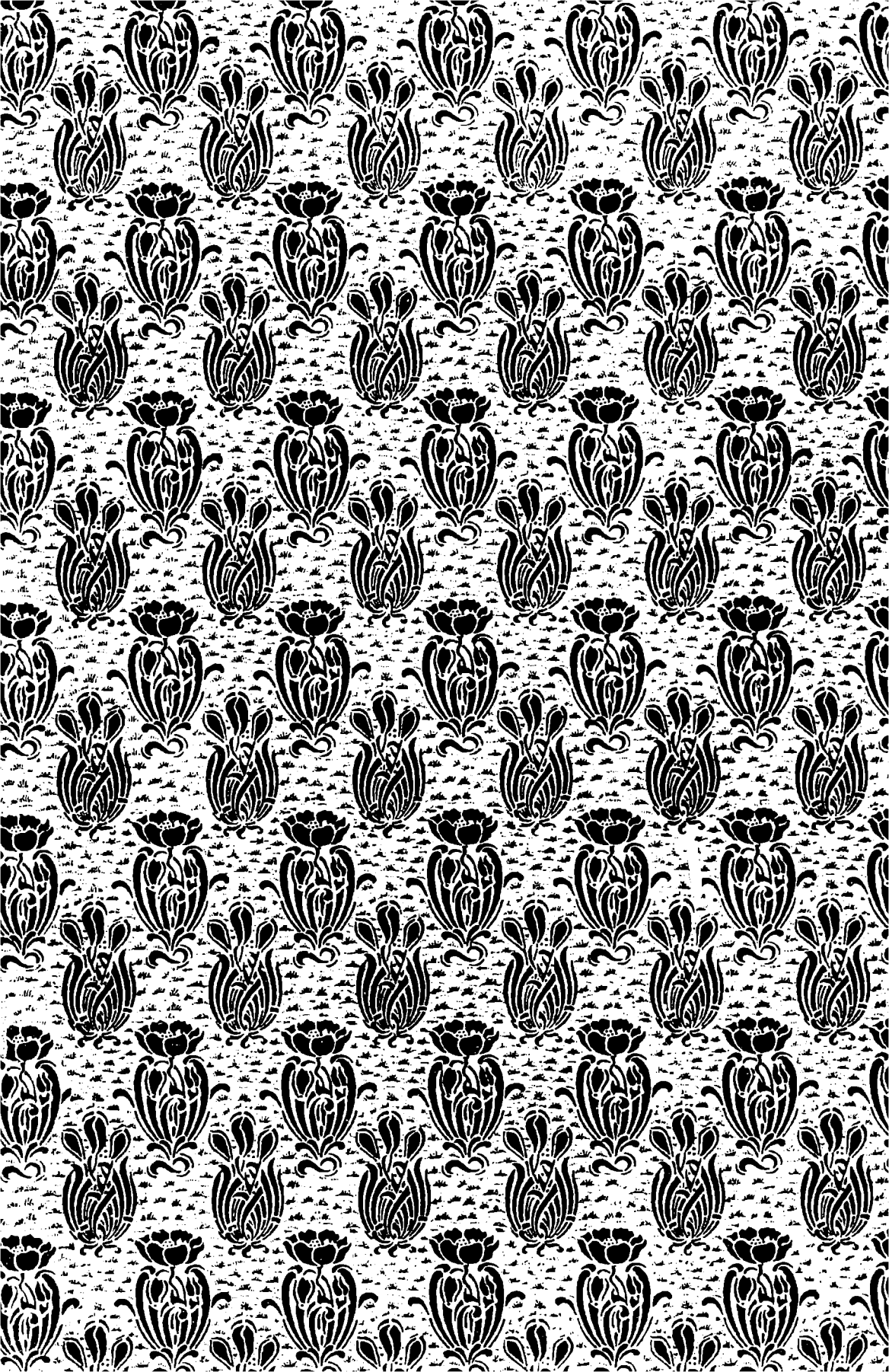
S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation **(email : bibdir(at)ulb.ac.be)**

Elle a été numérisée par le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, en collaboration avec l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/





52406

LE RÉVEIL

LE RÉVEIL

Revue mensuelle de Littérature & d'Art

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU

CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

2E ANNÉE -- 1892

GAND

Imprimerie F. MEYER-VAN LOO, Rue de Flandre, 66

1892

Ce numéro exceptionnellement : 20 centimes.

Deuxième Année — N° 1 JANVIER 1892

LE RÉVEIL

Revue mensuelle de Littérature & d'Art

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANCAIS

SOMMAIRE

Joseph Desgenêts. . . . . *Georges Rodenbach.*
Georges Rodenbach . . . . . *Dimanche au béguinage.*
Louis Véhenne . . . . . *Le christ de pierre.*
Valère Gille . . . . . *L'Endormie.*
Frédéric Friche . . . . . *Gethsemani.*
José Hennebicq . . . . . *Croquis.*
Charles Sluyts . . . . . *Pour l'Orgueilleuse.*
Rodrigue Sérasquier . . . . . *Rondels.*
Pierre Hancart . . . . . *Illusion.*
Georges Marlow . . . . . *Cantilène.*
Géo Mauvère . . . . . *Sydoine aux Yeux d'Or.*
Maurice Desombiaux . . . . . *Paysage d'Ame.*
Charles Frappart . . . . . *Séparation.*
Arnold Goffin . . . . . *Forêt enchantée.*

Chroniques Théâtrales, Littéraires, etc.
Tablettes

Abonnement : Belgique, un an 5 francs. (Pour l'étranger, le port en sus).

Le Numéro : 50 centimes.

Rédaction : Rue de Flandre, 71, GAND.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Gand, imp. à vapeur F. Meyer-Van Loc, rue de Flandre, 66.

AVIS TRÈS IMPORTANT.

Ceux des anciens abonnés des *Essais publiés par le Cercle Littéraire Français* qui ne désireraient pas continuer au *Réveil* leur abonnement, sont priés de nous en avertir par écrit, ou de nous renvoyer le présent numéro revêtu de leur signature.

LE RÉVEIL

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE & D'ART

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.

—

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Edm. Deffernez, Ch. Delchevalerie, Joseph Desgenêts, Maurice Desombiaux, Pierre Devoluy, Carlos du Fay, Charles Frappart, Frédéric Friche, Valère Gille, Arnold Goffin, Pierre Hancart, José Hennebicq, Gustave Kahn, Alfred Lavachery, Camille Lemonnier, Léon Lucy-Mar, Paul M., Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Géo Mauvère, Francis Nautet, Jean Novis, Paul Redonnel, Georges Rodenbach, Fernand Roussel, Rodrigue Sérasquier, Fernand Séverin, Charles Sluyts, Hubert Stiernet, Georges Touchard, Franz Troch, Louis Véhenne, Adolphe Westermann, etc.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

—

Les manuscrits ne sont pas rendus.

—

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la rédaction.

—

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser à la rédaction.

BOITE AUX LETTRES.

A. S. Gand. — Reçu, soumettons au Comité de Rédaction.
G. T Bruxelles. — Idem.
L. L. M. Liège. — Ne pourriez-vous varier vos envois?

Georges Rodenbach

C'est en la désolation résignée des vieilles villes des Flandres que Georges Rodenbach vécut ses premières années. Son âme est imprégnée de l'irrémédiable tristesse qui se dégage d'elles et pour leurrer son exil, instinctivement il s'est fixé là-bas, près de la vie intense de Paris, dans le calme du quartier Monceau, comme pour retrouver un peu des villes mortes qu'il aime. Elles le hantent en ses fréquentes et douloureuses nostalgies toutes ces choses de son nord natal : le ciel immuablement gris; les eaux stagnantes brasillant de l'or des étoiles où les soirs la lune se mire; les quais s'allongeant muets et déserts; les cloches pleurant en le silence des tours; les grands et vieux beffrois impassibles; les orgues s'éplorant dans les banlieues; les claironnées de soldats sur les remparts croûlants; la lourde mélancolie des longs après-midi de dimanche; les pieux béguinages et les recluses qui y endorment leur vie, abîmées en l'extase religieuse.

Les vers de Georges Rodenbach évoquent cette suprême et particulière tristesse de vieux cloîtres en ruines, tristesse étrange planant sur les villes assoupies des Flandres. Pour nous qui y engourdissons notre vie, à la jouissance esthétique se mêle un vague intérêt local. Nous — les jeunes — sentons monter en nous une franche admiration vers le poète qui a délaissé, le cœur douloureusement atteint et saignant en lui comme une plaie, les cités mortes, tuées d'indifférence imbécile et de bourgeoisisme excessif où toute manifestation d'Art Vrai reste ignorée ou soulève l'indignation et le dédain. Et lui, un des rares poètes que Gand ait produit, lui

qui « a laissé un peu de son âme dans toutes les pierres », il s'en est allé chercher ailleurs ce que sa ville natale n'a pas su ou n'a pas voulu lui donner.

Rodenbach arriva à Paris vers 1879; son très personnel talent n'y passa pas inaperçu. Il s'affirma hautement et délibérément au milieu des vibrantes réunions d'écrivains et d'artistes jeunes, assoiffés d'Art, qui composaient le Cercle des Hydropathes que venait de fonder Emile Goudeau. Dans ce milieu intelligent et nullement réfractaire aux émotions artistiques que Paul Bourget, Gui de Maupassant, Maurice Rollinat, Félicien Champsaur, Charles Cros, André Gill, Edmond Haraucourt, Bastien Lepage, Sarah-Bernhardt ne dédaignèrent pas de fréquenter, les premiers vers de Rodenbach furent appréciés. La sympathie alla rapide vers ce poète du Nord qui résolument s'implantait en plein Paris et son œuvre de début, *Les Tristesses*, eut tout le succès qu'elle méritait. Il y avait dans ce petit volume de la vie, mais de cette vie septentrionale, légèrement mélancolique et froide.

Depuis, Georges Rodenbach a fait paraître plusieurs volumes qui confirment la sureté et l'originalité de son talent : *La Jeunesse Blanche, L'Art en Exil, L'Hiver Mondain, L'Amour en Exil, Agonies de Villes*, proses parues au Figaro et son œuvre capitale sur laquelle on doit le juger, *Le Règne du Silence.*

Ce qui fait peut-être le charme du vers de Rodenbach c'est qu'il ne s'écarte ni trop du vers classique, ni trop du vers décadent. A ce propos Emile Bergerat écrivait dans une chronique du *Gil Blas* : « Livrez-vous à l'expérience suivante. Sans avertir, ouvrez le livre » (Le Règne du Silence) et, devant des enfants rompus à Boileau ou » des femmes bornées à Lamartine, lisez l'une des pièces qui le » composent. Tous et toutes l'auront comprise, bêtement peut-être, » mais comprise et à la demande générale on vous priera de le » relire pour le plaisir, comme on respire plusieurs fois une fleur » odorante. »

A côté de ceci mettez le plaisir esthétique qu'éprouvent les lettrés à la lecture d'œuvres aussi précieusement ouvrées et aussi complexes, s'écartant de la banalité ambiante.

On a dit, fort justement d'ailleurs, que la poésie de Rodenbach était de la Poésie de Chambre. Pour en bien saisir la valeur il faut

lire ces vers le soir, sous la lampe, pendant qu'au dehors le vent et la pluie fouettent les vitres, il faut comme l'a fait le poète — et combien souvent! — s'être complu en de longues rêveries. Il y a un certain apprentissage à faire, à la suite duquel le charme s'en dégage et insensiblement vous gagne.

C'est tout là-bas parmi le Nord où tout est mort

que le « *Règne du Silence* » a été conçu. L'âme flamande en sa mysticité tranquille et froide s'y retrouve. Tout est pour Rodenbach animé d'une vie propre et comme il le dit lui-même il s'est fait le « confesseur des vieilles pierres. » Et dans cette tâche il a mis l'entière sincérité du véritable artiste.

Il fait vivre les vieilles maisons décrépites et moussues d'une vie infiniment morose :

Tristesse des vieux murs tombés dans la misère.

Comme un *leitmotiev* le son des cloches traverse l'œuvre, tantôt ce sont des coups graves et lents, tantôt grêles et perlés, enfin c'est l'égrènement des petites notes des carillons, « musique du matin qui tombe de la tour ».

La lourdeur triste et monotone des dimanches le torture et l'obstine :

Le dimanche est le jour où l'on entend les cloches....
Long jour que le chagrin des cloches influence....

La vie calme des béguinages, la vie quotidienne dans les chambres, ses confidentes à lui, l'émeuvent :

Les chambres, vraiment, sont de vieilles gens
Sachant des secrets, sachant des histoires....

C'est en elles que le poète rêve ses beaux rêves, que les heures s'émiettent et que la peur le prend :

La peur que demain soit comme aujourd'hui,
Que l'heure jamais ne sonne autre chose;
Un destin réglé dans la chambre close,
Un peu plus de sable au désert d'ennui....

Dans toutes ses œuvres, Georges Rodenbach déploit un art vrai et

affiné; les vers jaillissent, ciselés merveilleusement et pieusement, adamentins et troublants. L'Art resplendit en eux et dans l'enlisement des banalités journalières nous éprouvons de la sympathie pour l'Artiste, car peu de créations laissent une telle intensité d'impression, peu sont aussi évocatrices de rêves, aussi débordantes de visions tristes et de songes. La lecture des œuvres de Rodenbach suscitent en nous l'illusion d'une vie parmi les paysages vagues et ternes des Flandres pour lesquelles il ressent l'exaltation de ceux qui aiment. N'est-ce pas l'éloge le plus grand et le plus sincère qui puisse s'élever vers le poète?

JOSEPH DESGENÊTS.

Gand. Décembre 1891.

Dimanche au béguinage

Sur le velours du grave harmonium, les Sœurs
Agencent les plis blancs de leur naïf solfège,
Fils épars de leurs voix combinant leurs douceurs
Pour faire une dentelle où chacune s'agrège;
Dentelle de leurs voix blanches, de la couleur
De leurs âmes, de la couleur de leurs cornettes;
Chaque sœur dans la trame inocule une fleur
Et la dentelle éclate en reliefs de fleurs nettes :
Sur l'harmonium sombre on dirait un grésil,
Parure en filigrane et toute ciselée;
Chacune collabore à la palme gelée
Qui se tisse au jubé comme en un lieu d'exil;
Puis sur l'harmonium dont le velours s'étale
S'ajoure le cantique en dentelle totale!

GEORGES RODENBACH.

Le christ de pierre

Vieille légende bretonne

Avez-vous entendu le hibou?

— Mauvais signe. Encore quelque pauvre mortel qui va trépasser.

— Balivernes que tout cela.

— Regardez, regardez, on dirait de la lumière dans les ruines du couvent.

— La lune, sans doute.

— Eh! eh! qui sait? C'est aujourd'hui la fête de Saint-François d'Assise. Ne raconte-t-on pas que depuis le jour où le cloître fut saccagé et les pères tués par les bleus, les âmes des religieux de son ordre se réunissent chaque année dans ce monastère? On assure même qu'il arrive malheur à celui qui se trouverait là-haut cette nuit Vous connaissez la légende.....

— Allons donc, n'ajoutez pas foi à toutes ces histoires de revenants, farfadets, poulpiquets et que sais-je.....

Les deux commères qui avaient prononcé ces paroles entrèrent dans une petite chaumière isolée dans la lande déserte. La porte se referma.

* * *

Les ruines du couvent de Saint-François, jadis un des plus riches de la Bretagne, étaient situées sur une hauteur à laquelle on accédait par un chemin bordé des deux côtés de palis à demi pourris.

Une aile du monastère, autrefois le réfectoire et la chapelle, était encore debout en partie; partout ailleurs le temps avait fait son œuvre, l'herbe avait poussé sur la terre qui moutonnait en petits tertres recouvrant des cippes décapités, des chapiteaux. Et sur le sol croulier formant, sous la pluie, une sorte de noue, c'était encore un amoncellement de stèles et de fûts. Par-ci, par-là, des refends marquaient l'emplacement primitif des cellules des moines.

Le réfectoire, au plafond éventré, aux murs mangés par le lierre qui des larmiers, aux gargouilles en forme d'animaux apocalyptiques avait envahi tout l'intérieur du bâtiment par les fenêtres béantes, — les meneaux depuis longtemps veufs de vitraux, — possédait toujours sa haute cheminée, flanquée de colonnes garnies de modillons. Des statues avaient dû orner cette salle, à en juger par les niches, vides maintenant, soutenues par des télamons et des cariatides à la bouche grimaçante. Sur les murs, des restes d'écus aux chevrons et aux orles à peine visibles.

Dans la chapelle, une floraison avait envahi les arceaux sombres, des arbustes se dressaient sur des morceaux de voûte menaçant de choir, des fleurs croissaient le long des ogives graciles, aux courbures hardies, s'élançant vers le ciel. On voyait encore le transept, l'abside; des contre-forts demeuraient isolés ainsi que des géants au milieu de murs écroulés; sous les pieds, des pierres tombales se dessinaient, mais si vieilles, si rongées par le temps. Au fond, au sommet d'un autel assez bien conservé, se dressait un Christ exténué, à la face pâle, dessinant dans l'ombre ses formes maigres et tristes.

La lueur de la lune flottait sur tous ces décombres, leur donnant un aspect fantastique, dessinant sur le sol des silhouettes déchiquetées. Un grand silence : de temps à autre une brique se détachant et venant se briser sur le sol avec un son mat, une hulotte passant dans les ténèbres en geignant.

Un homme gravissait lentement le sentier qui menait au couvent; pauvre vieux chanteur ambulant, perdu dans la nuit noire, ne se doutant pas d'un village proxime, il allait chercher un abri contre le frais de la nuit dans ces vieux murs, ignorant également et du lieu et de la légende qui s'y rattachait. Il marchait toujours, faisant roûler les gravois qui fuyaient sous ses pas. Etant arrivé dans la chapelle, il s'assit contre le socle du vieux christ de pierre, tout content de trouver un toit pour dormir, aimant mieux coucher là que sous un pont. Dans son esseulement, il songea à tout et à rien, à son pays qui était bien loin, bien loin, à ces ruines, aux moines qui les avaient habitées... Il s'endormit.

Insensiblement, il lui sembla percevoir un chant monotone et continu. C'était bien une sorte de mélopée lente et triste qui venait frapper ses oreilles. Où était-il donc?

Le vieillard ouvrit les yeux. Il se trouvait dans une grande chapelle, non plus une chapelle en ruines, mais reconstruite, éclairée de nombreux cierges qui projetaient des lueurs diffuses dans les recoins remplis d'ombre.

Une double file de moines s'avançaient, glissant sur les pierres mortuaires en traînant leurs sandales, portant dans les mains des falots et des torches. C'était une succession mystérieuse de frocs tombant roides sur des corps d'ascètes que le cilice recouvrait. Etrange circulation de fantômes tonsurés qui processionnaient le long des arceaux chargés de ténèbres, murmurant des *Pater* et des *Ave*, semblant poursuivre dans leur mort volontaire de cénobites, un rêve qu'ils n'achevaient jamais.

Puis, portée par quatre franciscains, apparut une bière dont le couvercle encore enlevé permettait de voir le visage du défunt. Le lugubre cortége se dirigea vers le cimetière. Les orgues ronflèrent, les religieux murmurèrent le *De Profundis*.

Le pauvre homme ne savait s'il rêvait ou s'il était éveillé. Le convoi funèbre passa devant lui. Soudain il poussa un grand cri. Dans le mort, étendu froid et rigide au fond du cercueil, il s'était reconnu. C'était lui qu'on enterrait! Il voulut appeler, mais sa bouche restait muette maintenant, il voulut se lever, mais ses jambes se dérobaient sous lui.

Et toujours continuait à se dérouler, ainsi qu'une longue théorie, la suite interminable des robes blanches.

Ayant levé la tête, ses yeux se fixèrent avec épouvante sur l'énorme crucifix se trouvant au-dessus de lui. Le Christ le regardait! Ce n'était plus une statue de pierre, c'était un homme qui se trouvait sur la croix, un homme au regard infini et mystérieux. D'une plaie qu'il avait au côté gauche sortait un filet de sang qui ruisselait sur la peau blanche du martyr, descendant en gouttelettes rutilantes.....

Alors le malheureux sentit ce sang chaud lui inonder le front. Dans un dernier effort qu'il fit pour fuir, il réussit à faire quelques pas mais heurta une dalle et tomba.....

* * *

Le lendemain matin, à l'aube, alors que de langoureux frissons

couraient encore dans la plaine, la porte de la chaumière où, la veille, étaient entrées les deux commères, s'ouvrit.

— C'est étrange tout de même ces chants que j'ai entendus cette nuit. Ils venaient bien sûr du couvent.

— Vous avez rêvé. Du reste nous verrons bien s'il s'est passé quelque chose.

Les deux femmes gravirent la pente, pénétrèrent dans les ruines. Rien n'était changé depuis des années et des années qu'elles se trouvaient là.

— Vous voyez bien que j'avais raison ; vous aurez fait un songe.

— Ah! mon Dieu! regardez donc. Elle venait d'apercevoir un homme mort au pied d'un grand christ de granit.

— Quelque ivrogne qui se sera égaré et aura donné de la tête contre une pierre. Tenez, il a du sang au front.

Aucune des deux n'avait remarqué — chose étrange, pourtant — que ce sang formait une large croix rouge.

LOUIS VÉHENNE.

L'Endormie

Parmi les palmes et les roses
Ombrageant le lit virginal
Dans le fin château de cristal
Au crépuscule d'ombres roses,

La blanche Princesse exilée,
Ses douces mains pleines d'étoiles,
Sommeille encore sous les voiles,
De cheveux d'or auréolée.

Mais voici que rompant le charme
L'Enfant aux armures vermeilles
Du joli Château des Merveilles
A franchi le seuil sans alarme:

Pour délivrer la Bien-Aimée
Il a féri de l'espadon
Le souple et monstrueux dragon
Qui tordait sa gueule enflammée;

Puis d'un baiser il la réveille :
Le rosier a fleuri soudain,
La source chante et le jardin
Par enchantement s'ensoleille.

VALÈRE GILLE.

Gethsemani

Pour JOSEPH DESGENETS.

Lorsque Jésus parvint au Mont des Oliviers,
Il dit : mon âme est triste et mortellement pleure.
Veillez, pour que l'Esprit loin de vous tous demeure,
Priez, en la ferveur que jadis vous aviez.

Au ciel éteint passaient les cris des éperviers.
Il dit, agenouillé : Père, voici mon heure.
Ta volonté soit, non la mienne, et que je meure!....
Déjà des pas nombreux sonnaient sur les graviers.

Oublieux des périls et de la veille austère,
Ses disciples dormaient pesamment sur la terre.
Pierre devait bientôt le renier trois fois...

Et détournant les yeux de Judas qui l'accoste,
Il frémit, à la trahison de cette voix,
Plus qu'à l'angoisse encor du suprême holocauste.

FRÉDÉRIC FRICHE.

Croquis

Jour de Toussaint à Forêt en Brabant. — Un enterrement.

Par la porte basse de l'Eglise le cortège funèbre s'engouffra et les porteurs déchargèrent leurs épaules du cercueil qu'ils placèrent sur des tréteaux entre quatre cierges.

Le nef se remplit de femmes embéguinées du long mantel flamand à capuchon, coiffées de chapeaux aux rubans criards ou de bonnets recouverts du traditionnel châle, de paysans, au sarrau bleu lustré et roide qui, pesamment sur les dalles traînaient leurs longs souliers dont les clous grinçaient.

Les prières des morts commençèrent — alternées entre le prêtre et les pacants qui répondaient du jubé.

Les vitraux ternes laissaient entrer, avec avarice, un jour morne qui endeuillait d'un crêpe d'ombre la masse des fidèles agenouillés sur les prie-Dieu.

Seul *diaboliquement* l'orgue flambait aux lueurs fauves des lampes. Sur le mur du fond les paysans se silhouettaient fantômatiques et nimbés de feu.

Et cet orgue d'or en fusion que l'on aurait cru fait pour accompagner les rondes sataniques d'un sabbat, pleurait — telles des plaintes d'âme en des auréoles de cierges — des notes si simples et si frêles, qu'elles semblaient des râles de pitié et de pardon pour celui qui dormait là — jusques à quand? — au milieu de l'Eglise.

Il haletait comme une poitrine d'asthmatique et par moments — les faibles en cette vie ne sont-ils pas toujours écrasés par les forts? — il se taisait brutalement étouffé par les voix rugueuses des chantres.

Mais — d'instinct — les mains se joignaient et le cœur et les lèvres imploraient avec les naïves et angéliques notes, la grâce du pauvre pécheur...

« Requiescat in pace » dit le prêtre.
« Amen » répondit-on du jubé.

Nostalgique la cloche tinta le glas et le cortège sortit de l'église sous la pluie.

Une fanfare prit la tête du convoi et entonna une marche funèbre banalement profane.

Un enfant de chœur, long et fluet, enfourreauté en une soutane noire trop courte, étreignait frileusement la croix tandis qu'un petit maigriot aux cheveux plats dégoulinants d'eau serrait le goupillon entre ses doigts bleuis.

Le prêtre suivait — omnipotent — d'une main tenant un large parapluie, de l'autre retroussant son froc.

Puis la foule : mouvante cuirasse noire de parapluies levés — comme des boucliers — contre les dards froids de la pluie.

Porté par de vigoureux gars, émergeait le cercueil moulé sous le drap qui laissait percer les angles.

Et l'on songeait qu'il devait être bien *froid* celui qui se raidissait — figé en la suprême et hiératique attitude — sous ce bois et sous ce drap *froids*.... et sous cette pluie *froide*.

Aux portes les gens se rapetissaient pour voir le cortège. Une vieille aveugle se coulait le long d'un mur, appuyée sur les *deux bâtons qui virent pour elle* et elle regardait peut-être aussi, en les ténèbres de ses yeux morts, celui qui retournait, sans même l'anémique bénédiction d'un soleil morne, à la poussière d'où il était sorti.

José Hennebicq.

Novembre 1890 — *Juin* 1891.

pour l'Orgueilleuse

Sur la blancheur de son buste dénudé ses mains
Se profilaient, et l'ombre de ses dix doigts, pareille
A des blessures noires, stigmatisait les seins
Laiteux, où la roseur des lys fraîchis s'émerveille.

De aromes ensorceleurs distillaient leurs voix
Aux coins du tapis lourd qu'Elle avait élu de prêtre,
Car ses pieds écrasaient ce prosterné de son choix,
Pour servir de prétexte et de blasphème à son Etre.

Et vers d'ignorés paysages ses yeux dardaient
L'éclair oblique, où des lueurs de soufre et de bronze
Marièrent leurs sortilèges et les fardaient :
Edens où la prismatique douleur se dénonce.

Or, vers la commissure de ses lèvres, pourtant
La parole incantatoire vient sceller sa pourpre :
« Si tu veux m'enorgueillir et rester pénitent,
Et plus haut que mon vouloir, voir mon lent désir sourdre! »

CHARLES SLUYTS.

Décembre, 1891.

RONDELS

I

Coucher de Soleil (HOLLANDE)

Le soleil érubescent,
Aux sanglantes diaprures,
Veiné de fauves rayures,
Lent, à l'horizon descend.

Sur le canal, en passant,
Il rougit bateaux, voilures,
Le soleil érubescent,
Aux sanglantes diaprures.

Et d'un moulin perdu, blanc,
Tout là-bas dans les pâtures,
Les ailes, noires gaufrures,
Tournent, cachant par moment
Le soleil érubescent.

II

Lune Musicale

La lune, comme un blanc pavois,
S'allume au ciel mélancolique,
Et semble un écu très antique,
Bosselé jadis aux tournois.

Flambant plat d'argent où l'on voit
Un paysage fantastique,
La lune, comme un blanc pavois,
S'allume au ciel mélancolique.

Et devant elle, de guingois,
Passe un réseau téléphonique,
Multiple portée excentrique
Où pour note l'on aperçoit
La lune, comme un blanc pavois.

RODRIGUE SÉRASQUIER.

Illusion

A RODOLPHE DE SAEGHER
Ces lignes de son ami

Elle s'accouda un instant à sa fenêtre, laissa au hasard errer ses yeux à son entour, puis, dans un sourire, la face toute rose, elle regarda la fenêtre où je me tenais caché. Et ce sourire était pour moi un sourire d'amour, de reconnaissance pour les vers que je lui avais fait remettre le matin. Lentement, comme à regret, elle se retira et prit un ouvrage de broderie abandonné sur une crédence de brêche.

Un furtif et timide rayon de soleil caressait les ondes dorées de ses cheveux, et semblait comme une pluie de paillettes rutilantes sur les frissons des boucles envolées qui jetaient une vague pénombre sur son front. Sa taille flexible, inquiète, se balançait très doucement comme le roseau sous l'haleine du vent, et dans ce rythmique mouvement, le galbe de sa poitrine de vierge paraissait adorablement vague, indécis, à peine ébauché. Paresseusement, l'esprit ailleurs sans doute, elle tirait l'aiguille de ses longs doigts, tout blancs, avec des ongles de nacre aux reflets dorés.

Et moi je la regardais; je l'aimais ainsi. J'aurais voulu pouvoir caresser cette main, effleurer des lèvres ce cou si blanc noyé dans

une débauche de boucles, serrer contre moi ce corps si idéalement délicat. J'aurais voulu être toujours à ses pieds, les yeux dans ses yeux, comme pour y lire ses pensées. Mais ne les devinais-je pas? — L'ouvrage abandonné, les yeux perdus dans les lointains du rêve, c'était la musique de mon aveu qu'elle écoutait, c'était moi qu'elle voyait, c'était vers moi que volaient ses pensées dans ce clair obscur délicieux de sa rêverie. Toutes les incantations du plus habile des thaumaturges n'auraient pu me plonger dans un enchantement plus grand que celui que j'éprouvais. Quoi de meilleur que de se savoir aimé de la personne qu'on désire! Et elle m'aimait. Elle aurait voulu cacher son amour, que le bleu gris de ses yeux l'aurait trahi.

Elle avait déposé sa broderie sur la crédence, et, y ayant pris le poète aimé, elle s'était plongée plus avant dans son rêve, elle le berçait au son des rimes doucement murmurées par ses lèvres, et s'envolait sur ses ailes dans les régions ultimes pleines de parfums, de lumière, d'amour. Elle songeait peut-être — oui, j'en suis certain — elle songeait à mes vers bien plus beaux pour elle que ceux qu'elle lisait, parce qu'ils avaient laissé dans son cœur quelque chose d'infiniment doux, d'ineffablement enchanteur....

Elle lisait toujours.

Deux petites pattes blanches, puis un museau auquel une moustache toute hérissée voulait en vain donner un air farouche, puis deux grands yeux brillants avaient paru au bord de la fenêtre.... et d'un bond la Moumoutte fut sur les genoux de sa maîtresse. Réprimant un premier mouvement de frayeur, elle regarda son chat favori de ses bons grands yeux, et lui laissa continuer ses familiarités. Le petit chat roux, tigré de blanc la regarda d'un air madré, puis doucement, très doucement, il grimpa sur son épaule et s'y accroupit. L'éclat du brillant qui tremblotait à l'oreille de mon amante le fascina d'abord. Lentement il se familiarisa, regardant cela de ses grands yeux étonnés, tournant sa gentille petite frimousse de tous côtés; puis hésitant, après avoir retiré souvent la patte il donna à ce quelque chose un petit coup très léger; enfin, comme effrayé, il alla cacher son museau dans les boucles blondes de sa jeune maîtresse. Elle ne bougea pas. Elle semblait savourer ce coup de patte et cette sensation de museau contre sa peau blanche; et la tête penchée, dans l'occlusion des yeux, elle croyait peut-être

sentir un baiser de l'être chéri. Mais, le chat qui ne respectait rien ne respecta pas son rêve; il sauta sur ses genoux, et frottant sa moustache contre sa main à elle, il sembla demander des caresses. Et ce jeu fut délicieux. Le chat gambadait, faisait le gros dos, s'étirait, sautait d'un côté puis d'un autre, se retournait sur le dos, échappait à la main qui le poursuivait, et parfois se laissait prendre. Alors elle cajolait son petit diable, lissait la rousseur de son poil, lui tirait les moustaches, le regardait dans les yeux, pendant que lui, inconstant et volage, dodelinait de la tête et ne cherchait qu'un moyen pour s'échapper et aller faire ses frasques ailleurs. Moi qui n'aime pas les chats, je trouvais celui-là charmant dans ses gambades, joli dans son pelage, et cela tout simplement en vertu de ce principe qu'on aime tout ce qui appartient à la personne aimée. Oui, je l'aimais, et.... je le jalousais un peu, car toutes ces caresses ne me les volait-il pas?....

Elle s'était remise à lire. Moumoutte, Minou ou Minet, s'ennuyant sans doute à courir la chambre, avait sauté dans le panier à ouvrages, et là, se vautrait au milieu des boules de laine. Puis, toujours en quête de polissonneries, il s'était mis à rouler tout cela hors du panier. Et chaque fois qu'une boule tombait sur le tapis il la regardait un instant, puis recommençait.

Maintenant c'est à un papier qu'il en veut. Mais.... mais.... ce sont mes vers! Je le reconnais au format, à la couleur du papier. Veux-tu bien lâcher, brigand! Le monstre les a déjà tout froissés. Elle ne s'en apercevra donc pas, elle dont ils ont bercé le rêve? Ah! vilain chat!

Mais pendant que je soliloquais désespérément, elle avait levé les yeux; elle avait vu le chat et, dans une hâte qui avait fait tomber le livre de ses genoux, elle s'était précipitée sur le papier.... Comme elle m'aime! Toute l'étendue de son amour je l'ai pu mesurer à la brusquerie de son mouvement, à la hâte, à l'angoisse avec lesquelles elle déplia le bienheureux papier. Elle m'aime!... Et j'entrevoyais déjà un avenir de bonheur, long, long, délicieusement long. Instinctivement, je me montrai pour la remercier d'un baiser envoyé du bout des doigts.... lorsque je la vis rendre mes vers à l'amusement de son chat, et me regarder avec un inexprimable sourire de pitié, de dédain, la mauvaise!

PIERRE HANCART.

Cantilène

Et je voulus prendre tes mains en mes mains lasses
Et supplier, briser les bagues de tes doigts,....
(André Fontainas).

Tu m'as conduit au loin, en des palais mystiques
Où tes sœurs sanglotaient des hymnes d'autrefois
Et des chansons d'amour aux refrains prophétiques.

Des jets d'eau s'égrènant au milieu des grands bois
Jaunis par les baisers des étoiles malades,
Etouffaient leurs sanglots dans la plainte des voix.

Et pour accompagner ces rêveuses ballades
J'ai pleuré sur tes mains en regardant tes yeux
Où j'ai vu défiler de longues cavalcades :

C'étaient les songes chers et les rêves joyeux,
C'étaient les lys d'amour et les symboles vagues
Qui firent tressaillir jadis ton cœur pieux.

Puis, sur mon front pâli, tes doigts gemmés de bagues
Ont mis un voile d'or où je me suis blessé,
Car j'ai vu ton amour de Vierge trépassé.

J'ai vu ton amour froid, traître comme des dagues.

Georges Marlow.

Sydoine aux Yeux d'Or

(Fragment)

« *Fuyons, Sydoine, le manoir*
Où pâlirent tes yeux de larmes!
— Ah! Je suis si triste, ce soir,
Et j'ai peur des magiques charmes!

« *Viens, c'est l'heure trouble du jour*
Où vont s'éclore les étoiles,
Et vois l'automne au faste lourd
Choyer la nuit douce de voiles. »

— Ah! Les astres ont des regards!
— Les soirs vagues seront complices.
— Ah! Ce donjon dans les brouillards!
— Les brumes nous seront propices;

Viens cueillir les dernières fleurs
Au baiser brutal de la bise;
Sous les roses et les douleurs
Allons mourir dans l'heure grise,

Viens, Sydoine aux pâles yeux d'or
Attendre, en dormant sous les roses,
Que l'aube froide de la Mort
Surgisse en nos paupières closes! »

GÉO MAUVÈRE.

Paysage d'âme

Bercée par la marche du train, la rêverie allait des parallèles luisantes de la contre voie aux fanaux rouges et verts de la gare quittée en le soir indécis où les toits se découpaient très nettement sur le ciel bleu sombre; les flamboiements violents des usines surgissaient puis s'atténuaient sans distraire l'œil habitué à leur tragique grandeur.

Le décor se déroulait et la pensée sortait un peu du vague de l'esprit. Indécise, elle se précisait cependant vers Elle, sans regret comme sans ardeur :

Le brouillard après la claire journée d'été, l'insensibilité après une douleur accablante, la prostration de l'être après la joie, le dédoublement de l'homme, à de certaines heures, lorsque l'on sort de soi-même pour un instant planer au-dessus du monde des actions.

Abrégée des usines, la campagne se faisait plus sereine. Elle était immense avec ses grands arbres, ses prairies et ses champs de blés verts. Les fleurs vues à la venue rouges, passaient pourpres maintenant sur le talus, si rapidement que ruisseau de sang en la nuit.

Je songeais à Elle, à sa tristesse résignée de l'après-midi, écoutant parler, souriant parfois, péniblement, pour s'éviter une question; à ses yeux fixés sur l'étang fauve du coucher de soleil, miroitant comme une quantité de petites mares entre l'ombre des arbres et des feuillages. Ses yeux bleus, fauves aussi de réfléchir le soir, tandis que se doraient ses cheveux et qu'une brume d'or entourait son visage las.

Un pâle sourire à l'arrivée, un adieu allangui au départ et rien de plus, la gaieté d'un jour serein ne l'avait pas pénétrée.

Sans plus voir que le décor nécessaire à ma rêverie, je pensais à elle, sans regret comme sans ardeur, tandis que brusquement brillaient les fanaux rouges et verts des gares.

Si même elle restait indifférente, telle j'accepterais la chute de cet amour, un amour mort-né, sans que change l'horizon réflété par mes yeux.

En face de moi un vieillard regardait le paysage qui venait, moi je regardais celui qui fuyait et disparaissait en tournant derrière le wagon; mais il semblait attendre quelque chose, car son œil avait parfois une flamme tôt éteinte et j'aurais pu indéfiniment rester en la même attitude, indifférent à tout autre que le paysage de mon âme.

Tandis que dans l'autre coin du compartiment un jeune ménage allemand roucoulait de sentimentales inepties attendant impatiemment l'heure de remiser leurs myosotis pour se livrer à de plus copieux ébats.

MAURICE DESOMBIAUX.

Séparation

Reine des autrefois joyeux de mon bonheur
Alors que mes baisers initiaient votre âme,
Pourquoi, vers moi, vos yeux tristes et bleus, de femme,
Viennent-ils exciter ma peine et ma douleur?

Pourquoi rire vers moi le rire de vos lèvres
— Coupe de joie où j'ai grisé parfois mes sens; —
Pourquoi, semant l'odeur mystique de l'encens,
Me faire rappeler votre extase et vos fièvres?

Mon cœur est mort enfin. Près des mornes tombeaux,
Mon morne cœur, un soir, affaissé de tristesses,
A vu la vanité du charme des caresses,
Et l'éclat insensé du luxe des joyaux.

Mon cœur est mort enfin comme meurent les vierges,
D'une lente agonie et d'avoir trop souffert,
Et j'ai scellé sa tombe avec un sceau de fer,
Ce soir, à la clarté maladive des cierges.

CHARLES FRAPPART.

Forêt enchantée

Quelle vertu débonnaire possèdent donc les bois sacrés, le religieux automne, — et, sur la mémoire morbide d'un flâneur blasé de lui-même, la lymphatique chanterelle d'un instrument rustique, — pour rasséréner l'atmosphère de fête maussade et de pluie, dissiper le malaise des jours laborieux et la poussière aigrie de cette littérature?....

Tout ce qui s'interposait entre lui et ces naguères primesautiers, en effet, anéanti, — ses impressions, les paysages se mirent, rafraîchis, dans une âme embaumée, soudain, d'autrefois, puérile et attendrie....

Rien : — une halte, au crépuscule, sur la lisière de la Forêt, en une guinguette, où des ménétriers nomades, à l'improviste entonnèrent une idyllique romance qui, à des heures moins vibratiles et pour les mêmes motifs, l'eût induit à sourire, du haut de son cœur mauvais et désabusé. Quoi, alors? la mélancolie du moment, l'arrière-saison pathétique, la passagère inquiétude, qui sait? et la fatigue d'une âme, au fond saine encore, sous le fard et la pâleur; — mais, de l'archet du virtuose forain, évaporé dans le sillage sonore de l'air qu'il modulait, un parfum jaillissait, volatil, pénétrant et subtil — jusqu'aux larmes. Oui, en dépit du hourvari et des promeneurs dominicaux, des piailleries de très vilains enfants, c'était à défaillir, la résurrection, au travers cette mélodie, que son rêve estompait de magnificence triste et de délice, — d'un temps qui, à vrai dire, n'avait jamais existé....

— Ah! le violon et la harpe ourdissent un chant puissant de tendresse et de regret, une complainte amoureuse et funèbre, l'hymne éternel du triomphe et du deuil... Car celui dont s'est, à la faveur de cette soirée de douceur et d'alarme, évoqué le souvenir, à peine l'a-t-il connu, — et lui-même, il ne se connait plus....

ARNOLD GOFFIN.

CHRONIQUE THÉATRALE

I. Grand Théâtre

Nous voici à la moitié de l'année théâtrale et bien que maître Van Hamme nous ait promis force nouveautés, deux opérettes, — *Miss Helyett* et *Rip* — constituent les seules premières que nous ayons eu durant l'espace de trois mois. C'est maigre, alors qu'on n'est pas en carême. Chose bizarre, cette opérette que d'aucuns prétendaient morte, la voilà qui dans notre bonne ville, dame le pion aux autres genres et seule, réussit à attirer du monde dans notre superbe salle vert-de-grisée. Nous avouerons, avec beaucoup d'autres, que ce n'est pas précisément là de quoi faire honneur aux *connaisseurs* qui fréquentent le théâtre, que le *sentiment artistique* des gantois semble être devenu un mythe, mais c'est ainsi.

Il est vrai que pour ceux qui aiment ce genre de musiquette, rarement nous avons eu meilleurs artistes que cette année-ci.

Mlle Bréan d'abord, charmante de grâce et de séduction dans tous les rôles qu'elle aborde, soit en pudibonde *Helyett*, soit en délurée *Bettina*, puis M. Cazeneuve, un ténor impeccable, digne en tous points de sa jolie partenaire.

Bien, très bien aussi, M. Santara; belle voix conduite avec beaucoup de sentiment musical, bonne diction, toujours une connaissance parfaite de ses rôles. Acteur consciencieux, autant dans l'opéra-comique que dans l'opérette. M. Grésini, le favori des régions éthérées du théâtre serait peut-être parfait s'il parvenait à mettre un frein à sa manie de faire des calembours à tout propos et s'il surveillait sa prononciation qui n'est pas toujours la quintessence de l'art de bien dire.

Mlle Warnots fait ce qu'elle peut, quant à Mlles Stéva et Lhéritier, si leur ramage se rapportait à leur plumage, ce serait idéal. Pour

terminer avec l'opérette, disons que Mme Gayet est une excellente duègne, comme nous n'en avons peut-être jamais eu à Gand.

La troupe d'opéra-comique contient deux artistes de valeur, de même que le grand-opéra. Pour l'opéra-comique Mlle Dupré et M. Séran, pour le grand-opéra Mme Bex et M. Soum.

Avec sa jolie voix, qu'il gardera, je crois indéfiniment, sa méthode parfaite de l'art du chant, M. Séran est toujours le ténor aimé de tous les gantois, qui ne se lassent jamais de l'applaudir. Mlle Dupré, une débutante, promet beaucoup. Sans cesse sur les planches, apprenant journellement de nouveaux rôles, nous ne pouvons que la féliciter de sa prodigieuse facilité d'assimilation, et si de temps à autre la voix détonne encore, on ne doit pas lui en vouloir.

Mme Bex, dans de rares apparitions, s'est révélée fort bonne chanteuse; M. Soum nous est revenu tel qu'il nous avait quitté il y a trois ans. M. Cartier, 2me ténor de grand-opéra, a une jolie voix mais pourquoi diable la forcer ainsi et pousser des hurlements affligeant douloureusement les abonnés non encore sourds. Un conseil à M. Cartier : qu'il ne s'avise plus de faire des plaisanteries pareilles à celles de jouer *la Favorite*. Le public a laissé passer la chose, mais il serait dangereux de jouer avec le feu.

M. Darras, basse d'opéra-comique, est très convenable dans quelques rôles, — *Faust*, *Le Barbier*, — dans d'autres il est franchement mauvais, par exemple *Manon*, où il représente un père des Grieux grotesque au possible.

Si les troupes d'opérette et d'opéra-comique nous procurent actuellement de bonnes soirées, disons que celle de grand-opéra nous en a offert d'exécrables. Ça été, au début de l'année, une succession de ténors, les uns plus mauvais que les autres, puis un défilé de barytons. De là, soirées de chahut avec cris de paon, sifflets, petits bancs agités frénétiquement, noms zoologiques décernés aux acteurs et directeur, mouchards dans la salle et beaucoup d'autres accidents à la clef.

M. Van Hamme s'est certes moqué un peu trop à froid de ce bon public d'abonnés, dont la plupart ne demandent malheureusement qu'une chose, c'est que leur théâtre ne se ferme pas. Ils se contenteront de n'importe quoi, mais pour Dieu laissez-les venir dormir tous les soirs une couple d'heures dans le temple de l'art.

L'horizon tend cependant à se rasséréner : notons une bonne représentation de *l'Africaine* avec M. Dereims, un ténor qui a du savoir très bien chanter, et M. Hourdin, notre nouvelle basse, dont la voix a gagné depuis l'an dernier.

M. Van Hamme se plaint, paraît-il, de ce que le public n'accourt pas en foule au théâtre, mais à qui la faute ? Si, au lieu d'aller exhiber ses artistes chez ces braves brugeois, ou leur faire attraper des rhumes à Ostende, notre impresario restait bien tranquillement à Gand, montait qnelques-unes de ces nouveautés tant promises au public, plutôt que de nous servir des pièces vues et revues, avec cela jouées, Dieu sait comme, sans répétitions, avec de malheureux choristes esquintés, un orchestre poussant des miaulements enragés, sa salle serait certes mieux garnie. Ce que Mr Van Hamme gagne dans ces *excursions artistiques* à l'étranger, il le perd chez nous, où, s'il voulait, il pourrait faire de bien plus fructueuses recettes. Nous n'avons du reste jamais compris que l'autorité communale ait consenti à ce que le grrrand théâtre devienne le quartier d'hiver d'une troupe de chanteurs ambulants.

Et *Lohengrin* donc, qu'on nous avait fait espérer ? On n'en parle plus. Le cygne mystique semble s'être changé non en colombe, — comme dans la pièce, — mais en vulgaire canard. Il est vrai qu'avec les éléments dont disposait alors notre directeur, il valait encore mieux un canard qu'un four. Mais réjouissez-vous, bonnes gens et ne vous plaignez plus : on vous promet *Le petit duc !!!*

II. Théâtre Minard.

Audaces fortuna juvat. Voilà ce qu'a prouvé Mr Fontenelle, l'habile directeur de la compagnie française qui dessert actuellement le théâtre Minard. Par la composition de sa troupe comprenant des éléments de grande valeur, par la variété du répertoire, il en est arrivé à ce résultat que lui-même n'avait sans doute jamais espéré, celui de faire salle comble presque tous les soirs.

Nous ne pouvons féliciter assez Mr Fontenelle de l'heureuse

initiative artistique qu'il a prise en dotant la ville de Gand d'une troupe de comédie à demeure. Il a prouvé que ce genre, tout autant que le genre lyrique, était capable de plaire aux gantois, du moins à ceux qui ne vont pas au théâtre par habitude, sans même savoir le nom de la pièce qu'on y joue. Et il a fait cela sans subside, sans le secours de personne : ses efforts ne méritent que d'autant plus l'encouragement de tous ceux qui ne sont pas disciples de la sainte routine.

Si Mr Fontenelle est un excellent directeur, il est aussi très bon acteur. Dans tous les rôles qu'il interprète il fait un réel plaisir, de même que l'excellent comique Mr Genot, vraiment tordant en cocher du 117 ou en brigadier Loriot.

MM. Delaunay, Perrichon, Aurès, Rémont, habillent également fort bien les différents personnages qu'ils représentent.

Mme Carling s'est taillé de grands succès dans *Divorçons* et dans *Coquin de printemps;* en peu de temps elle est devenue la préférée des habitués du Minard. Citons encore du côté du sexe aimable Mmes Milher, Genot et Diska.

Nous avons gardé pour la fin Mme Wilson et Mr Esquier, voulant, dans notre énumération, procéder par gradation.

Mme Wilson a un incontestable talent dramatique : elle est de celles-là qui empoignent le spectateur, le suspendent à leurs lèvres, en un mot incarnent leurs personnages, vivent les rôles qu'elles interprètent. Mr Esquier a lui aussi tout ce qu'il faut pour être un excellent acteur et Mr Laugier seul aurait pu lui disputer la première place. Nous regrettons infiniment le départ de cet artiste qui joua d'une façon si remarquable *Ruy-Blas*, *l'Aventurière* et *Fédora*, qui certes a été le plus grand succès de l'année.

Ne forçons point notre talent :
Nous ne ferions rien avec grâce.

Voilà ce qu'aurait dû se dire Mr Fontenelle en montant *Mam'zelle Nitouche.* Si sa troupe est plus que suffisante pour jouer tous les vaudevilles imaginables, elle n'est absolument pas de force à s'attaquer à une véritable opérette. Pour chanter, il faut avoir de la voix et c'est ce qui manquait à *tous* les interprètes de *Mam'zelle Nitouche.* Seule, Mme Carling était à la hauteur de son rôle. A l'abri de la critique aussi, Mr Genot, superbe en soldat pompette.

Et maintenant, espérons que Mr Fontenelle laissera reposer un tant soit peu le vaudeville pour nous donner de la véritable comédie. Lorsqu'il se sera adjoint un 1r rôle en remplacement de Mr Laugier, ainsi qu'un père noble convenable, il pourra aller de l'avant. En homme intelligent, il comprendra qu'on ne doit pas abuser des pièces à belles-mères et à cabinets particuliers; rien ne lasse plus vite que le rire. En un mot, plus trop d'affiches roses.

LUIGI.

Distribution des prix du Conservatoire

Une obstinée routine entasse tous les ans, au grand théâtre, le toujours même public enthousiaste et la force des traditions est telle au Conservatoire que les générations qui viendront sont condamnées à y entendre encore les *mêmes* fragments des *mêmes* opéras. Nous sommes obligés de nous résigner et nous n'en tiendrons pas rigueur au Conservatoire.

Si nous voulions nous montrer minutieux il y aurait certes des critiques à formuler, mais nous tâcherons de ne pas oublier que l'exagération dans la critique comme dans le louange est un dangereux écueil.

Cette année l'impression d'ensemble a été bonne. La cantate « *Andromède* » de Mr Paul Lebrun a été honorablement exécutée. Il a déjà été trop ressassé à ce propos pour que nous refassions ici l'éloge de Mr Lebrun. Seulement aujourd'hui encore nous nous demandons si c'est le talent du compositeur que nous devons admirer ou son habileté à mettre en musique les abracadabrants vers de Mr Sauvenière? Les solistes ont chanté aussi bien qu'ils l'ont pu; toutefois Mr Van Gheluwe, malgré ses visibles efforts, n'est pas parvenu à donner de relief à ce qu'il chantait; ce n'était pas cela du tout!

Ce qui ordinairement intéresse le plus le public de ces distributions de prix, ce sont les fragments d'opéras joués par les élèves-lauréats. Le grincheux public gantois se transporte ce jour là comme le plus

méridional des publics; il trépigne et les applaudissements crépitent autant que pendant tout le reste de l'année théâtrale.

Le succès de la soirée a été pour M^lle E. Van Ackere qui incontestablement est l'une des meilleures élèves sorties du Conservatoire de Gand. Sa voix est en progrès et est devenue très sûre. Dans la scène du 2e acte de l'Africaine elle a eu d'excellents moments. Son jeu n'a absolument rien de négligé; il nous semble même un peu trop étudié et pas assez naturel.

M^lle I. Van Besien qui a obtenu le 1^r prix d'art de la scène et de chant cette année, a de l'avenir. Sa voix a une belle ampleur, de la justesse, mais il est regrettable que M^lle Van Besien qui débutait, si nous ne nous trompons, ait été prise d'un léger *trac*, fort justifiable d'ailleurs. Cependant elle a joué avec une certaine intelligence de la scène et beaucoup d'élan, le rôle de la Reine Gertrude au 3e acte d'*Hamlet*. Chose rare au Conservatoire la prononciation de cette élève est bonne.

Inévitablement la Valse du *Pardon de Ploërmel* figurait au programme. M^lle D'Hoosche l'a chantée légèrement et assez nerveusement; surtout beaucoup mieux que les années précédentes.

Le rôle de Méphistophélès (1^r acte de *Faust*) a été joué par M^r Bresou d'une façon point du tout vulgaire. Le chanteur n'est pas guindé et possède un timbre de voix agréable qu'il ne force pas comme M^r Desutter qui chante assez juste mais a des éclats de voix importuns et de grands gestes de bras nuisant à l'effet. (*Africaine* et *Hamlet*). Un peu plus de sobriété vaudrait mieux. Quant à M^r Peeters il a encore d'immenses progrès à faire.

Nous avons pu constater cette année comme les précédentes qu'en général fort peu d'élèves du Conservatoire ont quelque habitude de la scène. Ne pourrait-on les faire répéter plus souvent sur n'importe quel théâtre? Ne pourrait-on aussi leur faire comprendre les rôles qu'ils doivent remplir?

J. D.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Automnales

par Carlos du Fay

Quelque chose de très gracieux, de très coquet que cette plaquette comptant une cinquantaine de pages et quatre gravures qui ont peut-être des prétentions artistiques mais qui n'ajoutent rien au fini du travail. Et cependant rien que de très simple, mais dans cette simplicité il y a presque un chef-d'œuvre de bon goût. L'élégance d'un livre a son importance; lisez ce que disait Barbey d'Aurevilly à propos des *Odes Funambulesques* de Théodore de Banville éditées par un libraire de province.

Mais le livre poétique vaut-il le livre matériel ? Je crois que s'il y avait un hosanna à faire ce serait plûtot en l'honneur de l'éditeur que de l'auteur. Cependant parmi ces poésies — dont quelques-unes ont paru dans les « *Essais publiés par le Cercle Littéraire Français* » — il en est qui sont bonnes, même très bonnes, et qui dénotent chez l'auteur un vrai talent poétique. Les deux sonnets « *Jacynthes et Tulipes* », « *Roses et Résédas* » qui ouvrent la plaquette comptent parmi les meilleurs vers du jeune poète. Pleins de charme et d'une allure franchement gracieuse, ces deux poésies se terminent par une virginale comparaison. — « *Lever de Soleil* » et « *Coucher de Soleil* » sont encore deux sonnets qui ont des qualités réelles. — « *Pastel* » une des bonnes poésies du recueil, dont un des vers me rappelle peut-être trop ce qu'écrivait Jules Bois :

« *Oh ! ta chair, ta chair seule ! voici tes hanches,*
« *Ton sexe..... mortes tes pudeurs, morts les cygnes.*

Citons encore « *O Christ !* » où il y a comme épendue une douce teinte de mélancolie et de tristesse. — « *Pour Elle* » trois strophes présentant chacune, au dernier vers, une très heureuse et très ingénieuse adaptation du vers célèbre de Malherbe. — « *Jeunesse* » dont les idées un tantinet déshabillées n'en sont pas moins bien rendues.

Maintenant que j'ai apporté au jeune poète mon tribut d'éloges, il me sera plus aisé de faire quelques observations.

Tout d'abord il est incontestable que l'auteur possède une grande facilité à manier le vers. Mais il me semble qu'il se fie un peu trop à cette facilité, et que souvent son talent ne consiste que dans une heureuse combinaison de mots.

C'est beaucoup que d'avoir cette facilité, mais seule elle ne peut faire uu poète. Des vers au tour aisé, aux rimes riches ne me disent rien s'ils ne renferment pas quelque idée, s'ils n'expriment pas quelque chose. Et c'est le reproche qu'on pourrait faire à Carlos du Fay pour quelques-unes de ses poésies; elles ont un je ne sais quoi de mièvre, de brillant qui charme tout d'abord, mais quand on les examine de plus près ce charme s'évanouit.

Et puis le poète semble se cantonner dans un genre spécial. Son thème favori c'est l'amour ou plutôt des amourettes avec des soupirs, des aveux, des souvenirs, des regrets, des prières, des rêves. Ce qu'il y a de rêves et de visions dans ce recueil! On me dira peut-être qu'il est de la nature des poètes d'être rêveurs. Je ne leur conteste pas la chose. Mais à s'abandonner ainsi à ces visions, à vivre dans ce monde de chimères, on ne se rend plus bien compte de la réalité, on s'abuse souvent, on exagère presque toujours. Et puis du rêve au cauchemar il n'y a pas loin, et alors — oh! alors — il n'y a plus moyen de rien comprendre. A preuve la poésie intitulée : « *Cauchemar* ». J'avoue franchement que je n'y ai pas vu très clair. Peut-être serez-vous plus perspicaces que moi.

« *Folie d'amour* » pèche aussi par ce défaut de limpidité; il est vrai que c'est un caprice, et à un caprice on pardonne beaucoup.

Une seule observation encore. Il y a un petit mot que l'auteur semble prédilectionner; il l'emploie à tort et à travers. Dans une seule poésie (Jeunesse) il se trouve deux fois. Ce petit mot *tant* est très joli employé à propos et pas trop souvent; mais de grâce, pas de répétitions aussi fréquentes! cela pourrait devenir *tant* oiseux.

Mais ces remarques m'ont entraîné plus loin que je ne l'aurais voulu. En somme, cette plaquette d'un débutant ne peut passer inaperçue; s'il y a quelques défauts, ils sont compensés par beaucoup de bons vers, et excusés par la jeunesse du poète.

P. H.

Deux Conférences

A la société générale des Etudiants. — Pour Mr Gustave Frédérix une conférence n'est qu'un vulgaire prétexte à de violentes et stéréotypées diatribes contre les écrivains des nouvelles écoles. Sincèrement « il avoue qu'il ne comprend pas toujours leurs œuvres », ce que plusieurs fois nous avions pu constater du reste. Seulement cette phrase nous remet un peu trop vivement en mémoire celle de Sarcey ; « Je n'aime guère les poètes des nouvelles écoles et ne les comprend pas toujours. »(*) La coïncidence ne nous étonne guère; nous y sommes habitués; mais ce qui nous édifie c'est que Mr G. Frédérix analyse et critique des œuvres qu'il avoue ne pas comprendre! Mais c'est le comble de la critique littéraire cela! Le sujet « *annoncé* » de la conférence était : « Victor Hugo ». Mr Frédérix nous a dégoisé à la bonne franquette des anecdotes archiconnues, fait le rapprochement — combien neuf! — entre « *Le Lac* », « *La Tristesse d'Olympio* », et « *Souvenir* ». Le conférencier nous semble avoir lu avec plus d'attention les ouvrages des commentateurs de V. Hugo que ceux de V. Hugo lui-même.

18 *décembre* 1891.

* * *

Au Cercle Artistique et Littéraire. — Mr Edmond Haraucourt n'est pas seulement un poète délicat, il est aussi un fort spirituel conférencier, sans le moindre pédantisme. Il a l'expression limpide et les mots d'esprit jaillissent abondants pleins de bon sens et de bonne humeur parisienne. Sans affectation il a narré l'Odyssée de son mystère de la Passion au Cirque d'Hiver. Débordante d'observations franchement originales et vraies, sa conférence a beaucoup amusé et la lecture des quelques extraits de son mystère beaucoup plu. Peut-être avons-nous entendu des conférenciers plus profonds, jamais certes nous n'en avons applaudi de plus spirituel.

19 *décembre* 1891. J. D.

(*) « *Revue Bleue* » du 19 septembre 1891.

TABLETTES

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort de Monsieur CONSTANTIN RODENBACH, père du poète GEORGES RODENBACH.

Nous nous associons de cœur au deuil de notre collaborateur.

A travers les Revues (Décembre)

LA JEUNE BELGIQUE continue, par un article d'Albert Giraud intitulé *Le Castel des Grands Verjus*, sa campagne contre la maison G. F. C. T. en général, et en particulier contre M. Ch. Tardieu, qu'elle conjure — j'en rougis — de ne pas se donner des airs de mouche à deux culs. Dans la partie littéraire, une excellente prose : *Baptême d'or*, d'Eug. Demolder.

LE MERCURE DE FRANCE — vires acquirit eundo, — nous envoie une série de fascicules de plus en plus intéressants: dans le dernier, beaux vers que ceux du *Cantilène des Neiges d'antan*, de G. Albert Aurier, et magistrale prose de décor, *le Festin des Barbares*, de Ch. Merki. A lire aussi : *La Tête branlante*, de J. Renard.

A L'ERMITAGE aussi nos louanges sincères. Remarqué, au dernier numéro, des articles de P. Quillard, Stuart Mérill, Louis le Cardonnel, René Tardivaux, J. De Clareuil, Albert Cloüard, G. Druilhet, Ant. Sabatier, H. Mazel et P. Dufay. Il faut à peu près tout citer....

LA FRANCE MODERNE, qui étrille le Sâr de rude façon, donne un charmant *Sonnet d'Hiver*, de Catulle Blée, et le *Duo de l'Amour de Jacques*, de Ch. Fuster.

CHIMÈRE, qui tardait tant à paraître, nous envoie à l'occasion de Noël un excellent numéro double, dont nous regrettons de ne pouvoir insérer le Sommaire, faute de place.

LA LIBRE CRITIQUE tempère l'humeur batailleuse de ses collaborateurs, et nous offre depuis deux mois des numéros plus calmes. A lire : *Un théâtre s. v. p.!* par Rob. Charmette ; *le Théâtre Belge*, par F. Roussel, et la *Satire du Mariage dans le théâtre du Moyen-âge*. (non signé).

Dans LA REVUE BELGE (1er Dec.), rien de saillant, hors *les Papillotes*, vers assez originaux d'E. Lecomte. Mais, pour Dieu, qu'il suffise à la gloire de M. Tilman d'avoir écrit ses « Lettres sur les Jeune Belgique, » et qu'il ne traite point encore de « *niais* » les reproches que, dans sa lettre, Camille Lemonnier fait à M. Gustave Frederix. Le numéro du 15 Décembre donne des vers de C. Natal et Carlos du Fay. Dans les *petits papiers*, le « Nestor à besicles », (comme l'appelle l'Ermitage) qui les griffonne ou les trie, s'attaque cette fois aux professeurs d'Université. Il faut bien varier les plaisirs, n'est il pas vrai? Mais décidément il est hargneux, ce Nestor.

Dans une de nos prochaines chroniques, nous parlerons du BLUET et de quelques autres jeunes revues dont nous ne pouvons rien dire encore cette fois, faute de place.

Petites Nouvelles

Le « CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS » a célébré le 4e anniversaire de sa fondation par un souper qui a eu lieu au restaurant Bouard, le 24 Décembre dernier.

Pour paraître dans une de nos prochaines livraisons, un article d'ARMAND SILVESTRE.

L'abondance des matières nous force

à remettre au n° de Février le compte rendu des *Fleurs de Mauve*, volume de vers tout récemment publié par notre collaborateur Edm. Deffernez.

Cueilli dans un des derniers numéros de *la Petite Revue bête*.... pardon ! *Belge*, la fleur suivante, sous la rubrique : « *Devinette.* »

D. Quel est l'habit le plus en vogue ?
R. C'est la bi....cyclette !

Lecteurs, délectez-vous !

CHANTECLER.

Le *Journal de Gand* possède à Bruxelles un correspondant artistique d'une force renversante, à en juger par sa dernière chronique (18 déc.)

Il nous apprend, entre autres choses mémorables, que *Musotte*, de Guy de Maupassant et Jacques Normand, est une pièce absurde ; la scène de l'agonie, la seule qu'il daigne trouver passable, est renouvellée de la *Dame aux Camélias*.

Les personnages sont *incroyablement dessinés et Scribe n'eut pas fait mieux. Aussi les amateurs de vertus bourgeoises, qui les reconnaissent pour les avoir rencontrées dans les mélodrames de bonne marque, saluent ils d'applaudissements attendris les répliques de ces faux grondeurs qui laissent parler leurs cœurs excellents.* »

Correspondant, mon doux ami, vous seriez bien aimable de m'indiquer un mélodrame de Scribe; si vous en trouvez un seul, je vous paie des cerises... en janvier !

Et puis, que diable, il y a déjà assez à se gausser de ce bon Môsieur Scribe, sans lui contester le seul mérite que le ciel lui eût départi, celui d'être un charpentier excellent.

Après quoi, constatant l'insuccès de *Barberine*, le nouvel opéra de M. de Saint Quentin, il nous déclare que le public des premières se compose de « *gens graves qui ont du reste autant de sévérités pour les* vers de MUSSET *que pour la musique de M. de Saint Quentin* ».

Des vers de Musset, dans *Barberine ?* L'érudit correspondant artistique ne pourrait-il nous les faire voir, ces oiseaux rares. Oh, de loin ! nous promettons de ne pas toucher, de crainte de les faire envoler du pays des chimères.

C'est égal, nous lui promettons, pour le jour de cette exhibition, la récolte de tous les cerisiers du monde.

Puisque nous parlons du *Journal de Gand*, signalons à la prosternation du monde cette petite phrase découverte en une nouvelle y échouée, nouvelle de Gaston de Leval :

« Il avait erré alors avec les autres chiens de la rue, mais ils n'avaient pas voulu de lui : son collier de cuivre bordé de flanelle rose, qu'on lui avait laissé au cou, lui valait les *envieux regards de dédain de ses frères.* »

Oh ! oh ! oh ! comme dirait Maeterlinck, la sublime antithèse !

Ah oui, pauvre toutou, pauvre auteur, pauvres lecteurs.,... et pauvre *Journal de Gand*, à qui la mésaventure d'avoir inséré ça inspirera, espérons le, la crainte des ciseaux maniés inconsidérément.

FF.

Deuxième Année — N° 2 FÉVRIER 1892

LE RÉVEIL

Revue mensuelle de Littérature & d'Art

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

SOMMAIRE

CAMILLE LEMONNIER . . . . . *Fragment.*
FERNAND ROUSSEL . . . . . *Déception.*
PIERRE HANCART . . . . . *Pensers endeuillis.*
FRÉDÉRIC FRICHE . . . . . *Trésors sombrés.*
GÉO MAUVÈRE . . . . . *Mes trois amoureuses blondes*
JEAN NOVIS . . . . . *Vie de Fleur.*
LOUIS VÉHENNE. . . . . *Les quatre Ages.*
RODRIGUE SÉRASQUIER . . . . *Ballade.*
JOSEPH DESGENÊTS. . . . . *Croquis.*
EDMOND DEFFERNEZ . . . . . *Au pays du Charbon.*
LÉON LUCY-MAR . . . . . *Les Corneilles.*
GEORGES TOUCHARD . . . . . *Profils d'amoureux (nouvelle).*

Chroniques Théâtrales, Littéraires, etc.
Tablettes

Abonnement : Belgique, un an 5 francs. (Pour l'étranger, le port en sus).

Le Numéro : 50 centimes.

Rédaction : Rue de Flandre, 71, GAND.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Gand, imp. à vapeur F. Meyer-Van Loo, rue de Flandre, 66.

AVIS IMPORTANT A NOS ABONNÉS.

Les quittances d'abonnement seront lancées dans quelques jours.

LE RÉVEIL

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE & D'ART

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.

—

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Edm. Deffernez, Ch. Delchevalerie, Joseph Desgenêts, Maurice Desombiaux, Pierre Devoluy, Carlos du Fay, Charles Frappart, Frédéric Friche, Valère Gille, Arnold Goffin, Pierre Hancart, José Hennebicq, Gustave Kahn, Alfred Lavachery, Camille Lemonnier, Léon Lucy-Mar, Paul M., Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Géo Mauvère, Francis Nautet, Jean Novis, Paul Redonnel, Georges Rodenbach, Fernand Roussel, Rodrigue Sérasquier, Fernand Séverin, Charles Sluyts, Hubert Stiernet, Georges Touchard, Franz Troch, Louis Véhenne, Auguste Vierset, Adolphe Westermann, etc.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

—

Les manuscrits ne sont pas rendus.

—

Les collaborateurs sont responsables de leurs articles.

—

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la rédaction.

—

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser à la rédaction.

BOITE AUX LETTRES.

A. S. Gand. — Envoyez meilleur et moins vieux.

G. C. Gand. — Idem.

Paul M. Bruxelles. — Nous avez-vous oublié?

P. R. Montpellier. — Attendons l'accomplissement de votre promesse.

Fragment

Il finissait de travailler. Les pages autour de lui, sur la table, le tapis, un fauteuil où il avait mis son tabac et son papier à cigarettes, s'éparsaient. Et tout à coup, affreusement vidé, sentant ses meninges bouillir, il se levait, allait se regarder dans la glace, souriait à la face pâle qu'il voyait surgir des givres du cristal. Il pensa : — « Ah! j'ai cassé mon kilomètre d'idées, j'ai bien mérité de dormir.... » Mais le sang lui battait en remous les tempes ; il ouvrit la fenêtre. Le froid de la rue alors granula de papilles sa peau brûlée à la chaleur de la lampe; il éprouva d'intolérables baîllements.... « Mieux vaut me jeter tout d'une fois sur le lit.... » Il rentra, tira les rideaux.

Les feuillets criblés d'écriture à présent lui donnaient la nausée comme après une orgie l'odeur des vins. Il alla vers l'alcôve, se déshabilla rapidement, et la tête roulée aux oreillers, il écoutait un moment la rumeur d'un Paris déjà éveillé, bruissant au loin, déchiré par le sifflet des locomotives, bourdonnant d'un roulement de voitures vers les halles. Eaux des torrents roulant des montagnes, tintement des fontaines sur le marbre des vasques, sourds abois des mers quand on les entend du dedans des villes battre les estacades....

— « Oui, c'est bien cela, se dit-il, ce doit être cela, bien qu'avec notre manie de phraser sur toute chose, il ne nous soit plus possible de nous rendre compte de l'évidence de nos perceptions.... »

Soudain les notes claires d'un éveil de merle en un jardin voisin se détachèrent humides, cristallines, toutes lumineuses de matin. Il ouvrit les yeux une dernière fois, regarda blanchir un rais de jour entre les rideaux.... Et ensuite il cessait de penser, demeura voluptueusement enfoncé dans un grand sommeil avec la sensation vertigineuse et bonne d'un naufrage....

CAMILLE LEMONNIER.

Déception

Dans les fines clartés vaporeuses du soir
Voltige doucement le fantôme des songes,
Et se mirant en l'onde rose des mensonges
Leur âme à nouveau glisse en des barques d'espoir :

Au milieu des pleurs glaciales de tes yeux
J'ai vainement mené, calme et grave, mon âme,
Et rien n'a revécu, n'a souri, rien n'entame
L'implacable douceur de tes yeux somptueux.

Mais en prêtre ébloui de ta froide beauté
Sans bruit je relirai l'inépuisable livre
De la calme splendeur de ton éternité :

Car je suis le Servant de ta mysticité
Mirant au clair miroir de sa sérénité
L'impossible souhait des rèves à revivre!

FERNAND ROUSSEL.

Extrait du volume en préparation : **Le Jardin de l'âme.**

Pensers Endeuillis

Pour ma grand'mère

Dans la grande cheminée le feu mourait. De temps en temps un morceau de bois partait en crépitations, et dans le gris des cendres éparpillait des flammèches rougeoyantes qui semblaient des escarboucles. C'était comme un fond de grisaille sur lequel s'estompaient en noir et en rouge quelques bûches à moitié consumées. Ce feu à l'agonie avait quelque chose d'infiniment triste.

Couché devant l'âtre, je feuilletais « Les Tristesses » de Rodenbach. Par ce soir d'hiver, dans cette chambre presque enténébrée, je goûtai, mieux que jamais je ne l'avais fait, tout ce qu'il y avait de réelle douceur, de profonde désolation dans ces plaintes du poète pleurant ses chagrins. Lorsque j'eus lu « Les Absentes » je laissai choir le livre, et, les yeux mis-clos, je me mis à songer.

Ces pleurs du poète sur deux de ses sœurs, mortes très jeunes, avaient trouvé un écho en moi. Je songeai à tous ceux qui n'étaient plus et qui avaient laissé dans mon cœur une place vide. Les yeux levés sur un portrait au cadre mauve orné de gris edelweise je regardais cette chère image qui, dans la pénombre, avait aussi quelque chose de très doux et de très mélancolique. Et toute ma pensée vola vers celle qui souriait là de son sourire triste, — vers ma mère.

J'étais bien jeune quand elle mourut. A peine ai-je conscience de ses gâteries, de ses caresses; mais quelque chose au fond du cœur me dit qu'elle m'a aimé d'un amour infini. Ce quelque chose m'est une grande joie; cependant je voudrais ressaisir ma mémoire, revivre, ne fut ce que quelques heures du temps si éloigné déjà, où elle était; je voudrais l'avoir plus présente à mon esprit, me rappeler mille choses d'elle, des cajoleries, des baisers, des gronderies mêmes, qui donneraient une certaine consistance à son souvenir plus ou moins indécis.....

Cependant je me remémorai alors une journée d'hiver pareille à celle-ci et que souvent j'aime à revivre en imagination.

C'était à la tombée de la nuit. Au dehors, un ciel gris, sale,

neigeux; la campagne s'étendant immensément blanche; les arbres pleurant leurs dernières feuilles qui, toutes recroquevillées dans leur teinte rousse, poussées par le vent, venaient battre les vitres d'un petit coup sec, puis tombaient dans la neige où elles formaient de petites mouchetures brunes. Le bois brûlant dans la même grande cheminée illuminait la chambre d'une lumière pâle, tremblotante, qui semblait vouloir repousser les ténèbres de l'autre côté de la grande salle, près de la fenêtre, où le vent faisait un sifflement lugubre. Et là, près du feu, dans son large fauteuil, ma mère, souffrante, très pâle, les yeux bistrés, secouée par une toux rauque, méchante, qui semblait une réponse aux pleurs du vent. Son visage émacié avait un air très bon. Malgré ses souffrances, ses lèvres souriaient à nos sourires, à nos jeux, à nos cris, à nos joues roses, à nos yeux brillants. Elle nous caressait surtout quand nous regardions d'un air étonné ses yeux très doux où étaient à la fois un chagrin et une résignation; résignation de sa fin qu'elle pressentait peut-être, chagrin de l'inconnu de notre destinée.....

Alors se fait un grand vide dans ma mémoire. Je crois que ce fût un des derniers jours qu'elle souffrit au milieu de nos cris et de nos jeux. Elle dut garder le lit. Mes frères et moi nous allions l'embrasser quelquefois — pas trop souvent pour ne pas la fatiguer. Elle était toujours souriante, toujours aimante. De ces rares apparitions dans sa chambre, j'ai conservé la souvenance de son visage pâle, presque aussi pâle que la blancheur des draps, de la légère teinte de bistre qui cerclait ses yeux, et d'un immense amour pour nous.

. . . . . .

Un matin nous ne pûmes aller l'embrasser comme tous les jours. On nous habilla de noir. On nous apprit — je ne sais comment — qu'Elle était morte. L'idée de la mort est bien obscure et bien vague pour un enfant de six ans. A cet âge je ne me représentais pas du tout cette séparation suprême avec tous ces appareils lugubres qui serrent le cœur et font en vous comme une déchirure, comme le bris irrémédiable de quelque chose qu'on aime. La Mort ce n'étaient pas pour moi les tentures noires, le cercueil froid, muet, glacial, clos à jamais sur les traits chéris d'un être qu'on adore; ce n'était pas le cimetière avec ses arbres qui étendent leurs branches éplorées sur les croix et les dalles funéraires; ce n'étaient pas la décomposi-

tion finale, la séparation ultime ouvrant des au-delà pleins de mystères; ce n'était pas même la croyance à un ciel, à un séjour édénique plein de fleurs, d'effluves enchanteurs, d'anges aux formes hiératiques chantant d'une voix suave des hymnes harmonieux et si doux dans ce qu'ils auraient pu avoir de vague. Tout cela, si j'avais pu me l'imaginer, m'aurait terrifié. La mort ce devait être un départ pour un voyage dont on revenait; c'est tout ce que je savais comprendre. Je ne pouvais concevoir l'idée d'une séparation peut-être éternelle. Cela m'eut été trop pénible.....

Le va-et-vient des personnes venues nombreuses à l'enterrement nous intéressa beaucoup. Nous les regardions toutes avec de grands yeux étonnés, interrogateurs et tristes. Car nous avions lu la pitié dans beaucoup de regards qui s'étaient fixés sur nous; des parents, des amis nous avaient embrassés, avec aux yeux, une larme. Et moi aussi je pleurai de voir les autres pleurer.

.....On était allé au cimetière. J'errais par la maison où règnait un silence lourd, profond. Passant ainsi de chambre en chambre je pénétrai dans un salon où une chapelle ardente avait été dressée. Aux murs étaient appendues des tentures noires aux franges et aux larmes d'argent. Dans un coin un cierge brûlait, faible lueur donnant à la chambre un air sépulcral. Au milieu de celle-ci, jonchant le tapis, des brindilles, des fleurs, tombées des couronnes. Accoudée à la cheminée, un mouchoir aux yeux, ma grand-mère se tenait. A ses pieds, un de mes frères, plus jeune que moi, effeuillait tranquillement une rose. La vieille grand'mère, toute endueillie, le regardait. Et dans chaque pétale qu'il arrachait avec un sourire, puis qu'il jetait au loin, elle semblait revoir ses enfants, ses parents, ses amis enlevés ainsi un à un à son amour. Elle revivait son passé, sa jeunesse, ses joies d'épouse et de mère, sa vieillesse tranquille et surtout ses morts qui lui avaient fait un grand vide dans l'existence.

Combien de fois n'avait-elle pas pleuré les larmes qu'elle pleurait maintenant!..... Devant ce grand silence et cette immense tristesse, j'eus peur. Je courus à elle, et me serrant contre ses genoux, je lui demandai, l'épouvante et les larmes dans la voix : « Où est maman? » Et dans un élan de commisération et d'amour elle nous pressa contre elle et dit :

— « C'est moi qui serai votre maman! »

PIERRE HANCART.

Trésors Sombrés

A Rodrigue Sérasquier.

Dans les ténèbres de la mer occidentale
Sommeillent éventrés les pesants galions;
A l'arrière, où jadis se cabraient des lions,
La lente floraison des polypiers s'étale.

Les mâts se sont rompus à la roche brutale,
Et le sel a rongé l'orgueil des pavillons.
Hors de l'avant dressé comme en rébellions
L'or ruisselle et triomphe en richesse fatale.

Autour glisse la nage oblique des requins,
Et la pieuvre s'attache aux amas de sequins,
Dans les franges de feu que les goémons brodent.

Tels dans l'amour impur ont sombré les trésors
De mon âme, et tels dans l'horreur de ma nuit rôdent
Les troupeaux monstrueux et muets des remords.

Frédéric Friche.

Mes trois amoureuses blondes

(Fragment)

. . . . . .

La cloche du château sonna le déjeûner.

L'on vit, dans le brouillard, s'avancer les chaises à porteurs de ces demoiselles, et les laquais galonnés d'or, cérémonieux sous la neige des perruques.

Lucette prononça : « J'irai tantôt et fort bien seule » puis, les yeux vite levés sur moi : « Venez » dit-elle, tandis que les brumes refermaient leurs rideaux de plumes blanches sur le départ chamarré des chaises et des solennels porteurs.

Sitôt l'audace de cette résolution passée, Lucette pâlit et je sentis son bras moulé de surah rose trembler contre le mien. Je pris sa main et, doucement : « Vous avez froid, ma chère Lucette, et ce n'est pas prudent....

— Oh! point du tout, je vous assure....

Elle se tut. Nous allions, par la grande allée grise où le brouillard accrochait ses mousselines aux arbres. Les vasques où des amours s'ébattaient confusément sur de vagues tritons pleuraient dans le silence, et toutes choses étaient douces et tristes comme si un enterrement de petite princesse blonde allait passer.... Par instants la bise caressait les arbres d'un âpre baiser et les feuilles chues nous entouraient de diadèmes d'or tandis que les blancs jets d'eau ployaient leur essor ingénu.

Lentement et d'une voix que je voulais très douce, je dis :

« Vous aviez quelque chose à me dire, Lucette.... »

La blonde enfant aux yeux pâlis revint de son beau rêve épars en la brume. Elle me regarda longuement, très longuement, avec un regard si bon et si doux qu'il me sembla sentir, d'elle à moi, quelque

chose qui passait, quelque chose de très exquis me choyant l'âme comme un frais parfum de violettes.

Je détachai mon bras du sien pour le nouer autour de sa fine taille souple.

— Vous aviez quelque chose à me dire, Lucette?

Elle baissa les yeux, comme triste, puis sans répondre elle se détourna pour pleurer.

« Lucette, ma charmante Lucette, écoutez-moi bien. Nous sommes comme de petits enfants perdus dans le brouillard. Mais je vous le dis, ma chère, le soleil reviendra, avec ses roses et ses lilas pour couronner vos cheveux blonds. Sachez que l'aube est proche, exquise, et que les dernières constellations pâlissent dans l'azur sombre; sachez qu'il y aura dans le ciel vibrant de caresses roses des nuages mauves qui seront comme de grandes îles sur un océan d'or!

Sachez, ma bonne Lucette, que l'Enfant-Amour va percer d'un trait vainqueur les brumes de votre jeunesse naïve et que les brumes déchirées s'ouvriront sur tout une apothéose!

Vous avez peur d'aimer et vous ne savez pas que l'amour est pourtant un bien beau songe, ma douce, au pays des lys et de l'azur! »

Elle ne répondait pas, toujours en larmes. Ses folles boucles blondes lui tissaient un tulle d'or éperdu.

— Florami?

— Lucette?

Ses grands yeux bleus très profonds, alanguis d'un ciel pâle qui s'y mire, ses grands yeux bleus eurent un regard infini.

— « Ah! Lucette! Vous êtes un ange. »

Je la pressais, tiède et douce, contre ma poitrine et je m'en voudrai toujours d'avoir alors constaté qu'elle n'était plus une gamine inconséquente, mais une très désirable jeune fille, la naïve amoureuse qui abandonnait à mes baisers fous l'inappréciable trésor de ses cheveux d'or.

Géo Mauvère.

Vie de Fleur

La fleur éclot, la fleur s'entr'ouvre,
Au souffle tiède du matin;
Son calice irisé découvre
Sa pure coupe de satin.

La fleur frémit, la fleur tressaille,
Sourit au baiser du soleil,
Un rayon argenté détaille
Son éclat coquet et vermeil.

La fleur languit, la fleur se penche
Dans le ciel cuivré de midi.
L'air lourd ternit sa beauté blanche
Fanant son rêve appesanti.

Dans le soir calme, feuille à feuille
La fleur tombe, la fleur se meurt;
Comme à regret la brise cueille
Les pétales, de sa langueur.

Très lentement la nuit s'étale
Et répand au loin son orgueil...
Quand mourut le dernier pétale,
L'ombre douce portait son deuil.

JEAN NOVIS.

Décembre, 1891.

Les quatre Ages

Pensée

Un grand jardin tout branchu d'arbres aux bourgeons verdoyants, éclairé par un timide soleil de printemps, soleil encore à son aurore. Le ciel d'un bleu indécis; un ruisseau murmurant, à l'onde très pure et très calme; quelques hirondelles perdues dans l'espace; sur le gazon, deux petits enfants s'ébattant.

* * *

Des arbres pleins de sève, au feuillage touffu; des fleurs se penchant, énamourées, languissant après la rosée; le soleil dardant ses rayons brûlants sur la terre fleurant bon. Le ciel d'un bleu profond; un ruisseau, coulant, rapide, en bouillonnant; des rossignols gazouillant dans le bocage; dans les allées remplies d'ombre et de mystère, deux amoureux s'embrassant.

* * *

Des fruits en masse, appendus aux branches craquant sous le poids; des pétales blancs jonchant la terre, arrachés à la pureté des lys; les rayons solaires moins pénétrants et plus rares. Des nuages gris voguant, ainsi que des nacelles, dans l'azur des nues; une eau torrentueuse dévalant la montagne; des cigognes volant de conserve; sous un chêne, un homme et une femme regardant jouer leurs enfants.

* * *

Morts les arbres; disparues, les fleurs; caché derrière les nuages, le soleil refroidi. Le ciel d'un jaune pâle; le ruisseau gelé; comme des étoiles blanches, la neige tombant sur la terre durcie; un corbeau croassant dans le silence; la démarche brisée, infiniment tristes, deux vieillards se dirigeant vers *là-bas*.... *là-bas* où il fait tout noir, où l'on ne voit plus jamais le soleil..... *Ils ont passé.*

Louis Véhenne.

Ballade

Entrons vite dans la ronde
Entrons au jardin d'amour!
(Gabriel Vicaire).

La lune, albe écu flambant,
Ascende dans la nuée,
Plaquant ses lueurs d'argent
Sur ta vitre entrebaillée.
Vite, interromps ta veillée,
Viens avec ton troubadour
Promener sous la feuillée :
Nous y parlerons d'amour.

Allons! penche ton front blanc
Sur tes pots de giroflée!
Abandonne ton roman! —
Viens par la nuit constellée
En quelque sente isolée
Où je te ferai la cour
Cueillir la fleur dentelée :
Nous y parlerons d'amour.

Et dans l'herbe, babillant
Par ton jupon clair frôlée,
Viens nous blottir doucement
Contre un tronc, ma raffolée. —
Viens, à la lueur voilée
De Séléné, jusqu'au jour
En la forêt brandillée :
Nous y parlerons d'amour.

ENVOI

Princesse magnifiée,
Vite, descends de ta tour,
Viens sous la voûte étoilée :
Nous y parlerons d'amour.

RODRIGUE SÉRASQUIER.

Croquis

Pour Frédéric Friche

En ce maussade débit de boissons, au plafond à poutrelles défoncées, glisse, tamisée par les vitres à croisillons de plomb, une traînée de terne lumière de crépuscule de neige. Tout commence à s'estomper en les ténèbres qui s'épanouissent. Les lueurs rougeâtres d'un lourd poêle en fonte ronflant dans un encoignure se réfractent sur le crépi écaillé des murs. Comme prise dans un étau, la gorge se serre en le défraîchissement de cette atmosphère empuantie d'âcres odeurs d'alcool, de graillon, de bouts de cigares abandonnés, de pipes éteintes et délaissées. Au travers des vitres battues par la neige, on perçoit là-bas dans le lointain, les fulgurations affaiblies de quelques fours à chaux ou laminoirs.

Ils sont là, une dizaine de grévistes, accoudés, en des attitudes inaccoutumées, au massif et poisseux comptoir où s'échafaudent tumultueusement flacons et verres. Tous les âges se confondent en l'indicible étourdissement d'une demi-griserie.

Les uns, solides gars opulents d'une forte jeunesse, la face vermillonnée, à la puissante musculature qui se pressent sous le bourgeron maculé, tout gauches de s'être soustraits à la lourdeur des quotidiennes et abrutissantes besognes, lancent les gutturaux accents de quelque chant impudique. Leur surexcitation à faire prévaloir l'ampleur de leurs voix éclate en un spontané et assourdissant vacarme.

Les autres, des anciens, épuisés, les reins cassés, la bouffarde aux dents, la figure émaciée et débonnaire fendue d'un gros rire béat, se sentent pris d'une recrudescence de vie au milieu de cette frissonnante animation. Dans la fumée épaissie des pipes et sous le chatouillement de la boisson, ces jeunes gars évoquent en eux les années envolées, avec leurs joies et aussi leurs misères. La résurrection de tout ce passé mort leur donne au cœur une sensation particulièrement bonne et pénible à la fois....

Les lampes s'allument en des reflets bleutés. Les chants cessent et les conversations commencent avec cette vivacité des impuissantes passions qui soudainement éclatent. Tout ce que leurs cœurs renferment de haîne contenue jaillit en mots brutaux, éclaboussés de grossiers jurons. Ils reprochent aux compagnons leur manque de solidarité; ils invectivent les bourgeois avec cet acharnement des bêtes traquées qui se révoltent en un suprême effort; ils ont assez peiné pour leur dérisoire salaire....

Ils sont frémissants, leurs tempes battent, leurs paupières s'écarquillent, leurs muscles se détendent. Aveuglés sous la poussée d'une irrésistible force ils se ruent vers la porte....

Mais dans l'entre-baîllement de la porte brusquement ouverte, apparut, toute blanche de neige après une longue pataugeade par les rues, une jeune fille, les penaillons troussés, la chevelure en broussailles frisottant gentiment en accroche-cœur, les pommettes rougies par le froid, les prunelles allumées de convoitises, les coudes sur la forte cambrure des reins. Et elle était belle ainsi d'une dominatrice beauté robuste et saine sous les lueurs blafardes de la lampe. Cela l'étourdissait et la remuait de voir ces solides gars qui fièvreusement la mangeaient des yeux. Les grévistes étaient là, cloués à leur place, perdus dans une admiration muette. La jeune fille, toute tressaillante de la tiédeur de la salle et de cette virilité contemplative, eut un sourire où son cœur se fondait de joie. Toute légère, égayée et rose, elle se sentit prise d'un indéfinissable trouble en présence des œillades de ces hommes aux cœurs rudes dont tous les cris, toutes les aspirations, toutes les invectives venaient de s'évanouir en un instant comme la fumée de leurs pipes....

JOSEPH DESGENÈTS.

Les Corneilles

Pour A. V. D.

Tous les ans au retour des printanières brises,
Les corneilles en troupe, au faîte des vieux murs
Reviennent se nicher, et de leurs plumes grises
Endeuillent les anciens monuments froids et durs.

Très nombreuses, et des noirs bâtiments éprises,
Aimant des couvents poudreux les recoins obscurs,
On les en voit surgir — ainsi que des surprises
Les longs diables poilus — puis, parmi les azurs

Assombris de leur vol, décrire, assourdissantes,
Un grand cercle mouvant, pour retomber, bruissantes,
Au pignon d'une église ou d'un fort féodal....

Et si c'est la nuit claire, on croit voir dans les nues
Une armée en linceul gris d'ombres revenues,
Un bataillon de très anciens preux à cheval....

LÉON LUCY-MAR.

Au pays du charbon

Matin de quinzaine

Dieu le Père
Sablant un Mumm, du haut des célestes balcons
En avait laissé choir la mousse, à gros flocons
Sur la terre.

« Rude hiver! »
— Se disait un houilleur courbatu; face noire
Sur ce fond blanc de neige, il allait, de sa moire
Tout couvert.

Sous le dôme,
Cette tache de suie au front bleu du Matin
Suivait le chemin nu — comme le pas lointain
D'un fantôme.

Et ses dents
Claquaient. « Pardieu! » — dit-il, — « c'est bien le moins, j'es-
Qu'un houilleur puisse boire un simple petit verre, [père,
Par ce temps?.... »

Ah! ça crève
D'ouïr cela. Le sort a d'étranges rigueurs.
Oui, sans doute les bras travaillent, mais les cœurs
Sont en grève.

A coup sur,
Il trainait avec lui, de par les froides glèbes
La Gène au ventre creux, funèbre lot des plèbes
A l'œil dur.

Un carosse
En passant, fit voler de la neige sur lui.
Il s'indigna, le pauvre, et grommela sans bruit :
« Sale rosse! »

Mais soudain
Il jeta sa calotte; il se dressa, sauvage,
Menaçant, lèvre blème, et bravant l'équipage
De la main;

Et la mine
Féroce, il se raidit devant le firmament,
Du grisou dans les yeux, pour gagner lentement
La cantine.

Il songeait
L'homme, en voyant ce luxe éclabousser ses loques;
Il appelait le jour des haines réciproques;
Il rageait.....

« O vengeance!
« Les démons — disait-il — un jour se lèveront
Talonnés par la faim, et tous, ils entreront
Dans ta danse! »

. . . . . .

Au comptoir,
Une heure après, le crâne entre ses mains fermées,
Il érigea soudain dans les lourdes fumées
Son poing noir;

Et colère
Bruyamment l'abattit sur la table en bois blanc
En pièces de cent sous, partout éparpillant
Son salaire.

Il se fit
Un silence de mort dans la grouillante masse.
Un pli, de ces vaillants avait ridé la face.....
Ça suffit.

Comme un glaive
Son œil d'acier groupa les compagnons en rond.
« Ah! les riches!.. » — fit il, avec un long juron.....
C'était grève!

C'est ainsi
Qu'Elle vient, tête nue, aux abords de la mine,
Le front crispé, les bras croisés sur la poitrine.....
La voici!!

EDMOND DEFFERNEZ.

Profils d'Amoureux

NOUVELLE

I

D'un pas rapide, Roland descendit la Montagne de la Cour. Par moments, un vent frisquet lui fouettait le visage, exhibait la cheville des « petites » qui, riant et jacassant, passaient sur le trottoir. Roland marchait, le regard distrait, sans attention pour les magasins anglais qui défilaient, les étalages des orfèvres et des photographes, attirant les curieux comme la lumière les éphémères. Dans la rue grouillaient des bruits multiples de pas et de conversations, des roulements de voitures, et des voix aigres de gamines criant : « le *Soir* pour demain ! ».

A présent, c'était le « passage »; sous l'inondation de lumière débordant de toutes parts, déambulaient de graves bourgeois en promenade, des gommeux à la démarche guindée, et, les cheveux teints en roux, des femmes qui laissaient derrière elles un relent de musc.

Il ralentit son pas.

De toute cette foule, une griserie montait et lui donnait l'envie de s'y mêler, de baguenauder aussi, de marcher sans but, à l'affût de la moindre chose qui pût chasser ses pensées. Il voulut s'intéresser à des mouchoirs de dentelle étalant leurs tissus mièvres. Il voulut s'intéresser aux livres nouveaux, vierges de toute découpure sous leur étiquette : *vient de paraître ;* il déchiffra même l'affiche rouge d'un théâtre. Mais, fatalement, il resongeait à Lucienne Vilmeuse, sa parente, presque sa cousine, que dans huit jours il reverrait. Il lui semblait qu'il la reconnaîtrait à peine. Elle devait être changée, depuis un an ! Puis il se rappelait qu'un jour il lui avait cueilli des pervenches :

« — Tiens, cela fera bien dans tes cheveux. »

Et ce disant, il avait adroitement disposé les fleurs dans les fri-

sures blondes, tandis que Lucienne se cambrait pour lui faciliter cette besogne. Il se remembrait, maintenant, dans ses moindres détails l'impression capiteuse de cette chevelure qu'il avait longuement humée. Car ce jour-là, il s'était aperçu que Lucienne était jolie, et qu'elle était femme. Il en avait été tout troublé.

D'autres souvenirs s'éveillaient au contact de ceux-ci.

Dans une charade, elle lui avait dit, d'un air théatral parfaitement de circonstance d'ailleurs : « je t'aime », trois mots vieux comme le monde, frais comme les roses à l'aurore; et cependant d'une outrecuidante banalité, trois mots qui effarouchent les prudes gouvernantes et que les pensionnaires rêvent de s'entendre dire.

Mais, depuis, des mois s'étaient écoulés; Lucienne se moquerait peut-être de lui s'il rappelait ces incidents. Elle l'avait sans doute oublié. Oui, il ne fallait plus y penser.

II

Roland était orphelin, n'avait pas connu ses parents. Une vieille tante l'avait élevé. Plus tard, voulant obtenir un diplôme, il avait pris un appartement à Bruxelles, tandis que sa tante allait habiter avec son frère, Charles Vilmeuse, père de Lucienne. Isolé, Roland s'était instinctivement éloigné de ces godiches aux plaisirs vulgaires, dont le seul objectif est d'épater et dont l'esprit consiste à répéter les nouvelles à la main que des plaisants expectorent dans les journaux. En dehors de ses études, peu captivantes, il s'était occupé d'art, avait fait des vers, des vers passables, et s'en était repenti plus tard. Et dans les salons on lui demandait parfois : « Vous êtes poète? » absolument comme on eût demandé à un autre : « Vous êtes épicier? » Aussi, pendant ses vacances à Chavreux, — un pays où l'on ne rencontre que des paysans hâlés, et, parfois, rarement, des étrangers, de jeunes anglaises criblant de notes leurs carnets, — pendant ses vacances à Chavreux il entamait souvent des discussions littéraires avec M. Vilmeuse. Celui-ci avait un frottis d'art et de science qui lui permettait de parler intelligemment de toutes choses. Mais, par malheur, il y avait entre M. Vilmeuse et Roland une telle différence de diapason que leurs avis ne se rencontraient sur aucun sujet. Un parnassien, presque un décadent, à côté d'un admirateur

de Feuillet! — Emile Zola et le naturalisme servaient souvent de texte à la conversation :

— « Son art, faisait M. Vilmeuse, consiste simplement à nous ennuyer avec ses tranches de vie, son « louchon d'Augustine », « son Jésus-Christ plus sale que nature. » —

Roland, alors, plein d'estime pour l'école de Médan, la défendait à grand renfort d'hyperboles et de métaphores, comme s'il se fût agi d'une affaire personnelle. Depuis, son enthousiasme artistique s'était refroidi; pour un sourire de Lucienne, il aurait accepté les théories les plus bariolées, les plus paradoxales.

Cependant, il avait connu l'amour, ou du moins ce qui en tient lieu.

A cause de son amativité extraordinairement développée, il avait toujours été prêt à se jeter à la tête de la première qui eût fait mine de se fendre, pour lui, d'un peu de tendresse.

Il eut, d'abord, des aventures d'une nuit avec des femmes, retapées à force de fard, qui se mettent du noir au coin des yeux, et vous disent, le soir : « Viens, je ne suis pas exigeante.... » Il avait ensuite rencontré Nini, une jolie fille avec de la passion dans les yeux. Cette Nini, le « Sésame ouvre-toi » de sa bourse, feignant de l'aimer, bêtement il avait coupé dans le pont. Mais il s'était bientôt aperçu que tout cela était pure comédie, quelle avait lu *Manon Lescaut* et *Sapho*, qu'en somme elle n'était qu'une commerçante trafiquant de sa beauté; avec un peu de dégoût et beaucoup de pitié pour la malheureuse destinée à toujours vendre ses baisers, il l'avait abandonnée. Au demeurant, il restait sur un point son débiteur : si elle ne lui avait pas donné le bonheur, elle en avait au moins fait naître en lui l'illusion, chose capitale en fait de sentiment. Et il s'était souvenu de Lucienne, de ses joies naïves et de la candeur bleue de son regard.

III

Roland venait d'arriver à Chavreux.

« — Je pars pour Blankenberghe, avec Aline et Lucienne, lui dit M. Vilmeuse. La campagne est très belle, mais nous en avons plein le dos. Tu nous accompagnes? »

On boucla les malles.

Roland eut le pressentiment que cette vacance laisserait une longue traînée de rose en sa vie.

IV

Deux jours après, il revoyait la mer. Par cette matinée d'août ensoleillée, elle s'étendait en une grande nappe glauque, très calme. Au loin, des paquebots pointaient. Des étrangers s'amusaient à les regarder avec des jumelles. Sur la digue, c'étaient des remous de toilettes blanches. De la plage montaient des bruits de tambourins, des cris d'enfants et des voix de joueurs, criant : « Trente, trente à quinze, avantage.... jeu! »

Dès le lendemain, la journée fut réglée. Au petit jour, M. Vilmeuse et Roland iraient massacrer des mouettes, exercice éminemment hygiénique et apéritif. Puis Mademoiselle Aline planterait sa tente, Roland et Lucienne, avec des amis qu'ils venaient de rencontrer, feraient le tennis. Vers onze heures, toute la smala se livrerait à des ébats aquatiques, et le jour se terminerait naturellement au Casino.

V

Dans cette liberté qu'on s'octroie en villégiature, par une espèce de relâchement de toutes les exigences de l'ordinaire vie mondaine, Roland et Lucienne compagnonnaient gaîment durant de longues heures de flâne. Ils filaient loin, très loin, si loin que la tante Aline, occupée à lire un roman, les perdait totalement de vue. Ils disparaissaient derrière les brise-lames, longeaient la mer à marée basse; dans le sable humide, les pieds enfonçaient, la marche devenait difficile. Les minces franges des premières vagues venaient de temps en temps leur mouiller les souliers. Ils allaient, lui, fredonnant une quelconque cavatine, elle, les yeux perdus et songeurs; et au ciel pur, pur et bleu, sans la tache ouatée d'un nuage, resplendissait la patène d'or du soleil.

Au moindre vent, des bouffées d'air salin venaient de la mer, fraîches et piquantes, qui leur mettaient au cœur une joie salubre. Ils vivaient plus et pensaient moins....

— Bon! voici la marée montante!

— Déjà !

Au même instant, ils se voyaient entourés d'eau. Ils abandonnaient alors l'estran, grimpaient sur le brise-lames, et là assistaient à la bataille des vagues qui, lentement, petit à petit, envahissaient la plage. C'étaient, à tout moment, des jets de mousse blanche, avec le claquement des flots sur les pierres.

La mer montait. On reculait les cabines vers le perré.

« — L'heure du bain. Dommage, c'était délicieux ici. »

....Presque tous les jours les mêmes binettes de baigneurs. On s'y habituait. Des Allemands qui, à tout propos, poussaient des « och ! » et des « ach ! » étonnés. Une baigneuse très décolletée, se laissant examiner à loisir dans un très simple appareil, tandis que son mari faisait une tête ; puis, une grosse dame, semblable, dans son costume étroit, à un ballon captif. Un gosse impertinent, chaque fois qu'il la voyait passer, s'exclamait d'une façon sangrenue :

« — Oh ! Il paraît qu'elle n'est sur aucun coin ! »

Tandis que sa maman tâchait en vain de lui inculquer plus de respect pour l'infortune des autres.

VI

Lucienne s'était aventurée trop loin sur le brise-lames, à l'endroit où, couvert de végétations marines d'un beau vert, il devient glissant.

« — Tu es imprudente, lui dit Roland en la rejoignant. Si tante t'avait vue....

— J'aime tant le fruit défendu !

— Si l'on te défendait alors....

— Quoi ?

— De m'aimer !

— Tu es bête ! »

Et un peu après, il lui dit :

« — Tu es jolie aujourd'hui, Lucienne.

— Aujourd'hui ?

— M'aimes-tu ?

— Oui.... et toi ? »

Elle prononça ces mots d'un air distrait, comme si Roland avait,

le plus banalement du monde, pris des nouvelles de sa santé. Il lui saisit le bras, voulut mettre un baiser au défaut du poignet.

« — Aïe! tu me chatouilles! Veux-tu finir! »

Et de plus, il l'embrassa sur chaque joue tandis qu'en rougissant un peu, elle opposait une vague résistance.

VII

M. Vilmeuse reçut une lettre d'Albert Dorsac, un neveu éloigné, qu'il avait invité à passer quelques jours dans la villa des Algues.

Albert lui rendait mille grâces, espérait pouvoir venir le surprendre, vers octobre, à Chavreux. Surprendre n'était qu'une manière de s'exprimer, d'ailleurs, car il comptait prévenir M. Vilmeuse ultérieurement. Puis il racontait une course de taureaux qu'il avait vue à Saint-Sébastien, donnait des détails sur Biarritz où il passait le mois de septembre.

Albert avait la réputation d'un jeune viveur. La tante Aline, l'ayant aperçu un jour l'avait regardé avec un air de se dire :

« — Quel est ce curieux bombyx? »

D'abord, elle ne l'aimait pas parce qu'il habitait Paris, ville qu'elle connaissait surtout par les livres religieux dont elle faisait sa nourriture habituelle. Elle se le figurait comme un parvis de l'enfer, un lieu de perdition peuplé de bayadères, d'odalisques et de bacchantes déguisées en jolies horizontales, bref, la mise en train de tous les péchés et de tous les vices.

Roland, tout en fumant des cigarettes, pensait à Albert, qui menait, depuis deux ans, la vie à grandes guides. Les chevaux, les coulisses, le baccara? — L'imbécile! se disait-il, il ne connaîtra pas le bonheur....

Et il jouissait plus profondément encore de ces jours filés d'or et de soie qu'il égrenait lentement.

(A suivre) GEORGES TOUCHARD.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

I. Grand Théâtre

Ceux qui ont *étudié* le personnage d'*Hamlet*, cette géniale conception de Shakespeare, ceux-là, peut-être, auront-ils trouvé leur idéal dans l'interprétation qu'en a donnée M. Dereims, dans l'opéra d'Ambroise Thomas.

Que nous étions loin des *Hamlet* de convention, bonshommes de bois, échappés de leur boîte, guindés, monotones, *sans âme*, et combien heureux nous étions d'applaudir un artiste affranchi des sottes traditions, des « *ça se trouve dans la pièce* » des rengaînes surannées, jouant selon sa compréhension du rôle, *vivant* enfin. Jamais nous n'avons vu un Hamlet aussi vrai, aussi homme, avec ses amours et ses passions, ses souffrances et ses haines. C'est là le plus bel éloge que nous puissions adresser à M. Dereims. Inutile de dire que son succès a été énorme; depuis le lever jusqu'au baisser de la toile, une longue suite de bravos et de rappels. Même a-t-il dû bisser la chanson bachique.

Passant du sévère au plaisant, nous devons parler maintenant de la première de l'*Oncle Célestin*, opérette en 3 actes, musique d'Audran (1re représentation : Paris. Menus-Plaisirs, 24 mars 1891). Loin d'être un succès, cela a presque tourné au four. Pourquoi? Je serais fort embarrassé de répondre. Bizarrerie du public, toujours exagéré en bien comme en mal, s'emballant pour telle pièce, ne sachant lui-même pas pourquoi; en sifflant une autre, sans se donner la peine de l'entendre, de parti pris.

L'*Oncle Célestin*, est-ce là une opérette de beaucoup inférieure à d'autres déjà représentées? Non. Mais il s'est trouvé de rares génies, dont le monde est trop petit pour contenir les sublimes pensées, qui ont déclaré que ce n'était qu'une pochade, indigne du grand théâtre de Gand. Et ils ont pontifié en ce sens, faisant part de leur découverte à d'autres hommes sages qui approuvaient.

Pochade? Certainement, chers bonzes, nous savions cela parfaitement, seulement nous n'avons peut-être pas mis autant de temps que vous pour nous en apercevoir.

Voulons-nous dire par tout ceci que nous sommes grands partisans de l'opérette? Du tout. Mais on a toléré ce genre sur notre scène; à quoi bon récriminer maintenant? L'opérette est l'opérette et les personnes sensées savent parfaitement qu'on ne doit pas se montrer trop exigeant pour ces sortes de pièces.

L'Oncle Célestin a fourni à Audran matière à de gentils couplets. L'interprétation était excellente. Confondons en un même éloge Mmes Bréan, Gayet, Pelcot, MM. Grésini, Santara et Taillard. M. Cazeneuve mérite une mention spéciale pour la façon impayable dont il a joué le rôle du pommadé Gontran des Acacias. A lui sont revenus les honneurs de la soirée.

Encore une fois, il n'y avait absolument pas de quoi faire du tapage. Mais l'on voit de si drôles de choses en ce monde...

Le *great event* du mois a été la première du *Roi l'a dit*, opéra-comique en 3 actes, de Léo Delibes (1re représentation : Paris, opéra-comique, 24 mai 1873). Il n'était pas accouru en foule, le public habituel des *premières :* bonnes gens venant pour *voir* la pièce, et un peu aussi pour se laisser voir; ce qui, du reste, n'a pas empêché l'œuvre de l'auteur de *Lakmé* d'avoir un plein succès.

Habitués aux orchestrations compliquées, la musique du *Roi l'a dit*, si simple, sans prétention aucune, mais combien délicate et pleine de cachet, nous a fait songer à un bijou tant gracieux, un peu terni seulement par le temps. L'impression qui s'en dégage s'adapte du reste bien au sujet, et l'on se croit revenu au temps du roi soleil, à l'audition de ces petits chœurs, de ces sérénades, de ces menuets, vraiment charmants, un peu froids seulement, un peu monotones, tout comme la musique de Lulli.

La partition fourmille de jolies choses. Remarqué au 1er acte, une marche dans le style archaïque, un duo entre Javotte et Benoît; — trop long, malheureusement — l'air de Miton *Courez à votre sonnette*, la sérénade *Déjà les hirondelles* et le charmant finale *La maison s'emplira d'allégresse;* au 2e, l'air du ténor *N'ai-je pas l'impertinence du marquis le plus galant*, le ravissant trio entre Benoît et les deux marquis, l'ensemble qui termine

l'acte, *Ah! qu'il est doux d'avoir un frère;* au 3e, *Porter l'épée est agréable*, air assez banal, chanté par Benoît, et son duo avec Javotte.

Toute cette musique est vive, gracieuse, habilement écrite; la versification du livret, dû à Edmond Gondinet, est élégante et contient quelques traits spirituels, toutefois le dialogue est souvent traînant.

L'interprétation du *Roi l'a dit* était parfaite. Mlle Dupré, bonne chanteuse comme toujours, a rempli le rôle de Javotte à la satisfaction de tous; Mme Gayet a été excellente en marquise, Mmes Albers-Jahn et Stéva très convenables dans leurs travestis de marquis. Fort gentilles les quatre filles du marquis de Moncontour, représentées par Mmes Welldon, Gallois, Capannès et Dupont. M. Séran paraissait un peu gêné dans le rôle de Benoît qui ne lui allait que tout juste; le marquis de Moncontour était bien personnifié en M. Santara, quant à M. Grésini, il mérite nos éloges pour la manière discrète et de bon goût avec laquelle il a rendu le rôle de Miton, le professeur de belles manières.

Nous ne pouvons que féliciter M. Van Hamme de la façon dont il a monté cette pièce. Elle a fait un réel plaisir à tous ceux qui s'occupent de musique.

II. Théâtre Minard.

Vu le manque absolu de place, nous ne pouvons, bien malgré nous, et à notre grand regret, donner un compte rendu du théâtre Minard. Citons seulement, pour mémoire, le titre des ouvrages qui ont été représentés dans ce mois; *Musotte*, — un succès pour Mme Wilson, — *l'Abbé Constantin, la Papillonne*, — comédie fade s'il en fut, — *Roger la Honte*, gros drame s'adressant aux amateurs de fortes émotions et *Monsieur Alphonse.*

Toutes ces pièces, ont été, en général, fort bien jouées par les artistes de Mr Fontenelle.

LUIGI.

A la Société générale des étudiants. — Rompant avec l'habitude — ce monstre qui dévore tout comme disait Balzac — et point du tout banale la dernière séance : un auditoire d'étudiants et à la tribune, un orateur du sexe faible, M^elle^ Popelin. Rien de bas-bleu, rien de pédantesque, mais toute simple, toute franche cette conférence sur : « *La femme dans les carrières professionnelles.* » M^elle^ Popelin expose parfaitement, en une langue rigoureusement correcte, ses idées, toujours claires, souvent très vraies mais parfois aussi quelque peu paradoxales. Elle a la foi et l'ardeur généreuses des convaincus et la chose est trop rare aujourd'hui pour ne pas être remarquée et louée. Quoi qu'on en ait dit il y a dans ces revendications des femmes aux carrières professionnelles un côté sérieux et il est certain qu'un jour viendra où elles seront écoutées. Dans les luttes où hommes et femmes se trouvent mêlés, ces dernières n'ont-elles pas le plus souvent les avantages? Est-ce un bien? Est-ce un mal?

J. D.

* * *

Au Cercle Artistique et Littéraire. Exposition Émile Claus. — Nous nous garderons bien de souffler mot de l'exposition de Noël du Cercle Artistique, exhibition puffiste absolument ratée, même comme mauvaise plaisanterie.

Toute autre est l'exposition, fermée ces jours derniers, des œuvres d'Émile Claus, un grand, un très grand peintre; son pinceau, toujours sobre et puissant, est doué d'une hardiesse, d'une sureté admirables. La trentaine de toiles qu'il a rassemblées nous montrent toutes la campagne, la grande campagne plate des Flandres, mais sous combien d'aspects différents, toujours profondément vrais, malgré l'apparente crudité de certains d'entre eux au premier abord.

Nous n'entreprendrons pas d'énumérer les meilleurs de ces toiles. Toutes nous ont charmé, depuis des midis de juillet tout vibrants de chaleur jusqu'au *coup de vent*, si véritablement vus, jusqu'à la calme mélancolie du *Soleil d'octobre* et du *Retour des Champs*, autant de chefs d'œuvres!

Claus vient d'être décoré; c'est grande justice!

A. G. F.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Fleurs de Mauve par Legrand Du Fresne. — Contes et Nouvelles; — Les Lourty par Alfred Lavachery.

Notre collaborateur, M. E. Deffernez vient de publier sous le pseudonyme de Legrand Du Fresne un copieux volume de poésies (1). Ces vers sans beaucoup de prétentions ont cependant quelque chose de gracieux, d'original dans ce qu'ils chantent. Ce sont presque des pages intimes que l'auteur doit aimer parcourir dans des heures inoccupées, alors qu'il veut se rappeler le passé, et avoir comme une évocation du milieu et du pays où il a vécu, aimé et souffert. Aussi semble-t-il reconnaître le caractère personnel de ses vers. Après lui, qui s'en souviendra? Il dit lui-même :

Allez, mes rimes, aux oublis!

Et cependant, il en est parmi ces vers que l'oubli ne devrait pas atteindre. Reflétant le dedans d'une nature triste, inquiète, ils disent des plaintes, des regrets qui ont ce je ne sais quoi de doux et de résigné. Une vraie émotion se dégage des strophes où le poète évoque le souvenir de l'enfant qui lui a été enlevé. Dits simplement, ces regrets sont comme des pleurs versés en silence. On voit si bien que cette douleur a été profondément sentie.

Cette teinte de mélancolie se retrouve encore dans les vers où le poète chante ses amours d'antan, les séparations qui attristent le cœur, l'oubli et les infidélités d'un être qu'on a follement aimé, les regrets qu'on éprouve à l'évocation d'un visage chéri.

(1) Fleurs de Mauve par Legrand Du Fresne. — Charleroi, Tourneur-Schmitz ; 4 francs.

Lorsqu'il rappelle dans ses vers les scènes navrantes, hideuses, de la guerre Turco-Russe ou le despotisme du Czar, il se répand en cris indignés, en imprécations contre le tyran qui a déchaîné toutes ces horreurs. Dans : *Aux Balkans, Haîne, Les Corbeaux s'en souviendront, Czar et Nihillistes, Chevauchée* — pièce où l'auteur semble s'être inspiré de certaine poésie de V. Hugo — les idées ont quelquefois une certaine envergure, les images une certaine ampleur.

Mais Legrand Du Fresne est avant tout le chantre de son pays. Il aime nous montrer les laminoirs érubescents, les entrées de mines, les hautes cheminées crachant des nuages de fumée, les flamboyements des usines, les chemins empoussiérés, les bois ombreux, les ruisselets clapotant sur les cailloux. Il aime peindre les rudes mineurs, les ouvriers au torse nu, aux muscles puissants, les femmes de là-bas, les joies populaires, les « ducasses » et aussi les aspirations, les plaintes et les révoltes de ces prolétaires trimant et peinant tout le jour. Il est en quelque sorte le poète du pays wallon, et on ne pourrait trop le louer d'avoir songé à chercher son inspiration dans ce milieu.

Aussi la lecture de ce livre n'est-elle pas sans charme malgré certaines imperfections qu'on regrette d'y rencontrer.

* * *

Nous venons de recevoir les « *Contes et Nouvelles* » (1) que notre collaborateur Mr A. Lavachery a fait paraître il y a quelque temps. La simplicité et le naturel du style ne le cèdent en rien à la beauté de l'œuvre matérielle que relèvent encore quelques illustrations très bien faites. Ce livre a positivement un air riant, engageant. Pas de phrases ronflantes, de métaphores redontantes, de mots abracadabrants; rien que de clair, de souriant, de limpide. Mais bien que le style soit simple, on remarque une assez grande variété dans le choix des sujets, et cela est encore pour plaire. Quelques contes ont comme un vague reflet de ceux des Mille et une Nuits; d'autres sont franchement gracieux et originaux; certains peignent de paisibles intérieurs bourgeois, des scènes mouvementées de la vie

(1) Contes et Nouvelles, par A. Lavachery. — Liége, Aug. Bénard.

d'étudiants; il en est qui rappellent la grâce et la naïveté de ces vieilles mais toujours intéressantes histoires de Perrault. Ce qu'on aime à trouver dans telles nouvelles c'est la couleur locale, ce sont des détails dus à une observation très fine *(Peines d'amour perdues — Maître Lionel)*. Je viens de citer *Maître Lionel*. Si c'est la plus longue nouvelle du recueil, c'en est peut-être aussi la meilleure. La lecture de certaines pages n'est pas sans vous donner quelque émotion. Une excellente nouvelle aussi est celle où l'auteur nous peint les premiers bruissements de l'amour dans le cœur d'un jeune garçon sous la domination d'un vicaire d'une austérité rigide, aux idées étroites, un tantinet fanatique et très satisfait de lui-même — *(Dans un cloître)*. —

* * *

La peinture des mœurs rustiques a souvent inspiré les romanciers français. Ce thème choisi, ils l'ont développé avec une force et une profondeur d'analyse vraiment remarquables. Ils en ont fait quasi un « genre ». George Sand y avait brillamment débuté, et le succès lui étant venu, une phalange d'auteurs se sont emparés de ce sujet. Certains s'y sont pour ainsi dire cantonnés: tel André Theuriet, le vrai peintre de la petite bourgeoisie pas tout à fait citadine et plus entièrement campagnarde. D'autres, comme le sympathique Guy de Maupassant, dans leurs romans ou leurs nouvelles, ont fait une large place à la paysannerie et l'y ont fixée avec immensément de talent. Il n'y a pas longtemps, Zola a écrit sur ce sujet un livre très documenté, œuvre magistrale, puissante, un peu trop vraie peut-être.

Un auteur belge, Lavachery, vient d'aborder le même sujet dans *Les Lourty* (1). Cette histoire d'une famille de paysans des environs de Liége est moins un roman qu'une étude de mœurs. Simon Lourty, premier prix de mathématiques, deuxième prix d'allemand à l'Athénée, parvient à se faire admettre comme commis surnuméraire dans les bureaux du procureur du Roi. C'est un ami de la maison — un de ces amis qui s'imposent — M. Matriveau, profes-

(1) Les Lourty par A. Lavachery. — Liége, Aug. Bénard.

seur parfaitement ignorant d'ailleurs, qui a inspiré cette idée à la mère Lourty. Celle-ci ne tarde pas à récriminer contre son fils qui n'apporte aucun argent à la maison, pas même celui que ses traductions d'allemand lui procurent. Ces gérémiades ne préoccupent pas plus Simon. Il continue à mener une vie uniformément plate et insipide. Ses seules distractions il les trouve dans la compagnie et l'amitié de Jaumenne, un employé comme lui. Celui-ci est amoureux d'une voisine, Florinne Colette, et quasi son fiancé. La jeune fille l'aime comme un ami mais pas autrement; c'est Simon qui lui plait, et Simon de son côté n'est pas sans éprouver quelque chose pour elle, quelque chose qu'il ne sait, qu'il n'oserait pas définir. Aussi, de peur de trahir l'amitié de Jaumenne, fuit-il la présence de Florine, jusqu'au jour où son compagnon meurt d'une maladie de poitrine. Simon le regretta sincèrement tout en reconnaissant que sa mort est pour lui un obstacle écarté. Ayant obtenu la place de Jaumenne, il aspire à la main de Florine. La mère Lourty, lorsqu'elle apprend la chose, invective son fils et va jusqu'à lui défendre l'entrée de la maison. Il vit seul dès lors, jusqu'au jour où son père lui ayant donné l'autorisation — autorisation arrachée grâce à l'intervention du procureur du roi — il épouse M^lle^ Colette. Sa mère cependant ne lui a pas pardonné. Quant à lui, il continue à vivre sa vie de bureau tout en ayant souvent la hantise de la ferme, des champs, du grand air. Dans l'entretemps, Julienne, la sœur de Simon, a épousé M^r^ Matriveau. Ce parasite ne tarde pas à se montrer sous son vrai jour, rapace, paresseux, dépensier, et à dessiller les yeux des Lourty. Un jour, ayant voulu vendre le vieux cheval Bayard, il en est empêché par Simon qui le fait expulser de la ferme et qui ne tarde pas à y reprendre sa place.

Voilà très succintement fait le résumé de ce livre. Les mêmes qualités que j'ai notées dans les *Contes et Nouvelles* au point de vue du style et de la forme se retrouvent ici. Certaines pages sont de véritables tableaux, des « coins », des portraits très bien faits. Mais ce que l'auteur a surtout mis en lumière, c'est le paysan, rapace, têtu, routinier, rancuneux, mi-conscient, le cœur fermé à tout sentiment dès que l'intérêt est en jeu.

Ceux qui connaissent le paysan, et ont quelque peu vécu dans des milieux campagnards, le retrouveront tout entier dans *Les Lourty*.

P. H.

TABLETTES

A LA MÉMOIRE

DE

JEAN SNOECK,

Membre effectif du

CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

décédé à Gand le 3 janvier 1892.

A travers les Revues (Janvier)

Nous n'avons reçu le numéro de Janvier ni de LA JEUNE BELGIQUE ni de L'ERMITAGE. Avis à qui de droit.

LE MERCURE DE FRANCE (qui paraît cette année en fascicules de 96 pages), ne donne que deux pages d'excellents vers d'Albert Samain, accompagnés d'interminables proses de Villiers de l'Isle-Adam, Louis Dumur, J. Dolent, B. Lazare, St Pol Roux, etc., articles de valeur sans aucun doute, mais d'un ton un peu trop magistral, trop monotone. La lecture d'un fascicule ainsi composé est bien fatiguante et j'espère pour l'avenir un peu plus de variété, tout comme dans les précédents numéros.

Dans CHIMÈRE, j'ai lu avec plaisir *Bon an*, de Paul Redonnel, dont nous n'avions plus lu de vers depuis quelque temps, me semble-t-il; *Frêles fleurs* de G. Touchard; un très remarquable rondel, *Tableau de Laque*, de Marius Dillard, et d'autres vers encore d'André Lancy et Ivanhoë Rambosson. Proses de A. Loubat, José Hennebicq — celle-ci remarquable, — Henri Mazel, etc.

A lire, dans les deux derniers nos de LA LIBRE CRITIQUE : *Incertitude et Confusion* par Edgard Baes, *Le Réalisme au théâtre* par M. de Kresey et des notes biographiques sur M.M. Ch. Widor, Joseph François et Paul Alhaiza.

LA REVUE BELGE donne un article sur des *Lettres inédites de Lamartine*, par F. Loise, et un compte-rendu, par Edg. Bonnehil des « *Fleurs de Mauve* », livre de vers de notre collaborateur et ami Edm. Deffernez.

LA REVUE ROSE nous offre des vers... décadents?! de Carlos du Fay; candides, voire angéliques de Julie Macquet et Giovanotti; et enfin « *Les Étoiles* », de Paul Delhaye, poésie que j'ai déja lue dans la Revue Belge si je ne me trompe. La Revue Rose publie *L'amour de Jacques*, le roman à la mode de Ch. Fuster.

LA FRANCE MODERNE (31 décembre), dont le plumitif *Altotas* reçoit « un tas de journaux et de revues qu'il ne lit pas .... » (?) contient un réçit de Noël, *Maître Pierre* et un conte d'Alban Coffinières. La France Moderne a oublié, me semble-t-il, de nous envoyer ses nos de Janvier.

LE SILLON (une revue littéraire et artistique de Paris, qui vit le jour à la fin de 1890), nous envoie son dernier fascicule. J'y ai lu des vers d'Armand Silvestre, A. Grisard et Auguste Cheylach, — un poète qui m'a beaucoup plu. — En outre, des études sur : *La littérature Algérienne*, signée Paul Roman et de Jules Bonnet sur *Le mouvement Félibréen*. Enfin un article intitulé *Réalité intellectuelle* par Ern. Bouhaye, et une prose de Jehan Lantyé, *Pendant le Gel*.

LE BLUET (15 Décembre) que je me suis vu obligé de passer sous silence la fois dernière, offre à ses lecteurs une

poésie de Paul Bourget, d'assez bons vers de G. Rocher, des rimes médiocres d'Alfred Sonpat, ect. — Quant à la prose, elle est faible, faible comme une poitrinaire agonisante! Pour ne parler que d'une pièce, dans *Pages Blanches*, par exemple, que signifient cette jeune demoiselle « *au fin minois* »; ce cortège « *parmi lequel* » on distingue une jeune fille, et cette fosse dans laquelle — ayez pitié de nous, Seigneur! — on fait « *rouler* » une bière?!?!....

Le fascicule du mois de Janvier contient de Victor Chevassu, Louis Causse et F. Meillier, des vers qui ne sont ni bons ni mauvais; mais la prose sent toujours le Xavier de Montépin, le Ponson du Terrail, que sais-je!.... le feuilleton du journal à un sou!... Pour Dieu, messieurs, faites-donc preuve d'un peu plus de sentiment esthétique! — Vous me trouverez, peut-être, bien.... sévère à votre égard, mais j'espère que vous ne verrez tous dans ma franchise à vous dire ma façon de penser, qu'une preuve de ma sympathie littéraire.

Nous avons reçu, en outre, quelques autres journaux et revues, parmi lesquels :

LE COIN DU FEU (Rédaction, rue Neuve. 25, Verviers). Remarqué, dans le numéro de décembre 91, des vers de J. B. Chatrian, Edm. Henvaux et K. Grün; proses de G. Haas, Arthur Detry, etc.

Le fascicule de janvier 92 débute par une chronique d'art de Detry, et contient outre cela une nouvelle de J. B. Chatrian, d'autres proses encore, et des vers de Cam. Natal, A. Bonjean, etc. Ce journal publie également en feuilleton *L'Amour de Jacques*, de Ch. Fuster.

ROUEN-ARTISTE (Le numéro consacré à Agar) avec, au sommaire, des vers d'Arm. Silvestre, Fréd Bataille, Marius Dillard, Catulle Blée, Ch. Fuster; et des proses de Fern. Mazade, Georges de Lys, Léon Tissandier.

CHANTECLER.

Dans le MÉPHISTO — journal que nous recommandons vivement à tous ceux qui s'occupent de théâtre, — toujours bien faite et très impartiale, la correspondance gantoise signée Job II.

D'autant plus intéressante que dans certaines de nos grandes feuilles locales, les chroniques théâtrales deviennent excessivement rares. Devrons-nous bientôt lire les journaux étrangers pour savoir ce qui se passe chez nous?

L.

Au moment de mettre sous presse nous avons reçu la REVUE GÉNÉRALE DE BRUXELLES et la REVUE UNIVERSITAIRE. Nous parlerons de ces journaux dans le prochain numéro du RÉVEIL.

Nous rendrons compte également en notre prochain fascicule de la plaquette de M. Firmin Vandenbossche : « *Coups de Plume* ».

Petites Nouvelles

Nous apprenons avec plaisir que notre collaborateur Fernand Roussel va faire paraître sous peu chez MM. Godenne, éditeurs à Malines, 101, rue Notre-Dame, un volume de vers : « LE JARDIN DE L'AME, » au prix de deux francs, et très luxueusement imprimé. L'auteur est fort connu; il a signé des articles dans maintes revues littéraires belges : « *La Jeune Belgique* », la défunte « *Pléiade*, » « *la Revue Belge*, » *les Jeunes* » de Namur, « *La Revue de Belgique*, » et « *La Libre Critique*. » —

Les souscriptions par carte postale sont reçues par les éditeurs ou par la rédaction du *Réveil*.

Prière de lire, en notre premier numéro, pages 10 et 11, (Croquis, par José Hennebicq), au lieu de LONGS *souliers*, LOURDS *souliers;* et au lieu de *appuyée sur les deux bâtons qui* VIRENT, *appuyée sur les deux bâtons qui* VOIENT.

Nous adressons nos excuses à notre collaborateur.

Bureaux de vente du RÉVEIL :

GAND. — Ad. Hoste, rue des Champs, 49.
Librairie Universelle, rue Courte du Jour.
Mme Otte, rue de Flandre.
BRUXELLES. — Lacomblez, rue des Paroissiens.
Office de Publicité, rue de la Madeleine.
LIÉGE. — D'Heur, rue Pont d'Ile.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES :

AU COIN DU FEU. — M — Rue Neuve, 25, Verviers.
LE BLUET. — M — Rue Croix des Petits Champs, Paris.
CHIMÈRE. — M — Cours Gambetta, 52, Montpellier.
LA CROISADE. — M — Rue Mexico, 19, Le Hâvre.
L'ERMITAGE. — M — Rue de Varennes, 26, Paris.
LA FRANCE MODERNE. — B.M — Faubourg du Nord, 15, Marseille.
LA JEUNE BELGIQUE. — M — Rue Potagère, 64, Bruxelles.
LE MÉPHISTO. — H — Rue du Lombard, 28, Anvers.
LE MERCURE DE FRANCE. — M — Rue de l'Échaudé-St-Germain, 15, Paris.
LA LIBRE CRITIQUE. — H — Rue Souveraine, 37, Bruxelles.
LA REVUE BELGE. — B.M — Place de la Station, 10, Louvain.
LA REVUE BLANCHE. — M — { Rue des Martyrs, 19, Paris. / Rue de l'Ouest, 74, Liége.
LA REVUE GÉNÉRALE. — M — Rue Treurenberg, 16, Bruxelles.
LA REVUE ROSE. — H — Place du Théâtre, 12, Liége.
LA REVUE UNIVERSITAIRE. — M — Rue d'Anderlecht, St Gilles.
ROUEN-ARTISTE. — Rue Grand-Pont, 4, Rouen.
LE SILLON. — M — Rue de Chabrol, 31, Paris.
LE SYLPHE. — M — Rue de la Gare, 2, Voiron (Isère).

M = Mensuel.
B.M = Bi-Mensuel.
H = Hebdomadaire.

Deuxième Année — N° 3 MARS 1892

LE RÉVEIL

Revue mensuelle de Littérature & d'Art

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANCAIS

SOMMAIRE

HUBERT STIERNET . . . . . *Le Voyage.*
FERNAND SÉVERIN . . . . . *Vers.*
RODRIGUE SÉRASQUIER. . . . . *Musée.*
ALFRED LAVACHERY . . . . . *Le Roi est mort.*
PIERRE DÉVOLUY . . . . . *En les Hasards...*
FRÉDÉRIC FRICHE . . . . . *Les Lauriers.*
CARLOS DU FAY . . . . . *Symphonie Blanche.*
GEORGES TOUCHARD. . . . . *Profils d'amoureux (suite et fin).*

Chroniques Théâtrales, Littéraires, etc.
Tablettes

Abonnement : Belgique, un an 5 francs. (Pour l'étranger, le port en sus).

Le Numéro : 50 centimes.

Rédaction : Rue de Flandre, 71, GAND.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Gand, imp. à vapeur F. Meyer-Van Loo, rue de Flandre, 66.

LE RÉVEIL

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE & D'ART

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.

—

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Edm. Deffernez, Ch. Delchevalerie, Eugène Demolder, Joseph Desgenêts, Maurice Desombiaux, Pierre Devoluy, Carlos du Fay, Charles Frappart, Frédéric Friche, Valère Gille, Arnold Goffin, Pierre Hancart, José Hennebicq, Gustave Kahn, Hubert Krains, Alfred Lavachery, Camille Lemonnier, Léon Lucy-Mar, Paul M., Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Géo Mauvère, Francis Nautet, Jean Novis, Paul Redonnel, Georges Rodenbach, Fernand Roussel, Rodrigue Sérasquier, Fernand Séverin, Charles Sluyts, Hubert Stiernet, Georges Touchard, Franz Troch, Louis Véhenne, Auguste Vierset, Adolphe Westermann, etc.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

—

Les manuscrits ne sont pas rendus.

—

Les collaborateurs sont responsables de leurs articles.

—

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la rédaction.

—

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser à la rédaction.

BOITE AUX LETTRES.

P. R. Montpellier. — Avons reçu envoi; soumettrons au comité de Rédaction.

A. V. Saint-Hubert. — Idem.

A. W. Nancy. — Attendons de vos nouvelles.

Le Voyage

Je marchais à travers une terre d'ineffable printemps. Dans l'oubli des choses qu'engendrent les minutes heureuses, j'ignorais le point de départ de mon voyage, son but, sa durée. Mon corps suivait mon âme qui voguait sur un lac de béatitude, telle une amoureuse dans une barque de fleurs et de parfums, à la surface d'une eau bleue, tranquille et sans rives. Mon cœur dérobait à la nature des trésors inconnus de générosité. Aucun être humain n'affligeait mes paysages de bonheur, et le monde retrouvait pour mes yeux sa naïve clarté d'aube. Des harmonies inattendues partout accompagnaient mes rêves : des eaux songeuses glissaient leurs regards de ciel entre de voluptueuses verdures, de doux chants d'oiseaux s'épandaient en frissons d'allégresse.

Mes yeux éblouis se reposèrent sur les gazons infinis aux courbes molles. Déjà le spleen des complètes satisfactions m'inquiétait, lorsque j'arrivai au sommet d'une colline : à mes oreilles, résonna un formidable hosanna, le hosanna de toutes les blancheurs de la terre, réfugiées dans l'âme de cet incommensurable champ de lis et de roses neigeuses. Au plus loin que percevaient mes yeux, ondulait la mer de pureté : les fleurs innombrables et frémissantes exhalaient des senteurs troublantes, se pressaient, se parlaient en un bruissement, s'enlaçaient, en guirlandes éthérées prenaient leur vol ou, hérissées, échevelaient au ciel leurs pétales las de chasteté.

Des lis, des roses blanches, des lis, des roses blanches... et le fleuve candide courait là-bas baigner l'ivresse rouge du soleil tombé.

Mes pas, un instant suspendus par le ravissement, foulèrent à regret la miraculeuse floraison où n'apparaissait aucun sentier; et dans les tiges souples qui se ployaient, dans les corolles qui s'écrasaient, je voyais des tailles de jeunes filles et des cœurs d'enfants.

Ce sacrifice d'innocences muettes m'émut à l'égal d'un crime. Cependant l'athmosphère chargé des lourds effluves berça doucement mes sens en un délicieux état de sommeil lucide. L'horizon m'attirait irrésistiblement et mes pas s'accélérèrent sans souci de la fatigue inévitable.

Soudain, je m'arrêtai... Le soleil avait-il disparu? Maints efforts me furent nécessaires pour amener à l'évidence la réalité du phénomène qui pouvait s'être accompli depuis bien longtemps déjà; car, je me rendis compte que j'avais conservé au fond des yeux l'héroïque vision du couchant.

Le ciel pourtant était d'un gris uniforme et opaque; je me baissai pour chercher une consolation dans le suave contact des corolles : le sol était couvert de neige, de neige blanche et froide.... Je me retournai, regrettant le paradis des roses et fus étonné de le voir si loin de moi; je m'en rappelai tous les enchantements, ce souvenir m'accabla d'une tristesse amère : pourquoi avais-je marché si vite? Et la pensée de rebrousser chemin ne me naquit même point, car en toutes les fibres de mon être frémissait l'impatience de nouveaux pas.

La neige, toujours la neige, sous un ciel impitoyable.... Peu à peu, mes jambes s'engourdirent : mon pied glissa, je tombai; en dépit d'une vive douleur, me relevant aussitôt, je continuai sans relâche. Trois nouvelles chutes successives me mirent les genoux en sang. La souffrance fit crier ma bouche, mais ses griffes glissèrent sur le marbre de ma volonté. Cependant, malgré le rude combat, je sentais le découragement s'introduire en traître dans mes veines.

Mes yeux, d'un regard désespéré trouèrent les ténèbres : au loin, une masse plus sombre s'accusa, dont les contours vagues faisaient un temple fantastique bâti dans la nuit avec de la nuit plus noire. La forme entrevue me convainquit presque de l'existence d'un gigantesque mausolée, et cette idée que je m'acheminais vers la mort tout à coup ranima mes forces et me réjouit parce qu'elle me sauva de la terrifiante perspective des errements sans but. Les heures se traînèrent douloureuses : dans l'obscurité, rien ne se précisa; mes muscles fléchirent; les chutes cruelles se renouvelèrent..; quand, au sommet du monument ténébreux qui ne livra point son énigme, s'irradia une lumière d'une intensité extraordinaire; elle se répandit en un instant dans l'immensité de la campagne neigeuse

qu'elle parsema de mille feux, semblable à un jet éblouissant de liquides pierreries. Ce fut rapide comme une chute d'étoile et, pendant ce temps, il me sembla apercevoir çà et là, au loin, partout, des points mobiles qui pouvaient être des hommes et qui suivaient la même direction que moi. La marche s'acharna vers l'astre mystérieux dont l'éclat si tôt mort avait rempli mon âme et lui avait fait oublier sa guenille lamentable. Je nourris ma résistance au souvenir de l'éclair disparu et longtemps la neige resta un tapis étincelant. Puis, une douce illusion me la montra d'une divine roseur dont la cause pas une seule minute ne me fut suspecte. Etait-ce point pourtant mon sang qui lui donnait cette teinte et le sang d'autres, avant moi passés par ces chemins? Non, c'était de la neige rose et lumineuse et je frémis du bonheur qu'il y aurait à se perdre, à se dissoudre en cette belle neige rose, plus lumineuse que l'horrible ciel gris... Mais cet éclat, me cria une voix, n'est qu'un vague reflet de l'astre que tu ne vois plus et qui est là, vers lequel tu marches... Va! — Grâce! Je suis à bout de forces, je n'arriverai point, mes membres sont déchirés, je doute....

Oh! Dieu! la lumière!

Ainsi, chaque désespérance est relevée d'un rayon qui brille à propos, puis, s'éteint, et les phases d'agonie lente et bénie se succèdent. Le chemin monte, monte, devient abrupt. Le monument des ténèbres a disparu; il n'a jamais existé, l'illusion m'a trompé; c'est ce calvaire que j'entrevoyais. Maintenant je ne suis plus seul à le gravir : beaucoup d'autres, comme moi, tentent l'escalade, exténués, les chairs en lambeaux, mais, muets et les yeux brillants obstinément levés vers le sommet de consolante mais fugitive clarté. Parfois, rapide, sans cri, quelque chose passe à mon côté, roulant vers le bas : un compagnon plus avancé, a fait un faux pas... Le nombre se restreint à mesure que l'on monte, mais, les chutes ne découragent personne. Parfois aussi, mon pied rencontre un point résistant; j'appuie fortement pour m'élever et ne veux point savoir que ces escaliers naturels sont des corps dont l'âme seule acheva l'ascension.

J'aperçois le sommet et je n'approche point encore; le ciel au-dessus est moins gris; la lumière n'apparaît plus : était-elle donc aussi un mirage? Peut-être, charitablement réfléchi, l'inexpri-

mable faisceau formé des trillions de regards que dirige l'humanité vers cette magnétique hauteur? — Des hommes sont là-haut, les heureux! Ils touchent au but, dirait-on, et rien ne révèle leur joie; ils gardent l'attitude d'aspiration dolente de ceux qui les suivent de loin; le visage tourné vers le haut, ils avancent toujours. Je crois les reconnaître : ce sont des gens célèbres. Dans ce qu'ils portent, — des livres, des tableaux, — gît une parcelle de cette lumière semant l'espoir dans les champs neigeux où piétinent les hommes... D'autres voyageurs, dont je n'aperçois plus que le buste, la tête, descendent déjà le versant opposé de la montagne...

Dieu! quelle peine! Impossible d'avancer, le pied me manque.....

Ah...!

— L'effroyable chute que je venais de faire en rêve, m'éveilla. Tremblant de la secousse morale produite par cette trop brusque et stupéfiante vision, je me levai et, bravement, me remis à marcher dans la plaine neigeuse aux horizons immenses.

HUBERT STIERNET.

Janvier 1892.

VERS

Mon cœur chante, ce soir, devant la mer plus belle :
« Si les vagues ne parlent que d'elle,
Qu'elle vienne à la plainte des vagues! »
Leur doux prélude obscur a dit tes grâces vagues,
Mais je suis las, ô reine, et veux ta vision!
Viens! que ce calme soir te ceigne de rayons.
Nous t'avons bien rêvée en ta robe nuée,
Frêle rêve de reine aux tresses dénouées,
Et le charme épandu de tes yeux sérieux,
Et les flots subissant tes pieds harmonieux,

Mais, ô seul rayon vrai d'un rêve que nous eûmes,
Pose ton clair vol d'ange en la joie des écumes!
Je suis triste, et te pleure, hélas! comme autrefois :
« Si le soir n'est si beau que pour toi,
Sois docile à l'appel d'un tel soir. »
Et mon cœur exilé chante son vain espoir.

1890. FERNAND SÉVERIN.

Musée

Pour CARLOS DU FAY.

Tout d'abord des senteurs de moisi, de poussière.
Des vitrines s'élevant jusques aux plafonds,
Renferment des oiseaux teintés en mille tons,
Flamants grêles et canards traînant le derrière.

Le milieu de la salle où mon pas solitaire
Clair sonne, est occupé par les squelettes longs
D'immenses cétacés. A côte, des lions
A la gueule inhiante, aux yeux brillants de verre.

Dans les casiers vitrés sont : squelettes vernis,
Animaux empaillés, noirs, bruns, grands et petits,
Foule sombre et par endroits qu'un dos clair bigarre.

Et là près des bocaux, un héron au long col,
Qui regarde, étonné, submergé dans l'alcool,
Grimacer un fœtus étrangement hilare.

RODRIGUE SÉRASQUIER.

Le roi est mort

Le vieux Machureau liait des fagots dans les bois de Corbion, quand vint à passer sur la route le facteur de la poste qui lui dit à travers le taillis, comme une grande nouvelle : « Le roi est mort! » et continua son chemin. De quoi, le vieux Machureau ayant pensé : « Ah bien! si le roi est mort, je vas me reposer un brin, » s'assit sur un fagot, tira de sa poche un bout de pipe en terre noire, l'alluma, en couvrit le fourneau d'un couvercle de cuivre et se mit à fumer lentement.

Il avait la mine d'un finaud, le vieux bûcheron, avec ses petits yeux d'un brun roux, son nez long et mince, ses lèvres fines dont les commissures rejoignaient en un pli circulaire son menton en galoche; il avait la mine aussi d'un brave homme pas trop malin, — à volonté.

En fumant, il regardait le dessous des bois.

L'automne commençait à rougir la verdure et l'on entendait les doux sifflements des rouges-gorges; de gros coups de vent faisaient cliqueter contre terre les premières feuilles mortes, puis roulaient dans les profondeurs lointaines.

Après une longue rêverie, le vieux Machureau se remit à l'ouvrage, mais une idée lui était entrée dans la tête à la suite de la phrase : « Le roi est mort, » et il attendait impatiemment la vesprée. Alors, jetant sa veste sur ses épaules, il s'enfonça sous la futaie par des sentes à lui seul connues et gagna sa chaumine à l'orée des bois de France. A sa femme et à son fils, le grand gars aux yeux de colombe, il dit : « Le roi est mort. »

Et sa femme leva de grands bras au ciel.

Lui, sans faire attention à ces jérémiades, toucha son fils d'un regard de maître, qui emmena le jeune homme à sa suite dans un enclos qu'ils avaient autour du logis. Là, clignant des yeux dans les yeux du grand gars : « Puisque le roi est mort, dit-il, c'est le moment de faire un bon coup, m'est avis. » Et il ajouta jovialement : « Va décrocher le fusil de dessous le chaume, mon fieu! »

— Jésus, mon Dieu! gémissait la femme à Machureau quand son homme rentra dans la maison.

— Suffit! gronda le vieux en s'affalant sur une chaise au coin de l'âtre. Ça ne renverse pas notre marmite, qu'il soit mort, n'est-ce pas? Donc, suffit!

Le grand gars étant ensuite descendu de l'étage avec le fusil, il lui fit signe d'approcher, examina l'arme, en fit jouer la batterie et, la rendant à son fils : « Tu as la poire à poudre? demanda-t-il; et les chevrotines? et les capsules?

— Je les ai, répondit-il; mais qu'est-ce que cela fait que le roi soit mort!

— Tu as peur? demanda le vieux.

Le grand gars se contenta de sourire.

— Tu sais où il est? reprit le vieux.

— Si je sais!...

— Bonne chance alors!

Le grand gars avait démonté le fusil et s'en était accroché la bandoulière autour du cou, de sorte que la crosse pendait d'un côté et le canon de l'autre, dissimulés sous sa blouse bleue.

Il était parti avant la chute complète du jour, parce que la route était longue et qu'il comptait s'arrêter aux environs de la ferme des Mouches. C'était la fille de là qu'il aimait, le grand gars aux yeux de colombe, — la belle Annette Rosier rencontrée aux fêtes de village et qui volontiers acceptait sa main pour descendre de carriole. Il s'était dit : « C'est donc qu'elle n'a pas de fierté, puisqu'elle accepte les politesses d'un porte-balle? » Et cette pensée, jointe à la beauté d'Annette, l'avait bientôt induit en tentation d'amour. Il s'en était féru tout de bon, sans oser, par pudeur de pauvre hère, lui sonner mot de l'aventure. Avait-elle pourtant deviné le gros secret? Le grand gars s'en faisait mille questions, tout en allongeant le pas sur les sentiers devenus sombres.

Quand, arrivé sur la grand'route, il aperçut les bâtiments de la ferme, il délibéra s'il irait tout uniment frapper à la porte et demander à parler à Mamzelle Annette; ou bien s'il attendrait qu'un varlet en sortît, qu'il chargerait de faire le message. Il se décida pour le second parti. Son ennui dès lors fut d'attendre et l'autre en même temps lui revint : que son père, qui depuis des mois l'avait laissé tranquille, l'eût envoyé au bois juste ce soir-là.

— Le roi est mort! Le roi est mort! se disait-il. Et c'est pour cela qu'il m'envoie au bois? Le vieux est trop malin, cela n'est pas bon : il nous en cuira un jour ou l'autre.

Il entendit bientôt les aboiements des chiens de garde, Copeau et Zoulou. Il guetta et, à la longue, il vit sur la blancheur de la route une ombre grise informe encore : ce devait être Lebraque qui habitait Bouillon et avait permission tous les trois jours de retourner voir sa femme. Le grand gars se leva vitement et se dirigea vers l'homme.

— C'est toi, Lebraque? cria-t-il.

— Hé! ho! qui va là? demanda l'homme effrayé.

— Machureau, répondit-il en riant.

— Trébleu! fit l'autre avec hésitation.

Mais le grand gars avait eu le temps de l'accoster et de se faire reconnaître.

— Lebraque, mon garçon, reprit-il, si tu veux me faire plaisir,— et à charge de revanche, tu sais : j'irai faire bientôt mes achats d'hiver à Bouillon, — retourne à la ferme et fais savoir à Mamzelle Annette que je voudrais lui dire un mot. J'attendrai dans la traverse.

— Volontiers, répondit Lebraque en tournant sur ses talons.

Le grand gars l'accompagna jusqu'à une portée de fusil de la ferme. Il fallait, pour y arriver de la route, faire un grand bout de chemin à travers les cultures. Le grand gars s'arrêta au milieu, apercevant de là l'énorme porche béant. Une lumière allait et venait dans la cour et, en la voyant, il pensait à sa vie parfois si dure de colporteur, dont il aurait tant de plaisir à se reposer dans la belle ferme, avec la gentille Annette pour lui faire rire le cœur.

— A bas, Zoulou! A bas!

C'était la voix d'Annette, — le grand gars l'avait trop avant dans l'oreille pour ne pas la reconnaître. Il marcha prestement à la rencontre de la jeune fille qui venait à lui avec Lebraque. Quand il les vit ensemble, le varlet leur souhaita le bonsoir et s'éloigna.

— C'est gentil à vous d'être venue, Mamzelle Annette, dit le grand gars.

— Ne me remerciez pas, répondit Annette gaîment. Entre amis, on cherche à se faire plaisir.

— Vous voulez donc bien que soyons amis?

— Vous ai-je jamais parlé autrement?

— Non, bien sûr, reprit-il; et c'est justement pour cela, continua-t-il sur un ton d'hésitation, qu'il m'est venu des idées.... des idées de mariage.

— Cela n'est pas défendu, fit Annette riant toujours.

— Mais c'est avec vous, Mamzelle Annette, dit-il.

— Je pense bien, dit-elle.

— Vous me voudriez bien pour mari? s'écria-t-il, et, se rapprochant, il lui prit la taille.

Annette se dégagea de l'étreinte du jeune homme.

— Ce n'est pas tout de s'embrasser, lui dit-elle. Nous avons d'abord à penser au père Rosier.

— Il ne sera pas fier de moi, sans doute, répondit-il avec tristesse.

Annette se hâta de reprendre : « Il ne s'agit pas de fierté comme vous l'entendez. Un gars habile et travailleur sera toujours le bienvenu chez nous. Mais le père ne serait pas fâché tout de même si son gendre pouvait lui arriver avec un sac de napoléons : — affaire de montrer qu'il estime son fils à un bon prix.

— Des napoléons, moi? fit le jeune homme comme frappé d'un coup en pleine poitrine; je n'en ai point; nous n'en avons point à la maison, — j'aime mieux vous le dire franchement, Mamzelle Annette. Et, s'il en est ainsi aujourd'hui, il en sera encore ainsi demain et toujours.

Il se détournait d'elle en parlant et frappait le sol du pied. Elle, machinalement, s'était reculée jusqu'à la haie, d'où elle arrachait des brindilles d'aubépine qu'elle cassait entre ses doigts.

— Quoi faire? murmura-t-elle enfin.

— Il n'y a rien de rien, répondit-il; c'est le sort!

Sa voix était devenue sourde. Dans le silence, les morceaux de métal suspendus au-dessus des champs de pommes de terre pour effrayer les sangliers, sonnaient en s'entrechoquant.

Le grand gars écouta.

— Allons! fit-il. C'est en passant devant chez vous que l'idée m'est venue de vous parler. J'aurais mieux fait d'aller tout droit mon chemin.

Rapidement, elle vint à lui.

— Où allez-vous?

Et, tâtant de la main par dessus le sarrau, elle sentit la crosse du fusil. — « Ah! malheureux, reprit-elle, je devine. » Il l'avait saisie dans ses bras; elle l'écarta.

— On pardonne la pauvreté, fit-elle; mais la prison et le déshonneur, je ne les pardonnerai jamais.

Elle s'était enfuie avant qu'il eût songé à la retenir. Un instant, il voulut la suivre, mais les chiens de garde, entendant venir un pas étranger derrière celui de leur maîtresse, aboyèrent avec fureur, et il rebroussa chemin.

Quand il se retrouva sur la route, tout son sang sauvage lui remontant à la tête, il jura terriblement.

La nuit était venue. Il s'arrêta pour regarder à l'orient s'il n'y avait pas encore de lune. La nuit était noire. Il avait allumé sa pipe et le tabac, en brûlant dans le fourneau à découvert, éclairait son visage de lueurs rouges. Ce n'était plus le grand gars aux yeux de colombe; ses lèvres avaient un pli méchant; son nez semblait aminci et descendait vers la bouche comme un bec d'oiseau. Il prit un sentier sous bois et cessa de fumer. A droite et à gauche, les arbres noirs se massaient, inquiétants. Un silence de prison tombait des hauteurs étoilées; l'haleine silencieuse des profondeurs obscures soufflait des taillis. Depuis un instant, les sous-bois avaient paru frémir et des raies blanches glissaient au milieu des feuillages sombres. Une fougère, légère et fine dans la lumière lunaire, se dressait au pied du tronc argenté d'un bouleau; des mousses s'étendaient sur le sol vague en traînées de cendres. Le sentier manqua. Une borne de pierre était plantée à proximité d'un chêne énorme. Au loin, tout au loin, un bruit s'éleva, dont le grand gars suivit attentivement la rapide progression sur les cimes des arbres : c'était un de ces coups de vent nocturnes qui amènent les fantômes. Le grand gars en ayant exactement suivi la direction, s'ouvrit un chemin au travers des branchages jusqu'au bord d'une clairière. Brusquement, il disparut.

La lune versait sa lumière neigeuse sur l'herbe rase de la clairière; au dessus, s'arrondissait un pan du ciel piqué de pâles étoiles et reposant sur des cimes lointaines glacées d'inconsistantes lueurs. Une seconde fois, un souffle roula doucement sur l'étendue des bois, puis le silence reprit, farouche.

Entre la menace d'Annette et l'ordre de son père, le jeune homme n'avait pas hésité. Il aimait Annette mais il aimait son père et mettait l'affection filiale au dessus de l'autre. Et cet amour pour son père, toujours il l'avait eu, par nature d'abord, puis par une raison pareille à celle qui unit au renard le renardeau, l'un ayant enseigné à l'autre ses ruses et lui ayant livré en toute confiance le fond et le tréfond de son sac. C'était pourtant son mariage avec Annette qui était en jeu. Qu'un procès-verbal lui fût dressé, qu'une condamnation s'ensuivît, il était facile de prévoir que la jeune fille n'essaierait même plus d'emporter le consentement de ses parents.

Au fond du silence, naquit un bruit presque imperceptible et qui, à l'oreille exercée du grand gars, s'accusa bientôt en un glissement doux sur des feuillages que l'on frôle. Le fusil armé, il attendit, tenant le regard rivé sur un taillis dont, soudain, il vit onduler les branches supérieures. Une forme confuse... Il épaula rapidement, visa...

— Un garde!

Tourbillonnants et le heurtant de leur vol effaré, des éclairs passèrent dans son âme : il allait être trouvé le fusil braqué comme une menace sur le garde, — ce serait la prison!...

Il touchait du doigt la détente, lorsque l'homme, jusqu'alors accroupi, se dressa. Un cri jaillit de la poitrine du grand gars : « Mon père!... »

Le vieux Machureau fut d'un bond auprès de son fils.

— Jette ton fusil n'importe où, dit-il d'une voix haletante. Le bois est plein de gardes. Le roi n'est pas mort. Filons!

Autant eût valu parler à une souche.

— Filons! répéta le vieux Machureau.

Le grand gars fit un geste vague d'assentiment, mais sans bouger de place.

— Eh bien? gronda le vieux.

Enfin, il parvint à se relever de son agenouillement et, tous deux, s'etant jetés dans le taillis, dévalèrent le long d'une pente qui les amena sur le bord d'un ruisseau.

Le grand gars prit de l'eau dans le creux de sa main et s'en mouilla le visage.

— Je ne vous ai pas dit, murmura-t-il avec un sentiment de

terreur qui lui fit courir un frisson sur la nuque; tout à l'heure, je vous tenais au bout de mon fusil... j'allais tirer...

— Milliards! Es-tu bête!

— Vous m'aviez dit : « Le roi est mort; » je ne comprenais pas... Et puis j'aime Annette de la ferme des Mouches. Quand vous êtes arrivé, je vous ai pris pour un garde. Alors, tout cela m'a tourné dans la tête, qu'il allait me dresser procès-verbal, qu'Annette ne voudrait plus de moi... et j'allais tirer quand je vous ai reconnu.

Le vieux l'avait écouté avec stupeur.

— Si tu n'étais pas mon fils, répondit-il, je dirais que tu as eu peur. Mais alors, c'est probablement que l'amour t'a rendu bête, mon garçon?

Le grand gars se secoua comme un chien battu.

Cependant le vieux s'était mis à marcher en écartant doucement les branches. Son fils le suivait. Ils allèrent ainsi longtemps en silence. Quand le bois s'éclaircit, le vieux s'arrêta.

— Ce n'est pas le roi, dit-il, — celui qui est à Bruxelles, — qui est mort; c'est le vieux Leroy, le cantonnier. L'autre ne meurt pas; quand il n'y est plus, il y en a un autre. La justice va toujours et les gendarmes aussi. Si j'avais su, je ne t'aurais pas envoyé au bois, puisque depuis des mois nous devenons honnêtes gens...

— Ha! fit le grand gars.

Ils se remirent en marche et rencontrèrent un sentier qu'ils suivirent.

Là, se penchant à l'oreille de son fils, il lui dit presque tendrement : « D'ailleurs, j'ai fait ma pelote et si ceux de la ferme des Mouches te demandent des napoléons pour te donner leur fille, je te montrerai demain où sont cachés les miens. Il ne me manquerait plus que de mourir subitement comme Leroy : mes beaux napoléons seraient perdus! »

Ce fut une joie pour le grand gars, mais il était encore sous le coup du meurtre qu'il avait failli commettre et son cœur n'en fut pas tout de suite pénétré.

ALFRED LAVACHERY.

En les hasards..

Aventurine

De vos yeux sourieurs, mystérieuse amie,
L'effluve en velours d'or aimante mon cœur las,
Mon cœur las où les deuils carillonnent des glas
Et mon regard lointain de blême Jérémie;

Je vous rêve la brune mie et l'endormie
Et la mignonne fraternelle aux frais soulas,
Dans mes bras très berceurs de vagabond Silas,
Je vous porterais loin et ne dormirais mie.

M'êtes-vous pas le fruit d'élite du verger?
La brebis claire et vive, orgueil pur du berger,
Que solennel il mène au pré joyeux des roses

Nuptiales! où l'or des grenades se fend...
L'aiguail de votre amour ondoîrait mes névroses
Et je vous aimerais mille ans, ô mon enfant.

PIERRE DÉVOLUY.

Les Lauriers

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.
Las, Marquise cruelle et qui jamais n'aimâtes —
— Quand de votre amour seul mes jours sont occupés —
Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.
Vous aimiez mordiller leurs très fins aromates.

Près de l'étang mirant l'iris et le glaïeul,
Où l'or des frondaisons choie en souples voltiges,
Moi, j'irai tristement m'asseoir, j'irai, tout seul.
Près de l'étang mirant l'iris et le glaïeul
La sève perle encore à la blancheur des tiges.

Les liserons sèchés aux marbres sont tremblants.
Les faunes dénudés ont des airs ironiques...
Rien ne nous sauvera des longs hivers iniques :
Les liserons sèchés aux marbres sont tremblants;
Très chère, je vous vis hier deux cheveux blancs.

Ah! nous avons laissé passer le temps des roses,
Marquise, et des jasmins, et des pompeux lauriers,
Et la bise a sonné l'appel des jours moroses;
Ah! nous avons laissé passer le temps des roses —
Si vous l'eussiez voulu, quel amour vous auriez!

FRÉDÉRIC FRICHE.

Symphonie blanche

« **Mon Rêve** »

Pour F. Van Herreweghe.

Ils pleurent d'argent dans mon cœur,
Les blancs flocons de neige pâle,
Et leur descente musicale,
Vague, au loin, rythmique se meurt.

C'est un lointain, bien lointain rêve,
Rêve blanc — de cygnes, d'amour —
Comme il en passe en mon humour,
Oisels héraldiques de grêves.

Cette neige tourbillonnant
En mon cœur — tels de blancs fantômes —
C'est l'orchestre des pâles gnômes
Secouant leurs grelots d'argent.

Carlos du Fay.

Profils d'Amoureux

NOUVELLE

(Suite et fin)

VIII

Le soir, dans le salon de la villa, tout garni d'objets chinois et japonais, Lucienne s'asseyait parfois au piano et commençait un morceau de Grieg plein de mélancolie brumeuse. Souvent aussi elle reprenait la mélodie de Lalo :

« *Vainement, ma bien aimée,*
On croit me désespérer.... »

Des papillons et des mouches venaient se brûler les ailes à la lampe, qui éclairait le livre de la tante Aline et le journal de M. Vilmeuse. Roland était à côté de Lucienne, debout, prêt à tourner la page....

Derrière les portes, on entendait la rumeur de la mer, et, plus près, le bruit de la foule circulant sur la digue.

IX

Et voici que déjà l'on songeait au retour. La plage se dépeuplait. Quelques villas étaient déjà fermées, calfeutrées. Un brouillard blanc arrivait quelquefois, fermait l'horizon, étendant partout de l'humidité. Souvent aussi les jours s'écoulaient en pluies moroses....

Le retour!

Roland eut un grand serrement de cœur. Le retour de la mer, de cette vie d'insouciance, et, quoi qu'on fasse, de bonheur, un bonheur égoïste très physique, il est vrai, — et d'autre part cette âpre obligation de ne plus flirter avec ses devoirs, de considérer l'existence sous un aspect moins frivole, moins détaché de toute réalité, lui emplissaient le cœur d'amertume. Et il allait quitter Lucienne!

Il lui semblait que cette séparation serait une crise dans sa vie. Les amoureux marivaudages de tous les jours n'avaient pas été sans effet. Roland s'apercevait que cette idylle, à peine ébauchée, avait vite fait son chemin dans son âme. Car les amourettes sont comme certaines fleurs des bois : facilement écloses, elles sont lentes à se faner.

Et lorsque Roland quitta Lucienne, il fut très pâle et très triste, triste surtout parce qu'elle ne l'était pas, la cruelle, et triste aussi parce qu'il devinait qu'Albert, précédé de son renom de mauvais sujet, aurait plus que lui des chances de succès en lui faisant les doux yeux.

DEUXIÈME PARTIE

I

La lumière, affaiblie par le store baissé, noyait la chambre d'une tristesse qui s'attachait aux meubles et leur donnait, malgré le beau soleil luisant derrière la croisée, une physionomie mélancolique.

Lucienne était étendue sur une chaise longue, le front rejeté en arrière, le regard vaguement fixé sur une pendule en sèvres qui sanglotait son tic tac. Elle contemplait les heures qui fuyaient, se rappelait tout un bonheur déjà clos, toute une jeunesse en train de se faner, et voyait trop clairement le tissu de rêves illusoires qu'était son avenir.

Toutes ces pensées la rendaient solitaire.

Elle alla au jardin.

Septembre touchait à sa fin ; cependant, les rayons jaunes du soleil étendaient encore une caresse tiède sur les végétations, dont se dégageait une grande lassitude. Pleine d'aromes, et douce comme un long coup d'éventail, une faible brise courbait les graminées avec un bruit de soie qu'on froisse.

Lucienne s'était couchée dans un hamac qu'elle avait accroché entre deux arbres ; sa respiration faisait vibrer les ailes nacrées de ses narines et soulevait rythmiquement sa poitrine garçonnière. Sur sa robe bleu pâle tranchait le jaune vif d'un roman à peine découpé, abandonné dans le filet.

Et elle restait rêveuse, revoyait confusément les bonnes heures passées avec Roland pendant ces vacances presque finies, tout ce mois de soleil passé à Blankenberghe, et qui suscitait en elle des souvenirs de dunes, de cabines, de digue, d'estacade.

A présent, elle trouvait les heures trop longues...

II

Un soir, encapuchonnée dans un bachlik de soir, Lucienne marchait à pas lents dans un sentier du parc, son promenoir favori, naguère plein de pervenches, de stellaires et de véroniques, maintenant tout vêtu de mousse humide. Elle passait droite et fière comme un lis dans les grisailles d'automne, qui se fondaient en tons violâtres à chaque échancrure des bosquets. La nuit descendait peu à peu, étendant sur la terre une brume argentée, et semant au ciel des étoiles d'or.

L'angelus tinta à l'église du village.

Il est temps de rentrer, pensa Lucienne en écoutant tomber les sons de cloche.

Et elle se sentit si seule, si seule...

Lentement, elle revint sur ses pas.

III

Elle avait été pensionnaire pendant un an, à Paris. On lui avait montré la musique, la peinture, le boston; de plus, elle était revenue farcie d'une foule de connaissances : physique, chimie, géographie, et encore de ces langues étrangères dont on retient assez pour débiter des barbarismes anglais, allemands ou italiens. Tout ceci, Lucienne s'était empressée de l'oublier, de crainte de paraître un jour bas-bleu, comme la tante Aline qui traitait les papillons de charmants lépidoptères. Loin de revenir avec les grâces timides et froides des pensionnaires, elle avait rapporté certains airs évaporés qui la rendaient ravissante, et cette façon de vous regarder (elle appelait cela son regard de bataille), fixement, ardemment dans les yeux, qui la faisait paraître si passionnée. L'on ne s'avisait pas toujours qu'elle n'était qu'une coquette faisant ses premières armes. Dans sa façon d'aimer, il y avait aussi de cette curiosité des vierges

que quelques échappées de vue ont piquée au vif, et que tempère toujours une crainte indéfinie de l'inconnu.

Au reste, son caractère se traçait, s'établissait sur les bases de son passé, celui de tant de jeunes filles d'aujourd'hui, et de son éducation, cette éducation qui vous affuble l'esprit de quelques sentiments de parade, toujours les mêmes, toujours semblablement exprimés, et, pour ainsi dire, codifiés. Pour le civilisé moderne, le côté sentimental de l'âme est lettre morte; il aime de deux manières : bestialement, d'abord, la femme qui, dans le tournoiement d'un bal, lui a montré l'appât voluptueux de sa poitrine et de ses bras découverts; par intérêt, d'autre part, celle qui lui assurera une vie matérielle tranquille et confortable.

IV

On attendait Albert.

Un jour, Lucienne avait entendu dire :

« — Albert? On ne parvient pas à le tirer des pattes de cette Mary Grent... »

Elle ne le connaissait presque pas : des souvenirs d'enfance...

Le jour de son arrivée, c'était le jour qu'on réunissait ordinairement à Chavreux les amis des environs, elle soigna plus que de coutume sa toilette. A mademoiselle Aline, qui la considérait avec étonnement, elle répondit :

« — Eh bien, ma tante, ne suis-je pas tout à fait émoustillante, aujourd'hui? »

Eberluée par ce bagout inaccoutumé, la tante l'avait morigénée. « Lucienne, où prenez-vous ces expressions... »

Puis elles s'étaient rendues au salon.

Sur le coup de cinq heures, on entendit dans l'allée le galop d'un cheval. Un instant après, Albert paraissait, on le présentait aux invités.

En apercevant sa cousine, Albert se dit, en mordillant sa moustache, qu'elle n'était pas méchante du tout. Peu à peu, il se retira avec elle près d'une grande lampe voilée d'un abat-jour en dentelle. Bientôt ils se lancèrent à fond de train dans un tel flirtage, qu'Albert pensa que Lucienne lui serait un charmant déduit pendant son séjour à Chavreux

V

Un galop de chevaux retentissait sur la route. Dans le mail-coach aux lanternes allumées régnait une joyeuse animation : l'on contait, jacassait, discutait à perte de vue sur mille sujets insignifiants en eux-mêmes et auxquels la gaîté du moment attachait un intérêt furtif. Des rires se mêlaient au bruit des paroles, des roues et du galop.

Cependant, la nuit était venue, une nuit claire qu'arrosait un rayon de lune.

Albert et Lucienne étaient silencieux.

Dans l'intimité des mains jointes et des bras se frôlant, elle sentait monter une longue et douce caresse, tandis que lui, considérant son visage vaguement éclairé, la trouvait plus jolie que jamais.

— Eh bien, vous vous taisez, Lucienne?

— Non, elle parle si bas...

— Qu'on ne se comprend que mieux? Mes compliments, ma bonne.

Et sous le regard fixe de la lune et des étoiles, les conversations continuèrent leur égrènement tapageur.

VI

Il y avait dans le parc un étang, avec une barque, des nénuphars et des poissons rouges; et sur le bord, des bancs, et sur l'un de ces bancs, Lucienne et Albert.

« — Ma chère, je suis jaloux, très jaloux!

— Ah bah! de quel droit?

— ...très jaloux...

— Peut-on savoir de qui?

— Vous me le demandez?

— Puisque je ne me figure même pas...

— Le cœur sur la main?

— Oui.

— Tudieu! — Vous aimez... Voyons... contons la chose par le menu. Vous aimez la moustache de Roland?

— Pourquoi pas? Un peu.
— Et sa conversation?
— Beaucoup, mon cher.
— Et lui-même, passionnément, sans doute?
— Certes, mon très cher, c'est comme vous le dites.
— Tandis que moi, vilaine?
— Pas du tout!
— Pas du tout? Savez-vous qu'il pourrait vous en cuire, Mademoiselle? — Pas même un peu?
— Pas même un peu!
— Eh bien, vous allez me le payer! »

Albert voulu la saisir pour l'embrasser. Elle s'éloigna en courant, en riant, dévoilant d'adorables quenottes blanches. Et très loin, elle s'exclama encore d'un air moqueur : « — Pas du tout, là! »

VII

« — Albert, que disiez-vous de moi à ma tante? Expliquez-moi, s'il vous plaît?
— Je ne me souviens pas, ma bonne...
— Ne plaisantons pas. Je suis fâchée.
— Vraiment! C'est si terrible?
— Je vous demande la vérité.
— Rien que la vérité, mais j'ignore...
— Je vais vous mettre sur la voie. Vous avez dit à ma tante que, sans être positivement chic, j'avais du montant!
— Mais... je ne parlais pas de vous!
— Vrai?
— Comment! Je demande même un baiser de réconciliation!
— Un baiser!! Mais si l'on nous surprenait!
— Donc, si l'on ne pouvait nous surprendre?...

VIII

Et Lucienne sentit qu'elle aimait Albert, ce beau cousin entré tout à coup dans sa vie. Elle sentait que Roland ne lui était rien de plus qu'un bon camarade. Elle avait pour lui beaucoup de sym-

pathie et d'estime, mais il ne devait pas demander davantage... Mentalement, elle le comparait à Albert, plus corrompu, certes, mais bien plus séduisant...

...Par les persiennes closes, une douce lumière pénétrait. Des fleurs mouillaient dans des vases de cristal et répandaient leur parfum. On entendait des conversations dans la chambre voisine.

Lucienne était assise, frileuse, les pieds reposant sur une moëlleuse peau d'ours.

Albert entra, la vit seule.

Soudain, il lui prit les mains, les couvrit de chauds baisers.

Stupéfaite, elle ne trouvait rien à répondre...

Et Albert était arrivé à ses fins. *Il s'était amusé.* Il ne voulait pas pousser les choses plus loin; car dans sa fatuité il se disait que de Lucienne il pouvait faire ce qu'il voulait.

En quittant Biarritz, il était las des baisers frelatés auxquels il était habitué. Il s'était dit que quelques jours lui suffiraient pour amouracher la jeune cousine. Il y était arrivé facilement. Victoire peu glorieuse, du reste. Il avait préféré un instant Lucienne aux tutus et aux jupes des danseuses, au maquillage de ses maîtresses Mais il ne l'aimait pas. En amour, je ne sais qui l'a dit avant moi, il y a toujours un dupé qui aime, et un dupeur qui se laisse aimer.

Le lendemain, Albert quitta Chavreux. Son départ si prompt étonna M. Vilmeuse et la tante Aline; et Lucienne vit alors qu'il s'était joué d'elle.

Et ce lui fut une grande douleur...

Albert prétexta une affaire urgente, qu'il entoura de mystère pour la rendre plus vraisemblable.

Ce fut, pour Lucienne, une grande douleur, une grande désillusion et elle se repentit de s'être laissé prendre à l'appeau des mots enjôleurs, des paroles amoureuses.

IX

Un mois après, Roland revint à Chavreux, à pied, car il n'était pas attendu. C'était le soir, après un de ces jours gris d'automne qui font songer que notre pays est, hélas! bien septentrional. La nuit tombait, et une bruine froide striait l'air. Oh! ce soir de province!

Qu'ils étaient mélancoliques, les pavés noirs, vernis d'une boue luisante! Qu'elles étaient mélancoliques, les rues où lentement les réverbères s'allumaient!

Voici que s'ouvrait la porte de l'église : tous les fidèles, d'une démarche nette et bourgeoise, prenaient leur essor. Sur les marches de l'escalier s'agitaient et se confondaient leurs ombres. Bientôt, tout retombait dans le silence.

Et Roland était pris d'une mélancolie noire, comme après une grande désillusion.

X

Lucienne lui parut toute autre, moins insouciante, moins joyeuse qu'autrefois.

Et un jour elle lui dit :

« — Mon Dieu! vous êtes trop parfait, mon cher Roland. Ayez un défaut, un vice, un seul, un tout petit... et je consens à vous épouser, si toutefois vous le désirez! »

Et Roland comprit qu'elle ne l'aimait plus, qu'elle ne l'aimerait plus.

GEORGES TOUCHARD.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

I. Grand Théâtre

Rien de bien saillant dans ce mois; des bénéfices et puis encore des bénéfices; histoire de faire passer les pièces ressassées, et, en même temps, d'encaisser de jolies recettes. Car il n'y a pas à dire, le public aime ces petites fêtes de famille, et il vient en foule dès qu'il espère voir fleurir une artiste, recherchant ces manifestations bruyantes, tout content de trouver des semblables dans notre vaste salle de spectacle, ayant, ces jours-là, perdu ses airs de thébaïde. Et puis, toujours un peu, l'éternelle histoire des moutons de Panurge...

La plus fêtée des bénéficiaires a été Mlle Dupré, notre excellente chanteuse d'opéra-comique, qui, dans *Lakmé*, a été l'objet de manifestations absolument sympathiques. Ç'a été un hommage unanime, sans abstention aucune, se traduisant en pluie de bouquets et en nombreux cadeaux. Nul doute que Mlle Dupré, dont c'était la première soirée « à bénéfice » ne garde le meilleur souvenir des preuves d'estime et d'admiration que lui ont données les gantois.

A signaler une bonne reprise des *Contes d'Hoffmann*, dont les deux exécutions ont eu pour spectateurs,... les banquettes. Voilà cependant une jolie partition, qui, il y a quelques années, faisait fureur chez nous, et maintenant... *Sic transit*... A citer Mr Darras, fort correct dans le triple rôle du conseiller Lindorf, de Coppélius et du docteur Miracle, et Mlle Dupré, trés bien, comme chanteuse, dans le rôle de la poupée.

La fille de Fanchon la vielleuse (1re représentation : Paris, Folies-Dramatiques; 3 novembre 1891), a fait ensuite son apparition sur notre scène, après avoir obtenu de grands succès à Paris et à Bruxelles. — Vraiment? me direz-vous, je ne m'en serais jamais douté. — Cela m'étonne autant que vous.

La musique — de Varney — est d'un fade, d'un fade, et quant au livret, je n'hésite pas à dire que comme invraisemblance et crétinisme, c'est assez réussi. Ce notaire, bon génie des petites *chavoyardes*, se déguisant en prince indien, et toute cette scène absurde de l'idole à trois têtes, et le flûtiste Zéphirin, donnant des

leçons de musique, ainsi que d'autres arts d'agrément, à la femme de ce brave maître Bellavoine, qui prétend n'avoir jamais été *notarié*, tout cela est très suggestif. Et puis, de temps à autre, Fanchon venant nous débiter une petite chanson sur sa vielle, instrument tombé en disgrâce de nos jours, mais qui m'a semblé avoir quelque analogie avec la bassinoire. Voilà.

De vraiment réussi, nous n'avons relevé qu'un chœur tout plein de fraîcheur au 1ʳ acte, et une très jolie gavotte au 2ᵉ. Le reste de l'œuvre, — et, comme on le voit, ce n'est pas la petite partie, — est à l'avenant. Quant au fameux duo des cochers : *J' suis cocher, t' es cocher, un cocher et un cocher, ça fait deux cochers*, le clou de la pièce, paraît-il, la musique nous semble en tous points en rapport avec les paroles. Qu'on en juge alors.

Lorsqu'on voit de pareilles bêtises, on se demande par où est passé cet esprit gaulois dont les français sont si fiers, et à la place duquel sel nous ne trouvons que gros poivre, c'est-à-dire crudités déplacées, faisant rire bruyamment quelques malins, tout heureux d'avoir compris, de ceux-là qui comprennent toujours, alors même qu'il n'y a rien à comprendre. Et dire qu'il a fallu trois têtes, — autant qu'à l'idole, — pour composer ce charmant poème. En somme, un insuccès; un nouveau cadavre à mettre dans le grand four crématoire, où se sont déjà englouties tant de pièces. La mise en scène était pourtant très soignée, et l'interprétation fort bonne dans son ensemble. M. Cazeneuve a été excellent, comme toujours, du reste, dans le rôle de Jacquot, et M. Grésini, a, cette fois-ci, bien saisi le rôle de maître Bellavoine.

M. Casset, du théâtre de Liége, que nous avons entendu dans *Robert* et dans *La Juivé*, a obtenu du succès, succès partagé par sa partenaire, Mˡˡᵉ Minnie Tracey, une chanteuse de beaucoup d'avenir. Inutile de dire qu'à ces représentations assistait le public habituel des soirées de grand-opéra, c'est-à-dire personne. Et cependant on réclamait à cor et à cri un fort ténor. Mais quand il y en a un, on ne veut pas aller l'entendre.

Coquelin cadet et Jean Coquelin sont venus nous rendre visite dans *Mˡˡᵉ de la Seiglière*. Ils ont obtenu un succès énorme, bien mérité, car ce sont-là vraiment *deux artistes*, épris de leur art, de ceux qui procurent un véritable plaisir aux amateurs de comédie, peu habitués à pareille aubaine.

Le petit duc a été donné au bénéfice de M. Cazeneuve. Mme Cazeneuve-Pirard, qui se produisait pour la première fois sur notre scène, a fait une excellente impression dans le rôle du duc de Parthenay, qu'elle a fort bien rempli.

Annoncé : *Le Rêve, le Voyage de Suzette.*

M. Bayard, — *alias* Bouveret — actuellement directeur à Namur, a été nommé pour exploiter notre théâtre, pendant la campagne théâtrale 1892-1893. Les genres représentés seront le grand-opéra, l'opéra-comique et l'opérette.

II. Théâtre Minard.

De même que son grand frère, le théâtre Minard donne en plein dans les soirées à bénéfices. Nous avons eu d'abord celui de Mme Carling dans *Ma Cousine*, l'œuvre de Meilhac dont on disait si grand bien. Avouons que pour l'énorme majorité du public, cela a été une désillusion. Cette pièce *fin de siècle* (dénomination que lui donne l'affiche!) contient certes de très fines études : caractères bien observés, quoique extravagants, mais l'intrigue même, — si intrigue il y a — est trop absurde pour intéresser. Et puis il y a des longueurs, des longueurs, notamment l'histoire de ce soporifique piston d'Hortense. Le fameux pas du Moulin rouge, dansé par Mme Carling, n'a réussi qu'à choquer tous les spectateurs, même les moins chatouilleux. Avec beaucoup d'autres, nous sommes d'avis que le théâtre ne se prête nullement à des exhibitions de ce genre, tout au plus dignes d'une baraque. Est-ce là ce que l'on appelle l'art dramatique *fin de siècle?*

Mme Carling a reçu une foule de cadeaux et de corbeilles, lui prouvant combien fort elle est aimée du public gantois, dont elle partage les faveurs avec Mme Wilson, qui, également, a été l'objet de manifestations sympathiques dans le *Roman d'un jeune homme pauvre,* donné à son bénéfice.

Clo-Clo, une bouffonnerie assez réussie, a obtenu un succès de fou rire. Les rôles étaient très bien tenus par MM. Fontenelle, Genot, Aurès et Delaunay, Mmes Carling, Genot et Ribell. Chose à noter, la pièce était mieux sue que d'ordinaire, et le souffleur n'a pas eu trop à se démener. La mise en scène, comme toujours, était fort soignée, et notamment bien planté, le décor représentant le buffet de la Roche Trompette.

M. Genot, notre délicieux comique, ainsi que Mme Genot, ont eu pour leur représentation à bénéfice, la deuxième représentation des *Provinciales à Paris*, pastiche assez faible de Labiche et de Hennequin.

Nous apprenons avec plaisir que M. Fontenelle nous reste l'an prochain. Cette année-ci déjà, il s'est montré administrateur intelligent et a fait tous ses efforts pour plaire au public; il est décidé de faire mieux encore durant la future campagne. Tous nos vœux pour la réussite de ses projets. LUIGI.

Au Conservatoire Royal — Premier Concert. — Assez beau réveil après l'habituel sommeil du nouvel an; intéressant programme consacré à la musique allemande, de Mozart à Richard Wagner, chose dont il convient — en ces temps d'opérettes et de fades musiquettes de salon — de féliciter M. Samuel. La symphonie en *sol mineur* de Mozart ainsi que l'ouverture en *ut majeur* de Beethoven ont été exécutées honorablement et avec une certaine chaleur; cependant il est regrettable que les cuivres continuent à lancer d'importunes discordances et cela fort souvent. Les œuvres de Wagner ont été beaucoup moins bien rendues : dans l'admirable introduction de Parsifal, pièce symphonique évocant successivement les principales idées du drame, l'orchestre a manqué d'homogénéité; dans les murmures de la Forêt de Siegfried il s'est montré obscur, confus et n'est pas parvenu à faire saillir le relief de l'œuvre comme il eût fallu (les seconds violons ont été médiocres); quant à l'ouverture des Maîtres Chanteurs elle a manqué d'éclat et de noblesse. (Pourquoi les mouvements si pressés?)

Nous avons entendu avec plaisir mais sans émotion aucune un pianiste-virtuose M. Edouard Potjes, doué d'une remarquable mémoire musicale et d'un mécanisme fort développé, mais jouant froidement : exécution soignée d'un beau Concerto pour piano et orchestre de Scharwenka (Concerto où l'orchestre domine la partie de piano), du Prélude en *ré bémol* de Chopin et de l'Invitation à la valse de Weber (avec des arabesques qui nuisent au cachet de l'œuvre).

Un mot pour finir. — Le public des concerts ne pourrait-il jacasser un peu moins pendant l'exécution des morceaux? Il montrerait ainsi qu'il vient au Conservatoire par goût et non par pose.

Nous avons appris avec plaisir qu'au programme du prochain concert figure *Freihir* d'Emile Mathieu. J. D.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Coups de Plume par Firmin Vanden Bosch. Echos Plaintifs par G. Carlier.

Monsieur Vanden Bosch a eu l'heureuse idée de réunir et de publier quelques articles (1), dont un certain nombre, je crois, ont paru il y a peu de temps dans la *Revue Belge*.

Empreintes d'un véritable cachet d'originalité, écrites avec infiniment d'esprit, d'un style facile, vif, quelquefois même un peu batailleur, ces quelques pages sont d'une lecture très agréable, et en même temps instructive — ce qui ne nuit jamais. Ce sont des souvenirs de sa vie de collégien que l'auteur nous dit, mais ces souvenirs sont mêlés à des réflexions très justes, touchant à un ordre d'idées des plus importants : l'enseignement de la littérature dans les établissements d'instruction moyenne.

Cette plaquette est un vrai plaidoyer, et un plaidoyer très bien fait en faveur des modernes. Reprenant les idées de M. Vanden Bosch, on regrette de devoir constater que dans l'enseignement — tant officiel que privé — on s'en tient beaucoup trop exclusivement aux classiques, aux écrivains du dix-septième siècle. Des évolutions littéraires qui se sont produites depuis on n'en a cure. Cela tient à la routine sans doute, car je me plais à croire que ces Messieurs de ce qu'on appelle « le Conseil de Perfectionnement » ne sont pas sans reconnaître quelque valeur aux écrivains contemporains. Mais que voulez-vous? Ces juges très savants se servaient dans leurs classes, alors qu'ils étaient potaches des « Leçons choisies de Littérature Française et de Morale » par Charles André, ou de tout autre ouvrage similaire; pourquoi les potaches d'aujourd'hui ne se contenteraient-ils pas de ce qui leur a suffi à eux, les gros bonnets de l'enseignement? Et c'est pourquoi les jeunes gens ont entre les mains des recueils, où, la plupart du temps, il n'y a pas le plus petit extrait des nombreux chefs-d'œuvre littéraires du dix-neuvième siècle.

(1) Coups de Plume par Firmin Vanden Bosch. — Louvain, Aug. Fonteyn. Prix : 50 centimes.

Mais, dira-t-on, de pareils ouvrages n'étant plus au courant des manifestations de la littérature moderne, pourquoi n'en pas adopter d'autres? Ah! voilà.. .. Pourquoi?

Il est donc entendu qu'un rhétoricien frais émoulu — j'entends de ces rhétoriciens sans initiative et affligés d'une incuriosité pour la littérature moderne vraiment regrettable — ne connait, souvent même pas de nom Th. Gautier, les Goncourt, Banville, Leconte de Lisle, Sully Prud'homme, Pailleron, Augier etc. — Mais au moins il connait les classiques, les Racine, les Molière, les Corneille, les Bossuet! — Oh! si peu....

Passant à un autre sujet, M. Vanden Bosch — dans un article fort joli d'ailleurs — nous parle des femmes qui se piquent de littérature. Pour lui, sous le rapport littéraire, « le baromètre de l'esprit féminin marque faux-fixe ». Cette proposition me semble excessive. Il y a certainement des femmes, qui se pâment d'admiration devant telles pages de ces hobereaux de la littérature qui s'appellent Em. Richebourg, Ohnet, X. de Montépin, Ponson du Terrail; mais il ne faut pas généraliser cette tendance au mauvais goût. C'est l'apanage de quelques femmes; laissons le leur, mais ne poussons pas notre générosité jusqu'à vouloir l'octroyer à toutes.

Cette question mise de côté les observations que M. Vanden Bosch a fait valoir dans sa très intéressante plaquette, me semblent fort justes. Je ne saurais assez engager tout le monde à lire ces « *Coups de Plume* », car chacun pourra tirer profit de cette lecture.

* * *

Je crois qu'il me serait difficile de lire une cinquantaine de pages de Millevoye ou de Lefranc de Pompignan, sans étouffer plusieurs baîllements. Ces pleurnicheries et ces lamentations me fatiguent, m'endorment.... même si elles sont exprimées d'une manière plus poétique que ne l'a fait M. Carlier dans le volume qu'il vient de faire paraître (1). Entendons-nous! Je n'entends faire aucune comparaison entre M. Carlier et ces deux larmoyeurs; l'auteur des *Echos Plaintifs* pourrait ne pas être satisfait, et il aurait raison,

(1) Echos Plaintifs par G. Carlier. — Gand, Snoeck-Ducajou, fr. 2.50.

car rien ne sied comme la modestie à un jeune poète. J'ai simplement voulu dire que cette même influence soporifique que produisent sur moi les vers de Millevoye, je l'ai éprouvée, et plus fortement encore, après avoir lu le recueil de poésies de M. Carlier.

M. Carlier, si ses vers sont la vraie expression de ce qu'il éprouve, est un désenchanté, un désespéré. Tout ce qu'il chante (est-ce bien le verbe qu'il faut employer?) ce sont les désillusions de l'amour, la tristesse de la vie. A l'en croire, il n'y aurait dans l'existence qu'un bon moment, c'est celui où on la quitte. Il n'y a rien de plus désolant que ces vers lugubres, quasi macabres surtout qu'il sont sensés exprimer l'état d'âme d'un tout jeune homme. Je dis sensés parce que je ne puis presque pas concevoir un pareil pessimisme chez quelqu'un qui sait peut-être à peine ce que c'est que la vie.

Nous ne discuterons pas les idées de Mr Carlier; chacun a les siennes. Lui voit la vie en noir, moi je la vois plutôt toute rosée, me réservant un foule de joies, de plaisirs. Rêve chimérique, aléatoire! Qu'importe! Les illusions font vivre. Mais, pour en revenir aux *Echos Plaintifs*, si l'auteur nous voulait conter ses chagrins, n'aurait-il pas pu le faire moins souvent, et sur un ton un peu plus différent? Lisez ces quelques pages; c'est toujours la même antienne. Deux bonnes poésies, deux vrais poésies d'une mélancolie douce et berceuse, m'auraient plu davantage que toutes ces redites et toutes ces longueurs.

Quant à la forme nous n'en parlerons guère si ce n'est pour conseiller à l'auteur de travailler, et de travailler beaucoup.

Et l'impression générale? C'est que si j'avais été M. Carlier j'aurais composé de ces *Echos Plaintifs* une espèce de *Cahier Rouge*. François Coppée a publié le sien; moi, G. Carlier je l'aurais renfermé religieusement dans quelque tiroir, et je me serais contenté de le feuilleter quelquefois, le soir, entre deux soupirs à la lune.

Que M. Carlier me permette, de lui donner un dernier conseil. Il se trouve tout exprimé dans une phrase que je viens de lire dans *Feuilles Détachées*, le dernier livre de M. Renan. Voici : « Amusez vous, puisque vous avez vingt ans; travaillez aussi. »

P. H.

TABLETTES

A travers les Revues

Lire en entier le numéro triple de janvier de LA JEUNE BELGIQUE. Nous y remarquons une prose d'Eug. Demolder, et des vers d'A. Giraud, Valère Gille, G. Kahn et Iwan Gilkin.

Dans le fascicule du MERCURE DE FRANCE, « *De l'Art Magnifique,* » par St Pol Roux; *Sonnets* de José Maria de Hérédia, vers de A. P. Hérold; proses de Rachilde et R. de Gourmont.

L'ERMITAGE de Janvier donne une lettre de Ch. Maurras à l'auteur de *Thulé des Brumes*. Proses d'Ad. Retté, R. Tardivaux, H. Mazel. Vers de P. Dufay et H. Degron.

CHIMÈRE contient une étude sur *le Socialisme intégral,* par P. Redonnel, et des vers de P. Dévoluy, P. Huret, Cam. Mauclair, Cat. Blée.

LA REVUE INDÉPENDANTE (Janvier) nous arrive avec des extraits d'Henrick Ibsen, des vers de René Ghil, G. et J. Couturat, et une fort bonne prose de P. Dévoluy.

LA REVUE BLANCHE (Janvier) publie en prose un « *Fragment* » de Romain Coolus. A citer parmi les vers : « *La Fontaine* » (Intus) d'A. Thonnar, et des sonnets de Nicolas Kenlio.

Bienvenue et longue vie à FLORÉAL. Le premier fascicule contient, outre des articles de C. Lemonnier, Em. Verhaeren etc., une originale « *Mort d'Aube* » de G. Vyttal. Vers de A. Thonnar, Edm. Rassenfosse, Ch. Brown, P. Gérardy.

Mêmes souhaits à LA CROISADE qui donne des proses d'H. Mazel, Ad. Lacuzon, des vers de P. Redonnel et G. Vicaire.

Dans le MAGASIN LITTÉRAIRE (Janv.) de Gand, à lire une étude sur José Maria de Hérédia et des vers signés J. Suchet.

LA REVUE BELGE (1er Fév.) donne des vers de Ch. Beltjens, et une nouvelle d'Edg. Bonehill. Le numéro du 15 Fév. contient un compte rendu des « *Automnales* » de C. du Fay.

LE SYLPHE est ressuscité : nous n'avions plus entendu parler de lui depuis Juillet 91. Dans le premier fascicule de 92 nous avons lu avec plaisir des vers de Fabre des Essarts, G. de Montget et E. Chebroux.

ROUEN-ARTISTE contient une biographie, un portrait et des vers d'Henry de Braisme. Autres vers encore d'A. Duvaut, Eug. Manuel et P. Verlaine.

LA REVUE GÉNÉRALE (Fév.) nous offre un article « *Sur le Socialisme Allemand* » par Firmin Vanden Bosch.

Dans LA REVUE UNIVERSITAIRE (15 Janvier) « *Introduction au droit de vengeance* » par Leon Hennebicq.

LE COIN DU FEU (Fév.) donne « *Comme il faut les aimer,* » par Arth. Detry et un compte-rendu des « *Fleurs de Mauve.* »

Dans LA REVUE ROSE (24 Janv.) *Bal rustique,* par C. Natal. Le fascicule du 14 Fév. renferme : « *Libres Chevauchées,* » par M. Raphaël, une étude de Fr. Paulhan et des vers signés Fleur des Bois.

LA LIBRE CRITIQUE (4 Fév.) à lire : « *Une École,* » par R. Charmette. A citer, dans le numéro exceptionnel illustré, les articles de MM. E. Georges, N. Outer, F. Roussel.

LE BLUET (Fév.). Assez bon numéro, hormis : « *Pour une cabotine,* » par Louis Descombes, — un disciple de l'ami Montépin — et les vers signés G. Carle.

Dans la REVUE DES REVUES, M. Cilwa, je crois, s'occupe tout particulièrement du « RÉVEIL. » Certes il est libre de ne

pas apprécier tel ou tel article paru dans notre revue, mais il ne lui est pas du tout permis d'ignorer que le groupe de voyelles « *ia* », dans « glaciales » par exemple, est *disyllabique*. Si, avant d'accuser gratuitement Fernand Roussel de confondre les vers de onze pieds avec les alexandrins, il avait consulté le dictionnaire des rimes de Quitard, (page 21), *dont le Bluet préconise l'emploi sur sa couverture,* il ne se serait pas exposé à commettre pareille... .erreur.

Le Méphisto (nos 19 et 20) outre les chroniques théâtrales hebdomadaires, parle du « *Rêve* » de Bruneau et de l'Exposition des XIII.

La France Moderne a-t-elle rendu sa belle âme à Dieu? Nous n'avons plus eu de ses nouvelles depuis le mois de Décembre dernier.

Au dernier moment, nous n'avons pas encore reçu le Sillon. Par contre nous arrive Le Chasseur de Chevelures, moniteur du possible, avec des articles signés Tristan Bernard, G. Muhlfeld, R. Coolus; ainsi que la Revue Moderne dont nous parlerons prochainement.

Dans son numéro du 5 février dernier, la *Flandre Libérale* citant le compte-rendu que fait le *Bien Public* des « Coups de Plume » de M. Firmin Vanden Bosch, hasarde cette phrase : « Il s'agit d'une brochure qui vient de paraître, *que nous ne connaissons pas, et dont, du reste, ne nous donne guère envie la critique qu'en fait le Bien Public.* »

C'est ce que je me disais! Lire et parler de l'œuvre des jeunes en général, et de celle de M. Vanden Bosch en particulier, cela est bien au-dessous de la dignité des grands oncles et du Sainte-Beuve de la *Flandre!*

Chantecler.

Petites Nouvelles

CONCOURS LITTÉRAIRE DU SYLPHE

Du 1r février au 31 mars 1892, le Sylphe ouvre à tous les littérateurs son 8e concours (poésie et prose).

De nombreux prix (vases de Sèvres, médailles, volumes et diplômes) seront décernés aux lauréats.

Demander le programme et les conditions du concours à M. Alexandre Michel, secrétaire du Comité, 8, Faubourg Très Cloîtres, Grenoble.

Il vient de se fonder à Anvers une Association pour l'Art, dont le comité est composé de MM. Charles Dumercy, Max Elskamp, Georges Morren, Georges Sérigiers, Henry Van de Velde. Nous extrayons ces lignes du manifeste : « Autorisé par un respect des Choses de l'Art, qu'il veut au-delà de l'Intérêt, des Coteries et de l'Ecole, un Comité s'est fondé. — Il se vouera, argumentant d'expositions d'Art, de conférences et d'auditions musicales, à la défense des Idées et des Vouloirs des Plus Récents Artistes. — »

Nous rendrons compte en notre prochain fascicule du volume de vers : « *Chansons naïves* » que M. Paul Gérardy, directeur de la jeune revue Floréal, vient de faire paraître.

A notre collaborateur F. Roussel nos excuses pour la coquille qui s'est glissée en notre dernier n° *(Déception, page* 34*)*. Prière de lire au lieu de : *Au milieu des pleurs...., au milieu des fleurs....*

Bureaux de vente du RÉVEIL :

GAND. — Ad. Hoste, rue des Champs, 49.
Librairie Universelle, rue Courte du Jour.
Mme Otte, rue de Flandre.
BRUXELLES. — Office de Publicité, rue de la Madeleine.
LIÉGE. — D'Heur, rue Pont d'Ile.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES :

LE CHASSEUR DE CHEVELURES — B.M — Rue Vézelay, 15, Paris.
LE BLUET. — M — Rue Croix des Petits Champs, Paris.
CHIMÈRE. — M — Cours Gambetta, 52, Montpellier.
LA CROISADE. — M — Rue Mexico, 19, Le Hâvre.
L'ERMITAGE. — M — Rue de Varennes, 26, Paris.
FLORÉAL. — M — Rue St. Rémy, 22, Liége.
LA FRANCE MODERNE. — B.M — Faubourg du Nord, 15, Marseille.
LA JEUNE BELGIQUE. — M — Rue Potagère, 64, Bruxelles.
LE MAGASIN LITTÉRAIRE. — M — Rue Haut-Port, 52, Gand.
LE MÉPHISTO. — H — Rue du Lombard, 28, Anvers.
LE MERCURE DE FRANCE. — M — Rue de l'Échaudé-St-Germain, 15, Paris.
LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE. — B.M — Rue des Minimes, 13, Bruxelles.
LA LIBRE CRITIQUE. — H — Rue Souveraine, 37, Bruxelles.
LA REVUE BELGE. — B.M — Place de la Station, 10, Louvain.
LA REVUE BLANCHE. — M — Rue des Martyrs, 19, Paris. / Rue de l'Ouest, 74, Liége.
LA REVUE GÉNÉRALE. — M — Rue Treurenberg, 16, Bruxelles.
LA REVUE INDÉPENDANTE. — M — Rue des Pyramides. 12, Paris.
LA REVUE MODERNE. — M — Rue Ordener, 96, Paris.
LA REVUE UNIVERSITAIRE. — M — Rue d'Anderlecht, St Gilles.
ROUEN-ARTISTE. — Rue Grand-Pont, 4, Rouen.
LE SILLON. — M — Rue de Chabrol, 31, Paris.
LE SYLPHE. — M — Rue de la Gare, 2, Voiron (Isère).

M = Mensuel.
B.M = Bi-Mensuel.
H = Hebdomadaire.

Deuxième Année — N° 4 AVRIL 1892

LE RÉVEIL

Revue mensuelle de Littérature & d'Art

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANCAIS

SOMMAIRE

HUBERT KRAINS . . . *Les poèmes en prose d'Arthur Rimbaud.*
AUGUSTE VIERSET. . . *Les Bibiadéri.*
GEORGES MARLOW . . *Prophétie.*
MAURICE DESOMBIAUX . *La Fenêtre (Fragment).*
PAUL REDONNEL . . . *Anabase.*
LOUIS VÉHENNE . . . *Monsieur Mouche.*
GÉO MAUVÈRE . . . . *Elaine Châtelaine.*
JOSEPH DESGENÊTS . . *Ceux de là-bas...*
JEAN NOVIS. . . . . *Cœur Mort.*
G. T. . . . . *A propos de « La flûte à Siebel. »*
Chroniques Théâtrales, Littéraires, etc.
Tablettes

Abonnement : Belgique, un an 5 francs. (Pour l'étranger, le port en sus).

Le Numéro : 50 centimes.

Rédaction : Rue de Flandre, 71, GAND.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Gand, imp. à vapeur F. Meyer-Van Loo, rue de Flandre, 66.

LE RÉVEIL

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE & D'ART

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.

—

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Edm. Deffernez, Ch. Delchevalerie, Eugène Demolder, Joseph Desgenêts, Maurice Desombiaux, Pierre Devoluy, Carlos du Fay, Charles Frappart, Frédéric Friche, Valère Gille, Arnold Goffin, Pierre Hancart, José Hennebicq, Gustave Kahn, Hubert Krains, Alfred Lavachery, Camille Lemonnier, Léon Lucy-Mar, Paul M., Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Géo Mauvère, Francis Nautet, Jean Novis, Paul Redonnel, Georges Rodenbach, Fernand Roussel, Rodrigue Sérasquier, Fernand Séverin, Charles Sluyts, Hubert Stiernet, Georges Touchard, Franz Troch, Louis Véhenne, Auguste Vierset, Adolphe Westermann, etc.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

—

Les manuscrits ne sont pas rendus.

—

Les collaborateurs sont responsables de leurs articles.

—

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la rédaction.

—

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser à la rédaction.

BOITE AUX LETTRES.

L. L. M. Liége. — Avons reçu envois; ils seront examinés.

A. D. B. Bruges. — Idem.

M. le Rédacteur du « *Chasseur de Chevelures* », Paris — Signalons l'irrégularité de l'envoi de votre journal.

C. D. Liége et F. N. Bruxelles. — Attendons l'accomplissement de vos promesses.

C. S. Anvers. — Avez-vous reçu dernière lettre?

Les Poèmes en Prose

d'Arthur Rimbaud.

La courte jeunesse agitée d'Arthur Rimbaud, sa disparition brusque et mystérieuse, les détails contradictoires qu'on a publiés sur sa vie, l'incertitude où l'on est sur son sort, le classent parmi ces artistes dont l'existence elle-même est un roman d'autant plus séduisant qu'on n'en possède guère que le sommaire, ce qui permet à l'imagination de chacun d'en arranger les scènes selon sa fantaisie. « M. Arthur Rimbaud, écrit Paul Verlaine dans la préface des *Illuminations*, est né d'une famille de bonne bourgeoisie à Charleville (Ardennes) où il fit d'excellentes études quelque peu révoltées. A seize ans, il avait écrit les plus beaux vers du monde, dont de nombreux extraits furent donnés naguère dans les *Poètes Maudits*. Il a maintenant dans les trente-sept ans et voyage en Asie, où il s'occupe de travaux d'art. »

Tout cela est un peu vague comme biographie. Le magnifique poète des *Fêtes Galantes* et des *Romances sans paroles* est un piètre historien! Heureusement que Rimbaud nous a laissé un petit livre qui nous renseigne entièrement sur la nature de son esprit; cela nous dédommage de l'ignorance où nous sommes de ses faits et gestes lorsqu'il vivait dans notre vieille société européenne, gourmée et sage, et qui ne tolère la poésie qu'à la condition qu'on n'en fasse pas sur la place publique. Il n'est pas plus permis au poète qu'à qui que ce soit de troubler ses voisins; il peut chanter mais dans le petit coin que la communauté veut bien lui concéder, comme le tailleur sur son établi ou l'oiseau dans sa cage. Malheur à lui s'il possède un tempérament d'aventurier! S'il y a en lui du Da Ponte ou du

Casanova — ce qui arrive quelquefois chez les artistes, même chez les plus grands — il sera étouffé de bonne heure, à moins qu'une force de volonté et une sagesse incomparables ne le conduisent petit à petit à la plus sublime résignation. C'est à ce noble sacrifice du bonheur matériel que nous devons les *Fleurs du Mal* et les romans de Barbey d'Aurevilly.

Esprit frère de ceux de Baudelaire et de Barbey, Arthur Rimbaud n'a pas eu leur patience. Ne pouvant aller à la société, et celle-ci ne paraissant pas prête à lui faire la vie qu'il rêvait, il lui a tourné le dos. Il a renoncé à son art, comme ce moine espagnol qui jeta ses tableaux, sa palette et ses pinceaux par la fenêtre de sa cellule, de peur que la gloire ne l'enorgueillit et n'entraîna sa damnation éternelle. Rimbaud, lui, n'a abandonné que ses outils, son œuvre nous reste : un volume de vers et un petit recueil de poèmes en prose. Le premier a été saisi dès son apparition en librairie, à cause d'un démêlé entre l'éditeur et le préfacier, M. Carzens; il contenait d'ailleurs plusieurs pièces dont l'authenticité est contestée. Les poèmes en prose suffisent, du reste, pour nous édifier sur la puissance intellectuelle et les tendances artistiques d'Arthur Rimbaud.

Ceux qui ne chercheraient dans ce petit livre que les qualités extérieures du poème en prose, c'est-à-dire l'eurythmie spéciale qui résulte de la précision de la prose unie à l'harmonie du vers, s'en iraient désappointés. Les *Illuminations* et une *Saison en Enfer* ne ressemblent en rien à l'œuvre plus ou moins réussie d'un débutant de talent. L'auteur avait un esprit trop original et une vision trop personnelle des êtres et des choses pour mettre ses pieds dans les pas de ses prédécesseurs. Sa forme est généralement violente et tumultueuse comme sa pensée. Les idées s'échappaient comme des jets de lave brûlante de son cerveau et se figeaient immédiatement sur le papier. Rimbaud est un de ces poètes aux aspirations infinies, qui trouvent le monde étroit, laid et mesquin et qui tentent de s'en forger un à leur taille, par la force de leur volonté et la puissance de leur imagination. Toutes les douleurs, tous les désirs et tous les rêves qui peuvent harceler un être humain ont agi simultanément sur le cerveau de ce jeune homme — que M. Albert Giraud appelait récemment, avec infiniment de justesse, un gamin de génie. Ses poèmes en prose sont précis sous ce rapport comme un journal où il

aurait noté une à une les tortures qn'il a subies dans la période de crise que tout artiste traverse avant d'être entièrement maître du démon révolté qu'il porte en soi. Des cris de rage, des lamentations d'abandonné, des imprécations de damné, des gémissements de victime, et ce rire douloureux du désespéré, plus terrifiant que tout le reste, voilà ce qui vous serre le cœur et vous déchire l'esprit à la lecture des *Illuminations* et d'*Une Saison en Enfer*. Rimbaud se retourne lui-même sur le gril pour qu'aucune partie de son âme n'échappe à la souffrance. Tout bien considéré, c'est une faiblesse que de se réfugier dans une tour d'ivoire pour pleurer ou pour chanter, l'écho qui ne vous renvoie que vos soupirs ou vos chansons est un écho monotone et quelquefois débilitant; le vrai fort affronte la bourrasque, il expose sa poitrine aux morsures des vents et laisse son cœur ouvert à toutes les plaintes confuses qui s'élèvent sous le ciel. Mille voix crient par la bouche d'Arthur Rimbaud : l'amertume, la souffrance et le désespoir universels s'engouffrent dans son âme pour y choisir une expression vibrante et forte.

Ce qui blesse surtout ses yeux nostalgiques, c'est la vulgarité et la grossièreté des choses qui l'entourent, la platitude, la médiocrité et le prosaïsme de la société au milieu de laquelle il est forcé de vivre. Comme le comte de Lautréamont — avec lequel il présente d'ailleurs de nombreuses analogies — il aurait pu s'écrier : « L'univers n'est pas ce que j'avais rêvé de plus beau. » Pour se soustraire à ce spectacle douloureux, il essaye d'abord de voir le monde avec les yeux étonnés et ravis de l'enfant; il voudrait rajeunir la vieille terre, rendre aux choses leur simplicité et leur candeur primitives : « Aussitôt que l'idée du déluge se fut rassise, — un lièvre s'arrêta dans les sainfoins et les clochettes mouvantes, et dit sa prière à l'arc-en-ciel, à travers la toile de l'araignée ». Il s'efforce aussi de comprendre la vie à la façon des cœurs simples, des fragments des contes de Perrault traînent dans sa mémoire et il s'en sert pour colorer ses visions : « Le sang coula, chez Barbe-Bleue, aux abattoirs, dans les cirques où le sceau de Dieu blémit les fenêtres. Le sang et le lait coulèrent. » Bientôt le sang coule seul; il ruisselle; ses poèmes en sont barbouillés; leur reflet de pourpre éblouit les yeux. Les *Illuminations* forment ainsi une succession de tableaux dont le côté fantastique, amer et cruel s'accentue graduellement.

Par suite de son indifférence pour tout ce qui est ordinaire, d'une assimilation ou d'une compréhension facile, dans son besoin de tout synthétiser, de surprendre dans les choses ce qu'elles ont d'essentiel, il supprime les liaisons; il place côte à côte les choses les plus disparates et les représente seulement par quelques uns de leurs traits les plus saillants. De là l'obscurité de plusieurs de ses poèmes dont on n'est pas toujours certain d'avoir pénétré le sens, même après une laborieuse méditation. Quelquefois, du reste, il brouille les images à dessein; tel de ses poèmes est une tombe dont lui seul pourrait nous dire ce qu'elle contient; il enfouit sa pensée sous un enchevêtrement de phrases hiéroglyphiques, puis s'éloigne en disant : « J'ai seul la clef de cette parade sauvage ».

Son égoïsme, cependant, ne va pas toujours aussi loin. Son œuvre est semée d'idées grandes et fortes, philosophiques ou purement artistiques, qui vous retiennent, vous hantent, ouvrent devant l'esprit des abîmes de réflexions. Nul mieux que Rimbaud n'a exprimé — d'une façon rudimentaire et en quelque sorte avec négligence — le malaise et l'inquiétude des esprits supérieurs vivant dans une époque utilitaire. Le spectacle de notre société uniquement préoccupée de son bonheur matériel et qui rétrécit le plus possible son horizon afin de s'émousser l'esprit lui arrache cette exclamation méprisante : « Quel siècle à mains! » Avec sa *Vierge Folle*, il demande « la vie d'aventures qui existe dans les livres des enfants ». Puis le voilà qui se cherche dans le passé : « Qu'étais-je au siècle dernier : je ne me retrouve qu'aujourd'hui. Plus de vagabonds, plus de guerres vagues. La race inférieure a tout couvert — le peuple comme on dit, la raison; la nation, la science. » Le voilà enfin qui s'élance dans l'avenir, en poussant des cris frénétiques : « Rien n'est vanité; à la science et en avant!... Ah! vite, vite un peu; là-bas, par delà la nuit, ces récompenses futures, éternelles... »

De ses explorations dans le passé ou dans l'avenir, il revient courbaturé; sa tête s'incline, son orgueil fait place à un désespoir immense et profond : « Le meilleur, c'est un sommeil bien ivre sur la grève », écrit-il dans *Mauvais Sang*. Il essaye de se tromper lui-même; il jette de la cendre sur le brasier qui brûle au fond de son âme; il s'excite à la résignation : « Nous existerons en nous amusant ». Mais bientôt « le feu se relève avec son damné » et le forçat reprend sa marche douloureuse, par des routes obscures et sans but.

UNIVERSITÉ LIBRE BRUXELLES

Beaucoup d'autres, sans doute, ont exprimés la souffrance, la douleur de vivre, l'ennui des âmes nobles exilées sur cette terre. Ils en ont dit la beauté triste, la volupté particulière; ils se sont créé des paradis de mélancolie. Chez Rimbaud, la douleur est sans contre-poids; ni espoir, ni résignation; elle agit dans toute sa violence, et il en éclaire de préférence les arêtes. Et s'il y a un peu de consolation pour un tel damné, elle ne pourra surgir des choses paisibles ou sereines, mais elle naîtra, elle aussi, du bizarre et du merveilleux. Il rêve « la nature primitive travaillée par un art superbe ». Dans l'*Alchimie du Verbe*, il écrit : « J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs »; et plus loin : « Je m'habituai à l'hallucination simple : je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine, une école de tambours faite par des anges; des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac; les monstres, les mystères; un titre de vaudeville dressait des épouvantes devant moi. »

Voilà le monde considéré sous le jour propre au rêve! On peut ainsi trouver, dans les *Illuminations*, les germes de plusieurs écoles littéraires récentes. Et ce n'est pas là le moindre intérêt de ce petit livre : Rimbaud s'y confesse, il éclaire pour nous les recoins les plus intimes de son cerveau, et de son œuvre touffue et convulsionnée, irradie plus d'une pensée originale qui ouvre à l'esprit des routes imprévues et lumineuses.

Rimbaud était également marqué du signe qui caractérise l'homme moderne : il était sceptique. Ce penseur, ce magicien, ce superbe virtuose se siffle lui-même. Quand il a édifié les rêves les plus splendides, il les renverse tout à coup d'une chiquenaude; il interrompt ses lamentations et ses cris de désespoir pour émettre une réflexion de gavroche. Le scepticisme est le commencement de la sagesse humaine. Rimbaud a écrit que l'action est un énervement. A-t-il fini par se convaincre que la douleur dont l'art régale ses prêtres et ses serviteurs ne vaut pas les récompenses tangibles de la vie active, et faut-il chercher ici l'explication de son silence subit et de sa mystérieuse disparition? Telle est la question qu'on se pose

après avoir fermé le volume dont nous venons de nous occuper, et l'on regrette, en ces minutes de recueillement où la pensée remonte instinctivement de l'œuvre à son auteur, où l'on voudrait expliquer celui-ci par celle-là et pénétrer davantage dans son intimité, de ne pouvoir évoquer autrement l'image d'Arthur Rimbaud que sous la forme nébuleuse d'un personnage de légende.

HUBERT KRAINS.

Mars, 1892.

Les Bibiadéri

A LECONTE DE LISLE

Sous le velum soyeux serti de filigranes
Mirant sa moire en l'eau limpide des bassins,
Le vieux radjah, couché sur de moelleux coussins,
Rêve, front éventé des esclaves persanes.

Clochettes d'or aux pieds, col ceint de cymophanes,
Les Bibiadéri tournoient en fols essaims,
Et leurs ventres lascifs, et l'ambre de leurs seins,
Luisent sous le tissu des sanis diaphanes.

Elles miment la danse en arquant leurs bras nus;
L'ample écharpe de gaze, au bout des doigts menus,
Voltige, baignant l'air de suaves arômes.

Et le vieillard, troublé par de lointains plaisirs,
Par ces corps mi-voilés d'étoffes polychromes,
Languissamment se meurt du regret des désirs.

AUG. VIERSET.

Prophétie

A Victor Denyn.

Si doucement pleure le Fleuve
Que l'on dirait une âme veuve,
Une âme d'immense abandon,
Allant au devant des tendresses
Et du pardon.

Porteur de défuntes caresses,
Il viendra vers toi, qui professes
Un culte aux Vierges de langueur,
Il viendra vers toi, par la brune,
Mon pauvre cœur!

Profilant des rayons de lune
Sur tes blessures de rancune,
Sur tes stigmates d'âpreté,
Le Fleuve étrange des années
Noiera tes floraisons fanées
Très lentement, l'une après l'une,
En ses flots de malignité.

Georges Marlow.

La Fenêtre

(Fragment)

à Auguste Biernaux.

C'est dans une très vieille ville, une rue silencieuse de demeures anciennes dont les croisées toujours closes ont l'air de dormir depuis les époques lointaines où leurs hautains seigneurs partirent en Terre-Sainte délivrer le tombeau du Christ, avec un cortège de bannières, de fanfares, de hérault et d'hommes d'armes.

Une rue du passé que notre temps barbare et impie n'a pas encore dévastée, où l'herbe croît entre les pierres qu'elle soulève.

Une seule fenêtre, pareille à un grand œil de songe où se sont réflétées toutes les tristesses, rêve de l'heure morte, des siècles en allés, glorieux.

A la voussure du cintre tout en granit, l'écu de la maison, que l'altière famille n'écartela jamais, se montre, surmonté d'un tortil de baron.

C'étaient, ses maîtres, de hauts barons feudataires n'ayant d'autres suzerains que le Roy et Dieu. Leur souche, plus ancienne que les chênes rabougris de l'immense forêt dont les têtes houleuses apparaissent là-bas, dans les vapeurs du lointain, n'avait jamais subi la moindre flétrissure.

Oui, la noble maison pouvait l'étaler avec orgueil son blason aussi pur que les lys de France, et les ancêtres, dans leurs tombeaux, devaient dormir en paix, leur descendance suivrait toujours l'antique et brève devise gravée sur l'acier de l'épée qui avait navré tant de Sarrazins.

Dans la chambre, une vieille femme aux cheveux gris recouverts d'une cape noire, pensive et triste, brode une éternelle tapisserie et, de temps en temps, regarde les rares gens qui passent, furtifs, sur la rue, comme un bruit de feuilles mortes.

Vespres viennent de finir.

Des ombres sortent de l'église gothique qui s'endort, résignée, dans le regret des temps pieux.

Les rayons du soleil glorieux de cette fin de journée, tombent du fauve couchant sur la fenêtre, traversant la salle en une bande d'or et expirant en reflets bizarres sur les boiseries noires qui courent le long de la muraille.

Dans le poudroiement d'une lumière vermeille, s'enflamme un magnifique cuir espagnol animé par des figures en relief, mais aux dorures émiettées et rougies.

Les siéges immenses et lourds, tout en bois de chêne, portent au dessus de leur dossier, l'écusson de la famille.

Et l'on croirait voir les ombres des rudes barons assis devant l'énorme cheminée en pierre sculptée, avec ses grands chenêts de fer forgé, se reposant d'expéditions lointaines, dans cette salle où traîne encore, attiédie, une odeur de bataille, de sang et de carnage.

La vieille femme est assise à la fenêtre, pensive.

Son visage triste apparaît sur la draperie de pourpre, reste d'une antique splendeur, qui tombe du dessus de la croisée.

Elle semble attendre, à travers les âges, les bien aimés qui s'en allèrent vers les contrées lointaines et inconnues, à la voix éclatante des missionnaires aux barbes longues, aux masques formidables.

Jamais rien du présent blasphématoire ne vient troubler la lente rêverie qu'elle brode en son esprit, toujours la même, comme l'éternelle tapisserie sur laquelle elle penche sa tête fatiguée.

Le soir tombe lentement des riches tentures, effaçant le contour des meubles dont la présence s'atteste seulement par une large tache noire.

Les cuirs de Cordoue ont éteint leur reflet d'incendie.

Comme un lys surnaturel grandi dans le crépuscule, subitement, une blanche apparition de jeune fille se dresse vague, dans le mystère de l'ombre.

De la rue, où les ténèbres s'amassent peu à peu, que seules des palpitations d'échos morts se semblent rappeler à la vie d'autrefois, on aperçoit la vierge pure et mièvre exquisement, passer dans la chambre et se pencher vers la vieille femme qui, toujours pensive et triste, brode sa lente rêverie.

MAURICE DESOMBIAUX.

(1887)

Anabase

Une partie de moi s'en est allée.

Bleue et mauve, rose et blanche, elle fut.
Ne se souvenant de quoi que ce fût
Encor que ce fut triste à peine;
Et c'est pour cela qu'elle aimait le ciel
Et mieux encore la mer que le ciel
Qu'elle trouvait calme trop souvent.

Peut-être avait-on trop parlé de fées?
Et sans doute aussi fut-elle la fée
De quelque magique royaume?
Trop récente, l'exode du berceau
Pour qu'elle dut maudire le berceau
Par lequel on choit en ce monde.

Et la multitude des folles sœurs
A qui ne vient jamais l'oubli, ses sœurs
La maintinrent en joie intense,
Toute l'aube, et l'aurore, et le matin,
Quand la nuit soudain, après un matin,
Croula cruellement sur elle.

De ce monde-ci trop acoquinée,
Elle n'était déjà plus l'acoquinée,
Qu'on châtia la vagabonde.
Et seule, dans l'abîme à jamais noir
De trop marcher à tâtons dans le noir
Voilà qu'elle s'est égarée.

Si je savais par quelle abrupte allée?...
Mais la folle qui m'est tant est allée
Dans je ne sais plus quelle impasse!
De quel potentat du monde, la main
Pitoyable, la lumineuse main
De merci, lui sera tendue?

C'est elle qui là-bas s'est égarée.
Pourquoi ne crie-t-elle pas, l'égarée,
Dans la solitude de l'ombre?
Rose et blanche, bleue et mauve, elle fut.
Ne se souvenant de quoi que ce fût
Encor que ce fut triste à peine...

Qu'on aille chercher la pauvre en allée.

PAUL REDONNEL.

Monsieur Mouche

Histoire vécue

Monsieur Mouche est malade. Et la baraque est fermée. A l'extérieur, les panneaux de toile peinte enroulés, une grosse caisse et un tambour dormant dans un coin de l'estrade, le vent agitant la lanière de cuir attachée au battant de la cloche, muette maintenant, faisant gémir les chevrons pourris du toit.

Et cela fait une triste impression que la vue de cette loge sombre, au milieu des cordons de gaz ou des lampes fumeuses des échoppes voisines. Ce silence pesant, régnant là, alors que la joie éclate partout ailleurs, glace.

C'est que la foire bat son plein à cette heure, l'heure où philistins pansus, étudiants en goguettes, couturières et grisettes se

heurtent dans un incessant va-et-vient. C'est le moment des parades en plein vent. Ici, un clown enfariné reçoit gratuitement des horions, là, de pauvres filles hâves, aux formes avachies, esquissent des gigues, tandis que le patron de la boîte, une canne à la main, le buson sur l'oreille, s'époumone dans un porte-voix : « Allons, mesdames et messieurs, dix centimes seulement » et de taper sur le *prix des places* affiché à l'entrée « on commence à l'instant ». Alors le tambour de faire des ra et des fla, la grosse caisse de tonner, la flûte et la clarinette de lancer des cris stridents, le trombone de gronder, la cloche de sonner à toute volée. Et les chiens savants de hogner, et les perroquets des îles de voleter autour de leur perchoir, et le petit ours brun de grogner et de tirer sur sa chaîne.

Du reste, ce chahut, souvent pour rien, car le promeneur est méfiant et ne se hasarde guère là où il pourrait être dupé. Et puis : « Cette baraque a l'air sale.... on a déjà vu ça ailleurs.... il y aura trop de monde.... est-on bien sûr que ce soit convenable.... cela ne dure pas assez longtemps. » Tels les raisonnements des bons pères de famille.

Les fritures regorgent de monde; à l'entrée, de grosses matrones, affalées dans des fauteuils aux formes préhistoriques, ont l'air de présider à des sacrifices, fourrageant de leurs doigts, point blancs du tout, dans des montagnes de russes; une odeur de graillon s'échappe des fourneaux, empeste l'air. Les petits chevaux sont envahis par une foule tapageuse; les ronflements des orgues, les sifflets de la machine forment un concert discordant, où se mêlent les rires perlés des femmes, les appels des hommes. Et sur le fond clair du carrousel se détachent, marquées de lueurs rouges, ces ombres bizarres, ainsi une cavalerie fantastique, échevelée, de faunes et de bacchantes.

A tout ce vacarme, encore des détonations, des fusées traversant le noir du ciel, s'épanouissant en gerbes irradiantes, embrasant soudainement le champ de foire, éclairant crûment les visages des promeneurs, les faisant ressembler à des êtres sortis de quelque apocalyptique géhenne.

Monsieur Mouche est malade. Il ne passera probablement pas la nuit. Déjà il ne parle plus. Et ce sera une grande perte pour le *Théâtre des Atractions* (avec un *t* sur l'affiche), car c'était grâce à

lui que les affaires marchaient un peu, qu'on parvenait à nouer les deux bouts. Il y avait bien aussi les deux frères Ferrari, les célèbres athlètes, la belle Léona, une jolie brune de vingt ans, faisant le trapèze, puis deux trois clowns à la face glabre, un Auguste miné par la fièvre hectique, et le propriétaire du théâtre, ex-directeur de cirque, brave vieux, rongé par la misère, plus propre à rien, mais tout ce personnel réuni ne valait pas encore Monsieur Mouche, ainsi appelé à cause de l'exiguïté de sa taille, le plus petit homme du monde, mesurant quatre-vingts centimètres, âgé de trente-cinq ans, parlant plusieurs langues, chantant le nouveau répertoire des cafés concerts de Paris, le nain des nains, comme l'annonçait l'affiche en grosses capitales.

De la roulotte, où il dormait habituellement, on l'avait transporté dans l'intérieur de la baraque. Là, il se trouverait mieux, il aurait plus d'air, il n'étoufferait pas comme dans cette voiture, avait dit le directeur. Un digne charlatan, mandé par lui, avait déclaré qu'il ne comprenait pas grand chose à ce mal.... enfin qu'il n'y avait rien à faire, que *ce serait* pour cette nuit, et là-dessus s'en était allé.

Alors, puisque *cela* n'aurait tout de même pas duré longtemps, on avait décidé de ne pas jouer ce soir, de laisser le malheureux mourir en paix. C'était une recette perdue, mais le patron avait bon cœur envers ses pensionnaires. Depuis longtemps, le nain voyageait avec lui, et il s'était senti une affection pour cet avorton qui n'avait jamais eu de parents, d'amis, enfant du hasard et de la misère. Du reste, plusieurs artistes, entre autres les Ferrari, Léona, étaient engagés pour ce soir-là au *Théâtre des Variétés*, afin de varier un peu le programme du dit théâtre. Il n'y avait donc que demi-mal.

Monsieur Mouche, dans son petit lit, si petit, si petit, geignait. Sa tête intelligente se profilait très pâle sur l'oreiller, éclairée par un lumignon placé à son chevet, ses yeux vifs scrutaient tous les angles de la tente, comme pour y chercher quelqu'un. Et ce regard avait quelque chose de très doux, mais aussi de très triste.

Dans la baraque, se trouvait la petite voiture qu'on exposait à l'extérieur et dans laquelle Monsieur Mouche était censé faire ses promenades, la maisonnette, semblable à l'habitation d'une poupée, par la fenêtre de laquelle le pygmée passait le bras en agitant sa

sonnette. Et ce joujou avait émoustillé la curiosité de tant de badauds massés là, et à l'appel de sa clochette, tant de personnes étaient entrées, et tant de sous avaient afflué dans la caisse. Maintenant, c'était fini. L'on ne montrerait plus ses petits souliers, ses petits pantalons, ses petites chemises, c'était bien fini.

Mais de quelle nature était la maladie de Monsieur Mouche? Personne ne le savait. Depuis quelque temps déjà, il s'était montré sombre, avait paru profondément affligé, ce qui avait amené le patron à lui demander la cause de son chagrin. Il n'avait pas répondu.

Ce que le brave vieux n'avait pas remarqué, c'est que ce changement dans le caractère du nain, ce besoin d'être seul, cette peine qu'il éprouvait à placer encore un mot, ce dégoût pour la nourriture qu'on lui offrait, dataient de peu de jours après l'engagement des Ferrari et de Léona. Mais après tout, cela ne prouvait rien. Simple coïncidence, peut-être.

Toujours est-il que le matin il avait été impossible à Monsieur Mouche de se lever. L'on voyait aux contractions des muscles de son visage, combien les souffrances qu'il ressentait intérieurement devaient être atroces, mais il faisait des efforts inouïs pour ne pas laisser échapper les cris que lui arrachait la douleur.

Soudain, la toile de la tente se souleva et Léona entra, déjà presque entièrement habillée pour la représentation qu'elle devait donner au *Théâtre des Variétés*. Elle était vraiment très bien ainsi. Son maillot collant dessinait ses formes gracieuses, un peu fluettes encore; un corsage rouge, pailleté de lamelles d'or, s'échancrait sur sa gorge polie; ses cheveux, relevés en torsade au sommet de la tête, étaient retenus par une bande de métal, surmontée d'une étoile de verre.

Quand Monsieur Mouche l'aperçut, ses yeux s'illuminèrent soudain de flammes étranges. Il s'était soulevé sur ses oreillers pour mieux la voir, pour mieux pouvoir la boire du regard, et dans ses prunelles, passait maintenant un rayon de joie sans bornes, d'amour infini.

Oui, d'amour, amour immense, profond comme l'abîme, amour insensé de ce nain pour cette belle jeune fille. Oh! il le savait bien que c'était impossible; il avait plus d'une fois frémi en songeant à

cet accouplement monstrueux; sa petite intelligence s'était perdue dans la contemplation de cette horrible vision. Il n'ignorait pas, le pauvre, qu'il n'était qu'un avorton, un être vil, mais cela l'empêchait-il d'aimer? Les crapauds et les vers de terre n'aimaient-ils pas?

Sachant son mal sans remède, n'ayant jamais osé l'avouer à celle qui seule, aurait pu le guérir,— tant il se serait senti méprisé,— il avait préféré en finir une bonne fois. Combien souvent pourtant, dans des moments de rage impuissante, n'avait-il pas été sur le point de crier son amour à tous, dans l'espoir absurde que quelqu'un pourrait calmer ses souffrances, mais toujours sa bouche était restée muette en songeant à elle, elle qui était cause de sa mort.... qui n'en aurait jamais rien su.

Et les jours avaient passé, plus amers et plus sombres à mesure, et il avait pris la vie en horreur, et voilà.... il se mourait maintenant dans sa couchette.

Du dehors, arrivaient par bouffées, les cris joyeux de cette foule de badauds, ignorants de l'agonie de ce misérable sous cette tente.

Léona furetait dans tous les recoins de la baraque, cherchant sans doute un engin nécessaire à son travail.

Mais bientôt se montrèrent plus visibles, sur le visage du moribond, les affres de la mort. Il s'agita douloureusement; ses petites mains, échappées de dessous la couverture, commencèrent sur les draps une hideuse promenade de va-et-vient. Jamais plus les pauvres menottes ne s'arrêteraient avant le grand repos final.

Au sortir d'un spasme, où tout son être s'était violemment contracté, ses muscles se détendirent, ses mains s'ouvrirent, et l'une d'elles laissa échapper un flacon vide, qui alla rouler sur la terre. Le délire l'avait pris maintenant : il balbutiait des paroles incohérentes, il poussait des cris inarticulés.

Léona s'était approchée de son lit, tâchait de le calmer. Alors Monsieur Mouche ouvrit tout grands les yeux, et de sa bouche sortirent ces mots, mais si bas, si bas, comme s'il avait craint de blasphémer avant de mourir :

« Léona.... je t'aime.... je t'aime....»

La jeune fille crut qu'il était devenu fou, mais les prunelles du nain braquées sur elle, brillantes de convoitise, lui dirent assez qu'il avait toute sa raison. Il semblait vouloir graver à jamais dans son

cerveau l'image de Léona, emporter avec lui dans la tombe cette suprême vision de la femme aimée.

Soudain, elle aperçut la fiole vide, près de la couche du mourant. Oh ! elle comprenait tout, maintenant, et une infinie pitié la saisissait.

Les yeux du nain pâlissaient; ç'allait être fini. Alors, s'avançant près de lui, Léona déposa sur ses lèvres un long, un très long baiser.

Au contact de cette bouche tant désirée, le visage du petit être s'épanouit dans un sourire de béatitude heureuse, sourire qu'il conserva jusque dans la mort.

« Pauvre nabot » dit Léona, en essuyant une larme.

Les menottes du nain des nains avaient iuterrompu leur promenade sur la couverture du lit. La petite âme de Monsieur Mouche s'était envolée.

LOUIS VÉHENNE.

Elaine Châtelaine

POUR AUGUSTE VIERSET

L'hiver burinait en noir les branchelettes nettes
Sur le ciel fané d'or rose dômé d'azur
Où les étoiles ouvraient leurs yeux d'enfantelettes
Et la lune claire mordait le ciel pâle.

Soie du soir éployée au ciel de prestige
Epinglée d'astres et de lune svelte,
C'était sur la robe couleur du temps, solennelle,
Des fleurs d'or et l'essor des songes en vertige!

L'hiver burinait en noir les branchelettes:
Un manoir se dressait contre la mort du soleil,
Avec tourelles, créneaux, lances et girouettes
Exhaussé dans le parc fané des étoiles pâles.

Dans la salle où la Légende se mire aux murs
— Des estocs et des dragons s'exaltent en tapisseries,
Des écussons agriffent leurs acanthes fleuries,
Des lions se dressent en hurlant sur azur, —

Dans la salle, les fileuses et leurs fuseaux frêles,
Les fileuses aux fuseaux et rouets lents,
Blondes et sages comme des anges
Chantent d'anciens refrains galants.

Jolies sous leurs cheveux fins en coulées roides,
Elles semblent filer des clartés de lune et de lys,
Ou bien, en grâces lasses de vierges froides,
Tisser des nimbes pour les Saints du Paradis.

Il y a Magdelaine et Blanche aux mines de reine
Puis de naïves filles aux yeux doux,
Mais la plus belle, c'est la Châtelaine Elaine
Dont les pauvres yeux sont las de pleurer.

La grande salle de Légende ouverte au soir lumineux
Qui transperce les vitraux violets de glaives
Entend les vieilles chansons de naïfs amoureux
S'évaporer dans les espérances et les rêves.

Et ce sont des fileuses blondes, frêles et lentes,
De pauvres petites fileuses naïves et douces
Qui musent des refrains de chansons galantes.

Enchassée en les rives sombres du cadre héraldique
Et mirant en confusion polychrome la salle
Pleine d'hiver et de soir mélancolique
Où le chœur des fileuses paraît fantomal,

Une glace colossale dans la nuit
Dresse l'effroi de répercuter un pareil songe.

Or, voici que, les rouets tournant en cadence,
La glace énorme s'est rompue du haut en bas;
Nettement, la glace s'est rompue dans le silence.
Les fileuses se taisent et pâlissent.

Les fileuses se lèvent, immobiles de peur,
Puis secouent leur torpeur et sortent en tumulte
En criant, bras levés, échevelées...

L'écho des voûtes de pierre répète : Malheur!
La nuit emplit la grande salle d'horreur.

C'était Elaine Châtelaine qui devait mourir,
La plus ravissante et royale fillette,
La pauvre petite fileuse au cœur gros de soupirs,
La plus adorable des Châlelainettes.

On la porta sous un linceul blanc et d'azur
Par des sentes, en l'aurore argentine,
Et les cloches pleuraient des glas en sourdine
Et les fileuses pleuraient sous leur chevelure.

On l'enterra, simplement, comme elle était
Et l'hiver clair de gel pleura par la plaine
Sur la mort de la Châtelaine Elaine.

GÉO MAUVÈRE.

Ceux de là-bas...

Les pacants de la ferme grisés de toute cette journée trimée au grand air, roupillaient en la quiétude de la chambre. La soudaine détente de leurs muscles les abîmait dans une sorte de prostration despotique. Ils étaient là, dégingandés et muets, affalés sur leurs sièges, s'assoupissant à la voluptueuse sensation d'engourdissement qu'influençait le crépusculaire silence....

La fenêtre était béante sur l'immensité de la campagne qui se drapait d'une brouée mauve des reflets du soleil alangui, s'inclinant à l'ondoiement lointain des collines. Plus sombres que le ciel, des

amoncellements d'arbres piquaient l'horizon. Çà et là transparaissait encore la blancheur des fermes. Par intervalles irréguliers traînait un lent meuglement de vache.

Dans la chambre les ombres commençaient à s'accrocher aux meubles, à s'écraser aux encoignures. Une délicieuse fraîcheur vespérale frissonnait dans l'air imprégné des parfums du courtil que surplombait la croisée. Un recoin s'éclairait des rousses clartés de la lampe juchée sur l'entablement de la haute cheminée. En plein dans cette faible lumière projetée par l'abat-jour, un vieux, rabougri et chenu, le visage ravagé de rides, s'immobilisait, tout perdu dans un vieux fauteuil en rotin. Ses yeux à peine fendus erraient sur un journal largement déployé. De jeunes gars rougeauds, fortement membrés, regardaient, silencieux, les bleuâtres et imprécises volutes de fumée qui montaient de leurs grandes pipes éclaboussant l'obscurité de points rouges. Les femmes, éreintées et courbaturées, la tête dans leurs mains calleuses, les coudes sur la table, somnolaient. Une souveraine fatigue oppressait ces pacants qui maintenant s'anéantissaient avec béatitude.

Tout à coup, un frisson sillonna la face un peu blémie du vieux et avec une voix cassée qui les fit tous sursauter, les yeux égarés et inquiets :

— « Mes enfants... »

Le ton grave et inaccoutumé sur lequel il prononça ce mot aiguillonna leur inconsciente curiosité. Il s'arrêta, s'approcha de la lampe pour mieux déchiffrer les hiéroglyphes du journal. Puis il commença d'une voix usée et saccadée à leur lire la banale relation d'un terrible coup de grisou qui avait éclaté là-bas, au pays du charbon. Les morts étaient nombreux, écrasés sous les éboulements, ensevelis en la profondeur de la fosse enflammée. Il n'y avait que quelques escapés....

Le vieux, à la pénible lecture de ces infortunes imméritées, ne pouvait maîtriser son émotion ; sa gorge s'emprisonnait comme dans un étau ; les mots traînaillaient, puis tourbillonnaient à ses yeux. Ces misères étranges qu'eux les terriens ne connaissaient que vues à travers le prisme sombre de leurs intelligences endormies, lui secouaient violemment les entrailles. Lui, toujours si bénévole il n'admettait pas cela! Sa colère indignée s'exacerba et jaillit en un formidable et tumultueux juron.

Tous communiaient en une même et profonde pensée de sincère commisération. Leur fatigue s'était évanouie à la brusque révélation de ces malheurs qu'ils savaient très grands et irréparables mais que leurs cerveaux obscurcis ne saisissaient pas exactement. Et dans le soir qui s'était fait très sombre, s'envola l'essaim de leurs âmes de rustres, pleines d'une immense pitié, vers ceux de là-bas....

JOSEPH DESGENÊTS.

(*Ecrit au lendemain du coup de grisou d'Anderlues*).—*Mars, 1892.*

Cœur mort

POUR JOSEPH DESGENÊTS.

La pâle neige en la nuit douce
Descend et tournoie en mon cœur
Couvrant de sa légère mousse
Les révoltes de ma rancœur.

C'est un léger floconnement,
Une neigée aérienne
Douce et lassée infiniment,
Très blanche ouate aérienne.

Tout se perd, tout se noie et fuit
En mon cœur, sous l'albe neigée
Et nul rayon d'espoir ne luit
Dans mon âme en son gel figée.

Inquiet, en vain je me penche
Et j'explore le puits profond
De mon âme; la neige blanche
Tournoie en l'abîme sans fond.

Dans le puits noir où je me penche
La neige tournoie et s'épanche,
Et c'est la mort, la mort du cœur
Dans le poison de sa rancœur.

JEAN NOVIS.

A propos de « La Flûte à Siebel »

D'aucuns trouveront un tantinet ridicule que je vous entretienne d'un poète défunt. Parler des morts, n'est-ce pas, en littérature, causer un préjudice aux vivants? Oh! la concurrence, la lutte pour la vie, pour le coin au soleil! Et les lecteurs sont devenus si rares qu'on se les arrache vraiment, soit en dénigrant (voir les navrants interviews de J. Huret) soit en battant désespérément la grosse caisse. Les pauvres lecteurs évoquent l'*homme* entre deux âges si bien tondu par ses deux maîtresses.

La presse jeune m'a semblé très injuste à l'égard de Max Waller, n'a voulu voir en lui qu'un auteur de vers de mirliton, *qui furent évidemment composés après boire* ajoute le *Mercure de France*, qui est parfois féroce. Il est vrai de dire que Max Waller ne bûchait pas ses vers, écrivait un poème en moins d'un mois, ce que beaucoup de mes amis considèrent comme une hérésie artistique. Est-ce, mon Dieu! un si grand crime que de ne pas abolir tout à fait l'inspiration, le laisser-aller, la verve? Faut-il que toutes les œuvres de notre époque apparaissent aux générations prochaines sous le même aspect de raideur amidonnée? Oh! Je sais la recette moderne : pontifiez,

et vous serez gobé! Malheureusement, c'est trop facile. En ce moment, deux ou trois mille littérateurs tâchent d'épater l'introuvable public. C'est dommage : parmi eux, il y a de vrais talents, des perles dans beaucoup de fumier.

M. Paul Lacomblez a bien fait de publier la *Flûte à Siebel :* ce n'est pas une œuvre *embêtante.* Qu'on me pardonne ce gros mot : c'est le seul qui caractérise bien tous les petits chefs-d'œuvres qu'on nous sert aujourd'hui sous prétexte de renaissance artistique.

La poésie de Max Waller, c'est une combinaison de sentimentalité et de bonne humeur, saupoudrée de je-m'en-fichisme. Mais c'est plutôt du sourire que du rire franc : juste ce qu'il faut pour ne pas vous attrister avec de jolies désespérances, des spleens à la poudre de riz.

Voici un extrait :

Berceuse

Je suis triste, ma reine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Je suis triste, ma reine,
D'être si loin de vous.

Je vous ai vue à peine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Je vous ai vue à peine
Près du Fossé-aux-Loups.

Mon âme est pleine, pleine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Mon âme est pleine, pleine,
De vers aux rimes d'or.

Je veille, Hélène, Hélène,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Je veille, Hélène, Hélène,
C'est le lecteur qui dort.

La chose est souveraine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
La chose est souveraine
Et ça ne coûte rien.

Dors tranquille et sereine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Dors tranquille et sereine,
Dors, mon enfant, c'est pour ton bien.

Max Waller a le mérite d'avoir fondé en pleine Béotie la *Jeune Belgique*, il y a dix ans. Il a le mérite non moins grand de n'être le chef d'aucune école. De plus, il a laissé des œuvres en prose, pleines de prime-sauts de grâce et de fraîcheur. Le style élégant, spirituel, tout en joliesse ne se retrouve, chez nous, que dans les œuvrettes d'Henri Maubel, *Miette*, le conte, et la *Miette* plus jeune jouée au Molière.

G. T.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

I. Grand Théâtre.

Au moment où paraîtront ces lignes, notre théâtre aura fermé. Aussi, sachant combien peu l'on s'intéresse encore à ce qui n'est plus, ne nous occuperons-nous dans cette chronique que des deux premières qui ont clôturé notre saison théâtrale. J'ai dit le *Rêve* et le *Voyage de Suzette*.

Parlons d'abord du *Rêve*, drame lyrique, tiré du roman d'Emile Zola, musique d'Alfred Bruneau (1re représentation : Paris, Opéra-Comique, 18 juin 1891).

Nous ne ferons pas comme de certains journaux, certains chroniqueurs, qui, n'osant se prononcer sur la valeur d'une œuvre après une première audition, — ceci, fort juste, d'ailleurs, — emploient

deux colonnes d'imprimerie pour nous apprendre finalement qu'ils ne savent à quel saint se vouer et qui, — cela plus répréhensible, — après nous avoir posé quelques points d'interrogation, ne parlent jamais plus dans la suite de l'œuvre en question, soit qu'ils aient la mémoire courte, soit qu'ils se trouvent dans la position critique de l'âne de Buridan.

Nous dirons notre opinion toute franche, laissant à chacun du reste, le droit d'avoir la sienne. Et cette opinion personnelle quant au ***Rêve***, est que jamais peut-être aucun opéra nous a fait une telle impression, nous a autant intéressé que cet ouvrage d'une genèse particulière, conçu en dehors de toutes les règles, de toutes les ***exigences*** de la scène, avec un mépris absolu de tous les poncifs, cette œuvre d'un ***quelqu'un***, ayant eu une ***idée***, une ***conception***, l'ayant communiquée à tous ceux qui éprouvent le besoin de voir et d'entendre du nouveau, à tous les partisans de l'émancipation de l'art.

Nous savons bien que pour les personnes habituées aux anciens opéras, où, dans un cadre grotesque, se mouvaient chanteurs et chanteuses, venant soupirer des ***airs*** devant le pupitre du chef d'orchestre, ou lancer des cris à faire frémir le lustre, cela déroute un peu, mais il faudra s'y faire. Et puis, se demande-t-on, où sont les choristes en rang d'oignons, où les ballerines venant danser le ballet traditionnel devant le seigneur obligé de toute bonne pièce? Tout ce cartonnage a disparu. Plus que l'élément humain, vivant, plus qu'une musique ininterrompue, n'ayant rien de commun avec le « morceau », une musique soumise à la discipline du poème qui joue le rôle prépondérant.

Dans le ***Rêve***, ni airs, ni duos, ni chœurs visibles; à la cantonade seulement, des voix d'anges, des chants d'église, les cantiques d'une procession qui passe. C'est une déclamation mélodieuse, d'où se dégage un sentiment de bonté, de foi naïve, d'amour pur, donnant le souffle d'existence à la cruelle légende d'Angélique et de Félicien d'Hautecœur. Il faudrait tout citer dans l'analyse de la partition : le 1^er^ acte tout entier, ***senti*** d'un bout à l'autre, puis le tableau exquis du Clos-Marie, la procession, d'une énorme puissance d'évocation, le charme délicieux qui se dégage de cette scène de la chambre d'Angélique, où semblent planer des vols d'anges, enfin l'entrevue de l'évêque et de son fils.

Un défaut, faisant un tort énorme au poème : Pourquoi avoir supprimé le dernier tableau nous montrant Angélique se mourant dans les bras de Félicien au sortir de l'église; pourquoi, au lieu de ce dénouement si bien en rapport avec l'ensemble de l'œuvre, nous arriver avec une *fin* de conte de fées, grotesque et pot-au-feu au possible : Angélique épousa Félicien; elle vécut heureuse et eut beaucoup d'enfants. Zola, du reste, avait compris que cela ne pouvait être, que cette Angélique, faite d'un peu de vie, de beaucoup d'amour et de passion, ne savait survivre à l'accomplissement de son *rêve*, que ce rêve était sa vie, qu'achevé, elle ne pouvait plus exister. Pourquoi alors changer les intentions du poète? Pourquoi terminer par un pâté une page si admirablement écrite?

La musique du ***Rêve*** n'accuse presque pas de faiblesses; tout le drame est un, d'une homogénéité parfaite, se soutenant jusqu'au bout sans effort. Ce que l'on peut reprocher à M. Bruneau, c'est un parti pris de dissonances, évidemment né de l'horreur qu'il a de la banalité, mais qui engendrerait aussi la monotonie si l'on en abusait, tout autant que les mélodies d'autrefois.

Bref, l'auteur a selon nous brillamment réussi; il nous a donné une sensation « d'autre chose » et ce serait déjà assez pour consacrer un succès, en notre siècle de plagiaires et d'imitateurs, où toute imagination semble endormie. Ceux qui n'ont pas goûté le ***Rêve*** aujourd'hui, l'apprécieront plus tard, fatalement, lorsqu'ils se seront familiarisés avec les nouvelles écoles. Et malgré nous, nous songions à ces paroles de Berlioz, encore un incompris de ceux d'autrefois : « Il faut collectionner les pierres qu'on vous jette; elles vous serviront un jour pour votre piédestal ».

Maintenant, un mot de l'interprétation. M^lle^ Dupré a très bien rendu la figure extatique et virginale d'Angélique; M^r^ Séran a été parfait en Félicien, bien qu'il ne ressemblât pas en tous points à un blond Jésus; M^r^ Soum a fait une splendide création de l'évêque Jean d'Hautecœur; avec une autorité superbe, il a rendu ce rôle où se mêlent les sentiments du père, de l'époux et du prêtre. Moins parfaits étaient M^r^ Darras et M^me^ Gayet dans les rôles épisodiques d'Hubert et d'Hubertine.

Nous ne nous amuserons pas à parler longuement du *Voyage de Suzette*, opérette à grand spectacle, musique de Léon Vasseur (1^re^ représentation : Paris. Gaîté, 20 janvier 1890).

Constatons seulement que le public a paru prendre plaisir à la pièce, applaudissant sans réserve les animaux du jardin zoologique, les clowns, et quelquefois les acteurs. Ne voulant pas troubler la douce joie générale et n'aimant pas à être appelé grincheux, nous préférons ne souffler mot de l'œuvre même, tout en félicitant les excellents interprètes du *Voyage de Suzette*, qui ont fait de leur mieux pour faire passer une pièce absolument nulle, comme musique et livret, bien en rapport avec la période foraine que nous traversons en ce moment.

II. Théâtre Minard.

M. Fontenelle aussi, nous dit au revoir jusqu'à l'an prochain. Un reproche que l'on ne pourra jamais adresser à la troupe de Comédie française, c'est que durant l'année écoulée, son répertoire manquait de variété. Pendant le dernier mois, plusieurs nouvelles pièces ont encore été représentées : dans le genre sérieux, *Le Courrier de Lyon*, *Serge Panine;* comme vaudevilles, *Les femmes collantes*, *Trois femmes pour un mari*, — très spirituelle, cette comédie de Grenet-Dancourt, — *La Garçonnière*, *Le Voyage de Monsieur Perrichon*, puis aussi *Belle-Maman* dans laquelle, d'après l'affiche, M^me^ Wilson jouait Madame Noiret, rôle de délicatesse (?) et de haute fantaisie (??) dessiné de main de maître (???) par Victorien Sardou. A notre humble avis, il s'en faut de beaucoup que *Belle-Maman* soit le chef-d'œuvre de Sardou, bien que cette pièce ait été jouée sur toutes les scènes avec succès.

Ces dernières représentations ont été pour ainsi dire autant de soirées à bénéfice : bénéfice de M^r^ Esquier, bénéfice de M^r^ Aurès, jusqu'au bénéfice du directeur, M^r^ Fontenelle, puis encore bénéfice de M^r^ Roels, pianiste et... chef d'orchestre, lorsqu'il y avait des musiciens, ce qui arrivait rarement. Dans cette prodigalité, un seul artiste a été oublié, un des plus consciencieux cependant, toujours sur la brèche, jouant tous les rôles, un de ceux qui méritaient le plus la reconnaissance des habitués du Minard : M^r^ Delaunay.

Mais si le directeur avait jugé inutile de donner un bénéfice à ce pensionnaire, le public, lui, ne l'avait pas oublié, et dans *Trois femmes pour un mari*, il a été l'objet d'une manifestation spontanée, toute de sympathie, manifestation que M^r^ Delaunay n'oubliera pas de sitôt.

LUIGI.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Exposition Maurice Bekaert. — On abuse vraiment des expositions particulières, en notre bonne ville : elles peuvent être fort utiles, attachantes au plus haut point, mais seulement pour un peintre dont la personnalité s'affirme déjà bien nette ; mais ces assemblages d'études malhabiles, premiers bégayements d'un jeune, qu'on nous sert depuis quelque temps sont tout simplement déplorables.

Certes, M. Bekaert a beaucoup d'avenir, comme le prouve par exemple son *Corbion*, excellente symphonie de toits bleus sous la grisaille du ciel, comme le prouvent certains coins très fouillés de ses autres toiles Mais que de maladresses encore, et de négligences ! Voyez plutôt *Soleil d'Hiver*, ou *Flandre au Printemps :*

.....un paysage
Très compliqué
Où l'on voit qu'un monsieur très sage
S'est appliqué,

eût dit Musset, de cette mandarinade où l'on trouverait la matière de vingt tableaux. — Et le *Pêcheur d'Anguilles*, où par une singulière faute de perspective, notre placide Escaut tombe en Niagara derrière le cadre !

Pourtant, nous le répétons, M. Bekaert est un peintre de grand espoir, mais deux où trois de ces tableaux là auraient à eux seuls fait bien meilleure impression que ce maladroit assemblage de vingt-cinq machines. La fable montre... qu'il faut se défier des expositions particulières.

* * *

Exposition Fernand Aelman. — Peintre très correct, celui-ci, l'antipodaire du précédent. Tous les tableaux : *Poésie d'Hiver*, *Crépuscule*, etc., sont bien dessinés, bien peints, seulement, voilà, toute recherche de vérité, de vie en est exclue. On dirait d'un médaillé au salon de 1840. Il aurait certes fait les délices de nos grands pères, mais, depuis, l'art n'a pas absolument piétiné sur place, ce nous semble !

Les copies rapportées de musées étrangers, ne nous plaisent guère mieux; elles sont étriquées, maigres de touche. Est-ce là la richesse de Rembrant, le faire large et hardi de Frans Hals?

Il faut dire que les tons jaunes tombant des baies vitrées, malgré le velum, déconcerte singulièrement.

A. G. F.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les Chansons Naïves, par Paul Gérardy. En pays flamand, par A. Heins et G. Meunier.

Monsieur Paul Gérardy, le directeur de *Floréal*, la jeune et vaillante revue liégeoise, vient de faire paraître un volume de poésies intitulé *Les Chansons Naïves*. (1) C'est un nom à retenir que celui de M. Gérardy, inconnu aujourd'hui, mais qui ne tardera pas, je l'espère, à briller au premier rang des poètes belges ...

Il dit quelque part :

Oh! c'est un lied bien monotone,
Pleurant toujours les mêmes pleurs,
Chantant toujours les mêmes fleurs,
Le lied que mon âme chantonne.

Qu'il n'y ait pas une très grande variété dans les sujets de ses poésies, c'est possible; mais on ne s'en aperçoit guère tellement le charme qui s'en dégage est grand. Il y a dans ces vers, qui se ressentent un peu de l'influence de Henri Heine, quelque chose de si ineffablement doux, de si profondément mélancolique, qu'on se laisse prendre tout entier par cette musique berceuse, par la manière quelque peu éthérée dont ces choses sont dites, par la douce tristesse qui se dégage de tout cela. C'est triste;... mais c'est si joliment triste!

Ces poésies sont quelquefois comme l'évocation d'un passé mort. Elles semblent un bouquet d'edelweise ou de myosotis dont la senteur

(1) *Les Chansons Naïves* par Paul Gérardy. — Liége, des presses de *Floréal;* 3 fr·

fanée évoque des souvenirs lointains. Elles font songer aux belles châtelaines chantées dans les ballades, aux pages blonds, aux antiques châteaux des bords du Rhin ; et c'est là, qu'à la vesprée, on voudrait lire ces vers. Il me semble qu'on goûterait bien mieux tout ce qu'il y a dans cette poésie où l'auteur nous montre ce trouvère qui vient chanter « en un jardin de lys » avec, au milieu, un castel « enclos en un lac de sommeil »... Il chanta sa chanson triste et les lys et la dame écoutèrent. Mais les trois cordes de la lyre cassèrent, et les lys, et les cygnes, et la dame moururent — et le trouvère s'en alla triste et muet, « mais jamais plus il ne chanta ». — C'est un rien, mais c'est si gentiment dit. A citer encore *La Princesse Naïve*, *Chansons*, *Nuit d'Hiver*.

Ailleurs, le poète nous chante ses pleurs, ses souffrances, son ennui. Et ces sentiments sont si délicatement exprimés qu'on croirait entendre des murmures d'une voix très douce. Et toujours cette même note mélancolique. A lire : « *A la dérive*, » « *A l'Endormie*, » et surtout deux poésies que je regrette de ne pouvoir transcrire ici : « *Les Baisers* » et « *Elle* ».

Dans la seconde partie de son livre, intitulée *Les Croix*, il y a une teinte de mysticisme qui ajoute encore au charme qu'on éprouve. Que le poète nous montre ces grandes croix avec de « petits bondieux de cuivre », les croix solitaires des carrefours ou celles plantées le long des chemins déserts, les croix des cimetières, ou cette tour qui « sommeille du sommeil des croix », jamais on ne trouve une note macabre, mais c'est la toujours même impression d'infinie tristesse qu'on perçoit.....

Et après avoir relu *Les Chansons Naïves*, je me suis répété ce que disait M. Emile Faguet à propos de *Beauté*, le tout récent volume de vers de M. Eugène Hollande, un jeune poète aussi : «....Voilà les bons moments du bibliographe, ceux qui le consolent de beaucoup d'autres, ceux où il salue, avec un petit tremblement intérieur, une espérance....

* * *

Je suis persuadé que la plupart des Gantois qui ont coutume de se rendre aux villes de bains pour s'y griser de *flirt*, pour s'y étourdir dans les plaisirs faciles, ou bien qui s'en vont là-bas, dans le pays qu'il est de bon ton d'avoir vu, ne connaissent pas du tout,

ou du moins presque pas, les environs de leur ville. Et cependant ils ont là, à deux pas, des coins très jolis, des points de vue très pittoresques dont de bonne foi ils ignorent complètement l'existence. Espérons que le livre que MM. A. Heins et G. Meunier viennent de faire paraître (1) aura un tantinet raison de leur apathique indifférence.

M. A. Heins a réuni qnelques croquis très finement et très délicatement faits qu'il a dû prendre pendant ses courses vagabondes à travers la Flandre. Il nous conduit tantôt le long de l'Escaut ou de la Lys, roulant tranquillement leurs eaux bleutées entre leurs berges fleuries, et passant près de ces charmants villages flamands, Afsné, Dickelvenne, Gavre, Appels, Tamise; — tantôt c'est le nord de la Flandre, le pays d'Eecloo et le pays de Waas « aux renflements sablonneux » qu'il nous montre; — c'est ensuite cette Zélande si proprette et si caractéristique; — c'est encore Ypres et ses environs; — c'est enfin le plateau central de la Flandre, un peu plus vallonné déjà que le reste du pays, arrosé par un adorable ruisselet dont les eaux semblent murmurer une douce complainte entre les taillis qui longent ses bords, la Zwalm « de si douce poésie en son argentine clarté »....

Le très personnel et très délicat talent de M. Heins a su, dans cette série de croquis, faire revivre d'une façon très exacte quelques sites pleins de poésie, empreints d'une fraîcheur et d'un charme très pénétrants. Et quand on a eu parcouru cette centaine de pages on se prend à dire comme les enfants, après une histoire qui les a captivés : Encore!... C'est que ces croquis suggèrent invinciblement en vous des réminiscences de journées ensoleillées passées à la campagne, alors que le printemps a à peine mis au bout des branches les chatons verts ou jaunes des bourgeons; — c'est que tout cela vous remet en mémoire ces rêveries dans les sapinières qui fleurent bon, — ou bien encore ces délicieuses flâneries le long des ruisseaux clapotant, sous les bouleaux au fût lamé d'argent, au feuillage dentelé que fait vibrer la brise roulant en elle des parfums, du soleil, de la gaîté....

(1) *En pays flamand*, par A. Heins et G. Meunier. — Gand, Ad. Hoste; petit in.-8°.

Tout le monde connait le talent de M. Heins. Aussi l'on ne doutera pas du cachet très artistique qu'il a su donner à son livre.

M. Georges Meunier a contribué aussi au succès que *En pays flamand* aura certainement. Il a développé si je puis dire, et rattaché les différents croquis par quelques notes, concises il est vrai, mais d'une grande précision et d'une grande clarté. P. H.

DEUX CONFÉRENCES

Au Cercle Artistique et Littéraire. — L'autre soir, Mr Gustave Frédérix donnait une conférence qui comptera dans ses intéressantes annales, conférence remarquable en ce seul sens que l'*influent folliculaire de l'Indépendance* n'a point fulminé contre les *jeunes*. Il y aurait cependant eu moyen d'intercaler ci et là quelques unes de ces petites tirades toujours les mêmes et de dire sa râtelée à ces *jeunes impertinents*. Sans doute Mr Frédérix était en belle humeur et il a su refouler son ire dédaigneuse : nous le remercions au nom de ceux que son talent aurait pu escarbouiller. Le sujet de la Conférence, « Pages inédites du roman de Georges Sand et d'Alfred de Musset » offrait l'incommensurable avantage d'avoir été souvent fois déjà mis à contribution. Mr Frédérix l'a traité, à grand renfort de feuillets, d'une façon assez intéressante mais point du tout originale.

24 mars 1892.

Au même Cercle notre collaborateur Maurice Desombiaux a donné devant le public tout effaré d'entendre parler d'une littérature belge qu'il ne soupçonnait pas une conférence pour nous extrêmement intéressante. Le sujet : « *Les lettres belges contemporaines* » a été soigneusement traité, d'Octave Pirmez, De Coster, C. Lemonnier et Waller à la Jeune Belgique actuelle : Giraud, Verhaeren, Eekhoud, Demolder, Krains, V. Gille, Gilkin, etc. Le conférencier a insisté avec beaucoup de raison sur le caractère *national* de tous ces écrivains. Nous aurions voulu entendre M. Desombiaux étudier plus particulièrement ces écrivains, ces vrais artistes, en faire jaillir la personnalité devant ce public toujours prêt à critiquer les innovations — sans les connaître — et les œuvres — sans les lire — des jeunes. M. Desombiaux a exposé très franchement ses idées, ce dont nous le félicitons sincèrement. J. D.

29 mars 1892.

TABLETTES

A travers les Revues

Quelle floraison de jolies choses en ces nombreuses jeunes Revues! Et tout d'abord, souhaitons la bienvenue au MOUVEMENT LITTÉRAIRE que viennent de fonder à Bruxelles Fernand Roussel, Raymond Nyst et Léon Donnay. — Dans les 1rs nos fraternisent jeunes et anciens.

Puis viennent LA JEUNE BELGIQUE (n° de février et n° de mars) toujours très substantielle avec les noms : Em. Verhaeren, Alb. Arnay, G. Stevens, Eug. Demolder, André Fontainas, Iwan Gilkin. LA REVUE MODERNE (février) contient beaucoup de bonnes proses et de bons vers de même que le MAGASIN LITTÉRAIRE (février) où nous relevons « *Le Larcin des Mages,* » conte mystique d'H. Hoornaert. Dans la REVUE GÉNÉRALE (mars) un article intéressant d'Henry Bordeaux sur P. Bourget. Au MERCURE DE FRANCE (mars) sommaire comme toujours très chargé avec les noms de Gaston Danville, Remy de Gourmont, G. Albert-Aurier etc. A lire dans la REVUE UNIVERSITAIRE (février) un article de « Louis Varlez : *Les Homestead exemption acts* ». De la REVUE INDÉPENDANTE nous signalons un article original de C. Mauclair sur le *Barrésisme*. La jeune revue FLORÉAL a un second n° très bon; au sommaire les noms d'H de Régnier, F. Séverin, Ad. Hardy, C. Delchevalerie, Edmond Rassenfosse.

L'ERMITAGE nous arrive avec des vers et proses de ses ermites habituels : Remy de Gourmont, H. Mazel, René Tardivaux, A. Saint-Paul et CHIMÈRE, toujours aussi alerte, intéressante avec la suite de l'étude de son rédacteur P. Redonnel sur *le Socialisme intégral* de B. Malon et les vers d'Aug. Vierset, C. Frappart. P. Dévoluy. La LIBRE CRITIQUE nous annonce un nouveau n° exceptionnel de Pâques. Cette vaillante revue ne chôme guère. Enfin beaucoup d'autres encore que nous ne pouvons que citer faute de place : LE SILLON, LE SYLPHE, LA REVUE BELGE, ROUEN ARTISTE, LA FRANCE MODERNE, LA REVUE ROSE, LE COIN DU FEU, LE MÉPHISTO, LA CROISADE, LE BLUET.

CHANTECLER.

Petites Nouvelles

L'article de notre collaborateur Hubert Krains était composé quand les « *Entretiens politiques et littéraires* » ont publié une lettre de la sœur d'Arthur Rimbaud d'après laquelle l'auteur des *Illuminations* serait mort dans un hôpital de Marseille, après avoir vécu plusieurs années en Afrique.

Ci-dessous, pour l'insigne esbaubissement de nos lecteurs, la profonde admiration des snobs et la plus grande édification des générations futures, le programme, pour l'année 1893, du Concours *littéraire* de l'Académie Royale de Belgique :

Première question. — « Faire l'histoire de *l'architecture* qui florissait en Belgique pendant le cours du XV^e^ siècle et au commencement du XVI^e^, architecture qui a donné naissance à tant d'édifices civils remarquables, tels que halles, hôtels de ville, beffrois, siéges de corporations, de justice, etc.

« Décrire le caractère et l'origine de l'architecture de cette période, *avec dessins et croquis à l'appui.* »

Deuxième question. — « Apprécier le rôle de *la gravure* en taille douce, depuis les derniers perfectionnements de la photographie, et indiquer celui qu'elle peut être appelée à jouer dans l'avenir. »

Troisième question. — « Quel est le rôle réservé à *la peinture* dans son association avec l'architecture et la sculpture, comme éléments de la décoration des édifices?

« Déterminer l'influence de cette association sur le développement général des arts plastiques ».

Quatrième question. — « Faire, au point de vue *musical*, l'histoire de la chanson mondaine, française et flamande, à une seule voix, dans les provinces belges depuis le XI^e^ siècle jusqu'à nos jours ».

Bureaux de vente du RÉVEIL :

GAND. — Ad. Hoste, rue des Champs, 49.
Librairie Universelle, rue Courte du Jour.
Mme Otte, rue de Flandre.
BRUXELLES. — Office de Publicité, rue de la Madeleine.
LIÉGE. — D'Heur, rue Pont d'Ile.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES :

LE BLUET. — M — Rue Croix des Petits Champs, Paris.
LE CHASSEUR DE CHEVELURES — B.M — Rue Vézelay, 15, Paris.
CHIMÈRE. — M — Cours Gambetta, 52, Montpellier.
LA CROISADE. — M — Rue Mexico, 19, Le Hâvre.
L'ERMITAGE. — M — Rue de Varennes, 26, Paris.
FLORÉAL. — M — Rue St. Rémy, 22, Liége.
LA FRANCE MODERNE. — B.M — Faubourg du Nord, 15, Marseille.
LA JEUNE BELGIQUE. — M — Rue Potagère, 64, Bruxelles.
LA LIBRE CRITIQUE. — H — Rue Souveraine, 37, Bruxelles.
LE MAGASIN LITTÉRAIRE. — M — Rue Haut-Port, 52, Gand.
LE MÉPHISTO. — H — Rue du Lombard, 28, Anvers.
LE MERCURE DE FRANCE. — M — Rue de l'Échaudé-St-Germain, 15, Paris.
LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE. — B.M — Rue des Minimes, 13, Bruxelles.
LE MOUVEMENT SOCIAL. — B. M. — Maison du Peuple, Bruxelles.
LA REVUE BELGE. — B.M — Place de la Station, 10, Louvain.
LA REVUE BLANCHE. — M — { Rue des Martyrs, 19, Paris. / Rue de l'Ouest, 74, Liége.
LA REVUE GÉNÉRALE. — M — Rue Treurenberg, 16, Bruxelles.
LA REVUE INDÉPENDANTE. — M — Rue des Pyramides. 12, Paris.
LA REVUE MODERNE. — M — Rue Ordener, 96, Paris.
LA REVUE ROSE. — H — Place du Théâtre, 12, Liége.
LA REVUE UNIVERSITAIRE. — M — Rue d'Anderlecht, St Gilles.
ROUEN-ARTISTE. — Rue Grand-Pont, 4, Rouen.
LE SILLON. — M — Rue de Chabrol, 31, Paris.
LE SYLPHE. — M — Rue de la Gare, 2, Voiron (Isère).
LA SYRINX. — M. — Rue Lacépède 27, Aix (Provence).

M = Mensuel.
B.M = Bi-Mensuel.
H = Hebdomadaire.

Deuxième Année — N° 5 MAI 1892

LE RÉVEIL

Revue mensuelle de Littérature & d'Art

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANCAIS

SOMMAIRE

Camille Lemonnier .	*La Fin des Bourgeois.*
Charles Frappart . .	*Les Princesses.*
Tristan Klingsor . .	*Cantilène pour ma bonne Dame la Lune.*
Léon Lucy-Mar . . .	*Très ancienne Chanson.*
Charles Delchevalerie	*Les Ingénus.*
Carlos du Fay . . .	*Pierrot triste.*
Jean Novis	*La Promenade des Princesses.*
Léon Lucy-Mar . . .	*Instantanés.*
Géo Mauvère. . . .	*Aux Étoiles!*
Georges Marlow . .	*Souvenance.*
Frédéric Friche. . .	*Le Serment du Christ.*

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Hubert Stiernet . .	G. Eekhoud : *Cycle Patibulaire.*
	F. Roussel : *Le Jardin de l'Ame.*
Joseph Desgenêts . .	C. Lemonnier : *Dames de Volupté.*
Rodrigue Sérasquier .	M. Elskamp : *Dominical.*
Maurice Desombiaux .	*M. Franz Melchers.*

Tablettes

Abonnement : Belgique, un an 5 francs. (Pour l'étranger, le port en sus).

Le Numéro : 50 centimes.

Rédaction : Rue de Flandre, 71, GAND.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Gand, imp. à vapeur F. Meyer-Van Loo, rue de Flandre, 66.

LE RÉVEIL

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE & D'ART

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Edm. Deffernez, Ch. Delchevalerie, Eugène Demolder, Joseph Desgenêts, Maurice Desombiaux, Pierre Devoluy, Carlos du Fay, Charles Frappart, Frédéric Friche, Valère Gille, Arnold Goffin, Pierre Hancart, José Hennebicq, Gustave Kahn, Tristan Klingsor, Hubert Krains, Alfred Lavachery, Camille Lemonnier, Léon Lucy-Mar, Paul M., Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Géo Mauvère, Francis Nautet, Jean Novis, Paul Redonnel, Georges Rodenbach, Fernand Roussel, Rodrigue Sérasquier, Fernand Séverin, Charles Sluyts, Hubert Stiernet, Georges Touchard, Louis Véhenne, Auguste Vierset, Adolphe Westermann, etc.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Les collaborateurs sont responsables de leurs articles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la rédaction.

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser à la rédaction.

BOITE AUX LETTRES.

E. H. Gand. — Vos envois seront examinés.

E. D. Bruxelles. — Sommes très impatients de voir s'accomplir votre promesse.

G. K. Bruxelles. — Idem.

F. R. Bruxelles. — Prose passera prochainement. Ne pouvons — bien à regret — vous accorder ce que vous demandez (compte-rendu).

V. G. Bruxelles. — Regrettons beaucoup mais vers parvenus trop tard pour paraître en ce fascicule. Ce sera pour juin.

P. M. Bruxelles. — Ne songez-vous plus au Réveil?

L. L. Beauvais. — Merci ; avons reçu envois qui seront examinés sous peu.

C. N. Paris. — Vers non insérables dans le Réveil. Vos « Noces d'Or » sont d'une naïveté par trop baroque.

J. D.

N° Supplément au de Mai du *Réveil*

Frontispice de M. NESTOR OUTER, destiné à

LA LIBRE CRITIQUE

REVUE D'ART ET DE LITTÉRATURE

La Fin des Bourgeois[1]

Une après-midi, le valet de pied vint lui passer la carte de madame Fléchet.

— Comment! C'est donc vous, ma chère, dit-elle aussitôt que celle-ci entra. Mon mari m'en a conté de belles sur vous!

Madame Fléchet, qui avançait la main, éprouva une subite gène à cette voix un peu haute, très musicale, où personne n'eût pu remarquer la moindre altération et qui était bien la voix dont madame Rassenfosse l'avait toujours accueillie. C'était, en effet, le timbre habituel de sa voix, mais avec une nuance indéfinissable, la différence du tintement d'un cristal étanche avec un cristal mouillé, la légère matité du ton d'un bronze frappé sur la partie où a subsisté une paille. Une extrême surexcitation nerveuse, à l'idée que peut-être elle allait se rencontrer avec son amant, sensibilisait madame Fléchet, et, en développant jusqu'à l'aigu la vibratilité de ses perceptions, l'assimilait elle-même à un métal acoustique où retentissaient les plus tenues menuités du son. Dans son trouble, elle ne s'aperçut pas si madame Rassenfosse avait serré la main qu'elle avançait, mais toutes deux manœuvrèrent comme si cette formalité préliminaire avait été accomplie, comme si ni l'un ni l'autre n'avait plus à s'inquiéter de l'empressement ou de l'ennui de leurs mains à à se joindre.

---

(1) Camille Lemonnier veut bien nous communiquer cet extrait de son prochain livre *La Fin des Bourgeois* (éditeur Dentu.)

— Et peut-on savoir? demanda madame Fléchet en souriant.

— Mais il paraîtrait que M. Fléchet vous a tout simplement enlevée comme on enlève une jeune fille qu'on ne pourrait pas avoir autrement, une jeune fille avec qui l'on aurait quelque empêchement, et... Enfin, c'est très drôle, je vous assure que j'ai beaucoup ri.

— Eh bien, c'est la vérité pure, ma chère. A cela près que j'avais depuis longtemps envie de revoir Rome et que j'ai choisi le moment où M. Fléchet en avait envie aussi.

— Tenez, fit Sarah, très sérieuse, vous allez bien vous moquer de moi, mais j'ai cru que c'était surtout vous... Oui, ce départ précipité, sans en rien dire à personne, pas même à vos meilleurs amies, et j'en suis une, n'est-il pas vrai? Ce départ comme on fuit un ennui, une peine de cœur...

Elle insista sur le mot. Madame Fléchet cessa une seconde de s'observer. Elle partit d'un éclat de rire un peu précipité, et sans regarder madame Rassenfosse :

— Comment! vous avez réellement pu croire que je me dérobais à une peine de ce genre?

— Oh! une minute seulement, le temps de réfléchir que ma bonne Mathilde est bien la dernière personne à qui on puisse prêter une aventure où le cœur serait en jeu.

— A la bonne heure! Vous me connaîtriez bien peu.

— Aussi, vous voyez, je me rends à l'évidence. Mais le cœur par moments se comporte si singulièrement! Tenez, il s'est passé une histoire bien amusante. Vous allez voir qu'on ne peut pas toujours se fier aux apparences, même quand il s'agit d'une femme tout à fait au-dessus du soupçon. Une de nos amies, je ne veux pas dire son nom pour vous laisser le plaisir de le deviner, une de nos amies avait une liaison, une liaison très cachée... Apparemment elle se persuade encore qu'elle seule et l'homme avec qui elle s'oubliait, sont au courant de cette petite intrigue. Eh bien, figurez-vous, elle eut un jour avec son amant une scène, une scène qui se termina par des larmes. Cela peut arriver à toutes les femmes... Mais voici où le récit devient piquant, elle donna à son amant le mouchoir où elle avait pleuré, la pauvre petite. L'amant, bien oublieux, ou peut-être indifférent à ce gage touchant... Mais, qu'avez-vous, ma chère? Vous êtes toute pâle, voulez-vous que j'appelle?

— Non, continuez, je vous prie. C'est bien intéressant.

— L'amant donc laissa tomber le mouchoir de sa poche. Et savez-vous qui le ramassa? Vous ne soupçonneriez jamais. Ce fut sa femme, oui, sa propre femme. Or, le mouchoir, écoutez-moi bien, avait une initiale. Ah, ma chère, cela soit dit pour vous comme pour nous toutes, ne laissons jamais s'égarer des mouchoirs à notre chiffre. Ce mouchoir était marqué d'un...

Madame Fléchet fit mentalement le signe de la croix, pensa :

— Mon Dieu! prenez en pitié la pauvre pécheresse.

— Mais dites donc vous-même que vous savez que c'est un M, cria tout à coup madame Rassenfosse hors d'elle-même, ravagée par cette colère amassée pendant deux semaines et dont, avec des hoquets rauques dans la voix et un geste de main qui battait l'air autour d'elle, elle lui soufflait le vent au visage. Et tenez, les voilà, vos larmes, le voilà, cet odieux chiffon! reprit-elle en tirant de son corsage le mouchoir et en le lui jetant en travers des joues. Je l'ai gardé là, il ne m'a pas quittée. Ah! vous êtes la voleuse des maris de vos amies, madame la prude et la mangeuse d'hosties... Eh bien, le Dieu que vous mêlez à vos saletés cette fois n'a pas voulu être votre complice, il a permis que ce fût moi qui vous mis le nez dans votre abjection. Prenez-le donc, reniflez-le, ce mouchoir : c'est l'odeur de ma haine que vous y sentirez.

Madame Fléchet se courba profondément.

— Adieu, madame. C'est Dieu ici que je crains le plus, dit-elle.

— Oui, sortez, mais pas avant que je vous aie vidé mon cœur.

La fille des plèbes aux tignasses gluantes subitement reparut dans le vomissement de ses injures. Tendre et faible, Mathilde, en s'effaçant devant la bourrèle qui, pas à pas, dans ce calvaire de la profondeur d'une pièce à franchir, la fustigeait d'épines et de lanières trempées aux plus âcres fiels, fut indéniablement la seule des deux qui, malgré et peut-être à cause de la faute, resta la femme dans cette scène cruelle où l'autre jusqu'au bout se déchaîna en toutes les furies réunies. Elle s'humilia, n'émit nulle parole, pâle et froide comme un corps de qui, pour un sacrifice, le cœur a roulé. Courbée, figure de pénitente traînant la coule et la capuce, elle crut subir la main visible dont le suprême punisseur la poussait hors de la maison outragée. Elle continua à marcher jusqu'à la poignée

d'argent sculpté figurant aux panneaux de la porte le caprice joli d'une néréide, s'y appuya plutôt qu'elle ne la faisait jouer. Madame Rassenfosse alors poussa le bouton d'une sonnerie, un valet parut.

— Chassez cette femme!

Madame Fléchet s'était élancée. Mais sous l'insulte qui publiquement l'assimilait à une larronne et le doigt rigide qui l'expulsait, elle sentit toute force d'abandonner. L'agonie silla, les affres montèrent, la baignèrent. Elle se pendit à la rampe de l'escalier, gémissante :

— Madame, j'ai deux enfants.

— Et moi un mari.

Elle se raidit, essaya de descendre droite, manqua trébucher dans sa robe. Sarah, penchée de toute sa taille, rafraîchie, détendue, la regardait s'enfoncer entre les bronzes et les émaux des paliers.

Madame Fléchet trouva à la porte son coupé, s'y jeta, vaincue, toute morte. Le bruit des roues ensuite décroissait; son roulement au loin, pour la juive aux écoutes, tout à coup avait l'air, en le broyant, de passer sur le cœur qu'il emportait. Subitement, derrière les portes et les tentures, le fait se représenta; elle perçut la vision des corps noués, les mépris froids de l'adultère, le double parjure. Que tout désormais les aliénât, cela n'en avait pas moins été. Ce fut comme si la faute toute fraîche se révélait pour la première fois. Elle s'abattit dans un fauteuil, des cris aux dents, la lie d'une ivresse mal cuvée. Oh! la misérable! elle n'a rien dit, elle ne s'est pas même défendue! Alors c'était bien la vérité toute entière! Et je ne l'ai pas prise à la gorge!

Elle se leva, alla dépendre un miroir; mais la jaune image aux yeux en clous, aux lèvres rèches et bleues, l'effraya; la glace s'effrita contre le mur.

— Assez! assez! je suis trop laide... C'est encore elle que je revois à travers moi... Et je ne veux pas, je ne veux pas... Il faut chasser cela comme je l'ai chassée, cette femme odieuse... Et qu'il ne sache rien, qu'il me retrouve souriante, heureuse! Oui, voilà le problème!

Toute sa volonté, elle la concentra à ne plus penser, à chercher l'oubli dans les coussins, sans mouvement, sans regards. Malgré tout, les ferments se réveillèrent, elle fut prise d'une crise de désespoir.

— Je ne peux pas... Ah! ce cœur rouge sous nos peaux brunes... Leur cœur, à elles, les filles du Dieu pâle, est laité.

A bout, elle sonna sa femme de chambre et se mit au lit. Une migraine, un mal de toute sa vie, d'affreux pincements électriques lui durèrent deux jours; elle se cloîtra, éteinte, lointaine, se refusant à voir le médecin, se condamnant surtout pour son mari.

Madame Fléchet, elle, après un trajet dont elle n'eut pas même le soupçon, tassée dans un coin du coupé, des hoquets dans la gorge, de rauques sanglots qui, avec des saccades et des gémissements de poulie remontant des seaux du fond d'un puits, avaient l'air aussi de s'exténuer à tirer les larmes des citernes de sa douleur. — Madame Fléchet s'était retrouvée à la porte des Quadrant. Le stoppement de la voiture brusquement, en arrêtant net ce tourbillon de poussière et de bruit où elle roulait, lui restitua le sens. Elle s'aperçut, arrachant à la pointe des dents la peau de son gant, dans une totale inconscience d'abord de la maison où on la descendait. La silhouette du valet de pied se dessina sur la vitre, la portière s'ouvrit, elle reconnut l'hôtel des Quadrant. Alors elle se souvint. Son cocher, en démarrant de chez les Rassenfosse, avait suivi l'itinéraire qu'elle-même lui avait fixé pour les visites de cette après-midi. Elle s'épouvanta à l'idée d'affronter un visage humain. Comme le domestique continuait à maintenir la portière ouverte, elle lui dit rapidement :

— J'ai changé d'idée. Menez-moi à l'église des Carmes.

Ensuite la pensée que Dieu lui-même, en lui suggérant de se réfugier en sa miséricorde, entendait délivrer son âme captive des frénésies et de la mauvaise douleur, l'effleura, l'imprégna, finit par s'incorporer aux entrailles vives de sa foi chrétienne. Elle pénétra sous la nef avec une ardeur de pénitence et de mortification; elle cessa d'être la femme qu'une autre venait de chasser ignominieusement et qui saigne par ses plaies d'orgueil, pour ressusciter l'humble pécheresse, fléchie sons la montagne de ses opprobres, s'en venant aux piscines de la divine Charité implorer l'ondoiement et les grâces baptismales du pardon. Madame Fléchet s'agenouilla à l'ombre d'un pilier. Elle vit le Christ souffrant pour l'abomination du péché, elle vit les épines et les clous, elle soupçonna que chaque turpitude des hommes ravivait les blessures de la Croix. Sa propre iniquité lui

semblait sans limites; elle avait péché de toutes les manières, par l'acte et par la pensée; elle avait épuisé le mensonge et la ruse; elle avait été traître envers Dieu et la créature de tout l'éperdûment de son être, de toute l'exaspération de son vouloir. Avec des délectations immenses, avec de vertigineuses blandices, supérieures (elle se l'avouait) à la douceur de son état de pureté antérieur, elle avait assumé les souillures de l'adultère et plongé aux bourbes de la perdition. Elle s'accabla, resta là prostrée, les épaules cassées, comme le marbre écorné des statues sépultuaires, toute ramassée dans le geste dont elle parut refouler au fond de sa chair mal repentante le regret des voluptés exécrables. Mais, à présent qu'elle les avait évoqués, les effrénements des soifs de la caresse et du baiser, ils ne s'en allaient plus, persistaient en images lascives, couraient en frissons aux papilles de sa peau, l'enlaçaient, comme une tentation diabolique, de torves lianes frétillantes où, encore une fois, défaillait la pauvreté de son remords.

Elle eut recours à la confession, fit demander un des Pères; elle n'osa réclamer celui de qui déjà, dans une autre crise de son triste amour, elle avait reçu les conseils spirituels. La honte pour ces aveux de la mauvaise conscience endurcie, retombée au mal, replongée aux dégoûtantes sentines une première fois détergiées par l'absolution, l'eût jugulée, lui eût scellé les lèvres, devant cette oreille tendue où le torrent de ses fautes, en se déversant, eût remué les cailloux de ses perversités antérieures. Au contraire, avec un directeur nouveau, elle s'octroyait les immunités d'une sorte de noviciat dans le mal, évitait les justes blâmes pour de commodes récidives. Elle parla avec la sincérité du repentir, demanda au Père des forces pour réintégrer l'honnête devoir. Il suspecta l'aloi d'un repentir trop exalté pour être durable.

— Votre douleur, je le crains, ma sœur, n'a point sa source en Dieu. J'y discerne la présence des ferments humains. C'est votre propre souffrance, la peine de votre orgueil châtié que vous pleurez à travers vos offenses envers le Seigneur. Je ne puis vous accorder la rémission. Revenez me voir après la pénitence que je vais vous imposer.

— Dieu se retire de moi, pensa-t-elle, puisqu'il me refuse le pardon, puisque je ne puis séparer ma douleur personnelle de la seule que je devrais ressentir.

Elle resta près d'une demi-heure encore en prières. La nuit tombait quand elle sortit. Elle aperçut un bureau de télégraphe, tout repentir la quitta, elle roula de nouveau au péché, expédia cette dépêche à l'adresse du secrétaire d'Eudoxe : « M. Fléchet prie instamment M. Rassenfosse de lui consacrer un instant ce soir. »

. . . . . .

CAMILLE LEMONNIER.

Les princesses

Les princesses d'amour et d'âme liliale,
— Ce soir venu mourir au parterre des Rêves —
Chantent plaintivement, de leurs douces voix pâles,
Les guerriers triomphants qu'ont ennoblis les glaives.

Leurs douces voix d'enfants pleurent dans les silences,
Tandis que sur les lacs, les cygnes nonchalants
Traînent, vers le sommeil des calmes indolences,
Le deuil des rires vains et des baisers dolents.

Des luths tristes hélas! à leurs voix sororales
Unissent la candeur d'angéliques paroles,
Pour quels regrets amers d'époques nuptiales
Ou quels sons oubliés d'amoureuses paroles?

Quels nimbes d'éternels songes d'apothéoses
Cerclent leurs cheveux blonds d'un azur virginal?
O les héros sont morts dans le sommeil des roses
Et les cygnes au loin ont dit leur chant fatal.

C'était un lent prélude aux frêles mélopées
Que les princesses ont chantées toutes en chœur,
Vers l'aube à jamais voir semer ses mélopées
Sur les lacs ingénus aux vagues de langueur.

O princesses d'amour et d'âme liliale,
Et celles d'autrefois que je n'aimerai plus,
Je veux mêler ma voix à vos voix sororales,
Et pleurer des amours que je ne verrai plus.

CHARLES FRAPPART.

Cantilène pour ma bonne Dame la Lune

O ma bonne Dame la Lune, qui passes
dans le Soir, comme une Reine de clarté,
aie pitié de moi. Car mon Ame en est lasse

des Chemins effrayants et des neiges tristes,
ô ma Dame la Lune, aie pitié de moi —
— Or n'est-ce un doux Vendangeur avec un thyrse,

aux longs cheveux bleus, aux mains pleines de grappes
d'or, qui rêve si cajoleur par les cieux? —
ô ma bonne Dame la Lune, ô ma Dame

de la Désespérance, je suis si Pauvre
que tu vas me laisser, dis, voler un peu
de Songe à ta robe lumineuse et mauve?

Et n'entends-tu les Pages de la Folie
caracoler sur les royaux palefrois
avec les Princesses mortes et pâlies?

C'est un Soir au Val d'Enfer; des fleurs magiques
constellent l'immense manteau de la Nuit,
et l'air s'emplit d'incantations magiques.

Mais Toi, ma Dame la Lune, Toi, si lente
et si enjôleuse, pourquoi, pourquoi donc
as-tu l'air ainsi tout en deuil et dolente,

ô ma Dame tant merveilleuse et sereine,
quelle fauve Sorcière a donc accroché
à tes épaules transparentes de Reine,

cette fatidique traîne de lumière
qui se baigne en mon Ame frangée de soir,
comme dans un lac étrange de lumière?

TRISTAN KLINGSOR.

Très ancienne chanson

A Mlle JEANNE L.

Nous allions, muets, sous les branches.
Elle avait des dentelles blanches
Sur sa jupe aux volants étroits.
Elle me dit : « L'herbe est humide,
On n'y pourrait rêver, je crois. »
Et tandis que son rire éclatait dans le bois,
Moi, qui la suivais, tout timide,
Je ne voyais point, trop candide,
Dans ses yeux un éclair rapide,
Et des tremblements dans sa voix!

Nous allions, muets, près de l'onde
D'un grand fleuve, où sa tête blonde
Se reflétait en longs traits d'or...
Elle me dit : « L'ombre est tardive,
On ne pourrait dormir encor! » —
Et tandis que son rire exquis prenait essor,
Moi, qui marchais près de la rive,
Confus, trouble d'elle si vive,
Je ne l'aperçus point pensive,
Je ne la vis point,... et j'eus tort...

Nous allions, muets, vers la grille
Du vieux manoir où sa famille
L'appelait aux versets du soir...
Elle me dit : « La nuit s'avance;
L'ombre est propice aux mots d'espoir! »
Et tandis qu'un sourire endormait son œil noir,
Moi qui, fou! gardais le silence,
Je ne sentais point, — ô démence! —
Trembler sa main dans l'espérance
D'un bonheur que j'étais sans voir!

LÉON LUCY-MAR.

Les Ingénus

Au peintre AUG. DONNAY.

Ils étaient nés dans la forêt. Tout un long temps de vie ils avaient erré par les halliers sombres, et leur âme si vide et peureuse parmi la ténèbre, se désolait maintenant. Car vraiment elle était inquiète et lasse, soupçonnant des choses inconnues, d'ensanglanter ses pieds aux cailloux, de se rompre les genoux aux racines et de frissonner aux cris lointains des bêtes.

Hallucinés vaguement d'ils ne savaient quelle prescience de lumière, ils allaient ainsi, par la nuit muette de leur songe, et sans le savoir, les ingénus se rapprochaient de la lisière. Comme ils marchaient à tâtons, le plus jeune tout à coup poussa un cri : tous levèrent la tête et leur âme de misère s'éblouit soudain. Car au loin, entre les troncs au loin, une clarté sommeillait dans la mousse. C'était une miraculeuse clarté de calme songe, une discrète brume d'or, une douceur irréelle et flottante, l'enchantement émané sans doute de quelque œuf de lumière qu'une fée avait perdu là. Et nul rayon n'aiguisait sa flèche vers leurs prunelles, une onde plutôt se propageait, onctueuse et lactée, roulant son flot divin jusqu'en leurs yeux émerveillés. — Les ingénus cependant étaient tombés à genoux sans s'en apercevoir.

Puis se relevant en tumulte, et laissant éclater une liesse populaire, ils coururent maintenant, sans nul souci des obstacles, vers la lueur surnaturelle. Et courant ainsi, leurs yeux s'emplissaient du mirage, et des balbutiements ivres s'échappaient d'entre leurs lèvres. Ils sautaient et dansaient en chantant et courant, les pauvres! Et ainsi ils s'exaltaient à la curée, et rompaient tous obstacles avec le courage de ceux-là qui ont un but.

Or, il arriva que, sautant plus haut que les autres, le plus jeune tout à coup aperçut la cause du miracle. Il eut un cri blessé que répercuta la gorge de ses frères, et sans plus courir et se traînant presque, ils advinrent piteusement vers la lumière.

Car elle n'était point féerique. Un pli du vallon se déroulant sous leurs pas, montrait à présent leur joie fauchée. Un sentier proche dévalait entre les feuillées, où, sa vieille lanterne de travers fichée sur un poteau morne, un bon vieux réverbère des routes wallonnes veillait placide. Et la mince flamme clignotait innocemment, dont le leurre avait tiré du hallier natal les lamentables ingénus.

Eux se tenaient immobiles, les bras pendants qui s'étaient tendus en oraison, les yeux vidés du reflet illusoire, dans une douleur ahurie. — Et sans savoir, muets, lents et seuls, le cœur gonflé, l'âme maintenant meurtrie et courbée à toujours, ils s'enfoncèrent, sous la fraîcheur des sombres feuillages, au plus profond des gorges anciennes.

CHARLES DELCHEVALERIE.

Pierrot triste

Pierrot semble triste ce soir,
Perché sur une branche morte;
Sous la hantise d'un spleen noir
Il geint de douloureuse sorte.

Tenant sa lanterne à la main,
Insoucieux du clair de lune,
Pierrot a perdu son chemin
Et pleure au sein de la nuit brune;

Et son visage ablafardi
Laisse égoutter en neige fine,
Sous l'écho d'un lointain minuit,
Quelques pleurs laiteux de farine.

CARLOS DU FAY.

La Promenade des Princesses

Sous le ciel de printemps les petites Princesses
Déambulent par le mystère du jardin
Tout fleuri d'un immense ton incarnadin.
Le baiser du soleil dore la soie de leurs tresses.

A leur approche les gerbes de roses se penchent,
Et s'incline, rêvant, la langueur des grands lys.
Un suave parfum embaume les sentiers fleuris
Et sourient les fleurs, que leur teint blanc plus blanches.

Un calme de couvent, parfumé de douceur
Flotte sur le jardin où les pâles Princesses
Ecoutent en rêvant les chansons de leur cœur,
Effeuillent les jasmins qui décorent leurs tresses.

Une frêle voix d'oiseau module sa chanson,
Assemblage subtil de trilles et d'arpèges...
On dirait un sanglot de flûte... Blancs cortèges
De grands vols de ramiers passent à l'horizon...

* * *

Dans le jour qui se meurt les Petites Princesses
Parcourent à pas lents le mystère du parc;
Leur sourit un Amour qui ajuste son arc...

Le baiser du soleil couchant dore leurs tresses.

JEAN NOVIS.

Instantanés

A Mademoiselle JEANNE L.

C'est sur le sable d'or d'une plage où trop de choses miroitent, — des bambins qui s'amusent auprès des flots dormeurs. Jambes nues, et dans une joie profonde, ils creusent, de leurs mains roses et de leurs palettes claires, dans le sol plein de rayons, des canaux et des golfes, que l'onde emplit, limpide avec un petit clapotement. Ils rient; et leurs dents irradient à leurs lèvres des lueurs liliales, — et l'éclair charmant de leurs voix s'envole sur l'immensité de l'océan, comme un chant perlé de fauvettes sur l'or bruissant d'une moisson blonde. C'est une paix exquise et radieuse, quelque chose d'infiniment doux et rêveur, l'adorable tableau d'une très grande, mais très mignonne faiblesse, auprès d'une très grande, mais très calme puissance : la force dormante auprès de la débile enfance!

* * *

C'est sur le bord vert d'une rivière tranquille, à l'heure où le soleil, dans une rougeur sanglante, s'enfuit là-bas, sous l'horizon tout rouge, avec une effrayante lenteur — comme une colossale tête coupée, qui saignerait, teignant de flammes sa chevelure,... et suspendue en l'espace, — sinistre et radieuse!

Assis dans la mousse humide et roussie, impassibles et immobiles ainsi que des statues, deux hommes pêchent, leurs lignes parallèlement tendues, leur regard fixé sur le bouchon rouge qui flotte —

ayant, très identiques et selon l'ordre, à côté d'eux l'étain cuivré de la boîte aux appats, — vieilles boîtes à sardines ou boîtes à conserves, inmanquablement destinées à cet usage. Et seule, à de rares instants, selon que la brise l'apporte à la nature qui s'endort, et fort au loin, une note de rossignol en une ramure assombrie...

* * *

Au profond du bois, dans l'herbe haute et touffue, que coupe l'onde silencieuse d'un ruisseau rêveur, des restes de repas champêtre : une bouteille, une serviette étendue, très blanche et des débris de pain et de poulet froid, avec deux verres et un panier d'osier gisant plus loin, lié de rubans roses... Point de ciel. Seule, une épaisse feuillée; et sur tout cela, l'ombre discrète des sapins et des hêtres, la liane grisâtre des noisetiers et des vignes sauvages, tout enlacée de lierre... Sous des buissons plus sombres, dans cette paix immuable des forêts, parfois montent des bruits étranges et troublants, comme une becquetée d'oisels au sommet des branches ou la chanson des oiseaux dans les nids. Et, malgré la haute graminée et le gazon qui pousse, géant, dans la verdeur exquise des petits sentiers, étendus doucement dans l'ombre, les joues enflammées et les pieds enlacés, deux adorables petites pantouffles blanches, auprès de deux souliers vernis dont les lacets rougeoient... se taisent deux amoureux, elle, charmante et friponne, lui, très ardent et très brun, — composant en la chasteté des ramilles, le poème de la vie, avec la chanson calme du soir qui tombe, et — pour miroir — l'onde immobile, écoutante peut-être, du ruisseau, glace au cadre d'émeraude, où se réfléchiront tantôt les blonds cheveux défaits et les jupes claires envolées!

LÉON LUCY-MAR.

Aux Étoiles!

Si tu vois l'aube qui se lève,
Sache que c'est comme un décor
Pour la floraison de ton Rêve;

Ta Belle aux yeux de Labrador
Ne l'aime pas seulement femme,
Elle est l'aile de ton essor;

Comme est une amour qui se pâme
Le prisme rose du réveil
Sur l'azur idéal de l'âme,

Et comme est un pavois vermeil
L'Art en vain battu des désastres,
D'où tu contemples le Soleil
Avec une auréole d'astres!

GÉO MAUVÈRE.

Souvenance

Petites vieilles inutiles
Faites du feu de vos passés...
Grégoire Le Roy.

A IWAN GILKIN.

Est-ce une voix d'amour qui pleure,
Une voix d'Enfant oubliée,
Est-ce un rève qui se défleure
En mon âme pacifiée?...

Très doucement la voix frissonne
Telle une ancienne cantilène
S'effeuillant en un soir d'automne
Aux lèvres d'une pâle Reine...

Mon âme lasse aux mains si frêles
Berce la voix énigmatique,
La voix pleine de chanterelles,
Comme un petit enfant phtisique...

Elle n'a plus la souvenance
De celle qui l'a murmurée
Aux doux lointains de son enfance
O la bien aimée ignorée!

Car tant de fleurs se sont fanées
D'avoir trop aimé sa dolence...
Et tant de pleurs et tant d'années,
Ont clos ses yeux dans du silence.

GEORGES MARLOW.

Le Serment du Christ

d'après JOSÉ ZORILLA, poète espagnol).

Quand, l'an mil quatre-vingt, don Alphonse, avec l'aide
Du Ciel, sur les païens eût reconquis Tolède,
Et rendu son église au culte du Seigneur,
Voulant récompenser, par un insigne honneur,
Don Pèdre, un des plus fiers parmi ses capitaines,
Duc d'Alarçon, comptant ses aïeux par centaines,
Dont jamais on ne vit reculer le pennon, —
— Il lui donna la ville à garder en son nom.
Certes, l'honneur était grand, la tâche était dure,
Car, de l'Andalousie et de l'Estramadure,
De Badajoz, d'Alméria, de Téruel,
Comme un vol de gerfauts, le noir essaim cruel
Des Maures Sévillans et des Almoravides
S'abattaient sur Tolède avec des cris avides,

Et, voyant ce trésor échapper à leurs mains,
Fous de rage, crispés en efforts surhumains,
Se meurtrissaient les poings à gravir les murailles.
Mais Don Pèdre leur fit de telles funérailles,
Qu'Aben-Abed, leur Roi, dût implorer la paix.
Comme l'orient dore un crépuscule épais,
L'aube du Cid montait, joyeuse, au Ciel d'Espagne.
Déjà, vers Tortosa, Bivar tenait campagne.
Le Cid au nord, Pèdre au midi, tous deux semblaient,
Tant leurs glaives brandis aux cieux étincelaient,
Deux archanges vengeurs foudroyant le Rebelle.
L'Espagne s'éveillait, plus vaillante et plus belle.

Lorsque Don Pèdre allait par la ville, le soir,
Sans cortège, et sur les remparts venait s'asseoir,
Doux et pensif, et simple ainsi qu'un ancien sage,
Les femmes étalaient des fleurs sur son passage,
Dans l'acclamation des vivats triomphants. —
— Parfois il s'arrêtait pour sourire aux enfants,
Et, patient, de tous accueillant les suppliques,
Il dictait ses arrêts sur les places publiques,
Disant à la justice un palais vicieux,
Et qu'il la fallait rendre à la face des cieux.

Or, un jour, une femme à ses genoux se jette :

Venge moi de Diègo! Pitié pour ta sujette!
Devant le Christ, de m'épouser il fit serment.
Je l'aimais — ah! j'étais folle — il fut mon amant.
Tout à l'heure — pourquoi ne m'avoir pas tuée!
Il m'a frappée, ainsi qu'une prostituée,
Et m'a fait chasser par sa meute et ses valets!

— Femme, — dit Pèdre, avant de rentrer au palais
Entre vous j'aurai fait justice — Qu'on l'amène!

Et Diègo, revenant de chasse en son domaine,
Parût, ayant en main le cor et les épieux.

— Est-il vrai, Don Diègo, dit le juge pieux,
Qu'à cette femme tu promis le mariage?

— Non! —

— Femme, quelle preuve as-tu, quel témoignage?

Que Monseigneur le Christ daigne être mon témoin,
Dit-elle — nul humain n'était là, mais, de loin,
Le Christ de la Véga, penché sur la colline,
Nous regardait, à l'heure où le soleil décline
Derrière le gibet où son corps est cloué!

Grave, le juge dit :

— Que Dieu trois fois loué
Daigne à ce tribunal prononcer la sentence!
Malgré qu'il soit fort loin, et que l'heure s'avance,
Humbles, nous souvenant du sang qu'il nous légua,
Nous irons implorer le Christ de la Véga —
— Bien que d'un tel secours, femme, tu sois indigne —
— De nous témoigner, par un miraculeux signe,
Si tu dis vrai — Mais si ta bouche a blasphémé,
Si le Christ, invoqué, demeure inanimé,
Ne crois pas que mon cœur s'émeuve et s'amollisse,
Et que rien, sache-le, te dérobe au supplice
Que ton horrible sacrilège a mérité!

Et la femme reprit :

— J'ai dit la vérité.

Alors, Pèdre marcha vers la place, hors des portes,
Où, dans l'or du couchant, croisé de ronces mortes,
Le Christ agonisait au bois noir de la croix.

Là, pliant les genoux, il dit :

— ô Roi des Rois,
Fils de Dieu, devant qui tout orgueil s'humilie,
Qui vidas le calice amer jusqu'à la lie,
Toi qui mourus pour nous sauver, toi qui voulus,
En t'offrant sous la double espèce à tes élus,
Multiplier pour nous ton martyre sur terre! —
Jésus, qui pardonnas à la femme adultère,

Toi que Judas vendit pour trente sous d'argent,
Daigne abaisser vers nous un regard indulgent;
Et, comme tu connais notre humaine faiblesse,
Notre erreur, si ton esprit divin nous délaisse,
Dis nous s'il est vrai — Christ, ne sois pas offensé! —
— Qu'à cette femme, ici, Diégo s'est fiancé.
Seigneur, exauce-nous, car nos cœurs te vénèrent.

— Or, les coins transperçant les bras du Christ tombèrent,
Et, pour donner serment, d'un effort décloué,
Le Christ martyr au ciel leva son poing troué.

FRÉDÉRIC FRICHE.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

GEORGES EEKHOUD. — Cycle patibulaire.

Ce sont ici peut-être les plus purs joyaux de G. Eekhoud. En cette œuvre de vie intense, à travers cette langue ferme, aussi saine que les manants râblés et les appétissantes femelles qu'elle choie, s'entendent bruire, comme si elles tombaient sur des fers chauds, les larmes des souffrances aimées. Jamais, nous n'avons senti l'âme de l'écrivain plus près de nous qu'en cette large caresse attendrissante enveloppant, sans fausse honte, la terre patriale. Ses haines si hautes et ses robustes tendresses, font à G. Eekhoud une attitude prestigieuse de prêtre officiant vêtu de foi qui impose et de véritable douleur qui touche.

C'est un bonheur et une légitime fierté de suivre l'admirable développement de ce talent qui puise tous ses sucs en un sol si riche et si nôtre! Une sincérité au jet franc et continu; le culte des rustres bellement primitifs et libres, culte qui domine tout, qui va jusqu'à supporter l'idée du partage d'amour et qui ne permet la possession de la citadine aimée qu'en compensation d'une acte imaginaire d'expiation, ce culte à qui « pour s'exalter jusqu'au paroxysme,

il suffit de se représenter le pire approbre dont la foule réprouvée accablerait ses élus » ; en un mot, les sentiments intégraux qui, dès toujours, nous ont signalé ce grand cœur, vibrent plus juvéniles que jamais. Et cet art, si attachant déjà, ne s'est-il point enrichi d'une note nouvelle, plus intime? Ce dernier ouvrage ne s'éclaire-t-il pas d'un jour un peu inattendu? Ne nous révèle-t-il pas un côté rêveur, triste de l'autrefois des affections qui nous surprend agréablement? Cet art, sans nul doute, s'est affiné ; l'expression vise plus à l'analyse de la pensée, à la notation de la nuance et j'imagine le labeur cette fois plus voluptueusement douloureux.

Les deux premiers contes — on pourrait dire poèmes — constituent une espèce de vestibule qui nous conduit au cycle patibulaire proprement dit. Il ne faut pas voir dans cette disposition une précaution à l'adresse des lecteurs farouches, l'écrivain n'est ni coutumier, ni capable de tels artifices. Il accorde plutôt sa lyre; il a conscience de la rudesse de sa tâche, il sonne des alliés, masse ses forces avant l'attaque, et cet appel au passé, le *Jardin*, cette résurrection nostalgigue d'heures incomprises n'a point d'autre signification. *Partialité* le convainc instinctivement qu'ils sont dignes du sacrifice, puisqu'ils sont de sa race, ceux pour le rachat desquels il va crucifier son cœur, qu'il vengera des ignominies imméritées, dont il criera bien haut les crimes de liberté, de lèse-salauderie bourgeoise, et les martyres inouis qui les transfigureront et les auréoleront comme des saints.

La revue commence de ceux qui se régénéreront au contact d'une symphatie fraternelle et noble, des insoumis de toutes sortes : voici *Hiep-Hioup!* ce vivant symbole du mépris pour les embrigadés, pour quiconque charge sa liberté du moindre galon; voilà *Gentillie* qui dédaigne, pour le contrebandier dont elle remplace le chien tué au métier, « Cierge-de-Neuvaine » et sa fortune. Nous arrivons au carrefour hanté par les effrayantes *Croix processionnaires* « auxquelles l'humeur nomade et réfractaire des bougres enfouis s'est communiquée par une vertu diabolique », et la promenade continue par l'inoubliable visite au *Moulin-Horloge* qui « broie aux infâmes le pain de l'expiation ». C'est le tableau du moulin de Merxplas où les détenus attelés à une roue horizontale font l'office de moteur : ce morceau achevé, d'inspiration dantesque, épand des frissons qui

secouent les plus sceptiques; dès lors, quoi que nous entreprenions, toutes nos heures, comme celles du romancier, sonnent au cadran de la Malchance!

L'œuvre de réhabilitation, de rédemption s'accomplit pendant la montée au calvaire, stigmatisant les conventionnels abaissements : Jakké Overmaat ne rachète point son péché originel par sa passion et c'est dans un sanglot que nous achevons l'exclamation interrompue par la balle du garde; le brave Sander est bien près d'être ridicule à côté de l'héroïque maîtresse de Kriel Pintloon, la sueur des « las d'aller » qui ahanent sous la meule « est plus lamentable que les larmes de vierge »; et voilà qu'au murmure de la sadique chanson de gueux : *Blanchelive... Blanchelivette!*, la grande dame cuirassée « de superbe et de majesté », vaincue par le charme de la canaille, s'offre au dénicheur matinal, « au pouilleux de bonne mine, au frétillant nourrain des funestes viviers » :

« Viens, je serai ta femelle expiatoire, ton instrument de représailles, ton amour rédempteur, ton extrême-onction! »

La série sera complète avec l'histoire extraordinaire du lancier, selon le vers de Tristan Corbière,

Pur à force d'avoir purgé tous les dégouts.

Sortant de ce dédale saturé d'odeurs fortes des vagabonds, les yeux oublieux du soleil, habitués aux guenilles couleur de misère trouées de membres pourtant jeunes et vigoureux, quelle aberration nous suggère le regret de ce milieu d'impitoyable tristesse? Mais, cette tristesse qui noie l'espérance, alimente la charité et rend meilleur: nous sommes étonnés de rester le regard cloué avec amour au regard d'agonie d'un infâme entre les infâmes et de ne sentir en nous que l'immense pardon dont le Christ expirant enrichit le monde.

Tel est l'effet de la lecture de *Cycle patibulaire*.

L'âme remplie d'une profonde gratitude et d'une réelle admiriation, nous nous inclinons devant l'homme qui pense et qui écrit de tels livres.

Fernand Roussel. — Le Jardin de l'Ame (*).

Ce livre est d'une charme mélancolique et ce nous est un réel plaisir que de nous reporter dans *ses limbes* pour préciser nos impressions.

L'agonie d'un rêve transparaît dans l'œuvre, mais les différentes phases qu'on y observe rassurent : ce n'est point le suicide d'une âme qui se prépare, c'est sa transformation. Les désirs crucifiés aux nefs des chapelles sont émaciés de trop longue attente, non victimes de l'ordinaire et décevante réalisation. La résignation cache mal un très timide vouloir, on la sent presque contrainte et prête à se reprendre. Le poète chante de magnifiques funérailles à des candeurs qui vivent malgré elles-mêmes. Ne se trompe-t-il pas, quand il pense qu'*il pleure doucement de l'ombre sur son âme?* N'est-ce point sous une trop grande abondance de flocons de neige, que son cœur étouffe? Tout le long des poèmes, comme une jeune vierge anémique, une innocence se traîne qui se lamente de subsister. Partout murmure le chant plaintif du « cœur qui se fâne d'être penché sur son rêve » un chant d'attente naïvement désolé que traduit le dernier tercet des *Nymphes d'or :*

Je berce mon cœur comme la mer une voile
Aux soupirs de mes vers de magie et d'amour
Où pleure le souhait d'un idéal séjour.

Le *Jardin de l'Ame* déroule des plaines de langueur où s'aperçoit çà et là une tendre pousse d'espoir. Vienne le soleil, et, bien sûr, la végétation lèvera magiquement et transformera les aspects. Telle qu'elle est, l'œuvre conserve une belle unité supérieure que certaines pièces, — *La Veillée*, par exemple, une des mieux venues cependant à notre sens, — tentent de rompre. Quelques vers sonnent à notre oreille comme des essais de fanfaronnades et si nous aimons l'aveu :

Je succombe souvent du fardeau d'espérer,

(*) Malines. — L. & A. Godenne, Editeurs.

sans mettre aucunement en doute la sincérité du poète, nous avouons qu'il ne nous convainc pas, quand il s'écrie :

Je ne sais plus aimer et je ne puis plus croire.

En dépit de lui, l'atmosphère reste bleuâtre, pâle, doucement souffrante de ce manque d'une audace qu'il désire, et l'appel au péché, au « mal consolant », cet appel même qui doit sortir du plus vrai du cœur, est exempt de perversité. Le poète fait penser, en cet instant, aux forçats de Dostoïevski, lesquels condamnés à une peine relativement légère, commettent avec préméditation un meurtre horrible rien que pour *changer leur situation*.

Souvent notre lecture nous a ramené la même illusion, et pourquoi ne pas la dire? Nous nous sommes vu tout à coup au milieu d'une troupe de syrènes enchanteresses. C'est que les piécettes débutent par une forte pensée d'amour, de révolte, d'espoir : puis, les vers s'envaguent, se dissipent en une fumée mystique et blanche, décevante pourtant en son attrait si étrange. Nous n'entendons point plaisanter, mais, fixer un élément de la manière de M. Roussel.

Il nous souvient de quelqu'un qui prétendit découvrir la caractéristique de l'art d'un écrivain dans le mot qui se rencontre le plus souvent sous sa plume. C'est une théorie peu soutenable sans doute; elle nous revient pourtant à l'esprit en ce cas. La lyre de M. Roussel est *douce*, *frêle*, excessivement *frêle;* les souffrances qu'elle pleure se guérissent par de nombreux remèdes; bientôt l'âme de l'écrivain gravira l'escalier « du tremblant échafaud de son rêve d'enfance » et ses chants pour être plus amers n'en seront que plus beaux.

M. Roussel sacrifie peu aux formules nouvelles. S'il se rapproche de telle école, c'est plus par le fond que par la forme.

Le *Jardin de l'Ame* est d'un art très pur et très personnel.

HUBERT STIERNET.

Camille Lemonnier. — Dames de Volupté (*).

La dilection particulière et raisonnée que nous avions pour le Lemonnier des courts récits, des petits contes où, nous semble-t-il, transparait mieux la vigueur de l'exécution que dans ses œuvres de plus considérable étendue, s'avère une nouvelle fois à la lecture du dernier volume qu'il vient de nous donner. Nous retrouvons là le viril et infatigable artiste du *Mort* et du *Mâle*, avec un peu moins de brutalité, un peu plus de mystère.

Très souvent la nature essentiellement artiste de Lemonnier s'est laissée entraîner à des débauches de couleurs et de descriptions qui atténuent, croyons-nous, l'intensité expressive au lieu de la fortifier. Cependant nous reconnaissons que sa prodigieuse plume a toujours été dédaigneuse des effets vulgaires et ne s'est jamais égarée dans les descriptions boursouflées de détails concrets où se noient les écrivains naturalistes. Etant poète, Lemonnier tient — vanité dont nous nous rejouissons — à le montrer et c'est alors qu'il s'abandonne à cette poésie picturale, souvent d'un extrême lyrisme et aussi d'une remarquable virtuosité.

Le volume *Dames de Volupté* — titre *suggestif* s'il en fût pour employer le mot si souvente fois mis à contribution en ces derniers temps — diffère de la plupart des nombreuses œuvres précédentes. Lemonnier s'y montre l'artiste raffiné qu'il a toujours été mais avec plus de réserve et avec une certaine dématérialisation.

Plusieurs de ces courts récits et contes peuvent être placés parmi les plus belles pages de l'écrivain. Il en est quelques uns où l'impression jaillit avec beaucoup de netteté et de force *(La Belle Impéria, L'Inconnu, La Haine dans l'Amour)*; d'autres comme *Le Corps de Christ* où la terreur irraisonnée des paysans simples et croyants prostrés en l'attente de l'heure de la mort du Christ est puissamment rendue mais où se perçoit une vague accointance avec la manière de Maeterlinck *(Intruse)*.

Telle qu'elle est, cette dernière œuvre ne doit pas être rangée parmi les moins bonnes de Lemonnier.

Joseph Desgenêts.

(*) *Paris*, Albert Savine, éditeur

Max Elskamp. — **Dominical.**

Max Elskamp est un des vaillants qui ont essayé, en fondant à Anvers une Association pour l'Art, de combattre l'indifférence générale qui accueille en cette ville toute manifestation artistique.

« Et c'était comme si le monde, secouant l'ancien cilice, se vêtait de la blanche robe des églises. » Voilà l'épigraphe de son livre. Le poète, ses illusions évanouies, ses bons jours enfuis, abandonne son ancienne vie, pour aller vivre celle des longs dimanches en les petites villes mélancoliques :

Expiant son illusion,
mon âme des bons jours enfuis,
dans ses chapelles d'onction,
de dimanches s'est éjouie,

au for d'une petite ville....
. . . . . .
mon âme,....
s'en revient pour aller en blanc
avec les enfants des dimanches.

En les poèmes « *de Joie,* » l'auteur évoque l'existence qu'il mène en ces petites cités désertes.... C'est le matin :

Et la ville de mes mille âmes,
dormez-vous, dormez-vous?

Allons « Frère Jacques, sonnez matines!.. » et aussitôt les bonnes gens trottent, trottent, « en quête de messes, »

...dans les rues et les ruelles
Où sonnent, fraîches, les chapelles,

les coquettes et mystérieuses chapelles en lesquelles, devant leurs tridents de laiton où achèvent de se consumer les lumignons fumeux, s'assoupissent, « aux litanies de la Vierge immaculée, » les béguines marchandes de cierges.

Ailleurs le poète nous montre les petites vieilles, filant le rouet en leurs chambrettes ensoleillées :

Et s'ébrouant
rouets rouant,
Les rouets au matin des vieilles,
leur font s'éjouir les oreilles
d'un bruit rouant
et s'ébrouant.

Et en les interminables après-midi, « vierges d'attente et de martyre, au gril vert des persiennes lasses, » femmes « amantes d'aimer » et jeunes filles

Cristallisent rouge aux fenêtres
— appeaux naïvement enfants —
leur cœur sous les tabliers blancs,
et tels des rideaux aux fenêtres.

Enfin, dans « *de Soir* » nous retrouvons la monotonie des soirées hivernales, où, pour tuer le temps,

dans le rituel doux des lampes

les doigts s'occupent à des ouvrages qui n'avancent guère....

La voilà toute entière, la vie désolée qu'est allée vivre le poète « expiant son illusion, » la vie pleine d'étrange tristesse et monotone, des cités engourdies « où les cloches pleurent en le silence des tours, où les pieux béguinages et les recluses endorment leur existence, abîmés en l'extase religieuse. » —

Les meilleures parties de *Dominical* sont : *de Joie* et *de Soir.* — *d'Anciennement transposé* contient une bonne pièce, la quatrième :

Maçons très-doux, prenez la neige
pour mortier, et n'oubliez point
les bonnes madones aux coins
des ruelles où sont les miens;
maçons très-doux, prenez la neige....

Mais la plus charmante de tout le volume est, à mon avis, *de Joie IV.*

Le vers de M. Elskamp est musical, assez facile, mais de sens parfois trop obscur. Voilà le seul reproche que je lui fasse. Et j'aime à croire que tous les fins lettrés apprécieront fort *Dominical :* c'est déjà l'œuvre d'un poète de talent et d'avenir, d'un véritable artiste.

RODRIGUE SÉRASQUIER.

M. Franz Melchers

Totalement inconnu, il y a quelques mois, voilà que s'est révelé M. Franz Melchers, peintre d'une grâce exquise, d'un charme inexprimable de soir et de rève et la saison des salons qui ne nous avait pas donné de nouveau régal s'est terminée par un met inattendu, d'une saveur rare et délicieuse.

C'était cependant une timide exposition que celle-là, dans une petite salle mal éclairée du *Cercle des Arts et de la Presse*. On eut dit vraiment que le jeune artiste avait à peine osé présenter son œuvre au public ou qu'il ne se livrait qu'à regret.

Il fallait tripoter les cadres, les tourner du côté de la fenêtre vers un mauvais jour d'hiver pour évaluer la somme considérable d'art contenue dans ces tableaux.

M. Melchers aurait eu véritablement mauvaise grâce à laisser ignorer plus longtemps ces toiles des artistes pour qui c'est une fête de voir s'épanouir une nouvelle fleur dans les parterres du Beau, pour qui c'est une grande joie de pouvoir prédire à un jeune généralement entouré de malveillance, un brillant avenir, de saluer un talent qui se lève comme une aurore et que l'on verra un jour briller d'un éclat splendide et triomphant.

Quoique M. Franz Melchers ne soit pas encore débarrassé complètement, dans certaines parties de son exposition, de l'influence de maîtres qu'il a sans doute beaucoup admiré et qui l'ont peut être aidé à voir clair en lui-même, il s'affirme d'une personnalité très caractéristique et d'une originalité réelle.

Ne croyez pas qu'il a raclé la toujours même guitare des innombrables barbouilleurs à l'huile, ne croyez pas davantage qu'une question de procédé a triomphé chez lui et constitue son unique mérite. Il n'en est rien.

C'est un poète amoureux de la couleur et qui s'en sert avec la même sobriété, la même naïveté, la même religion qu'un primitif et c'est un exemple de plus pour tous ceux qui tourmentent leur

pinceau, leur palette et leur talent à vouloir donner des effets qu'il n'est pas en leur puissance d'atteindre, pour tous ceux dont le style tarabiscoté couvre mal une niaiserie et une indigence lamentable.

M. Melchers possède de plus un dessin d'une sûreté et d'une habileté extraordinaires.

Il m'a été donné de voir dans ses cartons toutes les études auxquelles il s'est livré depuis qu'il a pris en main un fusain pour noircir le papier de figures, de torses, de corps, de paysages et de toutes sortes de choses fantastiques et je ne me suis plus étonné, alors, de la netteté, du caractère de ses lignes qui avaient été fort remarquées dans l'exposition au *Cercle des Arts et de la Presse.*

Celui-là a du fond, celui-là a de la base et là-dessus il pourra bâtir de durables édifices.

Il me tarde de parler enfin de l'intellectualité de l'artiste, révélée par la féerie de ses tableaux.

Quel mystère de crépuscule dans cette *Solitude* aux bocages où l'on plonge les yeux pour en pénétrer la vie et la profondeur dans les bosquets dont la verdure s'assombrit, tandis que saignent de l'agonie du jour le ciel, le bassin et le grand jet d'eau gazouilleur, et de quelle tragique impression cette couleur répandue par l'astre qui a disparu derrière les arbres et la colline! Quelle âme s'est donc mêlée aux tons dans leur passage de la palette à la toile?

Et ce coin de province : une place bordée d'arbres, des maisons à pignons, des maisons recueillies et la tour d'église qui les domine et les bénit, lorsque se lève pâle, la lune éclairant le cadran de l'horloge, dans quelle tranquille petite ville de Hollande a-t-il donc placé sa ferveur?

Et encore cette *Promenade* au paysage de légende, au paysage paradisiaque pour le rêve, où deux tendres femmes langoureuses se promènent près d'un ruisselet où se sont certainement mirées des fées blondes et roses.

Et il faut bien les citer tous, les fleurs de *Là-bas*, le soir de *Gel*, ce lac de *Nocturne*, et *Langueur*, tous d'une morbide étrangeté et cette *Marée basse*, avec son ciel violet, sa mer immense, et son énorme bâteau devant la proue noire duquel tournent en chantant sur le sable une ronde de petites zélandaises, d'exquises et toutes petites zélandaises.

Les vendeuses de fleurs à Londres, *Blanc et roux*, un *Portrait* et *Laus Veneris* témoignant tous de cette profonde science de dessin dont j'ai parlé plus haut terminent cette exposition dont se souviendront longtemps ceux qui ont eu la bonne fortune de la visiter.

MAURICE DESOMBIAUX.

Bruxelles.

TABLETTES

A travers les Revues

Il était une fois une *bleue revue*, qui publiait de la prose faible, mais faible comme une poitrinaire agonisante! Charitablement, je conseillai au Monsieur qui la manipule de soigner sa prose, le Monsieur se fâcha tout rouge, et quinze jours plus tard, vlan! nous attrapions un épluchage en règle du RÉVEIL. Parmi ses nombreux défauts, le dit épluchage comptait celui de préconiser une faute envers les règles les plus élémentaires de la prosodie : je tirai le Monsieur de son erreur, le renvoyant au traité de versification *par lui recommandé*. Pour nous punir, au numéro suivant le Monsieur ne conseillait plus la lecture du RÉVEIL.... là!... ce mois-ci il ne nous a pas même envoyé sa revue.... là!... Ça nous apprendra!....

En voilà des enfantillages, Mr Cilwa! Si vous avez quelque chose sur le cœur, confessez-vous dans LE BLUET ou écrivez-moi ça : il vaut mieux répondre que de rester le bec dans l'eau! —

A lire dans CHIMÈRE de Germinal, une lettre ouverte de P. Dévoluy à Jules Bois, une ballade de Paul Redonnel, des vers de Géo Mauvère. Cette intéressante revue publie des « *Courriers* » qui tiennent ses lecteurs au courant de toutes les manifestations artistiques et littéraires de quelque importance qui se font à l'étranger : voilà une fort bonne idée. —

Dans FLORÉAL (Mars) nous remarquons « *Le Val flétri* » par Ch[e] Bronne, des vers de A. Arnay, et Alb. Thonnar. — Pas reçu le n° d'Avril. —

LA JEUNE BELGIQUE, toujours substantielle contient d'excellentes proses lyriques d'Arnold Goffin, des Poèmes de Fern. Séverin, des chansons populaires russes traduites par L. Wallner, et un article d'Iwan Gilkin sur « *Le Canard Sauvage* » d'Henrik Ibsen. —

LA LIBRE CRITIQUE, qui annonce un nouveau n° spécial pour le 15 Mai, donne le 10 Avril, un article sur *la Réaction spiritualiste*, par Ed. Baes. —

LE MAGASIN LITTÉRAIRE renferme des vers d'E. Périer et par M. A. Dutry une intéressante étude : *Pastel et les Pastellistes* qui vient de paraître en brochure. —

LE MERCURE DE FRANCE s'occupe de la littérature néerlandaise et publie un extrait de « *Sensations de Littérature et d'Art,* » volume de M. Byvanck (en préparation), et une prose, avec traduction, de M. Frans Grens, rédacteur du NIEUWE GIDS. Outre cela, le beau sommaire coutumier.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE, (23 Mars). Fern. Roussel nous parle d'Arthur Rimbaud; en outre, des vers de José Hennebicq et A. Dupont. Le n° du 8 Avril nous arrive avec un fragment de « *La Fin des Bourgeois,* » une prose exquise d'Henry Maubel, des vers de de Régnier et de Verhaeren. —

LE MOUVEMENT SOCIAL, nouveau venu, publie du Lemonnier et du G. Eekhoud. —

LA REVUE BELGE, de M. Tilman : c'est faible cela, notre oncle, très faible, les vers surtout! En voilà de la littérature de caramels et de mirlitons! Ecoutez-moi ces alexandrins, signés du doux nom de Camille Natal, (il s'agit d'un poijète qui a cassé sa pipe, Ch. Potvin ou Jef Casteleyn probablement) :

Quand sur le front glacé sont mises des couronnes,
Ses trois enfants chéris lui réclament du pain;
Et leurs cris et leurs pleurs augmentent son chagrin...

Mais Monsieur Camille, voulez-vous bien cesser d'écrire des choses pareilles : vous allez dégoûter les gens paisibles de devenir poètes ! Comment, après leur mort encore on vient en miaulant leur réclamer du pain, *ce qui augmente leur chagrin !!!* « *Celle-là est d'un caviar !* » dirait un parisien ; et puis, quel chien de métier !

Mais dites, notre bon oncle, vous qui fulminez contre les Jeune-Belgique, n'est-ce pas au moins « décadent, » cela, que *d'augmenter le chagrin d'un mort ?!?!....*

Dans La Revue Blanche (Février) un article de Maurice Barrès ; en Mars, un conte de Ch. Sluyts et des vers d'H. de Régnier.

La Revue Générale nous offre : « *L'homme dans Hugo* » par F. Loise, et des extraits du « *Cœur* » de Ch. Fuster.

En La Revue Indépendante, nous relevons un article sur Joséphin Péladan, par Mce Balzagette et des documents concernant le procès intenté à Monsieur Georges Bonnamour.

A signaler en La Revue Moderne du 25 Mars, des vers de Ch. Fuster. — No du 10 Avril excellent : « *Pâques* » par Ch. Bourget, un monologue d'A. Lénéka, une étude sur G. Nadaud, des vers de Fuster et une très remarquable « *Ballade lyrique* » d'Eug. Tavernier.

Signalons encore Rouen Artiste qui biographie Paul Harel ; La Syrinx, remplie de jolis vers de MM. Ardisson, Souchon, P. Dévoluy, Léon Leclère, etc. ; Le Sillon qui publie « *La légende de gente Avrille* » par J. Lanty, « *Le Violon* » par Art. Bernède, et en vers : « *J'aime aller à pas lents* », d'Aug. Cheylach, « *Grief Parlement* » de J. Bonnet ; Le Coin du Feu avec du Fuster, qui se multiplie décidément ; Le Méphisto et Le Baudet, humoristique et charivarique.

Nous n'avons point reçu : Le Chasseur de chevelures ; La Croisade, ohé, les croisés ! L'Ermitage, ohé, les ermites ! La France Moderne (journal intermittent ?) ; La Revue Universitaire, Le Sylphe ; enfin Floréal et Le Bluet (pour rappel). Prière de réparer ces oublis.

Chantecler.

Prière de lire en notre précédent fascicule, page 106 (Anabase de Paul Redonnel), *qu'elle trouvait trop souvent calmé* au lieu de *qu'elle trouvait calme trop souvent.*

Nous rendrons compte en notre prochain no de l'intéressante exposition que vient d'ouvrir, en la rotonde de l'Université, l'*Union des Artistes des Flandres.*

Bureaux de vente du RÉVEIL :

GAND. — Ad. Hoste, rue des Champs, 49.
Librairie Universelle, rue Courte du Jour.
Mme Otte, rue de Flandre.
BRUXELLES. — Office de Publicité, rue de la Madeleine.
LIÉGE. — D'Heur, rue Pont d'Ile.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES :

LE BLUET. — M — Rue Croix des Petits Champs, Paris.
LE CHASSEUR DE CHEVELURES — B.M — Rue Vézelay, 15, Paris.
CHIMÈRE. — M — Cours Gambetta, 52, Montpellier.
LE COIN DU FEU. — M — Rue Neuve, 25, Verviers.
LE COURRIER ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE. — H — Rue de Provence, 5, Paris.
LA CROISADE. — M — Rue Mexico, 19, Le Hâvre.
L'ERMITAGE. — M — Rue de Varennes, 26, Paris.
FLORÉAL. — M — Rue St. Rémy, 22, Liége.
LA FRANCE MODERNE. — B.M — Faubourg du Nord, 15, Marseille.
LA JEUNE BELGIQUE. — M — Rue Potagère, 64, Bruxelles.
LA LIBRE CRITIQUE. — H — Rue Souveraine, 37, Bruxelles.
LE MAGASIN LITTÉRAIRE. — M — Rue Haut-Port, 52, Gand.
LE MÉPHISTO. — H — Rue du Lombard, 28, Anvers.
LE MERCURE DE FRANCE. — M — Rue de l'Échaudé-St-Germain, 15, Paris.
LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE. — B.M — Rue des Minimes, 13, Bruxelles.
LE MOUVEMENT SOCIAL. — B. M. — Maison du Peuple, Bruxelles.
LA REVUE BELGE. — B.M — Place de la Station, 10, Louvain.
LA REVUE BLANCHE. — M — { Rue des Martyrs, 19, Paris. / Rue de l'Ouest, 74, Liége.
LA REVUE GÉNÉRALE. — M — Rue Treurenberg, 16, Bruxelles.
LA REVUE INDÉPENDANTE. — M — Rue des Pyramides. 12, Paris.
LA REVUE MODERNE. — M — Rue Ordener, 96, Paris.
LA REVUE ROSE. — H — Place du Théâtre, 12, Liége.
REVUE SOCIALE ET POLITIQUE. — Paraît six fois par an. — Rue Joseph II, 39, Bruxelles.
LA REVUE UNIVERSITAIRE. — M — Rue Coenraets, 54, St Gilles.
ROUEN-ARTISTE. — Rue Grand-Pont, 4, Rouen.
LE SILLON. — M — Rue de Chabrol, 31, Paris.
LE SYLPHE. — M — Rue de la Gare, 2, Voiron (Isère).
LA SYRINX. — M. — Rue Lacépède 27, Aix (Provence).

M = Mensuel.
B.M = Bi-Mensuel.
H = Hebdomadaire.

Deuxième Année — N° 6 JUIN 1892

LE RÉVEIL

Revue mensuelle de Littérature & d'Art

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

SOMMAIRE

FERNAND ROUSSEL . . *Les Blanches Fiançailles.*
VALÈRE GILLE . . . *Abel.*
GEORGES TOUCHARD . *Octobre.*
LOUIS VÉHENNE. . . *En des Sentiers fleuris (Lied).*
CARLOS DU FAY . . . *L'Inoubliée.*
ALFRED LAVACHERY . *Charlemagne.*
EDMOND DEFFERNEZ . *Le Billet.*
RODRIGUE SÉRASQUIER *L'Ile enchantée.*

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

JOSEPH DESGENÊTS. . F. NAUTET : *Les lettres belges d'expression française.*
FRÉDÉRIC FRICHE . . J. SOTTIAUX : *Roses d'Automne.*

CHRONIQUE ARTISTIQUE :

RODRIGUE SÉRASQUIER *Union des Artistes des Flandres.*
JOSEPH DESGENÊTS. . *Cercle Artistique et Littéraire.*

Tablettes

Abonnement : Belgique, un an 5 francs. (Pour l'étranger, le port en sus).

Le Numéro : 50 centimes.

Rédaction : Rue de Flandre, 71, GAND.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Gand, imp. à vapeur F. Meyer-Van Loo, rue de Flandre, 66.

LE RÉVEIL

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE & D'ART

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.

—

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Edm. Deffernez, Ch. Delchevalerie, Eugène Demolder, Joseph Desgenêts, Maurice Desombiaux, Pierre Devoluy, Carlos du Fay, Georges Eekhoud, Charles Frappart, Frédéric Friche, Paul Gérardy, Valère Gille, Arnold Goffin, Pierre Hancart, José Hennebicq, Gustave Kahn, Tristan Klingsor, Hubert Krains, Alfred Lavachery, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Léon Lucy-Mar, Paul M., Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Géo Mauvère, Francis Nautet, Jean Novis, Paul Redonnel, Georges Rodenbach, Fernand Roussel, Rodrigue Sérasquier, Fernand Séverin, Charles Sluyts, Hubert Stiernet, Georges Touchard, Louis Véhenne, Auguste Vierset, Adolphe Westermann, etc.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

—

Les manuscrits ne sont pas rendus.

—

Les collaborateurs sont responsables de leurs articles.

—

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la rédaction.

—

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser à la rédaction.

BOITE AUX LETTRES.

G. C. Gand. — La meilleure maxime envoyée n'est pas inédite. Prière de relire les notules imprimées ci-dessus.

J. H. Bruxelles. — Prose parvenue trop tard.

L. L. M. Liège. — L'abondance des matières nous oblige à remettre aux prochains fascicules les vers envoyés.

L. L. Beauvais. — Idem.

C. S. Anvers. — Remercîments pour votre promesse.

J. D.

Les Blanches Fiançailles

Leur union se resséra; Yvonne, dans la grâce simple de sa robe de deuil, s'imposait par sa calme douceur; elle éparpillait sur le cercle familial l'imprévu et la fraîcheur d'une causerie toujours mouvementée. Une familiarité déférante s'établissait entr'elle et Paul et ces primes heures d'intimité où l'on se dévoile mot par mot les charmaient. Ils se trouvaient des points d'attache aux pareilles idées énoncées au même moment. Pour de semblables choses leurs voix émettaient telles semblables inflexions et leur silence semblait fait aussi d'identiques sensations. Les lèvres souriantes contemplaient leurs pensées, sans autre expression nécessaire. Et cet abandon de toute phrase trop nette les prédisposait aux longues rêveries indécises, où passaient des sentiments confus, encore obscurs. C'étaient les premières et immatérielles caresses de la voix et de l'âme.

Bientôt, muettement complices d'un rapprochement désiré plus fréquent, ils se promenèrent au delà de la ville, dans la campagne. Cette joie d'une délivrance de ses peines d'orpheline, abandonnait Yvonne aux surprises de sa nature brusquement réveillée et tout ce qui faisait son secret de femme silencieuse, se livrait alors en causeries étoilées d'aveux. Cette idylle blonde mettait une éclaircie au ciel d'âme troublée de Paul. Il se laissait guider par la jeunesse d'Yvonne, étonné et, trop oublieuse subitement de ses tortures anciennes, sa nature de nerveux et d'inquiet voyait en elle la Femme au geste suprême qu'il appelait jadis, du fond de ses heures mortelles.

— Pourquoi donc êtes-vous toujours si grave, demanda Yvonne de sa voix au timbre doux, lors d'une de leurs échappées au travers

les campagnes, lors cristallisées de givre? — Et comme un peu surpris de cette demande que rien de leur conversation passée ne faisait prévoir, Paul restait immobile, Yvonne reprit :

— Mais oui! vous m'êtes toujours apparu si grave et l'air si triste que je me suis demandée....

— Si je suis souvent triste et longuement souffrant, et parfois rêveur devant vous — c'est que la joie s'absente de ma pensée et que souvent j'ai voulu comprendre votre silence, et....

— Et, reprit Yvonne légèrement pâlie?...

— Et, continua Paul, s'arrêtant, le regard anxieux — et à force de vouloir vous lire, je suis devenu plus songeur et grave d'une souffrance qui restera peut-être obscure pour vous?

Yvonne, parée de cette grâce singulière qui la rendait étrangement captivante, où seules, au milieu de la pâleur des chairs, souriaient les lèvres, Yvonne lui dit :

— Qu'ai-je donc en moi qui vous inquiète?

— Oh! dit Paul, ce qui m'intéresse en vous, c'est toute une âme que je voudrais comprendre et qui m'est restée fermée. Puis il ajouta, les paroles plus basses et lentes, presque flottantes sur le rebord des lèvres hésitantes : — C'est peut-être quelque élan plus doux et plus sensible qui m'entraîne vers vous...

Yvonne s'était baissée, arrachant quelques fleurs tardives et fatiguées qui bordaient, de leurs teintes fanées, la route blanche. Elle était vaguement émue; ses doigts, dégantés et rosés par la morsure éphémère du vent, tremblaient en cassant d'un petit mouvement brusque les tiges raidies. Paul s'était tû. Il regardait au loin monter un filet bleuâtre de fumée, mince comme un ruban, dans l'espace gris. La vie semblait au repos dans la campagne; nul bruit sous le ciel bas aux teintes plombées.

— Oui, reprit Paul, d'une voix plus basse — c'est peut-être quelque chose de plus doux et de plus humain qui m'entraîne vers vous.

Yvonne, s'était redressée et toujours silencieuse, entremêlait de feuilles les fleurs cueillies. Un air sérieux ombrageait son clair regard, et sans répondre à la dernière phrase :

— Qu'ai-je donc en moi que vous vouliez comprendre?

— Tout, exclama Paul, subitement grisé, votre cœur, votre rêve, cet idéal que je devine, et qui doit être et qui m'attire?

Yvonne releva sur lui les yeux devenus inquiets et l'ombre d'une mélancolie remplaça l'éclat du regard. Cette mélancolie de femme — ce silence de deux cœurs qui allaient se dévoiler, avait un charme puissant et subtil, une sensation vibrante qui les envahissait tous deux — et leur silence même dégageait l'aveu des âmes qui s'aiment en se taisant.

— Comprenez-vous maintenant, que je sois souvent resté triste?

— Oh! Taisez-vous, dit Yvonne brusquement, dans un cri de peur; vous ne saurez rien de ce que je sens. Ce que je rêve est si beau et d'un émoi tel que rien ne saurait l'exprimer. Le silence a pour moi de trop grandes bontés et j'y puise des sensations trop pures pour le détruire. Je veux vivre ainsi, embellie de cette vie taciturne et ma solitude s'enivrera de songes et de vagues bonheurs..

— Qui sait, interrompit Paul, railleur, si ces visions charmantes et solitaires ne s'évaporeront pas avec l'âge...

— Pourquoi? — coupa Yvonne, faisant un signe négatif de la tête.

— Et vous vous trouverez plus tard délaissée, au regret de votre solitude si âprement continuée?

— Peut-être, reprit Yvonne, oui peut-être, me trouverai-je plus tard seule; mais j'ai vécu trop avec mes chimères adorables, trop avec les palombes merveilleuses de mes rêves! Elles m'ont donné jusqu'à présent le meilleur de leur cœur et je me suis couchée, conquise au miel de leurs murmures, dans l'abandon de toute jouissance humaine.

Les dernières paroles d'Yvonne expiraient mollement, faisant naître à leur passage un regret voluptueux et las.

Paul s'était irrité. Yvonne venait de révéler un idéal altier que rien n'amolirait. Elle paraissait vouloir continuer ce renoncement plein d'inattendu. Elle se taisait, maintenant les traits pâlis, comme ennuyée d'en avoir trop dit.

— Vos rêves, hélas! n'ont rien d'humain, Yvonne, et le suprême bonheur, croyez-moi, nait et meurt d'une souffrance ou d'un dévoûment.

— Oh! reprit la voix sombre de Paul après un moment de silence — j'ai souffert en vous écoutant, Yvonne. Je m'étais figuré un idéal plus doux en vous et voilà que vous passerez au milieu des ruines de nos cœurs, distraite et hautaine.

Ce fut presqu'en une plainte que ces phrases agonisèrent. Yvonne, surprise, le regarda lentement et sonda de ses yeux curieux cette âme qui pleurait à côté d'elle. Elle s'étonnait de cette souffrance qu'elle méconnaissait, de ce cœur qui l'environnait de rêves et d'espoirs, comme un cortége d'invisibles tendresses et lorsqu'elle se vit soumise aux regards de Paul, lorsqu'elle sentit à nouveau naître en elle l'oppression et l'indéfinissable malaise d'antan, Yvonne tout à coup devina la puissance qui l'avait poursuivie et qui avait atteint sa sensibilité aux heures d'isolement. Et devant cette douleur qui l'implorait, qui priait à paroles génufléchies tout le bonheur de ses joies anciennes s'effraya et pleura par sa voix obscurcie de crainte.

— Oh! laissez-moi, je sais tout, je me souviens maintenant de vos regards qui s'alourdissaient sur moi, dans l'Église; je me souviens des inquiétudes, de vos yeux qui me suivaient et me torturaient! Ne soyez pas ainsi, Paul, à troubler ma vie et laissez-moi vivre doucement, dans l'oubli des autres et de moi-même.

Yvonne avait nerveusement croisé les mains sur le sein gauche comme pour retenir des flots de mots douloureux, et les yeux clos, elle descendait, silencieuse et glacée, dans son cœur, espérant y trouver un peu de paix et de calme.

— Paul reprit d'une voix sourde : Oui, c'est moi qui me trouvais dans l'Église, c'est moi qui vous enfonçais impitoyablement mes yeux dans votre chair, c'est moi qui souffrais d'une peine aigue et constante. Oh! croyez-moi, je vous haïssais, aux griffes de je ne sais quels désirs cruels. Pourquoi m'avoir dit l'intimité de votre Rêve! Et maintenant que la moisson est faite, oh! écoutez donc ma douleur qui sanglote, ma douleur qui vous aime! —

La grande solitude des campagnes d'hiver enveloppait cette scène d'une intensité poignante. Ils étaient seuls dans l'horizon étroit et gris, troué de distance en distance par la raie droite des sillons. Les routes s'enrubannaient blanches parmi l'étalement des terres sombres et de loin, au milieu des arbres nus, s'obliquaient les toits rouges. A peine mordorée, la lune au travers des nues argentines transparaissait déjà.

Yvonne se taisait toujours, les yeux clos. Paul maintenant inquiet, dit doucement :

— Yvonne?

— Vous m'avez brisée; prenez-moi comme amie. Mais de grâce, ajouta-t-elle avec un regard d'indicible prière, plus rien de ce que vous m'avez dit aujourd'hui.

Et mettant dans la main de Paul ses doigts rosés par l'air humide, et lorsqu'il les eut baisés, elle lui dit, le sourire mélancolique et doux :

— Voici le gage de notre amitié. —

Paul s'était trouvé après cette scène imprévue, où sa souffrance avait jailli en cris de haine et de surprise, comme au sortir d'un sommeil trop lourd — le lendemain d'une nuit mauvaise. Après ce qu'elle avait avoué de ses pensées, élaborées au fond de sa solitude, pourquoi s'était-t-elle sentie atteinte à nouveau de cette oppression des jours anciens, du jour précis où lui-même par la toute victoire de sa volonté, la soumettait à ses angoisses? Par quelles affinités s'était-elle livrée, ainsi, pantelante? Il semblait que leurs pensées fussent jusqu'à ce jour à l'opposite de leurs instincts.

Maintenant il la devinait vaincue, il la sentait troublée d'un réveil soudain. Ce fut avec inquiétude qu'il l'attendit le lendemain.

Yvonne, une fois seule, avait entendu sangloter sa bonté devant Paul. Un doute avait jeté sur elle un voile sombre constellé de fatigue et d'effroi, car elle se trouvait sans défense à merci d'une attaque indécise de sa nature. Yvonne, en ce moment souffrait de ce doux éveil — énigmatique! — de la femme dans l'enfant. Une voluptueuse lassitude l'enguirlandait de désirs, de vague émoi, de toute une évocation fleurie de souhaits. Elle se trouvait dans des royaumes de joies rares. Et Yvonne en ce moment avait le regard qu'ont les femmes aimantes : des regards où toute une timidité sensuelle sourit; ce regard troublant, lentement élevé, comme une promesse et comme un remercîment. Dans sa chambre, où chantait tout un passé irréel, des parfums presqu'éteints effleuraient ses chairs mates, l'incitant peu à peu à l'avenir. Cependant, elle restait grave. Il semblait que sa grâce ancienne, à tire-d'ailes avait fui et maintenant elle se sentait plus humaine, moins fine. Les chères mélancolies d'antan l'avaient abandonnée et elle se voyait toute pâle, toute pauvre. Presqu'involontairement, elle se courbait dans une attitude de chasteté, et toute pensive elle se voyait en face d'un horizon brumeux. En elle, pourtant, persistait

une révolte; tout son passé lui seyait si bien, qu'elle s'en séparait peinée; mais une sensation exquise de fraîcheur l'enveloppait toute et dans son jeune sang, à flots doux, d'ignorées émotions palpitaient.

L'homme qui l'avait ainsi distraite de son monde artificiel ne lui revenait à la mémoire qu'en traits amincis. Et de nouveau sa pensée se créait un exil dans des joies seulement devinées, sans souci de mieux connaître celui qui les lui avait procurées.

Au fond trop troublée et trop peureuse pour rester ainsi seule, Yvonne descendit le lendemain; et craintive, cette fois elle était décidée à ne plus se laisser surprendre. Elle célerait son cœur obstinément avec des phrases agiles et des pensées adroites à parer tous les coups. Toute nouvelle venue dans ce monde de passions, encore inoffensive devant Paul, elle s'évanouirait d'esprit, s'il tentait de renouer la conversation de la veille. Elle se montrerait câline cependant, pour cette âme qu'elle devinait souffrante; et elle aurait d'invisibles gestes d'âme pour caresser sa douleur et pour endormir son rêve. Mais d'un mot elle défendrait toute échappée au Pays du Songe!

Paul se trouvait encore inquiet; il était venu ce soir-là tôt et la mère Brunel, distraite, toujours parlante, l'endormait à la fin de sa parlerie pacifiante.

Quand Yvonne entra, d'un geste de calme confiance elle lui tendit la main; mais tout de suite, devinant l'état de Paul, elle fut muette, surprise de sa physionomie pâlie où l'angoisse d'un rêve trop beau pleurait. Elle perdit conscience des promesses qu'elle s'était faites, dominée de pitié et toute sa bonté, toute son abnégation, encore d'elle inconnue, s'éveillèrent. Et d'un mot, elle le rassura, se livrant toute, l'amenant au dehors, ignorant ce qui allait se passer, comment se terminerait la soirée.

La ville bruyait; la pluie avait lissé les trottoirs et sous les réverbères, des taches de clarté rouge sautaient sous l'écart brusque du vent. La foule sortait hâtive, libérée du labeur quotidien. Les ombres s'évanouissaient au coin des rues. Yvonne, près de Paul, allait, silencieuse, la tête baissée, droit devant elle. Machinalement, ils se trouvèrent au Béguinage, enveloppé d'un sommeil ténébreux. Les petites maisons basses, sans couleur, sans la poésie mystérieuse

des heures de lumière, évoquaient un renoncement énorme. La petite église confondait sa masse avec les ténèbres. Eux ne se voyaient pas, tant l'ombre était épaisse. Instinctivement ils assourdirent leur marche, se dirigeant vers la chapelle. Elle était close. Paul trébucha et cogna la porte. Un bruit, profond et sourd, allongea sa plainte roulante dans le silence. Yvonne, la pensée déjà craintive, frissonna, prête à fuir; elle ignorait maintenant pourquoi, comment elle se trouvait là et dans sa terreur elle sentait des mains froides sur elle. Ce silence la glaçait et dans l'ombre sa voix trembla : Partons. Ils sortirent, tous deux en proie aux visions superstitieuses; des frissons de frayeur blanche couraient ainsi que des vaguelettes sur leur chair. Devant les maisons petites des sœurs, elle s'arrêta comme pour respirer un peu de vie et de protection. Alors brusquement, derrière le mur entourant le béguinage, des clameurs brutales sonnèrent. Yvonne répéta : Partons. Dehors ils frôlèrent des ombres qui s'écartaient à peine de leur passage. Un murmure les suivait dans l'étroite rue montante. Yvonne avait pris le bras de Paul; et des ricanements froids s'accrochaient à leurs pas, nerveux et glissant. Au clocher, dix heures martelèrent la nuit sombre.

Au détour d'une rue, la sécurité de la lumière la calma, et regardant longuement Paul, elle dit d'une voix de résurection : Merci!

— Yvonne, demanda-t-il, que vouliez-vous me dire?

— Ne le devinez-vous pas?

— Non, reprit Paul, ou du moins je n'en sais pas assez. J'en suis venu à douter de tout, à me tromper sur les plus clairs sentiments.

Ils revinrent lentement et rentrèrent. Dans l'ombre, Yvonne fut reprise de frayeur. Paul l'éclaira. Devant sa porte elle le fixa, les yeux durs, les yeux clairs où sa volonté se manifesta nette et pure. Paul baissa les siens et Yvonne d'un mouvement de confiance, le fit entrer. Alors, dans cette chambre, où toute une vie de femme revivait dans la finesse des bibelots, Yvonne parla :

— Vous m'aimez, Paul; votre amour s'est étrangement imposé dans ma pensée : vous êtes venu en moi par une volonté plus forte que la mienne, et je me sais conquise, car ignorante des choses et de la vie, j'ai vécu de visions. Je sens en moi un orgueil trop hautain, une fierté trop ardente pour ne pas être prédestinée à

des joies délirantes ou à des douleurs profondes. La pure et simple affection ne me suffit pas. Puisque je m'exile auprès de vous, je serai à vous de toute ma puissance et de tout mon dévoûment. Mon âme sera le berceau de votre amour, — mais il en deviendra le cercueil, car je devine en moi l'essence qui fait le bonheur et l'essence qui engendre les ruines du remords. Oh! je ne veux pas de cette partie ridicule du cœur où nait la fleur dérisoire du seul amour! Je vous veux aussi dans toute votre puissance et tout votre devoûment. J'ai fait de trop beaux rêves, des rêves d'une griserie trop altière, pour me contenter de peu. Je vous aimerai, mais avec un idéal de luxe, de grandeur et de tourment — qui nous liera et qui fera renaître, de son agonie, un amour qu'on ne connaîtra pas après nous. J'arrive, dans le monde pour tous dans l'ignorance de mon âge et de mon sexe. Pour vous je dépouillerai mes robes virginales et peut-être serez-vous effrayé du gouffre amer et adorable de mon âme. Vous me voyez en horreur de ces luxures basses, de ces luxures d'amants humains. Je veux quelque chose de plus grand, car je veux que notre amour naisse plus dans notre pensée que dans notre cœur. Je serai la lumière et la femme. Vous serez à moi parce que je serai secourable. Oh! croyez-moi, peut-être les joies que j'imagine ne naitront-elles jamais à l'ombre de nos cœurs, mais la douleur, la résignation et les rêves éteints ont de si puissants attraits que je saurais trouver, dans l'excès de la peine, une jouissance semblable à celle du bonheur! Nous nous élèverons radieux comme des aurores au ciel de notre amour et nos félicités s'élanceront, toujours inassouvies aux clairs baisers de notre Foi!

Paul vit surgir des paroles d'Yvonne un enfer désirable où chacune des flammes cruellement rouges ou bleues, était une sensation de souffrance ou de joie. Il se sentait l'esclave de ces visions, de ces visions de fatigue, d'éclosions et de mort et Yvonne se dressait comme un Ange Anormal, désirable de souhaits encore couchés au fond d'une âme qui s'éveillait dans la beauté noire d'un rêve! Cet amour, dessiné en mots de magie et de flamme, de mots où palpitait l'âme des caresses captieuses, le courbait devant elle et il se livrait heureux dans la terreur de cet avenir de ténèbres et de lumières! Il assistait avec une tristesse heureuse à l'ensevelissement des impressions anciennes qu'avait fait naître en lui Yvonne, la sainte

d'antan, détachée de sa niche en quête d'une prière, et cette femme nouvelle qui se drapait hautainement dans son mépris et dans sa fierté, des reliques de son âme, qui s'élevait si forte dans son orgueilleux idéal que Paul avait devant elle le sentiment craintif et frileux qu'on éprouve à être seul dans les cathédrales au soir.

Yvonne souriait; elle suivait, à coup d'œil sûr, l'ivresse du vin qu'elle venait de verser dans les veines de Paul et brutalement le triomphe planta dans ses prunelles ardentes, dans ses prunelles arrondies de femme victorieuse, la prescience de le savoir à elle, à elle seule, dans sa force et dans sa soumission.

Alors câline, de sa voix musicale, elle se surprit à caresser l'âme de Paul, de phrases pleines de douceur, de bonté, de toute sa féminité adorable.

— Yvonne, votre rêve est cruel et beau comme une damnation. Pendant que vous parliez, vêtue de vos grâces captieuses, je voyais un ange aux ailes de tentation et d'effroi; par ces merveilles qu'à flots de lumières irritantes vous venez d'épandre, je me sens à vous, docile et faible. Voyez, Yvonne, voyez en moi l'enfant crucifié sur la croix d'une âme plus souffrante, parce qu'elle connut mieux que vous la vie, et que la vie l'a fanée, et que la vie fut pour elle exempte du temps de bonheur. Elle a trop connu l'ardente souffrance pour croire encore à l'irréelle splendeur du songe et si comme vous, elle puise un peu de jouissance dans l'excès de sa peine, oh! croyez-moi cette jouissance est si faible qu'elle est un tourment dans sa douceur fugitive! L'amertume et le délaissement furent mon pays d'élection et voyez, Yvonne, voyez comme je reviens courbé de ces landes sombres! Je viens à vous qui m'avez appelé, l'esprit vierge et l'âme obscure — car j'ai trop craint la griserie des bonheurs intérieurs, pour m'y oublier comme vous, douce femme ignorante! Je savais le crucial réveil que me réservait ce luxe solitaire et devenu lâche devant lui je me suis abandonné aux griffantes caresses de ma misère! Prenez donc pitié d'elle, madone du Rêve, prenez pitié d'elle et priez pour elle dans le cher tabernacle de votre âme. Je vous aimerai peut-être comme j'adore la mysticité des vierges, avec candeur, avec un vague effroi, de toute mon impiété! Je viens à vous l'âme parée de doutes, de haines et de railleries. Faites que mes doutes deviennent de la foi, mes haines de l'oubli, mes railleries des croyances. Je m'endors en vous, la seule femme miraculeuse.

Yvonne s'était levée, émue en écoutant ainsi pleurer à ses côtés l'orchestre mélancolique des peines, et venue devant Paul, reprit :

— J'aurai pour moi le doux orgueil de votre consolation et vous trouverez en moi, chère aurore de mes yeux! — les candeurs d'une enfant! Ayez en mon amour confiance et voyez y le repos de vos mornes souffrances, tête adorable, nimbée d'obscurité! Je serai votre lumière fidèle et mes yeux seront si clairs, seront si bons que votre âme s'y baignera et se consolera. Abandonnez heureusement vos doutes fragiles et les yeux dans les yeux que votre âme entre dans la mienne. Les lys et les roses, les jasmins et les étoiles pour vous se marieront dans leurs chants d'espérance et vous vous bercerez dans un éther si limpide que vous sourirez à leur bonté. Paul — ô secourable douceur que votre nom pour moi! voyez je suis nue aux yeux de votre cœur; je viens à vous en vierge et voyez ma chevelure ceinte d'amour, d'abnégation et de pureté! Vous avez éveillé, doucement des mains de votre douleur, la femme qui sommeillait en mon enfance et je viens à vous pure et blanche comme une hostie. Je serai dans votre vie, comme une rosée et comme une aube. Prenez-moi, prenez mon âme et dites-moi les chères paroles des promesses. Ecoutez la mollissante harmonie de mon cœur qui sanglote, Paul! Nous sommes seuls dans la vie et nos âmes veulent dans leur sororal essor, se baiser, s'aimer, et souffrir si loin des choses basses que nous aurons en nous quelques rayons divins de foi et de sincérité!

Yvonne surprise dans l'étreinte des bras de Paul, entendit chanter en elle :

— M'aimes-tu?

La chambre ombragée, restait silencieuse; un silence nuital, profond et frissonnant les entourait de solitude. Paul, la voix tremblante, reprit :

— M'aimes-tu?

Alors comme un murmure de nuit, fluide et légère comme une voix d'ombre, l'âme d'Yvonne s'avoua et toute pâle répondit :

— Oui. — (1)

FERNAND ROUSSEL.

(1) D'un roman en préparation sous ce titre : *Les Blanches Fiançailles.*

Abel

Mon frère, épargne-moi : l'ivresse de la vie
Ne m'a pas ébloui de ses mirages d'or;
Tu peux m'aimer, puisque ma part de ce trésor
Je te la cède sans regret et sans envie.

Que craindre d'un enfant qui succombe au destin,
Et dont les faibles mains n'ont point porté le glaive?
Je suis l'Abel qui va, dès que l'aube se lève,
Ouvrir de ses beaux yeux les roses du matin.

Ta clémente pitié ne m'est pas une offense;
Le sacrifice est doux pour ceux à qui l'enfance
Azure la bonté de leurs yeux exaucés.

Livre ta bouche fière à ma bouche soumise
Afin que dans ton cœur ivre de mes baisers
J'enfonce, en t'enlaçant, les ongles que j'aiguise.

VALÈRE GILLE.

Octobre

Allons par les forêts d'automne,
O ma blonde, cueillir des fleurs
Pour une vierge qui pardonne
A nos amoureuses pâleurs,

Leurs douces souillures fatales
Et tous leurs péchés ingénus;
Puis nous sèmerons des pétales
Sur bien des crimes inconnus...

Allons par les forêts d'automne
Et les bois mélancolisés
Qui sur le gris du ciel griffonnent
De vieux grimoires empesés.

Tes beaux cheveux de soie, et tendres
Comme une riche gaze d'or,
Seront une fleur dans les cendres
Trop automnales du décor.

GEORGES TOUCHARD.

En des sentiers fleuris

Lied

En les sentiers fleuris de la prime jeunesse, ils marchaient, insouciants, effeuillant les pétales immaculés des lys, elle, toute rose, aux yeux bleus, comptant dix-huit renouveaux, lui, brun, aux yeux noirs, de deux printemps plus âgé, couple heureux, poursuivant le rêve de leur prime jeunesse en les sentiers fleuris.

* * *

Il s'était miré dans ses yeux, plus purs que le bleu du ciel, où il percevait des étoiles, plus profonds que celui de la mer, où il lui semblait voir fuir des voiles blanches. Il s'était senti vaincu par ses regards, attirants comme l'abîme, plus azurés que ceux de la sirène, et de même que le voyageur égaré devient amoureux de la déesse, parce qu'il a entendu sa voix cristalline, il l'avait aimée, elle, parce qu'il s'était miré dans ses yeux bleus.

* * *

Oh! qui donc nous chantera des yeux le charme troublant, l'immensité des regards? Les regards de l'enfant, plus calmes que la surface polie d'un lac aux eaux de saphir, plus doux que ceux de l'agneau; ceux de l'adolescent, noyés en des lointains de rêve; les regards angoissés de la vierge dans la profondeur des nuits tièdes de printemps, ceux du moribond, où l'on dirait comme un vague effroi de l'inconnu, peut-être déjà une vision de l'au-delà de la tombe. Oh! qui donc nous chantera des yeux le charme troublant, l'immensité des regards?

* * *

La vie leur avait semblé bien douce. Les ans avaient passé sans altérer leur amitié; toujours ils se croyaient jeunes, parce que leur amour n'avait pas vieilli.

« Je t'aime » se disaient-ils à vingt ans. « Je t'aime » se disaient-ils encore, bien que l'âge les eût voûtés, bien que la neige eût remplacé les blonds épis de leurs cheveux. Ils avaient vécu, doucement bercés par cette *illusion* d'une jeunesse qui leur semblait ne devoir jamais finir, leur paraissait aussi inaltérable que leur tendresse, et les jours avaient succédé aux jours, et la vie leur avait semblé bien douce.

* * *

Hélas! ils moururent bientôt. Comme ils se tenaient enlacés comme jadis et toujours, sur le seuil de leur demeure, un homme vint à passer. — « Depuis quand corbeaux hideux et fourbus se becquètent-ils ainsi que gentes palombes » dit-il en éclatant de rire. Se regardant bien en face pour voir si c'était vraiment à eux que s'adressaient pareilles paroles, ils s'aperçurent seulement alors qu'ils n'étaient plus que deux vieux rabougris, à la peau ratatinée, aux yeux éteints. Leur *illusion* était détruite, et ne pouvant subir la vérité, hélas, ils moururent bientôt.

* * *

Peut-être en des sentiers fleuris de paradis, dans les éperdues délices de là-haut, séparés de leur enveloppe terrestre, les deux amants redevenus jeunes à jamais continuent-ils de s'aimer pour

l'éternité. Tandis que le vilain homme qui leur a dévoilé la vérité est peut-être actuellement en des noirceurs d'enfer, lui, cause de tout le mal, lui qui détruisit *l'illusion*, plus précieuse que la vie, illusion d'un amour sans fin et toujours jeune. Sans lui, ils se seraient encore adorés longtemps sur la terre, n'auraient pas été achever de sitôt le rêve qu'ils avaient commencé ici-bas, en des sentiers fleuris de paradis.

LOUIS VÉHENNE.

L'Inoubliée

En mon cœur
L'INOUBLIÉE

Filait la neige des regrets
Au rouet lent du souvenir;
Et je m'en suis allé par la paix des Eglises
Vers les cantiques blancs d'inconsolation.

I

Au bois des hantises d'automne
Tombaient en mon cœur endeuillé,
Des squelettes rougis de feuilles,
Comme des soupirs de Baisers.

Et mûe, albe, vers sa surprise,
Planait en ces éthers lointains
L'âme de mon âme, surprise
Des pleurs résignés de mon cœur.

L'Enfant surgit, au torse frêle,
Telle qu'aux jadis irisés,
Et, douce, avenant en les rêves
Chimériques de mes Baisers.

En la tunique de mes songes,
Emanant au parfum des fleurs,
Ce fut l'Enfant des bleus mensonges
Et des baisers lents de mon cœur.

II

Or, en ses yeux bleus d'insciences,
La blonde Enfant, de candeurs, pâle,
Egrenait un blanc chapelet
A la madone d'innocence.

En un sourire de regrets
Elle égrenait son chapelet.

Et sous la neige en sa dévale,
Tout bas — c'était un faible râle
Qui s'échappait du cœur inquiet
De la blonde Enfant triste et pâle.

III

Lors, j'eus triste des vagues grèves,
Où courait, en le chemin long
De mon cœur mort et de mes rêves,
La pâle Enfant aux cheveux blonds.

J'eus triste du divin sourire,
Disant les longs pardons d'effrois
De la petite Enfant martyre
Aux appels d'amour sous les croix.

De pleurs s'estompant sur la neige
Notait — musical et silent,
L'écho des timides arpèges
Sanglotés par son cœur d'Enfant.

Et c'étaient, comme par la plaine,
De vagues cilices lointains,
Chantant le deuil des nuits lointaines
Aux cœurs perdus en mes chemins.

IV

Mon cœur, en les heures passées
Au sein d'éternelles blancheurs,
Vers les amours ensoleillées,
Fut le ciboire de ses pleurs,

Quand, de mes lèvres prisonnière,
Comme à l'extase s'humectant,
S'abaissait — rose — sa paupière
Sur l'azur de son œil d'Enfant.

V

J'ai rêvé de vaines caresses :
Au lac de soleil et d'azur
Les cygnes disaient nos promesses.
Pourquoi hélas! un amour pur?

Au sein de frôlures songeuses,
Et d'émanations d'antan,
C'étaient des caresses frileuses
Aux lèvres de la blonde Enfant.

C'étaient des pudeurs virginales :
Perdue en ces troublants chemins
Ma bouche, aux candeurs liliales,
Frôlait le marbré de son sein.

C'était, sous son regard volage,
Un essor blanc de flocons flous;
Et c'était, sous son blanc corsage,
Un chant d'amour à mes genoux.

VI

C'était, de Bonheur et de Grâce,
Le chant de la divine Extase.

C'étaient de suaves pensers,
Si doux et si mélancoliques,
Des pensers d'amours symboliques
Sur les lèvres de mes baisers.

C'étaient de bien pâles images,
Où les reines des temps passés
Effeuillaient en leur cœur lassé
Des marguerites à leur page.

C'étaient encor — tout bas — des pleurs,
Des pleurs tristes et angéliques,
Qui de leurs chants lents et mystiques
Berçaient et consolaient nos cœurs.

VII

Mon âme, d'amour enlisée,
Aux chants du soir était bercée
De somnolence et de pensée.

Et, des hantises de mon ciel,
M'obsédait la fillette rose
Filant un rayon de soleil
Au rouet de mon cœur morose.

Et j'ai bercé mon rêve lent,
En son rayon de soleil pâle,
A la tiédeur du jour silent
Et du ciel alourdi d'opale.

Ce fut le soir, en un long pleur,
Au déclin du soleil morose,
Que se brisa son frêle cœur
Avec le dernier rayon rose.

VIII

Or, depuis, je file en rêvant
Au bruit de sa plainte brisée,
La neige de mes pleurs d'argent
Sur la tombe de l'En-Allée.

IX

Et lorsque hélas! pleure mon cœur,
Quand il neige sous ma fenêtre,
Ce sont des larmes de douleur
Qui neigent lentes dans mon cœur.

En la vespérale pâleur
Qui plisse d'ombres ma fenêtre,
Je vois mon rêve de Bonheur
Qui pleure en neige dans mon cœur.

X

Or j'ai de lugubres hantises
En mon cœur où pleure sa mort;
Et je m'en vais par les Églises
Vivre et me souvenir encor.

Et j'ai vu des femmes furtives,
Trébuchant, lentes, dans la nuit,
Qui passent, quand sonne minuit,
En essor gris d'âmes craintives;

Chantant, loin du douloureux bruit
Languissant de l'oiseau qui fuit
La blancheur des neiges gélives,
J'ai perçu lors des voix plaintives.

XI

Dans les ombres du soir chanté,
C'était — quelque ancienne musique —
Un air vieillot et suranné;

C'était doux et mélancolique,
Ces voix lointaines du passé,
Ces voix d'une étrange musique.

Ce semblait, en un rythme usé,
La chanson lente et symbolique
Des larmes de mon cœur lassé.

Et, sous quelque effluve mystique,
Longtemps, bien longtemps, j'ai rêvé,
Aux chants de la douce musique.

XII

De l'Église aux voûtes de Paix,
Lentement, sortent les heureuses;
Et, morts, au côté des dormeuses
Reposent — de Soir — les rouets.

XIII

En moi, c'est un bruit confus d'âmes,
Et qui dans l'immensité clame.

XIV

Tournent maintenant les rouets :
Ils filent la neige qui tombe;
Comme un blanc linceul sur sa tombe,
Ils filent de mortels regrets.

Ils filent son Baiser de Femme,
Ils filent nos blanches Amours,
Et la neige tombe toujours
Sur le rouet lent de mon âme.

XV

Anéanti de son vouloir,
Je marche, triste, en ma nuit d'âme,
Vers l'Éternel lointain manoir
D'amour, où repose la Dame.

Mais les cygnes s'en vont — oh lents — au fil de l'eau;
Les cygnes s'en vont en leur course triste et lasse,
Loin des rancœurs d'ici, vers le Pays du Beau.

Et c'est comme un essaim blanc de vierges qui passe,
Fuyant, par l'éther bleu, l'heure des voluptés,
Et l'ivresse alanguie au sein de la terrasse.

Et les cygnes s'en vont, frôlés, en longs baisers,
Du deuil lascif des fleurs, pleurant au bord de l'onde;
Et, comme des lys blancs, ils vont, immaculés.

Ils vont... De leur sillage, en l'eau claire et profonde,
Emanent, vers mon cœur, quelques lointains relents...
Ce semblent m'être des Baisers de Vierge blonde.

Hélas, c'est le Départ, l'Adieu des cygnes blancs.

XVI

Au loin, le crépuscule en lueurs vespérales;
Et semblent, en les cieux, des floraisons plus pâles.

Ces pâles floraisons et celles de là-bas,
Chantent un chant plaintif et doux en mon cœur las.

C'est un triste cortège et blanc d'âmes honnies :
Les Vierges de la mort aux pâles agonies. —

Ces âmes des deuils blancs, et des lointaines morts,
En les pâleurs des Nuits virginales d'alors,

Des cœurs sacrifiés, c'est le subtil cortège,
Hymnant son chant d'amour, en mystique solfège.

XVII

Lors, j'ai tendu les lèvres pour les flocons blancs
Qui tombaient de ces cœurs, en baisers flous et lents;

Et j'ai bu les oublis de l'heure tant aimée
En un pardon Très Grand et vers l'Inoubliée.

CARLOS DU FAY.

Mai 1892.

Charlemagne

Appelez une autre affaire, dit le président.

Le tribunal venait de condamner un escroc; il comptait expédier avec la même célérité sereine quelque autre malfaiteur, lorsque, à l'appel du greffier, parut à la barre un gamin d'une dizaine d'années que la vue des juges sembla tout d'abord frapper d'hébètement. Après s'être assis, peu à peu il retrouva son assurance et sa petite figure, jolie malgré la misère qui en avait émacié les traits, s'embellit encore de l'attention intelligente qu'il mit à écouter.

— Vos nom et prénoms? demanda le président.
— Jean-Pierre Lomba.
— Votre âge?
— Treize ans.
— Profession! Qu'est-ce que vous faites?
— Je porte les commissions pour un pâtissier.
— Allez vous rasseoir.

En même temps, d'un signe de tête, le président donna la parole au juge-rapporteur.

— Lomba est inculpé.... euh! euh!.... prévenu d'avoir, à Liège, le 5 décembre, commis un vol au préjudice de la nommée Marie-Catherine Vanesse.

Le juge leva les yeux et, regardant la table où d'ordinaire étaient déposées les pièces à conviction, fit signe au greffier qu'il n'y voyait pas ce qu'il cherchait. Le greffier sourit et, d'un mot, avertit l'huissier qui sortit de l'auditoire.

Cependant, le juge-rapporteur continuait la lecture des pièces du dossier, d'où il résultait que Lomba, chez lequel de mauvais instincts précoces s'étaient éveillés.... euh! euh!.... révélés de bonne heure, avait soustrait frauduleusement au préjudice de la femme Vanesse une marionnette.

L'huissier rentra. Il y eut parmi les spectateurs des chuchottements et des rires : il agitait au bout d'une mince tige de fer, une marionnette grossièrement travaillée au couteau dans un morceau de bois et couverte de lambeaux d'étoffes aux couleurs vives qui lui faisaient une sorte de pagne, de longues manches tailladées et un manteau; sur la tête, un morceau de papier doré coupé en dents de scie figurait une couronne.

Jean-Pierre se souleva sur son banc, essayant de voir ce que lui dérobait le bureau où siégeaient les juges, puis, lorsqu'au milieu de rires plus accentués, l'huissier eut placé la marionnette sur la table, un soupir s'exhala de la poitrine du gamin, — un long soupir dont on n'aurait pu dire de quel genre d'émotion il était l'écho.

Après l'audition de la plaignante et de l'agent qui avait dressé le procès-verbal, le président se tourna vers Jean-Pierre.

— Levez-vous. Vous avez entendu? C'est très mal ce que vous avez fait : on ne doit pas voler, vous savez bien cela.

Jean-Pierre, debout, les pieds rivés au plancher, tournait sa casquette dans ses mains agitées d'un léger tremblement.

— Je n'ai pas volé! fit-il brusquement.

Une pâleur profonde succéda sur son visage à la rougeur de la honte et, les yeux fixes, il reprit : « Ce n'est pas vrai que j'aie volé, je le jure! »

— Ta ta ta ta, fit le président; ne jurez pas : vous êtes encore trop jeune. Dites la vérité, cela vaudra mieux.

— Je vais vous dire, repondit Jean-Pierre, et, montrant sur la table la marionnette étendue dans une pose de désespérance, ses bras et ses jambes articulés formant des angles bizarres : « Ça, n'est-ce pas? poursuivit-il; on voudrait me le donner maintenant, que je n'en voudrais plus .. ah bien! non. »

— Rassurez-vous, dit le president avec un sourire; on n'a pas envie de vous faire de cadeau.

— C'est pourtant pour l'avoir, n'est-ce pas? que Monsieur l'agent dit que je l'ai décroché de la boutique? répondit Jean-Pierre. Eh bien! ce n'est pas vrai, ce n'est pas pour ça.

— Ah bah! Pour quoi donc?

— Je vais vous dire...

Jean-Pierre réfléchit un instant. — « Voilà, fit-il. Mon camarade et moi nous étions place du Marché le jour de la veille de Noël, au soir, n'est-il pas vrai? Alors, mon camarade me dit : « Tiens! regarde un peu là. N'est-ce pas Charlemagne? » qu'il me dit. Je regarde et je dis si. »

— Charlemagne, c'est la marionnette? demanda le président.

— Oui; et quand on joue les marionnettes chez Flaba, en Bêche, reprit Jean-Pierre, il y a toujours Charlemagne, voyez-vous, et c'est lui qui punit les chevaliers félons et toutes les canailles. Mon camarade et moi, nous n'allions aux marionnettes que pour voir Charlemagne. Alors donc, sur la place du Marché, voilà qu'il me dit : « C'est Charlemagne, » et, tout de suite, il me vient à l'idée : « Faut pourtant que je le tienne en main. » Vous comprenez?... Et je m'approche, pendant que mon camarade, qui n'avait pas la même idée que moi, se sauve en me disant que son père l'attendait. Je regarde la marchande et, à voir sa mine, je me dis qu'elle ne me laissera pas prendre Charlemagne en main, qu'elle dira que je

vais le salir et ci et ça; alors donc je l'ai pris tout de même sans lui demander la permission et elle s'est mise à crier après moi, ce qui a fait que je me suis sauvé.

— Il a fallu que l'agent se mette à votre poursuite, remarqua le président.

— Il est payé pour ça, répondit Jean-Pierre; mais n'empêche, allez! que j'aurais rendu à Madame son Charlemagne : ce n'est pas le vrai, comme on le voit sur le théâtre.

— La parole est à Monsieur le substitut du procureur du roi.

— Un seul mot, Messieurs, dit le substitut en se levant. C'est la première fois que Lomba comparaît devant vous; on n'a aucun reproche à faire à sa conduite et, en considération de son jeune âge, je crois que vous ferez bien en le renvoyant des poursuites.

Il prit à côté de lui le code et, l'ayant feuilleté, en invoqua l'article un tel, puis, en vertu de l'article un tel, — un autre, — requit qu'il plût toutefois au tribunal mettre Lomba Jean-Pierre à la disposition du gouvernement jusqu'à l'âge de dix-huit ans.

— Cela ne peut lui faire que du bien, ajouta-t-il en se rasseyant.

Le président fit un grand signe affirmatif et, après avoir consulté du regard ses assesseurs qui opinèrent du bonnet, il renvoya Jean-Pierre Lomba des poursuites, dit toutefois que le tribunal le mettait à la disposition du gouvernement jusqu'à l'âge de dix-huit ans accomplis et, s'enfonçant dans son fauteuil : «Greffier, continua-t-il, appelez une autre affaire. »

ALFRED LAVACHERY.

Le Billet

Très court, il commençait ainsi : « Cher adoré ».
Et finissait charmant par ces mots : « La Sirène ».
Oh! je la vois sourire à mon cœur éploré,
sur le seuil qu'on m'ouvrait, dressant son port de reine;

Lors, toute ensoleillée au rayon timoré
d'un matin gorgé d'or, elle glissa, sereine,
le billet dans ma main, et le front coloré
s'enfuit loin du seuil triste où depuis mon cœur traîne.

C'est son cloître, vois-tu; lui-même a pris le froc
— comme ces moines saints qui, là-haut, sur le roc,
égrènent leurs chagrins dans l'ombre cellulaire.

La rive est toujours là, mais la sirène a fui.
Mon cœur pleure, car tout a disparu pour lui;
et le pauvre billet dort en son scapulaire.

EDMOND DEFFERNEZ.

L'Ile Enchantée

Sur l'étang clair bordé de sombres boulingrins,
— Où Bacchus, Apollon, Vulcain aux jambes torses,
Et des gladiateurs dressent leurs pâles torses,
Le glaive nu levé vers les Dieux pérégrins, —

Tels que d'antiques nefs à carène de neige
Glissent deux cygnes, en leur blancheur reflétés.
Des chants de rossignol, par l'écho répétés,
Troublent le parc silent de leur limpide arpège...

* * *

Si nous pouvions comme eux consumer notre Amour
En quelque île lointaine, ô ma très-frêle Vierge,
En quelque île aux bosquets fleuris, aux sentes vierges,
Où sous un soleil d'or s'éternise le jour!

En cette Ile Enchantée aperçue en mes rêves,
Où des arbres couverts de roses floraisons
Eclatent, émergeant de vaporeux gazons
Tout constellés d'iris, au bord des eaux qui rêvent...

Sur un lac de cristal, semé de nénufars
Aux yeux d'ambre, nous glisserions en une blanche
Barque, vêtus de très-fines tuniques blanches,
La topaze flottant de tes cheveux épars;

Et parmi la fraîcheur et la paix des feuillages,
Nonchalamment assis sur des sièges dorés,
Je noyerais mes regards en tes yeux adorés.
Les jours s'écouleraient sans augmenter notre âge...

* * *

Soudain s'évanouit mon rêve; sans espoir
A fui l'Ile Enchantée aux bosquets de jouvence...
Et j'aperçois au loin, sur l'étang de silence,
Les deux cygnes glissant en la pourpre du soir.

RODRIGUE SÉRASQUIER.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

FRANCIS NAUTET. — Histoire des lettres belges d'expression française. (*)

L'éclosion d'un livre de critique à large envergure est chose trop peu fréquente en Belgique pour ne pas souhaiter à l'œuvre récente de M. Francis Nautet, « Histoire des lettres belges d'expression française » tout le succès qu'elle requiert. L'élaboration judicieuse d'un travail aussi ardu prouve péremptoirement une remarquable vigueur de sens critique et une vraie indépendance d'opinions. Ce n'est point un assemblage d'idées toutes faites, de préjugés *antédiluviennement* consacrés, de profondes génuflexions, à la manière de certains critiques, devant le goût relatif du public et cela est réconfortant et très susceptible de sympathie. La plume de M. Francis Nautet est alerte et vivace et on ne lui fera certes pas le reproche de s'être laissée contaminer par la critique prétendûment autorisée. La finesse de la forme, la justesse des appréciations dénotent une rare perspicacité.

(*) Un volume, chez Rochez, Éditeur à Bruxelles. (1,25 fr.).

Le livre comporte quatre chapitres que nous voudrions analyser d'une façon détaillée mais que la place restreinte qui nous est réservée ici nous oblige à signaler simplement : *Les Sources du sentiment littéraire en Belgique, les Influences du Passé, la Genèse du mouvement actuel*, un chapitre des plus curieux qui insiste sur la véritable floraison de revues littéraires de ces dernières années telles que « *La Jeune Belgique, La Société Nouvelle, L'Art moderne, La Wallonie, Le Mouvement Littéraire, Floréal* etc., toutes revues vivantes où se dépensent des talents très personnels qui sont une des preuves de l'originalité et du caractère national que doit avoir notre littérature, ironiquement critiquée par d'aucuns. C'est ce que M. Francis Nautet exprime fort justement en ces quelques lignes : « La Belgique, ne pouvant, par son exiguïté, remplir de grande mission sociale, politique ou religieuse, n'a d'autres sources d'élévation et de supériorité que l'art et la pensée. C'est pourquoi il fut inconcevable de mésestimer l'ardente jeunesse qui sut mettre tout son cœur et toute sa peine à l'édification d'une littérature nationale ou qui tout au moins, s'il faut être modeste, témoigna d'un vigoureux élan précurseur. »

Le volume se termine par une superbe étude sur Charles De Coster « le premier écrivain-artiste belge qui, il y a vingt ans, lutta désespérément, seul, sans escorte et sans appui, — contre tous. »

L'Histoire des lettres belges est un livre qui se recommande par des qualités supérieures de critique et l'esprit de combativité sincère qui y souffle lui donne en même temps qu'un caractère spécial quelque chose de très attachant.

JOSEPH DESGENÈTS.

JULES SOTTIAUX. — Roses d'Automne. (*)

L'auteur dit en préface : *Mes pâles roses d'Automne vous apparaîtront bien épineuses sans doute. Pourtant, n'ayez nulle crainte; ceuillez les doucement, pétales par pétales...*

Hé! pauvres de nous, elles s'effeuillent au toucher, malgré le fil d'archal dont les avait soutenues leur prudent jardinier.

(*) Un volume, imprimerie Tourneur-Smitz, Charleroi. (2 francs).

Ce livre est vraîment curieux; ajoutez à François Coppé un quelconque des chansonniers de 1820, multipliez par Joseph Prudhomme, vous aurez Monsieur Sottiaux. Il a, dans ses *Roses d'Automne*, accumulé les choses les plus inouïes: une inconscience absolue, naïve, de toute poésie, un préchi-précha de prix de vertu et des fautes de français, sans parler des nombreux sujets de pendule, en zinc, qui *décorent* son œuvre, *Musulmane et Croisé*, par exemple. Faut-il que je cite?.. Vous devinez, sans lire :

Mais du moins, laisse-moi voler vers ta patrie,
Ne m'abandonnes pas, tu me ferais mourir,
Bien loin de ce vallon, de ma mère attendrie
J'irai, sans un soupir!

Puis, quelques pastiches de Coppée, délirants, *la Patrouille* par exemple ou bien : *En chemin de fer (Paysages pris sur le vif).* Je cueille :

L'abbé tranquillement récite son bréviaire;
Le militaire songe au prochain régiment;
Les commis sont fâchés sur le gouvernement
Et font, à tout propos, des gestes pleins de grâce;
Les dames, s'approchant se parlent à voix basse,
Et moi je vous écris ceci, tout simplement (!!!)
Charleroi, Charleroi, tout le monde descend!

Mais ce ne sont que bagatelles de la porte : écoutez le flétrir le vice et prôner la vertu, en ces vers flagellants : *Sur un Orgue de Barbarie.* L'auteur, à sa fenêtre, regarde (naturellement)

....des nuits l'astre mystérieux.
. . . . . .
Mais, quelle est cette voix qui trouble ainsi ce lieu,
Et détourne un moment ma douce rêverie?
C'est toi! vil instrument! orgue de Barbarie!
Trouble de nos cités, dont le son rauque et dur
Appelle, du sein de quelque taudis impur
Où se donnent la main la débauche et la honte
L'aveugle ouvrier qui ne voit pas qu'on l'escompte...

Et pendant que se passent ces abominations :

.....l'honnête homme au foyer se repose,
Parmi les siens, fidèle au devoir qui s'impose.

Mais M. Sottiaux nous peint aussi des objets plus austères :

Sous l'effort de la pensée,
Il ti-ent la main baissée
Le poète, le rêveur;
Et triste en sa solitude,
Dans son cabinet d'étude
Il dit ce que dit son cœur.

Ou plus réjouissants, sous le titre suggestif de : *Silence! (!!!)* — Je recueille

Parlez bas, car le petit
Est là dans son lit
Qu'il rêve
Attendez que son sommeil
Sans aucun éveil
S'achève.

De même pour le lecteur des *Roses d'Automne.*

FRÉDÉRIC FRICHE.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Quatrième Exposition de l'Union des Artistes des Flandres.

Bien que renfermant une ou deux petites horreurs sculpturales, et quelques mètres carrés de polychrome barbouillage, dont je ne dirai rien, — car en fait de critique, un principe que j'ai élu mien est de ne considérer en une œuvre artistique que ce qu'elle offre de remarquable, sans chercher à mettre en relief ses défauts; et extensivement, de ne louer en une exposition que les artistes vrais, sans décourager par une ironie facile ceux qui le pourraient devenir; — cette exposition révèle chez plusieurs artistes

une tendance prononcée vers la production d'œuvres neuves, personnelles, s'éloignant du classique paysage, du portrait terne et figé comme une enseigne.

Et tout d'abord je citerai : M. Montald, qui, mieux qu'aucun autre, a perçu l'Idéal artistique tel que je le conçois, et dont le tableau *L'Oiseau et les Sylphides* est peut-être le meilleur de l'exposition; — M. Doudelet, aux sobres, mais symboliques et suggestives aquarelles, parmi lesquelles je relève : *Calme d'âme*, *Oiseaux du mal*, *Anankè;* — et M. Billiet, exposant un tableau en pointillé, *La Convalescente*, qui contient de très remarquables effets de lumière, et un clair *Effet de matin.* —

Viennent ensuite : M. Wytsman, le peintre délicat des paysages aux tonalités douces, aux horizons violacés, et Mme Wytsman, avec un *Bord d'étang* très coloré; — M. Marcette, dont nous voyons, en pointillé, une nocturne fort bien rendue et un paysage brumeux où l'effet voulu n'est pas atteint; — enfin MM. Tremerie; De Saedeleer, avec un bon *Contre jour;* et Verstraeten nous présentant *Les Meules* sous un ciel de grisaille très naturel, mais par contre un *Soir* ne valant pas le cadre qui l'entoure. —

Deux peintres méritent une mention spéciale : MM. De Wette et Horenbant. Ce sont, de tous ces « artistes des Flandres, » peut-être les seuls dont l'œuvre revêt un caractère véritablement «*flamand*». — M. De Wette expose : *Oude dagen*, une bonne vieille filant le rouet en sa chambrette blanche, et *Het stille leven*, une jeune femme et sa mère, songeuses, occupées à d'interminables coutures devant leur fenêtre aux pots à fleurs rougeauds comme le carrelage en argile, et près du classique bahut boiteux supportant un plateau garni de tasses. — De M. Horenbant, nous remarquons un *Landschap*, très caractéristique, que nous aurions cependant voulu un peu plus clair, et un original *Stadzicht.* —

Notons encore, parmi les autres peintures : un paysage un peu terne, mais d'une grande finesse, de M. de Simpel; — des marines de MM. Cogen et du Ry; — de M. Toeffart : *Artistes au repos* et *Famille de chats*, deux gentils tableaux, (et une *Cora* sur un horrible fauteuil vert!) — de M. Van Acker, deux pastels qui révèlent du talent, et deux autres, trop artificiels, de Mlle Van Butsele; — enfin une *Fantaisie* de M. Van Melle, qui se plait à évoquer en ses toiles les exquises mièvreries orientales; et de lumineux *Vieux quais* de M. Willaert.

Un mot des sculptures. Nous relevons : une *Étude de Sculpture polychrome émaillée*, et un *Modèle de bas-relief*, de M. Hippolyte Le Roy, — dont j'avais oublié de signaler deux tableaux : *la Mer Méditerranée* à Terracine et à Porto Anzio; — un plâtre nerveux de M. George Minne; — *Captive*, statuette de M. Kasteleyn; et de M. Van den Bossche deux marbres : *Veuve en prière*, *Le Printemps*, et un plâtre, *Sous le Directoire*. — Ce pour clore.

En somme, une probante manifestation de la vitalité artistique de nos provinces flamandes, manifestation à laquelle le public n'a pas répondu avec assez d'empressement, et que la plupart des journaux quotidiens, — selon leur excellente habitude, — n'ont eu garde d'annoncer et d'encourager.

RODRIGUE SÉRASQUIER.

Exposition des Œuvres de M. Baron au Cercle Artistique

La Section des Arts du Cercle Artistique et Littéraire a donné en ces derniers temps des preuves d'une vitalité très réelle que nous désirerions voir continuer. Au rebours de ce que l'on aurait pu être tenté de croire, le Salon triennal qui s'ouvrira en notre ville au mois d'août prochain n'a pas concentré toutes les activités et toutes les initiatives vu le nombre considérable d'expositions qui se sont succédées d'une façon presque ininterrompue en l'espace de quelques mois. C'est un germinal artistique dont il y a lieu de se réjouir hautement.

Ce que l'on a ratiociné sur les avantages ou les désavantages des expositions particulières est prodigieux. Quoique la question fût d'une importance relative les avis se sont néanmoins diversifiés à l'infini. Les expositions collectives ou particulières ne se valent-elles pas? Il suffit que tout esprit étroit et malintentionné soit rigoureusement banni de leur organisation et aussi que les trous du crible du jury restent immuables, ne se rapetissent ou ne s'agrandissent pas selon l'arbitraire des membres. Une idée excellente a été émise : il s'agirait d'ouvrir une salle permanente où tout artiste aurait la faculté d'exposer ses œuvres pendant un temps limité sans devoir les soumettre à la partialité d'un jury.

Les toiles nombreuses que M. Baron a réunies au Cercle Artistique témoignent d'un labeur infatigable et sont empreintes d'une personnalité fort caractéristique à différents points de vue. Aujourd'hui — ceci dit en toute sincérité — ces peintures nous paraissent d'une placidité trop froide et d'une tonalité trop peu franche. Le gris dominant est conventionnel et tout manque en général de lumière, surtout dans les avant-plans ; seulement les ciels sont tous remarquablement et puissamment rendus, les perspectives irréprochables. En présence de ces œuvres, personnelles pour la plupart, il serait injuste de méconnaître le novateur que fut M. Baron il y a une trentaine d'années et de nier la place importante qu'il occupe dans l'histoire de la peinture en Belgique.

Nous citerons parmi les œuvres qui nous ont semblé les plus intéressantes : *Journée de Printemps*, paysage lumineux, certainement le meilleur du salonnet ; la *Roche aux Corbeaux*, très vivant et d'une belle harmonie de couleurs ; puis quelques paysages habillement travaillés représentant des environs de Namur ; un effet de neige (Route de Bruxelles à Namur) qui serait parfait si on pouvait en abstraire les maisons qui le déparent totalement ; le *Chevreuil perdu* rappelle le faire de Courbet ; les panneaux décoratifs (fleurs) sont d'une rigidité morte et fort sèche.

Comme nous l'écrivions plus haut, cette peinture décèle un vigoureux et incontestable talent mais nous paraît trop conventionnelle pour susciter la poignante émotion d'art que d'autres œuvres nous ont fait éprouver.

JOSEPH DESGENÊTS.

Mai 1892.

TABLETTES

A travers les Revues

A lire dans LA JEUNE BELGIQUE de mai des vers d'Albert Giraud, *L'Adoration des Mages* et des *Chansons d'Amour* de G. Destrée.

Dans LE MERCURE DE FRANCE, *Offrande funéraire à Hymnis*, de P. Quillard ; *Le Vitrail des Saintes* de A. F. Hérold ; *Le Vieux dans sa barbe*, par R. Minhar ; *La Boutique d'histoire naturelle* par Ch. Merki ; *Le Rêve de la Mort*, de Gaston Danville ; et *L'Enfer Familial* par Saint-Pol-Roux.

De CHIMÈRE (Floréal) le sommaire est à citer tout entier : outre la Réponse ouverte de Jules Bois à Pierre Dévoluy, des vers de Remy de Gourmont, D. G. Rosetti (traduction), René Caillié, Fernd Mazade ; des proses par Henri Mazel, Jules Renard, notre ami Joseph Desgenêts ; et de Paul Redonnel, *Le Malandrinat littéraire*.

En LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE (8 mai)

nous relevons une chronique parisienne et une chanson de Marcel Lefèvre, et des vers de notre collaborateur Lucien De Busscher (Jean Novis).

Au sommaire de FLORÉAL (Avril) : Georges Saint-Sinleux, *Vers;* Albert Thonnar, *Légende de la naissance du bon Dieu de pitié;* Auguste Donnay, *Printemps clair;* Edmond Rassenfosse, *Chansons;* Léon Paschal, *Fragment d'un roman;* Paul Gérardy, *Vers.*

LE MAGASIN LITTÉRAIRE du 15 Mai publie des vers de Grégoire le Roy : *Voilà l'hiver, voilà les peines....*

Dans la REVUE INDÉPENDANTE (Avril) : G. Lecomte, *l'Art contemporain;* Ch. Saunier, *l'Art nouveau* (Camille Pissarro et les indépendants); G. Polli, *Notation de gestes;* André Picard, *Le cheval;* Ed. Brandes, *Une visite.*

LA REVUE BLANCHE d'Avril renferme une prose remarquable de Cam. Mauclair, *La Tristesse de la pourpre;* en le n° de Mai, *Alceste régénéré* par Pierre Veber et *Chansons bas* de Stéphane Mallarmé.

Dans LA REVUE GÉNÉRALE, lire la Revue Littéraire d'Eugène Gilbert.

L'ERMITAGE (15 Avril donne, en vers, une *Epître testamentaire* fort humoristique par G. Fourest; *Nuit Phénicienne* par Joseph Declareuil, et une prose de René Tardivaux, *Les fleurs sur le chemin.*

Lire dans LA REVUE MODERNE (25 Avril) : *Chanson* de Gabriel Vicaire, *Primitifs* par Henry de Braisne, *Chanson de route* par Ch. Fuster, et une *Pastorale Louis XV* de A. Patron. — En le n° du 10 Mai, trois bonnes pièces de vers : *La Vierge aux Anges* également du beau poète Henry de Braisne, *Les larmes d'une jeune fille* d'Ernest Bouhaye et *La vie d'une fleur* par Firmin Roger.

LA LIBRE CRITIQUE nous envoie son numéro exceptionnel illustré, renfermant une romance et deux phototypies hors-texte. J'y ai lu avec plaisir les proses de MM. A. Geens et N. Outer. Nous applaudissons à l'initiative de cette vaillante revue, et lui conseillons de multiplier autant que possible ces numéros purement littéraires : la critique ne perdra rien à laisser passer son tour de temps à autre, et la littérature, elle, ne pourra qu'y gagner.

Quoi qu'on en dise, LA REVUE BELGE nous réserve encore de bons numéros, témoin celui du 1er Mai, où nous relevons : *La Cité magique* par A. Geens.

Nous recevons encore : LA FRANCE MODERNE (1er et 22 Mai) le premier de ces nos est consacré au Socialisme, et contient un portrait de Benoit Malon; — ROUEN-ARTISTE avec une chronique Littéraire sur Paul Redonnel; — LA REVUE UNIVERSITAIRE, LE SYLPHE, LE BLUET, et LE COIN DU FEU.

Souhaitons la bienvenue et longue vie aux ESSAIS DES JEUNES, de Toulouse, dont nous est parvenu le troisième n°. (Mai). Rédacteur en chef : Emmanuel Delbousquet. — Nous arrive aussi LA JEUNE-FRANCE, journal politique et littéraire, organe des Etudiants de Paris.

Nous n'avons pas reçu : LA CROISADE, (serait-elle déjà terminée?); et LA REVUE ROSE (qui toujours encore déménage).

LE SILLON et LA SYRINX arriveront trop tard pour que nous en puissions parler dans ce fascicule.

CHANTECLER.

Petites Nouvelles

On nous annonce de nouvelles consœurs, nées avec le Printemps. Ce sont : *Simple Revue, Revue Jeune, Paris Jeune* et *L'Idée Libre.*

Aux prochains fascicules les comptes-rendus de : *La Fin des Bourgeois* par Camille Lemonnier; *Bruges la Morte* par Georges Rodenbach; — *Sérénité,* par Léon Donnay; — *Hild-hyllia* par Jules Sauvenière.

Le Salon triennal de Gand (peinture et sculpture) s'ouvrira le 21 août prochain. La clôture en est fixée au 10 octobre. Les envois doivent être annoncés avant le 15 Juillet, par une lettre adressée à la commission directrice au Casino. Les ouvrages doivent-être déposés au plus tard le 20 Juillet.

Bureaux de vente du RÉVEIL :

GAND. — Ad. Hoste, rue des Champs, 49.
Librairie Universelle, rue Courte du Jour.
Mme Otte, rue de Flandre.
BRUXELLES. — Jérôme-Doliger, Galerie de la Reine, 32.
LIÉGE. — D'Heur, rue Pont d'Ile.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES :

LE BLUET. — M — Rue Croix des Petits Champs, Paris.
CHIMÈRE. — M — Cours Gambetta, 52, Montpellier.
LE COIN DU FEU. — M — Rue Neuve, 25, Verviers.
LE COURRIER ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE. — H — Rue de Provence, 5, Paris.
LA CROISADE. — M — Rue Mexico, 19, Le Hâvre.
L'ERMITAGE. — M — Rue de Varennes, 26, Paris.
ESSAIS DE JEUNES — M — Rue de la Concorde, 2, Toulouse.
FLORÉAL. — M — Rue St. Rémy, 22, Liége.
LA FRANCE MODERNE. — B.M — Faubourg du Nord, 15, Marseille.
LA JEUNE BELGIQUE. — M — Rue Potagère, 64, Bruxelles.
LA JEUNE FRANCE. — H — Rue du Cardinal Lemoine, 61, Paris.
LA LIBRE CRITIQUE. — H — Rue Souveraine, 37, Bruxelles.
LE MAGASIN LITTÉRAIRE. — M — Rue Haut-Port, 52, Gand.
LE MÉPHISTO. — H — Rue du Lombard, 28, Anvers.
LE MERCURE DE FRANCE. — M — Rue de l'Échaudé-St-Germain, 15, Paris.
LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE. — B.M — Rue des Minimes, 13, Bruxelles.
LE MOUVEMENT SOCIAL. — B. M. — Maison du Peuple, Bruxelles.
LA REVUE BELGE. — B.M — Place de la Station, 10, Louvain.
LA REVUE BLANCHE. — M — Rue des Martyrs, 19, Paris. Rue de l'Ouest, 74, Liége.
LA REVUE GÉNÉRALE. — M — Rue Treurenberg, 16, Bruxelles.
LA REVUE INDÉPENDANTE. — M — Rue des Pyramides. 12, Paris.
LA REVUE MODERNE. — B.M — Rue Ordener, 96, Paris.
LA REVUE ROSE. — H — Place du Théâtre, 12, Liége.
REVUE SOCIALE ET POLITIQUE. — Paraît six fois par an. — Rue Joseph II, 39, Bruxelles.
LA REVUE UNIVERSITAIRE. — M — Rue Coenraets, 54, St Gilles.
ROUEN-ARTISTE. — Rue Grand-Pont, 4, Rouen.
LE SILLON. — M — Rue de Chabrol, 31, Paris.
LE SYLPHE. — M — Rue de la Gare, 2, Voiron (Isère).
LA SYRINX. — M. — Rue Lacépède 27, Aix (Provence).

M = Mensuel.
B.M = Bi-Mensuel.
H = Hebdomadaire.

Deuxième Année — N° 7 JUILLET 1892

LE RÉVEIL

Revue mensuelle de Littérature & d'Art

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANCAIS

SOMMAIRE

José Hennebicq . . *Proses Morbides.*
Albert Arnay . . . *Avril.*
Frédéric Friche . . *Sonnet.*
Charles Sluyts . . *Pierrot au pays du Thsin.*
Carlos du Fay . . . *Rêve de Soir.*
Charles Frappart . *Consolation.*
Joseph Desgenêts. . *Proses.*
Jean Novis . . . . *Désolances.*
Georges Marlow . . *Vers.*
Georges Touchard . *Frêles Fleurs.*
Tristan Klingsor. . *Chansons de Viole.*

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Louis Véhenne. . . G. Rodenbach : *Bruges-la-Morte.*
Joseph Desgenêts. . C. Lemonnier : *La fin des Bourgeois.*
Rodrigue Sérasquier J. Sauvenière : *Hild-hyllia.*
Frédéric Friche . . C. Blée : *Chansons pour Mime.*
Rodrigue Sérasquier L. Donnay : *Sérénité.*
Tablettes

Abonnement : Belgique, un an 5 francs. (Pour l'étranger, le port en sus).

Le Numéro : 50 centimes.

Rédaction : Rue de Flandre, 71, GAND.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Gand, imp. à vapeur F. Meyer-Van Loo, rue de Flandre, 66.

LE RÉVEIL

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE & D'ART

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.

—

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Albert Arnay, Edm. Deffernez, Ch. Delchevalerie, Eugène Demolder, Joseph Desgenêts, Maurice Desombiaux, Pierre Devoluy, Carlos du Fay, Georges Eekhoud, Charles Frappart, Frédéric Friche, Paul Gérardy, Valère Gille, Arnold Goffin, Pierre Hancart, José Hennebicq, Gustave Kahn, Tristan Klingsor, Hubert Krains, Alfred Lavachery, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Léon Lucy-Mar, Paul M., Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Géo Mauvère, Francis Nautet, Jean Novis, Paul Redonnel, Georges Rodenbach, Fernand Roussel, Rodrigue Sérasquier, Fernand Séverin, Charles Sluyts, Hubert Stiernet, Georges Touchard, Louis Véhenne, Auguste Vierset, Adolphe Westermann, etc.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

—

Les manuscrits ne sont pas rendus.

—

Les collaborateurs sont responsables de leurs articles.

—

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la rédaction.

—

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser à la rédaction.

Proses Morbides

L'Agneau

A Monsieur Raymond Nyst

Exilé en province — pour une quinzaine — je me suis réfugié dans une chambre écartée, pour être seul.

Elle est basse, de forme carrée, à peine meublée — inoccupée qu'elle est ordinairement. Elle est triste : son vieux papier anémié par le temps et mordu par le soleil a des nostalgies de feuilles mortes. D'anciennes gravures encadrées d'acajou y plaquent leur rectangulaire naïveté. En fait d'êtres humains je ne vois que ces figures gravées il y a quelques cinquante ans.

Sur la cheminée une pendule muette. Est-ce le matin, est-ce le soir? Je ne sais et je ne cherche pas à le savoir.

Par la fenêtre on aperçoit un lambeau de ciel, ennuagé de tristesse, éventré par les toits pointus et rouges des maisons provinciales.

Dans la rue — tout en bas — des enfants chantent une ronde puérile et un agneau bêle chez le boucher voisin.

Il bêle! Il bêle! Pauvre bête vouée au couteau du victimaire! Je te devine blanche et naïve comme l'Agneau Pascal que tu me rappeles en cette semaine de Pâques.

Le Seigneur avait dit :

. . . . . .

« Et vous le mangerez ainsi : Avec vos reins ceints, vos souliers à vos pieds, et votre bâton en votre main et vous le mangerez à la hâte : C'est la Pâque de l'Eternel.

» Car je passerai cette nuit là par le pays d'Egypte et je frapperai tout premier-né au pays d'Egypte depuis les hommes jusqu'aux bêtes; et j'exercerai des jugements sur tous les dieux de l'Egypte. Je suis l'Eternel.

» Et le sang sera pour signe sur les maisons où vous serez; car je verrai le sang et je passerai pas dessus vous et il n'y aura point de plaie parmi vous pour détruire, lorsque je frapperai le pays d'Egypte. »

. . . . . .

Oui, tu dois être pur et frêle comme cet Agneau sacré. Mais s'il était immolé pour sanctifier le Seigneur et écarter les malédictions, toi tu es destiné au festin du mauvais riche!

Tu bêles pauvre Agneau, ignorant du sort qui t'attend. Je te vois, allant par gambades à l'abattoir — trop jeune encore pour flairer l'odeur âcre du sang.

Je te vois saisi par l'abatteur brutal. Je vois ton sang vierge jaillir en flots roses de ta gorge béante et ton albe toison maculée de rouge.

Je vois tes pattes grêles se débattre en d'agonisantes convulsions et se clore tes yeux doux.

Innocente victime! Il est des heures où j'envie ton destin et où il me semble que j'irais insoucieux — comme toi — au devant de coutelas.

Pourtant l'on dit que la jeunesse c'est le rire et l'espoir!

Il est de jours où j'appelle cet exil qui enliserait mon cerveau d'inertie, où je désire cette vie matérielle et compassée de petite ville : toute cérébralité devant sombrer dans le tout les jours uniforme et mesquin. Où j'aspire à cette amputation de ma pensée pour tomber dans le machinal et laborieux travail d'un métier.

Et j'espère alors que ce suicide intellectuel serait précédé de la mort physique — Cette seule vérité.

Ici les gens ne pensent pas : ils calculent le gain qu'ils feront. Hier est aujourd'hui, demain sera aujourd'hui pour eux. Ils croient en Dieu par peur des châtiments futurs qu'on leur prédit ou par égoïsme, dans l'attente des récompenses qu'on leur promet, ou par intérêt afin de ne pas voir se tarir une source de profits.

L'art ne rapportant rien est ignoré d'eux.

Sont-ce eux qui ont raison ou nous autres qui œuvrons hantés par un idéal, mordus au front par une chimère. Ont-ils tort de dire que l'Art et l'Amour n'existent pas, eux qui sont pris dans l'engrenage d'un quotidien labeur, aiguillonnés par l'âpre désir du lucre, avec, pour issue, une vieillesse bien rentée?

Ont-ils tort et avons-nous raison nous qui répudions toutes richesses hormis celles du cœur et du cerveau?

Je me le demande.

Parfois des doutes entrent dans le cerveau — ainsi que des rais de lumière louche.

Il est cependant des instants où j'envie ces gens et où — poussé par d'impérieux et déconcertants mobiles — je songe à m'ouvrir le tombeau de cette vie provinciale.

Cette rue étroite pavée de spleen, cet agneau qui bêle son glas attirent mon Ame vers cette ville d'exil — Il me semble que je vivrais toujours en cette chambre imprégnée de chlorose sans y changer rien. J'y vivrais ignorant de l'heure, oublieux du temps, dans une demi-inconscience de mon être — sans rêve, sans souvenir, sans espoir — dans une ambiance d'animalité. Je ne penserais plus, je ne voudrais plus — impuissant que je serais de toute pensée ou de tout vouloir.

Ce serait là le suicide puisque l'autre est impossible.

D'autres fois je songe à un mortifiant et rigide ascétisme. Je rêve de prier! De prier le jour, de prier la nuit, dans une cellule tombale de cloître, ceint du cilice humiliant du pénitent. Et de prier non pour un être aimé, non pour les hommes, non pour Dieu et le salut de l'Ame, non pas même pour moi — mais pour oublier. Je me jetterais par la prière dans l'oubli plutôt que dans la Foi et je demanderai l'oubli du monde, l'oubli de moi-même, de mon essence et de mon destin....

Le soir est descendu. Dans la rue les enfants ont cessé leurs chants.

Seul, dans la nuit l'Agneau grêle bêle, l'agneau frêle bêle. Il bêle son glas....

José Hennebicq.

(Fragment)

Avril

De mauve atténué et d'or
ou de roseurs ainsi que joues de femmes
les premières fleurs rendent à toute âme
son originelle flamme;
et les nymphes de l'air trillent penchées au bord
des rivulets si lents passant de la campagne
mille promesses d'épithalames
qu'un souffle meilleur de brise accompagne.

La Terre éperdue encore au sortir du long,
du permanent sommeil où l'induisit décembre,
la Terre aspire le vin d'ambre
que le jeune soleil prodigue en ses rayons :
et voici qu'en débâcles s'enfuient
sous la poussée virile des sèves hardies
les hiémals cortèges du malheur.

Et dans les jardins les petites sœurs
tournent tournent la ronde,
rieuses des toilettes déjà plus claires;
les jeunes malades, les jeunes mères —
en relevailles sous leurs torsades blondes,
viennent sourire aussi au chevalier Printemps
qui passe aux chers chemins ourlés de safrans.

C'est l'avril! c'est l'avril, chantent les sœurs graciles,
le mois neuf babillant au réveil des charmilles
d'angéliques vieilles chansons;
c'est l'avril! c'est le mois où craquent les bourgeons,
où les amandiers sont tout de rose en fleurs
où les magnolias se parent de pâleurs.

Une autre voix susurre : c'est l'époque où la Terre
reniant ses guenilles et ses suaires
restitue au vertige d'être les ferments
dont nous affligeait l'assoupissement...
c'est l'époque enchantée et d'ivresse où la Terre
ressuscite les voix aux forêts de mystère
où l'on sent qu'elle seule reste sous le ciel
comme le ciel essentiel.

Et le rivulet dit : c'est l'époque où tout est pur
sous l'azur,
où la joie d'éclore couronne
le séculaire faîte des murs branlants,
c'est l'alme saison où tout ambitionne
des destins latents.

Mais aux vallons encor d'effroi
de moi même fuse une voix :

ce serait doux pourtant demain d'aller à deux
par les routes que le mois de Marie
fera pour les yeux du gueux plus jolies —
ah! ce serait si près des vœux
prisonniers depuis des années
dans tes chambres fermées...
la priée cueillerait pour toi des fleurs sauvages
et tu verrais son fin corsage
suivre sa lèvre épanouie, à ton baiser.

Tu saurais le bonheur — mais il faudrait oser,
oser vivre vraiment avec la vie qui vient,
oser quitter tes livres et l'orgueil ancien
qui ne te sera rien qu'un leurre...
il faudrait oser rire et rire mais tu pleures,
et tu ne veux pas t'écouter, mon pauvre cœur.

Et dans les jardins les petites sœurs
tournent en vain pour toi, heureuses des lilas
que leur main demain coupera, —
elles chantent en vain, les virginales sœurs,
le soleil instaurant des avenirs meilleurs...
en vain! si tout en joie quand tu pleures tout bas.

ALBERT ARNAY.

Sonnet.

A JOSEPH DESGENÊTS.

Quand tu souffriras de la Femme
Ne gémis pas — tu serais vil;
Garde-toi d'un regret servil.
— Mais, l'insulter serait infâme.

Ferme ton cœur, et lis des vers
D'un impassible et pur artiste :
Du Baudelaire fataliste
— Et non pas le sonnet d'Arvers.

Songe qu'Elle est irresponsable :
Ce que tu traces dans le sable
En peu d'instants est effacé!

Fuis-La, sois heureux par le Livre
Versant à ton espoir lassé
Le magique mot qui délivre.

FRÉDÉRIC FRICHE.

Pierrot au pays du Thsin

Pour le fumoir de mon ami
IWAN LE GRAND.

On lui dit un soir — joli soir —
« Pierrot, blanc Pierrot de mon âme! »
Et depuis il va, sans vouloir,
recherchant cette unique femme.

Et depuis il a vu, pareils
aux regards des belles pieuses,
des prés inondés de soleils,
ombrés de géhennes d'yeuses;

des pays aux bouffants décors
qui mariaient en leurs caprices
les obliquités des faux ors
et les pieds-de-nez des factices,...

si bien, si bien
que le voilà sous les rameaux,
se soûlant d'une femme folle,
en voyant sous ses oripeaux
un Pierrot blanc qui se bariole!

CHARLES SLUYTS.

Rêve de Soir

Le lac épand de soir, au calme de la plaine,
Un long baiser d'ennui et de frêle pâleur
En le silence lourd et dont mon âme est pleine,
Le lac tout bleu d'azur et de mon âme sœur.

Le lac épand au loin en douceurs vaporeuses
L'écho voluptueux alangui de frissons
Par la nuit embaumée de langueurs vaporeuses;
Au vent le lac me berce un rêve d'illusions.

Le lac épand sur lui, en lueurs idéales,
Les étoiles d'amour s'aimant en le ciel bleu;
Et mon âme y revit les lèvres floréales
Des étoiles d'ici sombrées en le lac bleu.

Le lac épand sur moi en souvenances vaines
Le reflux des baisers de mon tout pâle cœur;
Le lac épand sur moi le calme de la plaine
Le lac tout bleu d'azur et de mon âme sœur.

De calme hélas! le lac à mes pensers moroses
Reflète en ces azurs les jours inoubliés
Et je revis d'amour tel qu'en un songe rose
Les cygnes blancs des autrefois de volupté.

Et passent en essor les blanches vierges lentes;
Passent comme un baiser d'effleurement lointain
Et nait un long sourire à leur bouche silente
Avec ces pleurs qui font la rosée du matin.

En le repos de soir qui plane par la plaine
Le calme de la nuit s'épand sur mon désir
Et le lac qui sommeille au chant des cloches vaines
Annonce un geste grand de Celle d'Avenir.

Me berçant en la nuit de pâleurs ténébreuses
Mon âme vers l'appel de lointains abandons
A surgi — tout de soir — en l'Amante pleureuse
Avec des regrets et des larmes de Pardon.

Et mon cœur ébloui de tant de rêve en elle
Vers ce calme troublant de sa mysticité,
Tabernacle — mon cœur! — de sa beauté si frêle,
S'est voulu longuement tout d'amour immolé.

En l'extase si douce et vers son front de reine
Ce fut un long oubli de lèvres par la nuit,
Ce fut un long baiser, ah! chimère lointaine
Et mon rêve et mon cœur en demeurent meurtris.

Caressante et furtive en le lac de lumière
La plainte fut un rêve de douce volupté
Mais nos cœurs se sont joints comme des mains en prière
Et nos yeux las d'amour en la nuit ont pleuré!

Pour faner notre songe fait de défaillances
La dolence du lac neigeux de nénuphars
S'effeuilla lentement en nos mains de silence
Et la nuit s'embauma de nos rêves épars.

CARLOS DU FAY.

Consolation

L'amer regret d'antan se fane sur vos lèvres.
Quels mots pourraient encore enchanter votre deuil?
Votre cœur virginal expire sur vos lèvres,
Et vous l'allez draper en un morne linceul.

Vers quel bois automnaux processionnent les vœux
Si las d'agoniser et tristes jusqu'aux pleurs,
Les vœux timides, nés de vos premiers aveux
Aux jours d'autrefois morts en des tombes de fleurs.

C'était un beau soleil en rire sur les mousses.
Le printemps essaîmait des roses et des lys.
O qu'en vos mains d'enfant les roses étaient douces,
Et doux aussi les lys pour vos yeux affaiblis!

Hélas! Le temps est loin : mais mon cœnr ingénu
Veut ceindre votre front d'un joyeux diadème;
Je suis encor pour vous un amant inconnu,
Et que vous aimerez bientôt comme il vous aime.

Par les chemins de soir où dorment les silences,
Nous irons à pas lents, tels de jeunes enfants,
Voir les cygnes rêver leurs blanches indolences,
Sur le miroir glacé des pallides étangs.

Nos rêves vogueront au loin, à pleines voiles :
Là-bas sont les pays des bonheurs éternels.
Sous vos pas défaillants écloront des étoiles
Et nos âmes suivront ces rêves fraternels.

CHARLES FRAPPART.

Proses

Réveil d'Ames

Une aurore triomphale échancra la brume et le béguinage fut arraché à son calme chimérique. Le soleil éclata et tomba en une pluie d'ors pâles. Ce fut en les hautes branches un insolent réveil d'oiseaux dont les notes éperdues s'essaimèrent dans les grands châtaigniers. Les toitures ardoisées et le campanile de l'église prirent des reflets d'acier : on aurait dit les cuirasses d'une armée de preux s'en allant, sous la débonnaire égide de leur prince, vers quelque lointaine terre promise. Les petites maisons s'éblouirent à la claire lumière de ce matin prestigieux et l'air s'alourdissait des victorieuses floraisons s'épandant des jardinets. Le vert des volets encore clos sur le mystère de ces habitations de renoncements et de vœux, s'apaisa...

De craintifs battements de volets se perçurent et des recluses se profilèrent en l'encadrement des fenêtres ouvertes. En elles surgit un ravissement ignoré, un frisson de délicieuse résurrection les caressa et leurs âmes s'ensoleillèrent d'un rayon d'immense espérance. Des sensations jusqu'alors inéprouvées les abîmèrent en une extase qu'elles ne tentèrent pas de rompre; la fallacieuse désespérance du béguinage leur avait fait croire à la mort de leurs cœurs et elles eurent peur de l'ineffable réveil de leurs tendresses endormies. Ce fut une volupté étrange, la sensation d'un effleurement de lèvres, d'une chute impérieuse, très lente, très douce, dans une vallée magique de bonheur éternel, puis un envol glorieux et libérateur de leurs âmes vierges, délivrées des mysticités vaines, des félicités illusoires, vers les joies incomparables et réelles de l'Amour.

Rêve de Singes.

C'est en quelque jardin zoologique une cage spacieuse, au grand air; au milieu une vasque d'où s'élance un jet d'eau irisé au soleil; les branches noires d'un arbre zigzaguent sur le bleu du ciel; des cordes, des balançoires oscillent, accrochées symétriquement aux barreaux supérieurs. Deux singes alertes et deux guenons maigrichonnes, l'ironie aux lèvres plissées d'une façon insolite, campés en des poses caricaturales, regardent, de leurs petits yeux griffés de malignité, les bourgeois bariolés, extasiés devant leur cage. Le quatuor sourit à cette cocasse tératologie : femmes plantureuses, charnues, aux traits vulgaires; hommes impudemment boursouflés de stupidité, la face vineuse, assommant la galerie de réflexions saugrenues d'une radieuse vacuité; gommeux d'une sécheresse de cotret et d'une incurable bêtise; jeunes filles dégingandées, enserrées en des toilettes tapageuses et très équivoques, travaillant leurs moindres gestes, le teint frelaté et peinturluré; enfants piaillant leur admiration avec une tenacité crispante.... Superbement indifférents à cette badauderie bourgeoise, les singes tournent le dos à la foule qui fort béatement continue à les considérer, s'étalent sur le macadam de leur cage, puis sont envahis par un sommeil délicieux hanté de rêves orgueilleux où transparait et la supériorité de leur race et la dégénérescence de leur humaine postérité.

JOSEPH DESGENÊTS.

Désolances

Mon cœur est gai, mon cœur est triste ;
Il veut aimer et ne veut pas ;
Car il est las, il est très las...
Mais doucement l'amour insiste.

Grégroire le Roy.

I

Aux bois feuillus, des brises pâles
En cortège lent ont passé,
Et leur envolement plissé
A détaché les feuilles pâles...

Voici l'hiver au faste lourd
Qui s'abat sur l'orgueil des branches,
Et des rigidités si blanches
Vêtent les arbres de velours.

Et dans un long regret tranquille
S'immobilise la forêt
Mirant ses doux profils discrets
Au miroir de glace immobile.

Sur l'or mat des couchants pâlis,
De gris, la forêt se profile.
Le soir, veuf de regrets futiles
La vêt de très graciles plis.

II

Chante maintenant les Printemps
Mon cœur....
Une plainte indécise
Dans le soir de mon âme grise
Pleure la beauté des Printemps.

III

Comme en un chant de fiançailles
C'est un poème de baisers
Et des désirs inapaisés
Au cœur où l'extase tressaille.

La valse des regrets dolents
Tournoie en mon âme plaintive
Où vaguement s'immobilise
La splendeur des défunts printemps.

IV

Morte la pureté des roses
Mortes les blancheurs des grands lys
Où l'âme des hivers pâlis
Se mire avec d'étranges poses...

Et mort le cantique des fleurs
S'ouvrant au soir comme des lèvres
Et parlant de baisers très mièvres
Et de passionnantes pâleurs.

V

Ma Ville s'endort dans les soirs
Aux voix douces des angelus,
En un calme de reposoir
Et songeant aux siècles vécus.

Aux ruelles les Saintes Vierges
Ont des gestes las de pardon...

Portant le deuil des Abandons
Vacille la lueur des cierges.

VI

Il neige en mon cœur et décembre
Sanglote un bien amer sanglot;
Nul rayon de soleil n'éclot
Pour ensoleiller mon Décembre.

On dirait qu'une femme pleure
Au sanctuaire de mon âme
Où nul chant vespéral ne clame
En la fuite vite de l'heure.

VII

En le matin d'avril
Le chœur chante — argentin — des clochettes matutinales
Le gai renouveau rose des subtiles amours....
Et dans le ciel doré c'est comme une traînée
D'un parfum musical s'éparpillant en l'air,
Si las, si frêle et si douloureusement clair
Que les yeux de mon cœur se sont emplis de larmes.

Et pressentant l'étreinte amère des Alarmes
Mon âme a fui vers le tutélaire manoir,
Et par les vitraux peints regarde la campagne
Où quelque printemps perfidement quiet stagne.

VIII

Or voici venir les Enfants :
Ils ont de grands yeux de surprise
Et leur âme calme est surprise
Écoutant mes refrains dolents...

Leurs yeux sont purs comme leur âme
Ils ignorent toutes amours...

S'étonnant de tout et toujours,
Que je voudrais avoir leur âme.

Et leurs beaux yeux de violette
Où sourit le lac de leur cœur
Je les voudrais, car la douceur
Des âmes d'ange s'y reflète.

IX

C'est, loin, aux horizons de rêve
Rêvant sur la nocturne grêve
Où s'immobilisait la mer
Un gigantesque souffle amer,
Un appel de géant qui clame
Vers les cieux de suie où s'enflamme
Le grimoire d'or des éclairs...

Et morts sont la lune et les astres
— Portant le deuil profond d'un si réel désastre —
L'agonie et la mort des jours,
Le mièvre trépas de l'amour
Et les caresses envolées...

Et nos amours d'antan, lasses, s'en sont allées;
Les craintives nefs se hâtent vers les Lointains...

X

Les jardins reverdis s'endorment dans le soir
Et les jets d'eau dolents pleurent d'exquises plaintes.
Ce sont dans les massifs des calmes de reposoir :
Les frondaisons se parent comme pour un deuil de
[Sainte.

Et c'est dans les lointains un étrange concert
Qu'un vieux Faune barbu écoute avec surprise :
Un vespéral frisson passe sur les couverts,
Une musique vague chantonne en la brise...

La nuit a des douceurs, le soir a des sanglots
Dont l'attendrissement se reflète en mon âme;
Et j'ai de longs regrets pour le chant des jets d'eau
Pleurant ses thrènes doux vers les couchants de flamme.

XI

Un vol rapide dans l'air
Au clair de lune
Vers qui le jet d'eau pleure une blanche Infortune
Les pâles Espoirs — ceux de Jadis — ont passé
Comme une blanche théorie d'irréels trépassés.

XII

Une vapeur ternit le miroir de mon âme,
Et c'est un hymne pur de doux baisers de femme.

JEAN NOVIS.

VERS

Pour Mlle THÉRÉSA B.

De par le vieux jardin de mon passé, des âmes,
Très paresseusement, des âmes sont venues
Semant dans la douceur triste des avenues
Les baisers oubliés et le parfum des femmes :

Et toutes les chansons d'autrefois, si câlines,
Si berceuses emmi la peine de mes songes,
Et tous les lys fanés à l'heure des mensonges
Ont transpercé ma nuit, comme des javelines.

La candeur où dormaient les yeux des bien aimées
Et la sérénité de leurs lèvres graciles
— Cygnes s'en revenant de fabuleuses îles —
Ont rouvert en mon cœur les blessures fermées,

En mon Cœur où passaient les Reines merveilleuses,
Les Reines aux yeux las qui regardent leurs rêves
S'envoler vers l'ennui mortel des froides grèves,
En mon cœur déchiré par des mains orgueilleuses...

Et je cherche à nouveau le vain baiser des femmes,
Des lèvres embaumant l'amour et le mystère,
Des manoirs où s'effeuille une chanson bien chère,
Loin du jardin de mon Passé, loin de ces âmes...

GEORGES MARLOW.

Frêles Fleurs

Le beau Page

« En ton absence, ô mon beau page,
Désirs et rêves fabuleux
Hantent mon cœur qui se saccage.
Reviens, mon beau page aux yeux bleus!

Et comme moi les tours, dans l'aube,
Demandent au soleil frileux
Pourquoi mon page se dérobe!
Reviens, mon beau page aux yeux bleus!

Et garde ta pureté mièvre,
Car la neige de ta pudeur
Fondra certes près de ma fièvre.
Oh! Reviens avec ta candeur! »

Mais le beau page amoureux d'elle,
Lassé de lui faire la cour,
Le beau page a quitté la belle,
Puis oublié tout son amour.

L'Amoureuse Légende

Gisèle, pure fleur de neige,
Plus pure encor par sa blondeur,
Gisèle a déjà pris au piège
De sa blondeur, de sa candeur,

Au piège d'un sourire étrange,
Maint frêle page au jeune cœur;
Le page la trouvait un ange,
Et l'ange répondait : Seigneur!

Si bien que, trop rempli de zèle,
On voulait des baisers falots :
Le freluquet aimait Gisèle
Qui se riait de ses sanglots.

L'amour du page fut trop claire;
Le châtelain pieux eut soin
De l'envoyer faire lanlaire!
Mais le page n'en mourut point.

Les Primevères

O ta pauvre âme défleurie!
Pourtant n'en suis guère marri :
Mais ne permets pas que je rie
De ton automne endolori.

Les primevères de ton âme?
Les primevères que de fois
Me furent sourires de femme!
Hélas! je n'irai plus au bois

Ceuillir de douces primevères
Pour des bergères de Watteau :
Et je suis comme les trouvères
Retrouvant vide le château

Où quelquefois leur belle dame,
Leur gente dame leur donnait
Les primevères de son âme
Sur le satin d'un coussinet.

GEORGES TOUCHARD.

Chansons de Viole

I

Quand tu viendras, par une des nuits pâlies
qui pendent au ciel des lampadaires d'or,
quand tu viendras, ô Mignonne aux joues pâlies,
viens avec de folles chansons d'Ophélie
pour bercer mon cœur malade qui s'endort.

A l'heure où le beau Soir lumineux qui pleure,
comme un Étranger lent et mystérieux
descend regarder à ma fenêtre, à l'heure
où le Cor mélancolique et morne pleure,
viens-t-en avec des mélancolies aux yeux.

Nous serons seuls avec les étoiles blanches;
elles te mettront une aube pâle d'or
au front; et de ta voix très douce qui dort
tu chanteras des choses tristes et blanches
pour bercer mon cœur malade qui s'endort.

II

Sois heureuse — Mais si lente neige la neige!
— Ne parle plus des hiers mystérieux
où passaient de pâles filles de Norvège
en transparents cortèges
avec des extases tristes aux yeux;
ne parle plus des hiers mystérieux.

La neige croule en flocons lourds, en flocons lents.
— Sur un lac de neige où nagent des cygnes,
un Enfant royal rêve et te fait signe,
derrière le voile étoilé de blanc,
sur un lac de neige où nagent des cygnes. —
La neige croule en flocons lourds, en flocons lents.

Oh! sois heureuse — Mais si lente neige la neige!
— N'écoute plus ma voix dolente d'Enjôleur
où sanglotent des chants d'amour, où s'arpègent
des mots diaphanes et frôleurs;
va-t-en plus loin, avec des lys, avec des pleurs
et sois heureuse — Mais trop lente neige la neige!

TRISTAN KLINGSOR.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Georges Rodenbach. — Bruges-la-Morte (*)

Georges Rodenbach, le chantre attitré des antiques communes flamandes dépeuplées, des béguinages aux corridors épais de solitude, des carillons aux vieilles petites cloches s'égrenant, lasses, sur la cité en allée, nous parle encore de sa Bruges, de Bruges-la-Morte, « où tous les jours ont l'air de la Toussaint ».

Dans son nouveau roman, l'auteur nous dit qu'il a voulu principalement évoquer la Ville, comme un personnage essentiel, associé aux états d'âme, qui conseille, dissuade, détermine à agir. Ainsi, dans la réalité, cette Bruges apparaît presque humaine. Un ascendant s'établit d'elle sur ceux qui y séjournent.

Et c'est sous l'influence de cette Bruges, que vit Hugues Viane, inconsolable depuis la mort de sa femme. Il l'a tant pleurée, l'inoubliée, mais ne voilà-t-il pas qu'un jour, au théâtre, il aperçoit une danseuse : « miracle presque effrayant d'une ressemblance avec l'autre, allant jusqu'à l'identité ».

Or, invoquant vis-à-vis de lui cette justification de la ressemblance, il se leurre sur le coupable amour qu'il ressent pour elle. Amour éphémère, pourtant, car un jour, sa maîtresse s'étant raillée des souvenirs de la morte, pour lesquels Hugues professait un culte, celui-ci s'élance... « Jane avait poussé un petit cri, un soupir, comme le souffle d'une bulle expirée à fleur d'eau. Étranglée, elle tomba... »

Dans cette étude passionnelle, — c'est plus une étude qu'un roman, — Rodenbach s'est surtout plu à analyser les impressions tristes et quiètes qui se dégagent de cette Bruges aux quais déserts, aux cygnes pâles flottant sur l'eau morte, aux tours aux ombres

(*) Un volume. Librairie Marpon et Flammarion. — Paris. 3,50 fr.

pesantes, et en cela il a pleinement réussi. Nous aimons moins les caractères des personnages, celui de Hugues, par exemple, un peu trop sous l'influence grise qui se dégage de la ville.

Si nous préférons peut-être l'auteur du « *Règne du Silence* » dans d'autres productions, celle-ci cependant est loin d'être une œuvre quelconque. Elle est bien en dehors des sentiers battus, et dénote le rare esprit d'observation, le sentiment juste des choses, qui ont fait de Rodenbach un de nos meilleurs contemporains.

LOUIS VÉHENNE.

CAMILLE LEMONNIER. — La Fin des Bourgeois.(*)

La caractéristique primordiale de ce livre nous paraît être la vie tumultueuse, exaspérée, quelquefois audacieusement perverse et raffinée dont il déborde. La puissance créatrice si accentuée de Camille Lemonnier vient de nous donner une nouvelle œuvre de beaucoup de force dont la lecture laisse une impression indélébile. Le talent et l'originalité y sont aussi largement déployés et avec autant d'art que dans les œuvres devancières.

L'histoire de cette famille arrachée à la plèbe par des richesses inespérées, sombrant ensuite en les plus basses ignominies, pour être enfin régénérée par un bâtard né des amours d'un valet de chambre avec la fille de ses maîtres est élaborée d'une façon saisissante et était bien de nature à permettre à Camille Lemonnier de dépenser avantageusement une partie de sa fécondité, de son indéniable talent. Incontestablement le sujet comportait des développements capables de chatouiller la pudibonderie de certaines

(*) Un volume chez Dentu. — Paris. — 3,50 fr.

âmes, mais ces développements sont faits avec tant d'art, la langue en est si opulente, si libérée des banalités courantes qu'ils imposent l'admiration. Certains critiques étaleront sans doute une pruderie factice plutôt que de se débarasser une bonne fois des préjugés invétérés qui font considérer les créations *libres* comme dénuées de qualités et absolument étrangères à l'art. Quoi qu'il en soit « La Fin des Bourgeois » est une œuvre appelée, croyons-nous, à un beau succès.

JOSEPH DESGENÊTS.

JULES SAUVENIÈRE. — Hild-hyllia.

Ceci n'est pas le premier ouvrage de M. Sauvenière : il a déjà donné un drame, *La Ferme des Aulnes*, — que je regrette de ne pas connaître, — et deux poèmes, *Sinaï* et *Andromède*, — combien lamentables ! — que je passerai sous silence, (il en a été question jadis en les « Essais »). — Mais pour *Hild-hyllia* sa nature s'est complètement transformée, et avec elle sa conception primitive de la Poésie, ses idées antérieures sur l'Art.

Pour juger convenablement cette œuvre, il faut se placer au point de vue de l'auteur : il a voulu écrire *un drame lyrique*, « essayer pour le Théâtre d'opéra une formule qui réponde aux progrès de la polyphonie moderne; » et, tandis que s'encanaille, — si je puis m'exprimer ainsi, — le théâtre de la Comédie, garder au théâtre Lyrique la grandeur tragique si grande, l'enveloppe si brillante, les impressions si nobles que nous lui trouvons dans la Tétralogie par exemple. Bref, tenter de concevoir une œuvre qui, bien que procédant de Wagner, ne fut pas sienne, mais personnelle, originale, tel était le but de M. Sauvenière.

Le sujet d'*Hild-hyllia* est une légende symbolique, créée de toutes pièces par l'imagination de l'auteur; — les noms des personnages seuls sont empruntés à la poétique d'Ossian. —

Je n'en saurais mieux donner la quintessence que ne l'a fait mon confrère M. Aug. Jeunehomme (de la Revue Blanche) :

« Le glaive runique, — symbole de la Force — légué par Trenmor, fondateur de la puissance calédonienne, passe à ses héritiers avec le pouvoir de l'aïeul, et quand Fingal, son descendant, le brise, c'est aussi sa race qu'il brise, et avec elle, son autorité royale dont la principale force dérive de l'héridité. Mais l'ombre de la reine Roscrana viendra reforger les tronçons de l'arme emportés par le fils et alors, en Ryno fortifié, renaîtra l'espoir de conquérir le pardon. Or la Fatalité le détourne; il va quérant Hild-hyllia, la Walkyrie aimée, cause involontaire de ses malheurs, et la sauve de la mer prête à l'engloutir; elle veut l'entraîner vers les splendeurs du Walhalla, mais l'Homme l'a possédée et, par elle, désormais soumis à son pouvoir le principe divin.

« Cependant, le glaive brisé, bientôt fut détruit le palais de Fingal, Sélama, autour de laquelle gravite toute l'action, — symbole de la Gloire. Là se trouvent les trophées des ancêtres, c'est Sélama qu'évoquent des guerriers dans les combats, qu'ils chantent en la victoire, et c'est un tison de ses portes incendiées, jeté aux pieds de Ryno, qui ressuscitera le souvenir des gloires du passé et réveillera sa vaillance; il ira alors, armé du glaive de Trenmor, vaincre les héros et réédifier la puissance paternelle. Mais — ainsi l'a voulu le sort, — il est blessé et meurt. »

Voilà, en quelques mots, la légende de M. Sauvenière : Ryno personnifie la Volonté ardente s'acharnant à la poursuite de son Idéal, Hild-hyllia, la Fatalité, qui veut le détourner de l'accomplissement de son devoir, et aux séductions de laquelle il résiste victorieusement. Autour de ces deux personnages, outre Fingal (l'Autorité) et Roscrana (la famille), viennent s'en grouper d'autres, symbolisant l'Amitié (Gaul, Minvane), la Religion (le Druide du Cromla, les Bardes), la Haine (Swaran), la Vengeance (Crantara). —

Dans la versification, l'autenr a visé à l'originalité; il a voulu rendre par un vers tourmenté, haché, néanmoins sonore et souvent fort harmonieux, la sensation de malheur, de terreur presque, qui plane, qui pèse sur tout le drame. Écoutez ce beau début du V^e^ Acte, (Hild-hyllia parle) :

Vos cœurs! vos cœurs d'airain! Est morte l'espérance.
Un crépuscule amer déployant sa souffrance
emprisonne mes yeux..., mon cœur et ses pensers...
Par un froid sépulcral tous mes membres glacés
se figent!... Et se meurt — à son rêve — mon Ame!...
Un palais radieux s'écroule et — noirs lambeaux —
roule en de noirs néants d'où germent des tombeaux
sur une lande aride... Et meurt, se meurt mon Ame
à son rêve... Oh mon Ciel qu'un Fol Désir perdit
au Vœu d'une Heure Élue.... aujourd'hui toute morte!...

— Sans avoir l'ampleur de conception et la portée des opéras de Wagner, — sous l'influence desquels elle a été conçue, — Hild-hyllia est une œuvre personnelle et forte.

Son auteur, dont le talent s'est révélé sous un aspect nouveau, est un travailleur, un artiste sincère, qui mérite toute notre sympathie.

Et en terminant cette analyse, peut-être trop brève, trop superficielle, je souhaite à M. Sauvenière, et je ne suis pas le premier à le faire, — de trouver en Belgique un Wagner, pour la réalisation de son rêve.

RODRIGUE SÉRASQUIER.

Mai 1892.

CATULLE BLÉE. — Chansons pour Mime.

Beaucoup de jeunes poètes traitent bien singulièrement la Femme et l'Amour, c'est à dire la source même de toute poésie.

Je n'entends point faire procès de tendance; mais indépendamment de toute idée d'école ou de chapelle, je trouve révoltant ce sadisme mystique et impuissant, où malheureusement se complaisent beaucoup de bons esprits littéraires, en parlant de ces deux

choses sacrées qui synthétisent le Beau, les seules, hélas, qui nous restent à adorer, puisque nous avons perdu toutes nos idoles, jusqu'au Bien, jusqu'au Vrai même ! Nous ne savons plus généralement aimer la vie pour la Femme, ce qui est après tout, la suprême sagesse ! — nous ne comprenons pas que le poète est fait pour aimer sa maîtresse et la chanter, et que cela suffit en somme !

Q'on ne nous parle pas de prosternations respectueuses : Les dévotions à la Femme sacrée, à l'Amour, doivent être riantes comme celles à Kypris ou Bacchus, couronnées de pampres, agitant des thyrses, au son des péans, non des thrènes.

C'est ce qu'a bien compris Monsieur Catulle Blée, qui est un très pur et grand artiste. Ses vers sont de ceux qu'on relit maintes fois :

Oublions tout, laissons nous vivre
comme de pauvres sans cervelle!
la sagesse n'est que d'être ivre
chaque jour d'une amour nouvelle!

Et sur des bouches que demain
nous ne connaîtrons même plus,
ceuillons avec la fleur, carmin,
l'oubli des rêves révolus!

C'est vrai, nous ne les connaîtrons plus demain, celles qui nous auront versé l'ivresse. Mais l'Amour nous restera.

Ces adorables chansons — et très profondes — consolent délicieusement des tristes rabâcheurs d'*enfants frêles de mes songes*, de *princesses de silence*, de *mauvaises reines*, et de leurs dégouts d'eunuques.

FRÉDÉRIC FRICHE.

Léon Donnay. — Sérénité.

Si vous trouviez de la douleur et des larmes dans mon livre!... Certainement, et beaucoup; et la douleur que j'y trouve n'est pas imaginaire, maladive, lamentable, comme celles que nous dépeignent les poètes pâles et fades; la douleur que nous fait sentir Mr Donnay est celle des humbles, des « derniers, » la douleur vraie, en son âpre réalité. C'est là ce qui constitue l'originalité de son livre.

Une série d'esquisses rapides de la vie humaine, avec ses douleurs et ses peines, ses ridicules et ses ironies; de scènes vues, vécues, parfois étranges, toujours tristes : voilà *Sérénité*.

Dans la plupart de ces pièces, l'effet cherché ne pouvait être mieux atteint. — Pourrait-on imaginer plus grande pitié que celle du « Barnum » pour le phoque en papier mâché qu'il exhibe, que celle de ce misérable pour la pâte qu'il a peut-être pétrie lui-même? Quel sort plus triste que celui des poissons rouges, condamnés à virer éternellement en leur bocal de verre, alors que sur l'étang, Dieu « dit au nénuphar de fleurir et de faire un peu d'ombre sous l'eau, les jours de grand soleil? » — Et quel désespoir d'amour plus immense que celui d'une filette de treize ans, que l'on voit, « pour les beaux yeux d'un collégien, mourir comme Ophélie!.... » —

Le style de Mr Donnay est net, concis, — parfois trop concis peut-être; — les phrases sont courtes; pas un mot qui soit inutile. Pour en donner un exemple, je citerai cette piécette :

Croquis

Une place,
à l'aube.
Une foule imbécile.
Deux montants parallèles.
Un couteau.

Voici qu'une porte s'ouvre,
voici qu'on traîne un homme,
voici qu'il s'agenouille
et que le couteau tombe.
Justice est faite!

En somme, un livre original à la fois comme conception et comme exécution, un livre qu'il faut relire et méditer; et où perce beaucoup d'émotion, malgré la « superbe indifférence » dont s'accuse l'auteur, en sa préface.

RODRIGUE SÉRASQUIER.

Juin 1892.

TABLETTES

A travers les Revues

Comme liminaires, deux publications dont il n'a point encore été question ici :

Les Écrits pour l'Art (6e année, 2e trimestre), où nous relevons : *Altruisme* par Pierre Dévoluy (qui annonce un volume de vers sous ce titre : *Bois ton sang*), des vers de G. et J. Couturat, Henri Corbel, Em. Delbousquet, et des *Données Évolutives* de René Ghil ; — et Le Chat-Huant, chat noir Bordelais, tout plein de chansons et de jolis vers, parmi lesquels : *Aliptes,* de Laurent Tailhade, *La chanson des Paradous* par Louis Lavigerie, *Complainte Ethéréenne* de AG-Yo-Bé, *Ballade des Renouvelles assoifances* par Valmy Fraisse, *Fragment* par Léon Escalus.

Aux Essais des Jeunes sont à citer les mêmes noms qu'en les Écrits pour l'Art : René Ghil, Pierre Dévoluy, Em. Delbousquet et encore MM. Gabriel Ducos et Jean Maur. —

A lire dans Chimère la suite de l'étude de Paul Redonnel sur *le Socialisme intégral*, une prose de A. Crillon, des vers de Ch. Frappart et Jean Court. Sous la rubrique « *Pédantisons !* » oh ! oh ! oh ! que d'érudition, confrère, que d'érudition ! —

Au sommaire de L'Ermitage, des vers de Paul Verlaine, Stuart Merill, Louis Le Cardonnel, et une prose d'Henri Mazel, *L'Eponyme.* —

Il faudrait citer sans exception aucune les articles du Mercure de France ; cueillons cependant : *Les chants d'Ofeg*, de Ola Hansson (Jean de Néthy, trad.); *Les Héroïnes*, très remarquables vers de Jean Lorrain ; des études de Remy de Gourmont *sur les Poètes Hétéroclites ;* de P. Quillard sur *Henri de Régnier*, et un plaidoyer éloquent d'Alfred Valette en faveur de « *Un Hollandais à Paris en 1891.* » —

En Le Mouvement Littéraire un article de Raymond Nyst sur « *Comment on devient Mage* » du Sâr Péladan, des *Proses Morbides* de José Hennebicq et des vers d'Arthur Dupont. —

Dans la Revue Générale nous relevons : *Un Journal du 21e siècle*, par Georges Kaïser, et *Le Crépuscule des Bogatyrs*, de Hector Hoornaert, (des *Ballades Russes* à paraître prochainement). —

La Syrinx nous donne des vers de MM. Paul Souchon, Pierre Louys, G. Bonnamour, Joachim Gasquet, et de notre collaborateur Lucien De Busscher (Jean Novis); en prose, un fragment de *La Fin des Dieux* d'Henri Mazel. —

La Revue Indépendante publie des extraits de « *Bois ton Sang* » de P. Dévoluy. Citons aussi : *Fragment d'un drame* (***), un article sur Nicolas Lenau, et une critique des *Cygnes* de F. Viélé-Griffin. —

En Le Sylphe de Mai, *La Dentelière de Bruges* par Ch. Fuster, et, de Maurice Rollinat, l'original sonnet que voici :

Au Crépuscule

Le soir, couleur cendre et corbeau,
Verse au ravin qui s'extasie
Sa solennelle poésie
Et son fantastique si beau.

Soudain, sur l'eau morte et moisie
S'allume, comme un grand flambeau
Qui se lève sur un tombeau,
La lune énorme et cramoisie.

Et tandis que dans l'air sanglant
Tout sort de l'ombre : moulin blanc,
Pont jauni, verte chénevière,

On voit entre les nénuphars
Moitié rouges, moitié blafards,
Flotter l'âme de la rivière.

MAURICE ROLLINAT.

A lire encore : dans LE BLUET, *Le pélérinage* par Arm. Silvestre, et dans LE COIN DU FEU, *Les quatre Collégiens de la ville de X****, par Mardi-gras. —

Dans LA REVUE MODERNE (25 Mai) *L'enfance du Précurseur*, d'Henry de Braisne, *Sonnet à Cynthie* (d'après Properce) par Henri Corbel; *Le dolent baiser*, poème en prose d'Albert Patron (un nom à retenir) et *Arlequin chez Pierrot*, comédie de Joanny Bonichon. — En le fascicule du 20 Juin (numéro double,) à citer : les articles de MM. Jean Rameau, Ch. Bourget, Eug. Tavernier, Henry de Braisne, Alb. Sérieys. —

Voici LA JEUNE BELGIQUE de Juin avec, au sommaire : Eug. Demolder, *Chœur d'Anges;* Maurice Desombiaux, *Mon cœur dans la caverne de la haine;* Valère Gille, *Vers;* G. Eekhoud, (trad.) *La mort de l'évêque Nicolas;* Fr. Accinelli, *La danse des rythmes;* Alb. Giraud, *Lettre à M. Anatole France.* —

A voir dans LE MAGASIN LITTÉRAIRE aussi, des *Ballades Russes* de M. Hector Hoornaert, et *Choses d'Art* par Maurice Bekaert. —

En les derniers nos de ROUEN-ARTISTE, *La Ballade des Anciens Nègres*, par J. Doucet; *Pour l'amie intime,* par Catulle Blée; *Paysage roux, Séparation*, d'Hugues Delorme et *Pour la plèbe* de Louis Lecomte. —

Enfin LE SILLON, avec : Aug. Cheylack, *Serment;* M. Spronck, *Conclusion;* des vers de H. d'Erville, J. Bonnet, E. Bouhaye, G. Lautaud. — Et LA LIBRE CRITIQUE. —

Mais, Sœur Anne, où donc LA CROISADE et FLORÉAL, et LA FRANCE MODERNE, et LA REVUE ROSE, et LA REVUE BELGE de nostre avunculus très-cher?...

Nous prions ces revues de ne point trop souvent nous oublier : Dame, cela pourrait se gagner!... CHANTECLER.

Notules

Nous avons assisté le mois dernier à une intéressante conférence de M. E. Discailles à la « Société générale des Etudiants. » Le sujet : « *Charles Rogier avant 1830* » offrait plusieurs points curieux et caractéristiques, notamment le Rogier poète ou versificateur, comme l'on voudra.

Il serait superflu de dire tout le plaisir qu'on éprouve à écouter des conférenciers comme M. Discailles.

Le Cercle Artistique et Littéraire ne chôme guère.

M. Ceuppens y exposait, il y a quelques jours des œuvres (blanc et noir) fort remarquables. Toutes nos félicitations.

Notre collaborateur Géo Mauvère et M. Simon Haux viennent de faire éditer à Namur une Romance de réelle valeur : « *Quand les brouillards seront venus.* »

Pour paraître prochainement chez Lacomblez, éditeur, rue des Paroissiens, Bruxelles, un volume de J. Delville : « *Les Horizons Hantés* » (3 francs en souscription).

Nous rendrons compte en notre prochain fascicule du livre de vers de M. Michel Féline : « *L'Adolescent confidentiel.* »

Le mois d'Août verra éclore en notre ville un nouveau journal artistique et littéraire (hebdomadaire) : « L'AUBE. »

Il se vouera à l'art jeune et indépendant.

Erratum : En le Réveil de Juin, au 2e vers du Sonnet de M. Deffernez, au lieu de *La Sirène,* lisez *Ta Sirène.*

Bureaux de vente du RÉVEIL :

GAND. — Ad. Hoste, rue des Champs, 49.
Librairie Universelle, rue Courte du Jour.
Mme Otte, rue de Flandre.
BRUXELLES. — Jérôme-Doliger, Galerie de la Reine, 32.
LIÉGE. — D'Heur, rue Pont d'Ile.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES :

LE BLUET. — M — Rue Croix des Petits Champs, Paris.
LE CHAT-HUANT. — H — Rue Vieille Tour, 21, Bordeaux.
CHIMÈRE. — M — Cours Gambetta, 52, Montpellier.
LA CLOCHE. — B.M — Rue St. Placide, 39, Paris.
LE COIN DU FEU. — M — Rue Neuve, 25, Verviers.
LA CROISADE. — M — Rue Mexico, 19, Le Hâvre.
ECRITS POUR L'ART. — Paraît 3 fois par an. — Rue Lauriston 16bis, Paris.
L'ERMITAGE. — M — Rue de Varennes, 26, Paris.
ESSAIS DE JEUNES — M — Rue de la Concorde, 2, Toulouse.
FLORÉAL. — M — Rue St. Rémy, 22, Liége.
LA FRANCE MODERNE. — B.M — Faubourg du Nord, 15, Marseille.
LA JEUNE BELGIQUE. — M — Rue Potagère, 64, Bruxelles.
LA JEUNE FRANCE. — H — Rue du Cardinal Lemoine, 61, Paris.
LA LIBRE CRITIQUE. — H — Rue Souveraine, 37, Bruxelles.
LE MAGASIN LITTÉRAIRE. — M — Rue Haut-Port, 52, Gand.
LE MÉPHISTO. — H — Rue du Lombard, 28, Anvers.
LE MERCURE DE FRANCE. — M — Rue de l'Échaudé-St-Germain, 15, Paris.
LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE. — B.M — Rue des Minimes, 13, Bruxelles.
LE MOUVEMENT SOCIAL. — B. M. — Maison du Peuple, Bruxelles.
LA REVUE BELGE. — B.M — Place de la Station, 10, Louvain.
LA REVUE BLANCHE. — M — { Rue des Martyrs, 19, Paris. / Rue de l'Ouest, 74, Liége.
LA REVUE GÉNÉRALE. — M — Rue Treurenberg, 16, Bruxelles.
LA REVUE INDÉPENDANTE. — M — Rue des Pyramides. 12, Paris.
LA REVUE MODERNE. — B.M — Rue Ordener, 96, Paris.
LA REVUE ROSE. — H — Place du Théâtre, 12, Liége.
LA REVUE UNIVERSITAIRE. — M — Rue Coenraets, 54, St Gilles.
ROUEN-ARTISTE. — Rue Grand-Pont, 4, Rouen.
LE SILLON. — M — Rue de Chabrol, 31, Paris.
LE SYLPHE. — M — Rue de la Gare, 2, Voiron (Isère).
LA SYRINX. — M. — Rue Lacépède 27, Aix (Provence).

M = Mensuel.
B.M = Bi-Mensuel.
H = Hebdomadaire.

Deuxième Année — N° 8 AOUT 1892

LE RÉVEIL

Revue mensuelle de Littérature & d'Art

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANCAIS

SOMMAIRE

GEORGES EEKHOUD. . *Les Prétendants à la Couronne.*
CATULLE BLÉE . . . *L'amour s'en vient... s'en va!*
RODRIGUE SÉRASQUIER *Purification.*
AUG. VIERSET . . . *L'Initiatrice.*
TRISTAN KLINGSOR. . *Le Mendiant.*
JEAN NOVIS . . . . *Là-bas au détour du chemin.*
LÉON DONNAY . . . *Le Sonnet de Syriac.*
FRÉDÉRIC FRICHE . . *Argo.*
LUDOVIC AG-YO-BÉ . *Trouvères.*

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

ALBERT ARNAY . . . . ARNOLD GOFFIN : *Le Fou raisonnable.*
JOSEPH DESGENÊTS. . . { CHARLES CUDELL : *Printemps sombre.* / T. KLINGSOR : *Tryptique des Châtelaines.*
RODRIGUE SÉRASQUIER . MICHEL FÉLINE : *L'adolescent confidentiel.*

CHRONIQUE MUSICALE.

Les Concours de Chant du Conservatoire.

Tablettes

Abonnement : Belgique, un an 5 francs. (Pour l'étranger, le port en sus).

Le Numéro : 50 centimes.

Rédaction : Marché aux Grains, 7, GAND.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Gand, imp. à vapeur F. Meyer-Van Loo, rue de Flandre, 66.

AVIS. — Les Bureaux du Réveil sont transférés Marché aux Grains, 7.

LE RÉVEIL

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE & D'ART

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.

—

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Ludovic Ag-Yo-Bé, Albert Arnay, Catulle Blée, Edm. Deffernez, Ch. Delchevalerie, Eugène Demolder, Joseph Desgenêts, Maurice Desombiaux, Pierre Devoluy, Carlos du Fay, Georges Eekhoud, Charles Frappart, Frédéric Friche, Paul Gérardy, Iwan Gilkin, Valère Gille, Arnold Goffin, Pierre Hancart, José Hennebicq, Gustave Kahn, Tristan Klingsor, Hubert Krains, Alfred Lavachery, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Léon Lucy-Mar, Paul M., Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Géo Mauvère, Francis Nautet, Jean Novis, Raymond Nyst, Paul Redonnel, Georges Rodenbach, Fernand Roussel, Rodrigue Sérasquier, Fernand Séverin, Charles Sluyts, Hubert Stiernet, Georges Touchard, Louis Véhenne, Auguste Vierset, Adolphe Westermann, etc.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

—

Les manuscrits ne sont pas rendus.

—

Les collaborateurs sont responsables de leurs articles.

—

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la rédaction.

—

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser à la rédaction.

BOITE AUX LETTRES.

Ludovic Ag-Yo-Bé. — Prière de nous faire connaître votre adresse pour l'envoi du Réveil.

P. D. Montpellier. — N'avons pu encarter les bulletins, à cause de la Poste. Regrets. Annonçons.

F. F.

Les Prétendants à la Couronne

PAR HENRIK IBSEN

PÈRE ET FILS.

Au troisième acte des *Prétendants à la Couronne*, pendant l'agonie du méphistophélique évêque Nicolas [1] s'esquisse furtivement une des figures les plus touchante du drame, Peter le jeune prêtre, fils d'Andreas Sjaldarband et d'Ingebjoerg. En réalité Peter a pour père le yarl Skule qui fut l'amant d'Ingebjoerg et qui dispute la couronne au roi Hakonn. C'est au 4e acte que le prétendant retrouve ce fils inespéré

LE ROI SKULE. — BORD BRATTE.

Bord Bratte. — Au dehors attendent des gens venus de loin et qui désireraient vous parler, Seigneur.

Skule. — Qui sont-ils?

Bord Bratte. — Une femme et un prêtre.

Skule. — Fais entrer cette femme et ce prêtre.

---

(1) Plusieurs scènes précédentes, ont paru traduites par G. Eekhoud dans la *Jeune Belgique* (numéros d'Avril, de Mai et de Juin 1892). Nous renvoyons nos lecteurs à ces fragments, notamment à l'émouvante scène entre le roi Skule et le scalde Yatgayr, qui précède immédiatement la rencontre du père et du fils.

Bord Bratte. — (Se retire au fond de la scène).

Skule. — (S'assied, à droite, et médite).

Une femme vêtue de noir. — (S'avance du fond de la scène, elle porte un ample manteau à capuchon, et un voile épais lui cache le visage).

Un prêtre. — (La suit mais demeure sur le seuil).

LE ROI SKULE. — LA FEMME (INGEBJOERG). LE PRÊTRE (PETER).

Skule. — Toi, qui es-tu?

Ingebjoerg. — Une que tu as aimée.

Skule (secouant la tête). — Il n'en existe aucune qui pourrait s'en vanter. Je te demande qui tu es.

Ingebjoerg. — Une qui t' aime.

Skule. — Alors tu es certainement ressuscitée des morts.

Ingebjoerg (s'approche de lui; et dit à voix basse mais avec tendresse). — Skule Bordsson!

Skule (se redressant, avec un cri). — Ingebjoerg!

Ingebjoerg. — Me connais-tu à présent, Skule?

Skule. — Ingebjoerg! — Ingebgoerg!

Ingebjoerg. — O laisse moi te regarder longuement, longuement te regarder! (Elle lui prend les mains; Pause) O toi, le plus bel, le plus aimé, le plus infidèle des hommes!

Skule. — Retire ce voile; et regarde moi de ces yeux qui étaient clairs et bleus comme le ciel.

Ingebjoerg. — Vingt années durant ces yeux ont été un ciel lourd de pluies; tu ne les reconnaîtrais plus et tu ne dois plus les voir.

Skule. Pourtant ta voix est fraîche et caressante, et jeune comme jadis!

Ingebjoerg. — Je ne l'employai que pour murmurer ton nom, que pour persuader une âme juvénile de ta grandeur souveraine, et pour obtenir de Dieu le pardon de nos pêchés, à tous deux qui avions aimé dans le pêché.

Skule. — C'est là ce que tu as fait?

Ingebjoerg. — Lorsque je ne parlais pas de toi, avec la plus intense tendresse, je gardais le silence; voilà pourquoi ma voix est demeurée, fraîche, jeune et caressante.

Skule. — Une vie entière s'est écoulée entre les deux époques. J'ai perdu et oublié jusqu'au plus doux souvenir de la première. —

Ingebjoerg. — Tu en avais le droit.

Skule. — Tandis que toi, Ingebjoerg, toi chaud et fidèle cœur de femme, tu te retirais là-bas, tout au nord, dans la solitude glaciale, pour y préserver, pour y entretenir ta tendresse!

Ingebjoerg. — C'était là mon bonheur.

Skule. — Et moi j'ai pu te quitter pour conquérir la puissance et la richesse? Si tu étais demeurée comme épouse à mes côtés il m'aurait été plus facile de devenir roi.

Ingebjoerg. — C'est dans mon intérêt que Dieu a voulu qu'il n'en fût pas ainsi. Un caractère tel que le mien avait besoin d'un grand péché pour être appelé au repentir et à la pénitence.

Skule. — Et tu te présentes à présent?

Ingebjoerg. — Comme la veuve d'Andrès Skjaldarband.

Skule. — Ton époux mourut...?

Ingebjoerg. — Sur le chemin de Jérusalem.

Skule. — Ainsi il a voulu expier la mort de Begard...

Ingebjoerg. — Non mon noble époux ne prit pas la croix pour cela...

Skule. — Pour quel motif alors?

Ingebjoerg. — Il chargea le poids de ma faute sur ses épaules aussi puissantes que charitables; il partit pour laver ma souillure dans les flots du Jourdain; c'est pour mes péchés que coula son sang.

Skule (à voix basse). — Il savait tout?

Ingebjoerg. — Depuis la première heure. L'évêque Nicolas aussi le savait; car c'est à lui que je me suis confessée; et il y en avait encore un qui connaissait notre secret mais j'ignore de quelle manière.

Skule. Qui était celui-là?

Ingebjoerg. — Begard Baeradal!

Skule. — Begard!

Ingebjoerg. — Il se permit de couler à l'oreille de mon mari, un propos railleur sur mon compte; Andrès Skjaldarband tira l'épée et le tua sur le champ.

Skule. — Il défendait celle que j'avais abandonnée et oubliée! — Et pourquoi viens-tu à présent ici?

Ingebjoerg (lui montre le prêtre immobile sur seuil). — Regarde le! — Peter, mon fils, approche!

Skule. — Ton fils —!

Ingebjoerg. — Et le tien, roi Skule!

Skule (à moitié égaré). — Ingebjoerg!

Peter (s'avance sans parler et tombe à genoux devant Skule). —

Ingebjoerg. — Prends-le, emmène-le, il est à toi! Durant vingt longues années il fut la lumière et la consolation de ma vie; à présent, tu es roi de Norwège; il faut que le fils du roi s'approche de la couronne; je n'ai plus aucun droit sur lui.

Skule (relevant Peter avec une joie passionnée). — Sur mon cœur, toi, après qui je haletais avec une telle ardeur? (Il le presse sur son cœur, il le lâche et le repousse pour mieux le regarder, puis il l'embrasse de nouveau). Mon fils! Mon fils! J'ai un fils! Ha, ha, ha; qui me résistera à présent? (Il va vers Ingebjoerg et lui prend la main). Et toi, tu me le donnes, Ingebjoerg! N'est ce pas que tu ne retires pas ta parole? Tu me le laisses, dis?

Ingebjoerg. — Le sacrifice est cruel, et je m'y serais à peine résignée, si l'évêque Nicolas ne m'avait envoyé Peter avec la nouvelle de la mort d'Andrès Skjaldarband. C'est l'évêque qui m'a imposé ce sacrifice pour avoir trangessé les saintes lois du mariage.

Skule. — Alors la faute est remise; et à partir de ce moment il m'appartient, à moi seul; n'est ce pas? A moi seul?

Ingebjoerg. Oui, toutefois j'exige un vœu de toi!

Skule. — Le ciel et la terre, tout, demande moi tout ce que tu veux!

Ingebjoerg. — Il est pur comme l'agneau de Dieu, au moment où je le remets entre tes mains. Le chemin qui conduit au trône royal est plein de dangers; fais qu'aucune souillure n'atteigne son âme. Entends-tu, roi Skule, empêche que son âme soit jamais ternie...

Skule. — J'en fais le vœu et je te le jure!...

Ingebjoerg (le prenant par le bras). — Plutôt que de l'exposer à un danger pour son âme, tu le ferais mourir!

Skule. — Plutôt mourir! J'en fais le vœu et te le jure!

Ingebjoerg. — Alors je m'en retourne consolée à Halogaland.

Skule. — Retourne consolée.

Ingebjoerg. — Là je prierai, pleine de contrition jusqu'à ce que

le Seigneur m'appelle à lui. Et lorsque nous nous rencontrerons auprès de Dieu, c'est pur et sans tâche que mon fils sera rendu à sa mère.

Skule. — Pur et sans tâche! (Il se tourne vers Peter). Que je te regarde encore. Oui ce sont bien là les traits de ta mère et aussi les miens; tu es bien celui pour qui je languissais avec tant de nostalgie!

Peter. — Mon père, mon très grand, mon illustre père; laisse moi combattre et vivre pour toi! Ta cause sera la mienne, et quelle qu'elle soit — je sais que je combats pour le Droit!

Skule (avec un cri de joie). — Tu crois en moi! Tu crois en moi!

Peter. — Inébranlablement!

Skule. — Alors tout est bien; à présent je suis sauvé! Entends-moi, il te faut dépouiller le froc! L'archevèque te relèvera de tes vœux. Le fils du roi doit porter l'épée et marcher sans entraves vers la puissance et les honneurs.

Peter. — A tes côtés, toujours avec toi, mon auguste père! Nous ne nous séparerons plus.

Skule (le presse contre sa poitrine). — Oui, inséparables, nous deux, nous seuls!

Ingebjoerg (à part). — Aimer — tout sacrifier et — être oubliée; voilà mon destin. (Elle se retire par le fond).

GEORGES EEKHOUD.

(A continuer).

L'amour s'en vient.... s'en va!....

Pour Aimée M.... l.

Prologue

Quels fous de rimeurs sommes-nous?
De vos lèvres tantôt baisées
en fringales inapaisées,
me hantent les souvenirs doux;

si bien que je vais — fait notoire! —
depuis ce moment savoureux,
comme un ivrogne bienheureux,
soûl du seul désir de trop boire!

Et c'est je ne sais quoi d'exquis,
c'est je ne sais quoi d'impossible,
de très absurde et d'indicible,
qui fait que ces vers de marquis,
— sans raison comme sans adresse —
s'en vont tout droit à votre adresse!

22 Mai 92.

Au bon temps

Je mets mon cœur entre tes mains.....
C'est un hochet que je te donne
pour servir tes jeux inhumains.
Que tu me sois méchante ou bonne,

dure ou tendre, c'est toujours Toi
que j'adorerai tout comme une
Fée, ainsi que Pierrot, ce Roi
blanc, ne peut aimer que la Lune!

Mords moi! Déchire-moi! Tant mieux!
Je bénirai tous tes caprices,
ne pouvant être qu'orgueilleux
d'exhiber telles cicatrices;

et dans tes mains, que rougiront
mes pitoyables meurtrissures,
heureux, je poserai mon front
si fier de ses chères blessures!

9 Juin.

Epilogue

Soit! ma chère! Séparons-nous!
Après tout c'est trop de souffrance,
et peut-être sera-ce doux
d'ignorer la désespérance

de l'Espoir chaque jour déçu!
Je n'ai que trop bu d'amertume,
et je n'ai que déjà trop su
que mon cœur fut pour toi l'enclume

où martela ta cruauté!
T'oublierai-je? Non! mais qu'importe?
Une Autre m'ouvrira sa porte,
qui sera sans méchanceté
pour mon incurable démence
et ma sanglotante romance!.. ..

4 Juillet 92.

CATULLE BLÉE.

Purification

Eperdûment ensevelis en notre rêve
D'Idéal éclatant, par des halliers frôleurs,
Des gazons odorants semés de roses fleurs,
Nous marcherons pendant des jours, des nuits, sans trève.

Dans le ciel de lapis des astres innommés
Brilleront devant nous vers la forêt lustrale;
Et des troupes d'agneaux à toison liliale,
Qui broutent la blancheur des lys inviolés,

Nous mèneront vers l'Arbre aux fleurs absolutoires;
Et nous respirerons longtemps, voluptueux,
Les parfums rédempteurs, parfums miraculeux,
Distillés par leurs cœurs aux candeurs de ciboires,

Qu'entr'ouvriront tes doigts stellés de bagues d'or.
Et nos âmes aux puretés almes de cygnes,
Dans le soir résonnant de buccins — joyeux signes! —
Exalteront des chants vers les horizons d'or!

Juillet 1892

RODRIGUE SÉRASQUIER.

L'Initiatrice (*)

. . . . . .

Trois coups retentirent dans les coulisses, le rideau s'éleva vers les frises et devant le gradin du fond où s'échelonnait l'orchestre, la masse des choristes évolua, se développant en demi-cercle jusqu'à la rampe. Il y eut un frémissement de curiosité, le brouhaha grandissait, les lorgnettes convergeaient vers le chœur des jeunes filles, groupées au premier plan en un papillotage de toilettes claires, de rubans et de fleurs.

— Voyez donc, Max, disait à mi-voix Madame Rinval, comme Lucie Hardy est jolie, ce soir!

— Où ça? feignit-il, troublé.

— Voyons! est-ce permis pour un amoureux? ricana-t-elle; mais là, au second rang, en surah gris-argenté, garni de camélias....

Elle précisait, insistait, désignait discrètement du bout de l'éventail :

— Vous y êtes?

Un « chut! » énergique du père Thellier le tira d'embarras. Massenet apparaissait, très applaudi, et dans le bruissement d'une rumeur mal éteinte, les premières notes d'*Ève* s'élevèrent, susurrantes et douces comme une brise berceuse de palmes.

Max s'était rencoigné dans l'ombre, et, songeur, contemplait Lucie.

Rien de plus niaisement banal que l'éclosion de cet amour. Après l'avoir remarquée l'autre été, à la plage — si ravissante en son costume de baigneuse! — rencontrée une après-midi de concert au parc — vêtue d'une robe d'or fané qui seyait à merveille à son teint de brune —, revue les jeudis de sortie dans les rangs des normalistes, il avait enfin réussi à se faire présenter un dimanche, au théâtre, pendant un entr'acte.

(*) D'un roman en préparation.

L'effet fut désastreux. Inhabile en l'art d'étayer la conversation des mille riens essentiels, très ému, du reste, de se trouver si près de celle dont il rêvait depuis cinq mois, il se montra d'une pauvreté d'esprit pitoyable. Lucie Hardy souriait, très chatouillée au fond de ce trouble qu'elle provoquait; elle ranimait la causerie languissante, le complimentait de ses vers, de son conte paru dans la *Pléiade belge*, de sa récente chronique du Salon. Elle aussi d'ailleurs occupait d'art ses loisirs; et négligemment elle parlait de ses essais de modelage, de ses aquarelles, d'une sonate qu'elle devait jouer au Kursaal, de ses poésies, dont le professeur était fort satisfait ». Elle affectait un air de rapin en rupture d'atelier, trouvait à ceci du *chic*, du *galbe* à cela, « s'en battait l'œil » quant aux examens, et sachant Max très épris de langues modernes, elle entrelardait ses phrases d'expressions allemandes : *nicht wahr!.... ich halte nichts davon.* Sa vanité de pensionnaire s'épanouissait à l'aise devant l'étudiant interloqué qu'elle s'imaginait éblouir. Lui, comprenait à peine, balbutiait, gorge sèche et tête en feu, bredouillait « Mamoiselle » avec des yeux suppliants de caniche fouetté, pataugeait en des réponses emberlificotées qu'il émaillait de lapsus. Il se sentait ridicule, prenait enfin congé d'un air gauche, heurtait une chaise en quittant la stalle et sortait du théâtre la rougeur au front et le ciel dans le cœur.

L'audition d'*Eve* se continuait en un recueillement que rompaient seules des salves enthousiastes. Max connaissait l'œuvre et en suivait l'interprétation sans effort, l'oreille vague, l'esprit vagabondant. C'était, dans un éveil lumineux d'aurore, parmi le friselis des feuilles, les gazouillis d'oiseaux et le frémissement saint des êtres, l'apparition de la Femme, fleur radieuse éclose en l'Eden merveilleux; c'était encore le duo caressant et suave aux sonorités frêles de hautbois, l'épanouissement de l'amour dans le cœur de l'homme, les premiers pas inconscients vers l'initiation suprême :

Sous les arbres en fleurs, par les sentiers de mousse,
Veux-tu que nous aillons tous deux?

Max songeait aux candides rendez-vous, à sa promenade avec

Lucie au clair d'étoiles, le long de la Meuse, un inoubliable soir de juillet. Autour d'eux palpitait la brise, le ciel piqué d'astres se mirait dans les eaux sombres dont la moire veloutée semblait rouler des perles. Il n'avait osé lui offrir le bras et marchait auprès d'elle, parlant à peine, le cœur troublé, dans le somnambulisme d'un extatique rêve. Que n'eût-il point donné pour que cette heure s'éternisât en sa monotonie délicieuse, sous la route diamantée, en ce décor de solitude, près du fleuve ronronnant dont le murmure berçait ses pensées? Il eût voulu la voir se dresser comme une Madone, en une niche d'azur constellée de soleils et se prosterner devant elle, lui consacrant de ses mains vierges l'hostie rouge de son cœur!

Si indifférente qu'elle fut envers lui, Lucie Hardy sentait une émotion l'envahir, des frissons lui fluer dans les veines, une lassitude qui la faisait s'avancer, idées éparses, chair amollie, dans un indéfinissable besoin de tendresse. Sous l'arche du pont leurs doigts se rencontrèrent : il défaillit presque, sang fouaillé, tempes bourdonnantes, mains crispées, pour ne point choir, au mur suintant de salpêtre.

— Retournons, implorait Lucie; et s'avivait en elle le désir inavoué de se sentir étreindre soudain dans l'ombre, les lèvres brûlées d'un baiser.

Max acquiesça; ils rebroussèrent chemin, et dès lors elle eut comme une hâte de couper au court, de cesser au plus tôt la corvée amoureuse, à la fois honteuse de la lâcheté de sa chair, et irritée contre Max dont le mutisme et la timidité banalisaient ainsi le mystère de l'entrevue.

La séparation fut brusque, presque froide. Max n'y comprit rien, crut l'avoir blessée et lui envoya le lendemain un sonnet mystique, aux rimes pompeuses, qui se terminait par ces vers :

Et pour glorifier ta grâce parfumée,
Mes désirs épurés s'élèvent en fumée,
— Comme un pieux encens vers un ostensoir d'or.

Belle? Non. Jolie, à peine. Pommettes saillantes, lèvres charnues, face trop ronde, elle échappait à la vulgarité par l'éclair d'acier de

ses grands yeux froids que rendaient plus inattendus les frisons gaminants de ses tempes : yeux énigmatiques et durs dont Max avait subi la fascination sans révolte — étant de ceux que leur faiblesse fait aspirer au servage.

C'est à quoi réfléchissait précisément Madame Rinval, en apparence très attentive à l'audition du poème biblique. Cet amour d'adolescent l'intriguait sans qu'elle sût pourquoi.

— Qu'a-t-elle donc fait pour lui plaire? se demandait-elle. Comment a-t-il pu s'éprendre d'une écervelée..... laide, après tout? Elle examina Max à la dérobée et ce lui fut presque une révélation. Fréquentant depuis longtemps les Thellier, l'ayant connu très jeune, il était resté pour elle le bambin à culottes courtes, aux amusantes réparties. Elle fut surprise de lui trouver des traits virils, des lèvres sensuelles, des yeux de rêve aux regards de caresses, et, surmontant le front haut, une chevelure en brosse dont l'intransigeance lui plut. Elle restait stupéfaite : elle ne l'avait donc jamais regardé? Il lui semblait tout naturel que les jeunes filles en fussent folles, qu'à son âge il les trouvât toutes désirables, et, soudainement attristée, la veuve se prit à songer à ces amourettes printanières — écloses avec les roses et fanées avant elles — qu'un mariage trop tôt conclu ne lui avait point permis d'effeuiller.

. . . . . .

AUG. VIERSET.

Le Mendiant

A. J. GASQUET.

Or vers l'heure mystérieuse et dolente
où le Soir emmantelé de clair de lune,
comme un Magicien aux secrets étranges
endeuillait de lumineuses transparences
le Verger fabuleux aux reflets de lune,
vers l'heure merveilleuse du crépuscule
s'en vint le Mendiant très doux des légendes,
par le Verger aux flotteuses transparences.
Et comme s'est endormi l'Enfant trop pâle,
le Mendiant au rêve éclairé de Reines,
voici qu'avec des angoisses ineffables,
aux sanglots cajoleurs des jets d'eau trop pâles,
se mêle une molle berceuse sereine
aux enjôleuses mélancolies de Reine.
Parmi des frôlement de folles citoles,
parmi de longs échos de Cors lents et pâles,
c'est l'incantation lourde des violes,
pendant qu'en la clarté soudaine d'étoiles,
se lève au bercement lointain des violes,
une Fée en sa traîne tissée d'étoiles.
— « O Toi, qui dors par le Verger de lumière,
Bon Pauvre Illuminé des routes perdues,
laisse-moi bercer de chansons éperdues
ton Ame pleine de tremblante lumière.
Je suis la Fée du clair de lune et du songe;

laisse-moi; car je sais la chanson charmeuse,
la chanson des Elfes qui passent et pleurent,
sous les yeuses de la forêt du songe.
Et vers des mers baignées de Torches perdues,
j'emporterai ta blanche Ame sur les grèves
pour la vêtir du Pourpoint royal des Rêves,
ô Pauvre Illuminé des routes perdues. »
— *Mais, tandis que la mystérieuse Fée*
emportait furtivement l'Ame sereine
du Mendiant, emmi sa traîne de reine,
Un long soupir aux caresses étouffées
monta dans les sanglots des jets d'eau trop pâles,
et la lune qui se mirait aux cieux mornes
effeuilla de vertes teintes ineffables,
sur le bleu Verger aux imprécises formes,
où dormait pour toujours l'Enfant des légendes,
comme une blanche Fleur immobile et pâle,
par le Soir attristé de fleurs transparentes.

TRISTAN KLINGSOR.

Là-bas, au détour du chemin....

Deux blanches filles ont passé dans le matin;
Un rayon de soleil les auréolait d'or.

Leur joie était bien grande et bien grand leur espoir;
Leur cœur était rempli de l'azur des matins.

Elles allaient, chantant une folle chanson,
Vers le radieux ostensoir de l'horizon.

La main pressant la main allaient les blanches filles
Un refrain voltigeait sur leurs lèvres vermeilles.

* * *

J'ai revu, dans un soir très doux, les blanches filles :
Leur pied s'était meurtri aux cailloux du chemin.

Et leur joie était morte et bien mort leur espoir,
Et c'était dans leur cœur comme un soir automnal.

La main serrait la main d'une étreinte plus forte
Et du rêve avait envahi leur grand œil brun.

Le cœur fortifié d'une onde généreuse
Elles allaient, fixant l'infini du chemin....

Et moi, je me suis pris à rêver au matin.

JEAN NOVIS.

Le sonnet de Syriac

Il fut mon premier éducateur, dit lentement Syriac, et, parmi les mauvaises actions de sa vie, mon éducation lui aura été comptée là-Haut, chez Dieu le Père....

Comptée... si Dieu est juste!

Voilà trente ans qu'il sort du grand sommeil sans rêve.

Là!... où vous voyez une tache blanche, un marbre — à mi-hauteur de cette colline boisée et sauvage.

C'était un homme d'une dureté d'âme extraordinaire....

Son front restait grave toujours et l'éclat étrange de ses yeux ne s'adoucit jamais! jamais!

Il n'était pas mauvais. Il nous avait recueilli mes frères et moi — en souvenir de notre père.

Et pendant six longues années, il nous garda, nous entourant de soins, mais sans qu'un mot, un seul, trahit qu'il nous aimât!

Il n'était même pas bourru, non! il était froid, glacial, impénétrable.

Parfois il s'emportait et c'était chose terrifiante. Il jurait, alors, de nous étrangler, de nous envoyer au diable; puis, il sortait, faisant claquer les portes derrière lui, sacrant comme un cuirassier, frappant son chien au passage, et entrait dans ce bois sauvage — son bien — qu'il avait défendu des coups de hache, et marchait à grands pas sur les broussailles et sur les branches tombées.

Il allait s'asseoir sur le banc de pierre, là où vous voyez son marbre aujourd'hui....

D'ici nous le regardions en tremblant.

Quel orage, quel drame avait traversé la vie de cet homme? quels yeux de femme avaient pris dans les siens comme une lueur de démence? quel crime, quel roman avait brisé son cœur?

Je ne l'ai jamais su.

Il est mort avec ses souvenirs et son éternelle tristesse....

La frayeur que m'inspiraient ses emportements s'est changée en pitié, et je ne puis passer sans émotion près de cet endroit où il dort, dans ce bois qu'agrandit un silence sans fin.

Certaines figures inoubliables traversent votre vie, il était de celles là.

Aucune vision n'est restée en moi plus intense, plus nette que la sienne.

Il est vrai... nous vivions très seuls, dans cette maison-ci, en pleine nature — où personne ne venait sauf Kapardec, notre professeur, un tout noir vêtu, long, le visage blanc, un très doux, très grave et très pieux....

Mais j'arrive à mon sonnet.

Un jour d'été, notre éducateur revint de sa promenade matinale complètement transformé.

Il avait dépouillé son air hautain.

S'il ne souriait pas, l'on sentait que le sourire n'était pas loin.

Notre étonnement fut profond, et le baiser qu'il nous donna nous laissa plus surpris qu'heureux.

Traversa-t-il des heures plus mauvaises? son indomptable fermeté fut-elle un instant vaincue?...

Mystère!

Mais ce jour là, il eut une plainte navrante, un mot qu'il ne disait pas depuis dix ans et qui lui sauta aux lèvres : J'ai soif que vous m'aimiez! dit-il.

J'étais sur ses genoux — assez mal à l'aise, car, malgré tout, sa tendresse était gauche, sa voix et ses yeux trop évocateurs de sa dureté passée.

Il voulut avoir une fête, tout de suite, le lendemain. Il n'y avait pas de calendrier qui tienne, pas d'anniversaire, rien!

Il lui fallait une fête de famille, spontanée, improvisée.

Nous cueillimes des fleurs, de ces belles fleurs qui croissent en plein air, nous fîmes des guirlandes avec des feuilles de lierre, maître Kapardec dessina un chronogramme....

Et le lendemain, jour de Sainte Jeanne, nous nous installions dans cette chambre, éclairée de chaud soleil comme aujourd'hui, devant le même et superbe panorama.

Nous étions bien sages, bien sages!

Et droits à table comme il nous le recommandait souvent.

Kapardec prônait la vie douce des humbles, le bonheur des champs, non pour le paysan qui besogne et dont l'âme est morte à l'admiration, mais pour les penseurs et les lettrés.

Il y avait de longs silences.

Alors on entendait, par les fenêtres ouvertes, bruisser les feuilles...

Puis Kapardec, de sa voix de prédicateur reprenait sa thèse.

Cela dura jusqu'au dessert, où ce fut le tour de notre très froid et très inoubliable éducateur.

Il nous raconta une histoire, une histoire de ce qu'il avait vu dans la civillisation. Ses phrases sobres, ses pensées d'une profondeur qui nous échappait, constituaient une causerie peu récréative pour nous.

Il nous dit ce qui restait en lui de ses visions de Naples, de Rome, d'Alger et d'Angkor Wât, d'Angkor Wât surtout....

Mon frère bailla, discrètement, derrière un geste....

Cette manifestation n'échappa guère au tigre.

Il arrêta une phrase commencée, se leva et hurla, à mon pauvre petit frère devenu plus blanc qu'un lys : « Tu bailles! ne dis pas non! ou je te canarde... »

Puis sa colère monta, monta.

Il jeta par la fenêtre, le gâteau de Savoie et le chronogramme de l'infortuné Kapardec...

Ses yeux avaient des reflets diaboliques, il cria notre ingratitude, cassa la vaiselle, renversa sa chaise et sortit comme une trombe nous laissant, là, consternés et tremblants....

Je remis en poche le sonnet que j'avais laborieusement élucubré à son intention...

Peut être bien, qu'en fouillant les poches de cet habit jaune que je portais alors et que j'ai pieusement conservé, peut être bien je l'y trouverais encore....

LÉON DONNAY.

Argo

A JULES VAN BIESBROECK jr

Héraclès, Méléagre, Alkonos de Phalère,
Boutès, Kanthos, Tiphis, à l'appel de Jason,
Brûlant de conquérir la divine Toison,
Les Héros sont venus, dédaigneux du salaire.

Tous, pour mettre à la mer leur pesante galère,
S'inclinent sur le sable en frappant des talons;
Mais Argo reste inerte aux ais massifs et longs —
Ils s'irritent — Leurs fronts se gonflent de colère.

Or leur désordre accroit les importuns liens —
Mais, au rythme courbant les Héros Myniens,
Ayant pris la Kithare, Orpheùs chante leur race.

Soudain la nef, docile, a glissé dans les flots,
Car les chênes d'Argo se rappelent la Thrace,
Et leurs forêts qu'Orpheùs charma par ses sanglots.

FRÉDÉRIC FRICHE.

(Salon de Gand, 1892)

Trouvères

à la damoiselle A***

Voici monter le Chant des Trouvères :

« La Pluie a chu sur mes primevères!

« La Pluie au travers d'un soleil blême
« Est si pâle, si pâle qu'on l'aime....

Voici monter le chant des Trouvères....

« Dans les éthers du spectre solaire
« Les gouttes d'eau glissent pour Lui plaire...

Voici monter le chant des Trouvères....

« Ma damoiselle est toute mouillée....
« Oh! sa chevelure éparpillée....

Voici monter le chant des Trouvères....

« Tombe la pluie, et ma damoiselle
« Court au jardin comme une gazelle!

« La Pluie a chu sur mes primevères....

. . . . . .

Il est fini le chant des Trouvères.

LUDOVIC AG-YO-BÉ.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

ARNOLD GOFFIN. — Le Fou raisonnable. (*)

Jamais, peut être, les erreurs de l'éducation, les sollicitations et les conditions mêmes de l'existence ne furent aussi contraires aux destinées heureuses des créatures que dans notre moderne et enfièvré XIX^e^ siècle. Lancés trop tôt dans la vie, avec pour unique égide les sophismes dangereux d'une philosophie vieillote, les jeunes gens de notre temps ne tardent pas à sombrer parmi les pires catastrophes morales. Tous, tant que nous sommes, à des degrés divers et consciemment ou non, nous avons connu ces jours où la certitude d'avoir souillé ses vêtements de lin fait presque désespérer de toute rédemption... Et pour quelques uns qui parviennent à se reconquérir, pour quelques uns qui renaissent à la pure lumière des émois primitifs, combien n'en est-il pas qui se perdent irrémédiablement, qui descendent, de chute en chute, jusqu'à la coupable, jusqu'à la bestiale indifférence!

Ce peu de lignes valaient d'être écrites, d'être redites plutôt, à propos du nouveau et cinquième livre de M. Goffin. Lui aussi — qui était né, suivant sa propre expression, avec un cœur large et avide d'aimer — est sorti des ghettos de la vie désillusionné et meurtri. Il a traversé les vénéficieux charniers des cités en délire; il a subi les fausses vertus, les joies malsaines, les turpitudes faciles de notre anormale civilisation et ce sont les douloureuses émotions de son âme trop affinée qu'il nous révèle cette fois encore. Oui, aucune affabulation excessive ne déflore ce livre; ce sont de courtes mais profondes psychologies qu'on y rencontre, des confidences faites à mi-voix, comme pour tromper un peu sa solitude. Souvent même c'est le « mystère éblouissant d'une conversation

(*) Bruxelles. — Ch. Vos, édit.

intérieure » qui arrête le lecteur séduit; de merveilleux songes, parés de joailleries noires, se révèlent — ou bien le souhait s'exhale de quelque neuve aurore, l'espoir timidement s'élève de voir un jour, au tournant des routes mornes, se lever — enfin! — le soleil.

En réalité, comme le héros de *Rouge et Noir*, M. Goffin se trouve parfois dans un état d'imagination renversée et il juge tout, il se juge soi-même, avec cette imagination. A ces moments les choses qu'il a le plus aimées ne le peuvent plus retenir; lorsqu'elles se présentent à lui il leur trouve des airs équivoques et fripés, des intentions obséquieusement dépravantes. Cette erreur, disait Stendhal, est d'un homme supérieur. Et parce qu'il était vraiment supérieur M. Goffin n'est pas tombé plus bas que sa douleur. A défaut de la vie, de cette vie dont il a essuyé toutes les astuces, l'art lui est resté et il entoure son art d'un culte passionné, d'un culte sans relâchement. En cela surtout il est demeuré pur et c'est par là qu'il redeviendra peut être un jour le « natal enfant de soumission et d'amour » dont, à présent, la départie l'éplore.

Deux préoccupations nous ont particulièrement frappé dans ce livre : l'inexplicable et la sincérité. A l'inexplicable M. Goffin s'efforce tenacement d'arracher son secret, il essaie de percer les mystères déconcertants de l'au-dedans, les arcanes vertigineux de l'au-delà, et ses regards scrutent avec persistance les regards froids de l'impénétrable Fatalité. La sincérité aussi l'oppresse d'une tyrannie douce; ses lèvres, à chaque instant, en exhaltent la pacifiante grandeur et les regrets qu'il formule à la voir si aisément reniée sont de ceux qui honorent un artiste, de ceux vers lesquels s'essorent — joyeux — tous nos suffrages.

Au point de vue formiste également *le Fou raisonnable* est une œuvre de premier rang. Le style de M. Goffin, débarrassé de toute contingence inutile, exempte de toute compromission et de toute feinte, nous évoque bien ce « glaive généreux et terrible » que l'écrivain voulut en faire. Mais c'est peu dire et l'écriture de ces proses demanderait à être examinée de plus près. L'idée s'y cache volontiers sous des symboles et ces symboles ont toujours autour d'eux quelque chose de grandiose ou d'épique. Et combien la forme évolue avec la pensée! Tantôt elle est plaintive, tantôt

taciturne ou menaçante, tantôt encore pleine de frissons et de tendresse. Chose curieuse d'ailleurs — M. Goffin ne nous dit-il que le monde objectif lui échappe? — elle est, cette forme, tout émotionnelle, même dans les paysages du livre dont la directe physionomie nous est rarement révélée. C'est là, à notre sens, un grand mérite. Par contre nous reprocherons à M. Goffin (d'autres ne le firent-ils précédemment?) l'abus presque du mot rare ou des néologismes trop compliqués Moins scientifique, le dire du *Fou raisonnable* conviendrait davantage encore aux sensations subtiles qu'on voulut nous révéler... D'autre part, certaines fins de proses rompent bien brusquement le charme *inexorable et doux* que leurs premières lignes propageaient. —

Mais qu'importent ces menues restrictions; qu'importent même les adventices influences subies par l'auteur? *Le fou raisonnable* nous paraît être non seulement le meilleur livre qu'ait signé M. Goffin mais encore un des plus beaux livres de prose qui aient vu le jour en Belgique dans ces derniers temps. Nous avons notamment retenu les poèmes titrés *Adieu*, *Statuette*, *au Royaume de la Sérénité du matin*, *à Wolkenkukuksheim*, *la Nef mystérieuse*, *Affettuoso*, *Le Fou raisonnable*, *Epilogue provisoire* et la pièce, parue ici même sous ce titre — supprimé depuis — *Forêt enchantée*.

Il faut, en terminant, féliciter l'éditeur Vos pour l'exécution typographique et la toilette du volume — dont la couverture, certes, a la mélancolie discrète qu'il faut.

ALBERT ARNAY.

Charles Cudell. — Printemps sombre. (*)

Ce roman — le premier, croyons-nous, que publie Mr Charles Cudell — est sans grandes qualités comme sans grands défauts. Il possède un réel avantage que nous n'essayerons pas de lui contester : c'est qu'il peut être lu lorsque l'on commence à sentir, comme disait Th. Gautier, rouler sous ses paupières les premières poudres d'or du sommeil. Un écrivain de « tempérament » eut fait de ce sujet susceptible de développements originaux une œuvre intéressante à divers points de vue. Mr Charles Cudell a voulu donner à son écriture une empreinte personnelle : il n'est malheureusement résulté de cet effort éminemment louable qu'une certaine emphase et une excessive lourdeur qu'il aurait été aisé d'éviter.

Il y a des étrangetés flagrantes en ce petit volume. André Vieujean est un personnage bizarrement contaminé par les doctrines du « nihiliste et forcené Ruszowski, seul apôtre du vrai dans son scepticisme destructeur ». Ses actions sont déconcertantes et il émet à tout propos des réflexions philosophiques. Fort souvent il y antinomie de la pensée et de l'action, cela tout simplement « parce que tous les héros et toutes les héroïnes de roman sont et doivent être des exceptions, parce qu'ils doivent être typiques pour avoir du relief, et que tout type, dans la nature comme dans la fiction, est exceptionnel. » Ruszowski lui aussi dégoisera des tirades ronflantes et creuses et finira par se pendre tout vulgairement, malgré l'apparence vertigineusement profonde de ses idées.

Le livre perdrait un de ses défauts s'il était libéré des pages copieuses et morbides que l'auteur semble avoir orgueilleusement étalées à l'admiration des générations à venir.

Joseph Desgenêts.

(*) Un volume (2 fr.) chez Lacomblez, Bruxelles.

TRISTAN KLINGSOR. — Triptyque des Châtelaines.

Un de nos plus fervents collaborateurs, Tristan Klingsor, vient de faire paraître à Annonay une charmante plaquette de vers : « Triptyque des Châtelaines », sous une fraîche couverture, annonciatrice d'une très réelle espérance poétique. Nous nous octroyons le droit d'en extraire les vers qui suivent :

Yseult

Quand la nuit tissa de l'ombre en l'air bercée,
quand Yseult aux blanches mains fut trépassée,
Le Roy prit dans ses deux mains d'ensorcelé,
les deux mains de sa très pâle fiancée
pour en faire un grand lys pâle de Thulé.

Le Roy prit les cheveux blonds de son aimée;
le Roy prit le crâne lourd de son aimée.
Il fit tramer un long bandeau fuselé
des cheveux d'or, des cheveux blonds de l'aimée,
et fit du crâne une coupe de Thule.

Le Roy but dans la coupe de son aimée;
le Roy cueillit le lys pur de son aimée.
Puis il prit le bandeau blond et fuselé,
le bandeau blond à la soyeuse tramée.
et se pendit — pour sa Reine de Thulé.

Et quand le jour tissa l'aube en l'air bercée,
quand Yseult aux blanches mains fut trépassée,
on emporta le Roy mort ensorcelé.
avec Yseult sa très pâle fiancée, —
dans un linceul filé de fleur de Thulé.

Michel Féline. — L'Adolescent confidentiel.

Les poèmes qui composent ce livre sont presque tous écrits en un mélange de vers de divers mètres, aux rimes parfois remplacées par des assonances, aux césures en majeure partie déplacées.

J'admets fort bien les déplacements de césure, et à la rigueur tous les vers, mais je n'aime pas qu'on en fasse une véritable salade.

Voici, à ce sujet, l'opinion de Paul Verlaine, l'auteur même de la plupart des réformes de la métrique française :

— « Vous avez, — lui demandait-on, — renouvelé le vers français, n'est ce pas? en variant la dimension des vers, en déplaçant leur césure, en remplaçant parfois la rime par la simple assonance. Qu'est-ce que vous pensez maintenant de toutes ces réformes? Est-ce que vous leur donnez une grande valeur? »

— « Ah! je ne l'ai pas fait exprès! » dit Verlaine en se reprenant avec l'ingénuité d'un grand artiste qui livre ses secrets. « J'ai voulu faire comme dans les livrets d'opéras, où des vers longs alternent avec des vers brefs, suivant que la musique et la déclamation l'exigent. Je dois aussi beaucoup à l'exemple de Madame Desbordes-Valmore; sa poésie, un peu naïve sous le rapport de la forme, je l'avoue, a eu une grande influence sur mes façons de penser et d'exprimer mes sentiments dans une seconde période. Car j'attache très peu d'importance à tous ces petits artifices de style et de versification. C'est bon pour les commençants. — Eh! je ne veux pas dire que, à présent encore, je ne les emploie pas de temps en temps, mais au fond ce ne sont que de petites « *canailleries* ». Comme je l'ai dit dans *Bonheur*, et comme je le répète à qui veut l'entendre : il n'y a rien au-dessus du bon vers français classique, qui est bien plus expressif et plus souple qu'on ne le croit d'ordinaire. Je suis pour la tradition saine et virile, moi! ». (*)

(*) W. G. C. Byvanck. Un Hollandais à Paris en 1891. Sensations de littérature et d'art, p. 120-121.

Parmi les vers les plus *classiques* du livre, il en est de vraiment remarquables, tels ces deux alexandrins :

J'évoque un bois rempli de parfums nonchalants
Où des arbres nacrés se mouillent d'émeraudes.....

tels ceux-ci :

Resplendit l'air enchanté
D'une Lune métallique,

Et sur l'Etang diamanté
Nage le soir angélique

qui ont l'allure des meilleures strophes de Rollinat; et il est fort regrettable que des expressions étranges, des comparaisons sangrenues, des phrases... au moins naturalistes, — je n'en dirai pas plus long, — vinssent détonner parfois au milieu de vers d'une telle valeur.

Et pour clore je citerai, parmi les meilleures pièces du livre : *Ueber land und meer*, *Barcarolle fluviale*, *La Encantadora*, *Interlude pour le poème de l'Aurore*, et *Finale du cœur qui pleure.*

RODRIGUE SÉRASQUIER.

CHRONIQUE MUSICALE

Les Concours de Chant du Conservatoire.

Une brave mère de famille, désireuse de concilier une prudente économie avec le désir d'orner sa fille des talents d'agrément propres à faire valoir une demoiselle à marier, s'en fut prier un artiste de nos amis de donner des leçons de chant

à la jeune personne. « Je tiens » dit elle « à ce que ma fille puisse » briller dans notre société, mais je n'entends pas en faire une can- » tatrice de théâtre, une virtuose de concert. Il ne s'agit donc pas » de passer le temps à pousser des ah!, ah!, ah!, sur toutes les notes » de la gamme, mais d'apprendre à chanter proprement un nombre » convenable d'airs et de romances. Quatre airs et six romances » suffisent amplement, avec la dot qui nous lui destinons. Pour » commencer, vous allez la mettre en état de chanter bien genti- » ment, un air et deux romances, dans un soirée qui aura lieu d'ici » à trois semaines. »

Quel bizarre phénomène psychique rappelait cette brave dame à notre souvenir, pendant que nous écoutions les concours de chant au Conservatoire? Un rapprochement quelconque est-il concevable entre l'idée que l'épouse d'un épicier enrichi se forme de l'enseignement artistique, et la façon dont cet enseignement est pratiqué dans une institution vouée au culte du grand art?

Presque tous les concurrents possèdent de bonnes voix, quelques uns sont remarquablement doués sous ce rapport. Citons tout spécialement MM. Willemot. Van der Linden, Van Gheluwe, MM^elles^ Regghe, Dobbelaere, Robinson et Lozin. Tous font preuve d'intelligence et de bon vouloir. Des éloges sans réserve sont dus au talent des professeurs, MM. Bonheur et Nevejans, aussi bien qu'au dévouement et au zèle qu'ils apportent à l'accomplissement de leur tache.

Pourquoi donc le souvenir de la maman aux quatre airs et six romances vient il nous hanter quand nous nous voyons obligés de remarquer les défauts qui déparent les belles qualités de certains d'entre ces jeunes gens, et quand nous constatons que celui-ci pêche par une émission gutturale ou nasonnante, que cet autre respire mal, qu'un troisième ignore totalement comment filer un son, que celui-ci croyant donner de la largeur au timbre de sa voix la rend plate et vulgaire en avançant la machoire quand il veut ouvrir la bouche, que celui-là cherche des effets d'expression dans l'exagération de l'accent dramatique, faute de posséder l'art de colorer le son, et enfin que tel autre vocalise d'une façon incorrecte. Ces défauts évidemment ne peuvent échapper à l'attention d'artistes aussi distingués que MM. Bonheur et Nevejans. D'où vient alors

qu'on ait à les déplorer chez certains de leurs élèves? Les professeurs seraient-ils par hasard astreints à enseigner, non pas les principes rationnels de l'art du chant, mais la façon de débiter quelques morceaux de bravoure? On inclinerait à le croire en voyant l'enseignement vocal divisé en classe de chant en *langue française*, et classe de chant en *langue néerlandaise*. Quiconque possède quelques notions de l'art du chant, sait que la technique vocale est indépendante de la langue parlée, et que cette technique n'est pas française ou flamande, qu'elle est bonne ou mauvaise. Ce qui varie avec la langue, ce n'est pas le *chant*, c'est la *déclamation lyrique*.

Pour être absolument rationnel, l'enseignement du chant devrait se donner en dehors de toute préoccupation linguistique. Nous ajouterons que lorsque — voulant accoutumer les élèves à une bonne articulation — on leur fait chanter des paroles, il faudrait donner la préférence à l'italien, pour préserver ces jeunes gens du nasonnement et du terne auxquels expose l'usage du français, et surtout de l'aspiration gutturale du flamand.

Il serait temps de les initier à la déclamation lyrique, soit néerlandaise, soit française, lorsqu'ils seraient en pleine possession d'une bonne technique vocale. Que si d'ailleurs on désirait qu'ils chantassent en *français*, mais non pas en *belge*, il faudrait, avant de leur parler de déclamation lyrique, leur faire suivre un cours sérieux de diction française où on leur apprendrait à distinguer la prononciation des voyelles ouvertes, d'avec celles des voyelles fermées, où on les mettrait en garde contre le chuintement, le grasseyement, le zézayement et surtout contre la lourdeur et la mollesse d'articulation qui font du langage belge une odieuse caricature du français.

J.

TABLETTES

A travers les Revues

Nous arrive l'ART SOCIAL, belle revue de combat : avec les noms d'Eugène Thebault, Georges Diamandy, Auguste Linert.

Superbe sommaire au MERCURE DE FRANCE (Juillet). Vers d'Albert Samain, Gabriël Vicaire, Albert Aurier. En prose : *l'Empirise*, de Raoul Minhar — *Des Accapareurs*, de Charles Merki — *La Princesse Eliacine* — (ohé Maeterlinck !) et de Remy de Gourmont, la macabre ironie : *Une fête nationale*. Au numéro d'Août, Pierre Quillard continue la série des *Poètes hétéroclites*, en nous parlant de François Tristan l'Hermite de Sohiers ; des vers de Julien Leclercq, *Le Soleil s'est couché*, quelques pages inédites d'Edgard Poë.

Revoici Remy de Gourmont, en la REVUE BLANCHE (Juin), avec un absurde article de chapelle sur le symbolisme, débutant gravement : *On croit le moment bon pour le dire avec sincérité et avec naïveté : à cette heure il y a deux classes d'écrivains, ceux qui ont du talent — les symbolistes ; ceux qui n'en ont pas — les Autres !!!*

En la même revue, vers inédits de Louis Ménard, et fort bonne chronique musicale d'Alfred Ernst.

La REVUE INDÉPENDANTE (Juin) commence une étude qui promet d'être intéressante, de Louis-Xavier de Ricard sur *Le Parnasse et les Parnassiens*. Vers de Camille Mauclair. Remarqué, d'Ernest Laumann : *Osia Risah*, conte rappelant Ephraïm, et la *Préface d'un livre inédit*, de Georges Bonnamour.

L'ERMITAGE (Juin) nous donne une étude curieuse sur Walt Whitman, poëte Américain, de beaux vers et proses de Stuart Mérill, Hugues Rebell, Ivanhoë Rambosson, Adolphe Retté — il nous faudrait tout citer. Une mention spéciale cependant pour *Au bord du Fleuve*, de l'admirable Henri Mazel. N'oublions pas non plus, d'Antoine Cros, la *Métaphysique de M. Taine*.

LA REVUE MODERNE, sous le flamboyement de sa couverture, contient entre autres : *l'Art de demain*, de Robert Bernier, de beaux vers d'Henri de Braisne, Charles Groleau, P. Changeur, et une amusante fantaisie de Georges Baur. Mais que diable y vient faire *l'Histoire de France racontée aux Enfants*..... en vers. C'est digne des jardins de racines grecques de mes bons aïeux.

Nous lisons dans LA SYRINX un fragment de la *Fin des Dieux*, d'Henri Mazel et des vers de Joachim Gasquet, Léon Leclère, etc.

Bien amusant et spirituel toujours, LE CHAT HUANT, avec ses chroniques hululantes, ses chansons : *Les Pendus*, *Chanson du petit Ruisseau de la Rue*, *Souvenir de Jeunesse, le Gaga*, tout à côté des vers de J. Larribau, Ludovic Ag-Yo-Bé, Valmy Baisse et, au dernier numéro, de Paul Redonnel.

Dans LA CLOCHE, *Epigraphes pour grands hommes vivants*, du trop modeste Georges Elcar.

LE SYLPHE publie une étude sur Louise Serment, poète du Dauphiné ; plus loin, les noms d'Henri Second, François Coppée, Jean Richepin.

LE SILLON continue *La Poussée des Jeunes*, de Gex.

Or, voici LE BLUET. — A la Renommée des Confitures. — Trois concours ce mois ci : 1° vélocipédique. — Tableau ! comme dit *le Sillon*. — 2° de jeux d'esprit. — Héhé, tant que cela ? voyez en le N° 7 :

Charade, par l'Ane Hémone

(1 point)

Mon premier ? note de musique
Mon second ? principe rabique
Mon tout ? phénomène d'optique.

Je vous jure que ça y est, en toutes lettres : 3e concours littéraire :

Tout le Bluet est plein de sa magnificence.

Nous n'aurons pas la malice de citer Allez, y voir, si vous voulez.

Avant de nous séparer du *Bluet*, feuilletons un instant la Petite Correspondance, pleine de conseils judicieux à un tas de braves gens qui pondirent des vers. Cueillons : *M. L. à Aubervillies*. — *Cou-*

plet, Compliments *serait inséré si le vers : « Heureux d'être au grand air et de pouvoir cracher » ne contenait pas une trivialité. Renvoyez nouveau manuscrit avec changement par exemple (et de pouvoir penser) quoique cette rime soit insuffisante.* »

Et Monsieur Quitard, malheureux !

. . . . . .

Inconnu — quelques mots mal placés, exemple : et croissant avec l'âge, pour grandissant ou vieillissant qui serait trop long.

Diable ! si *vieillissant avec l'âge* est trop long, ô Inconnu, ne le mets pas, quelques regrets qu'en puissent avoir *Le Bluet* d'abord, Toi ensuite, et enfin Moi, car Monsieur Quitard ne serait pas content.

J'oubliais de conseiller à l'ami Cilwa le dictionnaire du Quitard prénommé comme récompense aux lauréats. Ça ne leur ferait pas de mal.

La France Moderne (N° 63) nous revient, fort étonnée de nos plaintes au sujet de son irrégularité. Elle demande si le service de la poste est aussi mal fait chez nous qu'en France ! Candeur, va ! comme dit M. Pailleron : Rien ne reçumes depuis le N° du 22 mai. Nous le regrettons, car elle contient de bien bonnes choses signées Henry de Braisne, Alfred de Martonne, etc. — Très courageux, F. Fertiault, dans ses vers : *Aux novateurs littéraires.*

Signalons, au Mouvement Littéraire, des vers de Maurice Quillot, Léon Donnay, Fernand Roussel, Edmond Haraucourt ; des impressions de voyage de Nestor Outer.

Encore Nestor Outer, avec Edgard Bonehill, à la Libre Critique, qui nous envoie un bon numéro littéraire.

Nous y goutons moins *Amour*, de Wilfrid Hugot, une machine... orientale avec des khans, des topdjous, des araïs, des asguers, etc. C'est du mauvais Hugo..t.

Un referendum parmi les lecteurs du Magasin Littéraire. au sujet de son concours de prose. Voilà une idée neuve et excellente. La même revue nous donne à lire de superbes sonnets de L. Aguettant, et une page de Firmin Van den Bosch sur le beau ciseleur Eugène Demolder.

Remarqué dans la Revue Générale une étude sur l'*Histoire des Lettres Belges* de Francis Nautet.

Nous trouvons à quelques pages de là en un grand article signé Ed. Vlietinck, à propos de l'excessive quantité des cabarets à Manchester, cette vertigineuse pensée : *Un journal de cette ville a tâché de démontrer que nombre de ces établissements ne prospèrent que grâce à l'excès dans l'usage des boissons alcooliques !!!*

Signalons encore La Revue Universitaire, Essais de Jeunes et Rouen Artiste dont le dernier n° est consacré à Louis Bouilhet. Où donc s'attardent les derniers numéros de la Libre Critique ???

Où est l'avunculus très cher, *qui chantait à voix de sirène ?* Nous a-t-il décidément excommuniés ? Pardon M'sieu, nous le ferons plus, jamais plus et nous serons très sages. Si vous pouviez voir, — en écrivant, voici qu'une larme roule sur mon papier. Malheureusement, pas moyen de l'imprimer, cette larme, oh avoncule bien aimé !

Considérés comme perdus par absence de nouvelles : La Croisade, La Jeune France, Le Mouvement Social et La Revue Rose.

Nous arrivent au moment de mettre sous presse :

Chimère, qui promet de commencer prochainement une présentation de ses collaborateurs, sous le titre : *Sus aux Chimériques !* Gare coups d'encensoir et nez cassés !

Beaucoup de bonnes choses dans ce fascicule, signées Géo Mauvère, Paul Redonnel, Harold Swann, A. Loubet.

Puis, la Revue Blanche (25 Juillet), où nous remarquons surtout *Aquarelles*, vers délicieux de Mirailles, et *Légendaire Evasion*, de Pierre Veber.

L'Ermitage (juillet), qui se demande, à propos de l'Almanach de l'Université de Gand, pourquoi l'habituelle rédaction du Réveil s'en est tenue à l'écart ? Ma foi bons Ermites, vous imaginez vous que les cerveaux puissants qui dirigent l'Almanach se doutent de l'existence du Réveil et de "son habituelle rédaction ?"

La Revue Indépendante (juillet), dont nous regrettons de ne pouvoir parler plus longnement ; Floréal (mai-juin), mieux vaut tard... ! déclarant son retard motivé par " une malenconteuse session d'examens et par d'autre causes indépendantes de sa volonté ".

Enfin, nous recevons La Jeune Belgique (juillet-août), superbe livraison où nous avons surtout admiré *L'honneur de Lutterath* de Georges Eekhoud, *Le Réveil du Roi* d'Albert Giraud et des vers d'Iwan Gilkin.

F. F.

Le Chat Noir à Gand

Le Chat Noir par sa délégation a donné ici, « aux gens d'esprit et pour eux seulement connaissance de son œuvre ».

Nous ne nous doutions pas qu'en notre délectable ville il y eut tant de gens d'esprit que cela : la petite salle du Minard en était comble. Qu'ils aient tout compris, c'est douteux, mais ils on fa t semblant.... ou à peu près. Ainsi les ont fort stupéfiés deux pastiches adorables, un sonnet-Sarcey et un sonnet-Coppée :

— C'était un tout petit homard des Batignolles —

imperturbablement débités par Salis, d'une voix « enrouée, mais puissante ».

De même, la *Litanie des Seins* les a laissés bien ahuris, et d'autres choses encore...

A côté du grand Salis, seigneur de Chatnoirville en Vexin, citons Marcel Lefèvre. Une moustache dans une figure de mauvaise humeur » — comme il se dépeint lui-même, puis le tout rond et très impassible Jules Jony, avec sa fameuse *Complainte de Gamahut*, ses *Sergots*, etc. Enfin Paul Delmet, dont le *Vieux Mendiant* nous a beaucoup plu, suivi par le délirant parodiste Hyspa — tel l'esclave du triomphe.

Salis prétend Hyspa affligé d'un fort accent hollandais; les *gentilshommes* gantois ne lui en ont pas remarqué.

Je n'essaie pas de parler des choses délicieuses qui ont défilé devant nous dans l'œil de bœuf de la lanterne. Il faudrait une plume infiniment plus délicate que la mienne pour rappeler les délicieuses échappées sur le rêve qui ont nom *Phryné*, *L'Age d'Or*, et surtout *la Marche à l'Etoile*, de Fragerolles, illustrée par Rivière; c'est une manifestation d'art simplement magnifique et qui donne le frisson des grandes choses mystérieuses.

Les amis du RÉVEIL ont par leurs vigoureux applaudissements témoigné à Rodolphe Salis et à ses amis leur admiration pour l'œuvre si spirituellement artistique du Chat-Noir, ainsi que leur confraternité en l'abomination du Muffle.

Les amis du RÉVEIL sont tous gens d'esprit. Personne n'en a jamais douté — moi non plus.

FRÉDÉRIC FRICHE.

Notules

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro les compte rendus de *La Fin des Dieux*, d'Henri Mazel, des *Horizons Hantés*, de Jean Delville, de *l'Envol des Rêves*, d'Arthur Dupont et des *Ballades Russes*, de l'Abbé Hoornaert.

En notre dernier numéro, dans *Pierrot au pays du Thsin*, de Charles Sluyts, p. 199, pénultième vers, lire *gemme* au lieu de *femme*.

Toutes nos excuses à notre collabo.

Notre collaborateur Pierre Devoluy publiera prochainement une série de poèmes sous le titre de « *Bois ton sang* » (3 francs).

Les souscriptions sont reçues en nos bureaux.

Nous apprenons que l'Anthologie Contemporaine, qui eut un si vif succès en 1887, va renaître. Comme par le passé, elle sera dirigée par A. de Nocée, cet écrivain de talent, si sympathique aux jeunes.

Un nouveau confrère s'annonce à Gand : LE DRAPEAU, *Revue Littéraire et Artistique des Jeunes Catholiques*, qui paraîtra mensuellement à partir du 1er Novembre prochain. Bonne chance !

Prière à nos bons confrères de bien remarquer que nos Bureaux sont transférés Marché aux Grains, 7.

Bureaux de vente du RÉVEIL :

GAND. — Ad. Hoste, rue des Champs, 49.
Librairie Universelle, rue Courte du Jour.
Mme Otte, rue de Flandre.
BRUXELLES. — Jérôme-Doliger, Galerie de la Reine, 32.
LIÉGE. — D'Heur, rue Pont d'Ile.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES :

L'ART SOCIAL. — M — Impasse du Béarn, 5, Paris.
LE BLUET. — M — Rue Croix des Petits Champs, Paris.
LE CHAT-HUANT. — H — Rue Vieille Tour, 21, Bordeaux.
CHIMÈRE. — M — Cours Gambetta, 52, Montpellier.
LA CLOCHE. — B.M — Rue St. Placide, 39, Paris.
LE COIN DU FEU. — M — Rue Neuve, 25, Verviers.
ECRITS POUR L'ART. — Paraît 3 fois par an. — Rue Lauriston 16bis, Paris.
L'ERMITAGE. — M — Rue de Varennes, 26, Paris.
ESSAIS DE JEUNES — M — Rue de la Concorde, 2, Toulouse.
FLORÉAL. — M — Rue St. Rémy, 22, Liége.
LA FRANCE MODERNE. — B.M — Faubourg du Nord, 15, Marseille.
LA JEUNE BELGIQUE. — M — Rue Potagère, 64, Bruxelles.
LA LIBRE CRITIQUE. — H — Rue Souveraine, 37, Bruxelles.
LE MAGASIN LITTÉRAIRE. — M — Rue Haut-Port, 52, Gand.
LE MÉPHISTO. — H — Rue du Lombard, 28, Anvers.
LE MERCURE DE FRANCE. — M — Rue de l'Échaudé-St-Germain, 15, Paris.
LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE. — B.M — Rue des Minimes, 13, Bruxelles.
LA REVUE BLANCHE — M — { Rue des Martyrs, 19, Paris. / Rue de l'Ouest, 74, Liége.
LA REVUE GÉNÉRALE. — M — Rue Treurenberg, 16, Bruxelles.
LA REVUE INDÉPENDANTE. — M — Rue des Pyramides. 12, Paris.
LA REVUE MODERNE. — B.M — Rue Ordener, 96, Paris.
LA REVUE UNIVERSITAIRE. — M — Rue Coenraets, 54, St Gilles.
ROUEN-ARTISTE. — Rue Grand-Pont, 4, Rouen.
LE SILLON. — M — Rue de Chabrol, 31, Paris.
LE SYLPHE. — M — Rue de la Gare, 2, Voiron (Isère).
LA SYRINX. — M. — Rue Lacépède 27, Aix (Provence).

M = Mensuel.
B.M = Bi-Mensuel.
H = Hebdomadaire.

Deuxième Année — N° 9 SEPTEMBRE 1892

LE RÉVEIL

Revue mensuelle de Littérature & d'Art

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANCAIS

SOMMAIRE

RAYMOND NYST. . . *Aux féminités errantes.*
PAUL GÉRARDY. . . *Prière Noire.*
EDMOND RASSENFOSSE *Chansons.*
GEORGES EEKHOUD. . *Les Prétendants à la Couronne.*
GÉO MAUVÈRE . . . *Galamment.*
GEORGES TOUCHARD . *Fleurette.*
LOUIS VÉHENNE . . *Poèmes mystiques.*
GEORGES MARLOW. . *Lied. — Tes Yeux.*
VALMY BAYSSE. . . *Tristesse.*
LA TÉTRARCHIE . . *Ballade pour célébrer les Oncles du temps de Charles X.*

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

RODRIGUE SÉRASQUIER . { PIERRE DEVOLUY : *Bois ton Sang.* / HECTOR HOORNAERT : *Ballades Russes.*
LOUIS VÉHENNE . . . . ARTHUR DETRY : *Contes à ma petite Rose.*

Tablettes

Abonnement : Belgique, un an 5 francs. (Pour l'étranger, le port en sus).

Le Numéro : 50 centimes.

Rédaction : Marché aux Grains, 7, GAND.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Gand, imp. à vapeur F. Meyer-Van Loo, rue de Flandre, 66.

Pour rappel. — Les Bureaux du Réveil sont transférés Marché aux Grains, 7.

LE RÉVEIL

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE & D'ART

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.

—

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Ludovic Ag-Yo-Bé, Albert Arnay, Valmy Baysse, Catulle Blée, Edm. Deffernez, Ch. Delchevalerie, Eugène Demolder, Joseph Desgenêts, Maurice Desombiaux, Pierre Devoluy, Carlos du Fay, Arthur Dupont, Georges Eekhoud, Charles Frappart, Frédéric Friche, Paul Gérardy, Iwan Gilkin, Valère Gille, Arnold Goffin, Pierre Hancart, José Hennebicq, Gustave Kahn, Tristan Klingsor, Hubert Krains, Alfred Lavachery, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Léon Lucy-Mar, Paul M., Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Géo Mauvère, Francis Nautet, Jean Novis, Raymond Nyst, Edmond Rassenfosse, Paul Redonnel, Georges Rodenbach, Fernand Roussel, Rodrigue Sérasquier, Fernand Séverin, Charles Sluyts, Hubert Stiernet, Georges Touchard, Louis Véhenne, Auguste Vierset, Adolphe Westermann, etc.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

—

Les manuscrits ne sont pas rendus.

—

Les collaborateurs sont responsables de leurs articles.

—

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la rédaction.

—

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser à la rédaction.

BOITE AUX LETTRES.

C. d. F. L'pool. — Réservons « *Invocation* » pour le prochain. Tétrarchiquement tibi.

ROD. SQUIER.

Aux féminités errantes

J'ai des souvenirs pour emplir une coupe. La coupe des souvenirs est devant moi, et je la regarde, et je les prends un à un et je les caresse. Les tristesses en sont toutes ôtées et la coupe est fastueuse et sereine comme un riche horizon d'automne. Les diamants, en monceau, y sont les larmes de joie et la limpidité de la joie; les émerandes et les turquoises y sont les claires matinées fuies au fond des bois verts et au long des longues routes sous le charmant azur; les rubis y sont *leurs* bouches et l'amour silencieux bouche à bouche; les ivoires et les perles y sont *leurs* dents qui s'abandonnent, et leurs yeux comme une nacre, qui tremblent entre les cils sous le doux frémissement des paupières... Oh! qu'elles étaient belles! et comme du soleil, et de la chaleur, et de la rosée sont restés à mes doigts de les avoir touchées! Mes doigts grossiers se décorent et s'affinent sous l'œil de mes souvenirs, la chair en devient translucide et vermeille et il me semble que j'ai des doigts de dieu pour caresser vos souvenirs! Les topazes y sont les vins sucrés qui adoucissent vos lèvres pour les soirs joyeux, et les moissons que nous avons longées au hasard de la recherche d'un toit caché d'amour; ce diamant noir est une nuit dans la forêt : talisman magique et mémorial : un essaim d'étoiles rayonne autour qui se mire en un plan lisse de lac et le cœur de la plus aimée qui bat, de peur du silence auguste, fait frisonner la surface de cette eau. Tous ces reflets sont vos yeux, vos yeux de joie ou de rêverie : vos yeux de jeunes filles, vos yeux de gaîté, ornés de longs cils qui se dressent comme un printanier bourgeonnement de futaie devant un ciel d'aurore! Vos yeux de femmes, vos yeux de songes que les cils abritent comme un lac que magnifie l'ombre pompeuse des soirs

couchants! Toute cette lumière qui étincelle et flotte sont vos sourires! frais comme des souffles de victoire... Les ciselures d'or et d'argent de la coupe sont les nœuds et les fines dentelles parfumées de vos grâces dévêtues... Oh! qu'elles étaient belles! Je vous revois : vous aimant entre vous pour l'amour de moi, je vous revois sans jalousie danser ensemble, — également belles, — également aimées, — vous souvenant de moi! Je vous revois me plaisant comme jadis, je vous revois comme jadis vous plaisant à me plaire — car il n'y a dans cette coupe que l'image des bons jours... Vos robes multicolores, aux couleurs de vos humeurs, c'est parées de celles-ci que vous dansez à travers les opâles; les yeux et les doigts de souvenir de ma pensée errent entre vos corps diaphanes et je suis dans les robes et les chevelures qui flottent autour de vous; je suis dans vos ciels d'opâles et je suis dans l'air que frôlent vos danses; et je suis comme l'air d'un jardin où l'azur du ciel très lumineux serait le bas de vos robes traînantes, où je serais le vent parmi des verdures légères, et des fleurs parfumées, qui caresse. Ma lourde chair cependant, et mon lourd souvenir d'homme, encore qu'ils n'ont été le vent subtil, sont restés transpercés de vous! Je suis tout parfumé, je suis tout parfumé de vous. Regardez comme mon corps s'est embelli à se modeler pour les vôtres; écoutez comme j'ai harmonisé ma voix; vous avez passé dans moi comme des accords sur une lyre! Vous dansez au doux son de la musique de ma mémoire! Je regarde la coupe des souvenirs que mon âme éclaire maintenant comme un soleil de midi. Joyaux, vous rayonnez de la chair, et des regards, et des rythmes! Debordez sur mes doigts comme du lait chaud de mamelles! Riez dans mon sang comme des jours heureux, de vos flèches d'or!

Souvenir, je veux votre joie seule!

Cette coupe est débordante de gaîté!

Je veux prendre cette coupe en mains, et des deux bras contre ma poitrine, la porter comme un panier de vendange, sous le soleil!

Et par les sentiers, et par les bois, et par les prés, et les nacelles sur les lacs, je vous verrai revenir vers moi, sans ombre dans vos robes diaphanes...

Mais vous faites plus d'ombre que les arbres et les collines, de vos corps frêles!

Tenez, belles, c'est des larmes que j'ai pour remplir une coupe; mais légères et scintillantes, qui rayonnent sur l'étendue de mon âme comme les étoiles sans l'espace .. Centre d'une ténèbre étoilée d'amour, étoiles d'amour, je vous regarde dans la nuit pure, diamants évaporés de ma coupe, je vous regarde rêveur et triomphal, et le pied perdu dans l'obscurité de cet astre qui est la terre, mon cœur s'étire vers les innombrables constellations de vos regards qui me regardent : ma peine est d'être chétivement en un point borné de l'espace, sous vos regards aux douces souvenances, mais, du talon j'écrase le phallus obstiné, dans le marais ténébreux de la terre, et mon âme est avec Vous dans les cieux...

RAYMOND NYST.

Prière noire

Seigneur, à jointes mains de vaincu suppliant
Le fol enfant prodigue, harrassé d'équipées
Où son âme et son cœur en lambeaux ont saigné,
Le fol enfant prodigue a des prières enfin.

Les ombres se sont enfuies toutes de mon chemin
— Ombres à qui j'avais, confiant, donné la main —;
Et sans appui dans les ténèbres qui font peur
Je vais, voilant mes yeux pour ne pas voir la Nuit.

Seigneur ayez pitié du mal de ma tempe,
Seigneur ayez pitié du feu de mon front,
Et de ma lassitude, de ma toute faiblesse
S'éplorant sur ma vie en stérile détresse.

Seigneur soyez la guérison
Du mal en ma tête qui brûle;
Soyez la paix, soyez le berceau pour mon front
Et pour mes nerfs qui grincent et mes os
Et toute la souffrance enclose sous mon crâne.

Seigneur ayez pitié de l'ombre qui s'entasse
Qui s'entasse et s'agite et qui grouille en mon front
Où l'image confuse sur l'idée douloureuse
S'impose en linceul de ténèbres à jamais;
Ayez pitié de l'ombre s'amassant dans mon front,
De l'ombre, châtiment de l'orgueil de penser,
Et faites qu'en voilant la lumière
Elle atteigne aussi le feu.

Et quand la dame en noir sera venue vers ma demeure
Aux sons des grelots d'or qui tintent,
O Seigneur, rendez-la clémente
Et douce et bonne en ma demeure;
Et qu'elle soit la consolante
Et triste un peu et pas rieuse
La douce mère et la berceuse
Aux mains qui fermeront nos yeux
Pour leur celer la vie mauvaise.

Oh quelle ne soit pas la chantante d'orgueil et d'ironie
Hurlant par les chemins des hymnes de démence
Aux passants qui se signent et fuient —
Mais qu'elle soit la douce et triste un peu
Assise au foyer de mon âme
Et dont les yeux éteints et blancs
Se perdent en vagues et doux lointains,
Comme les yeux des sphinx, là-bas,
Rêveurs de profonds et calmes néants.

PAUL GÉRARDY.

Chansons

I

N'as-tu fait nulle amoureuse
Doux page rêveur de chansons?
Chansons d'amour, chansons berceuses,
Chansons de reines, bienheureuses
Chansons!

Beau page follet des allées
Page doux prêtre des claires allées,
Pages pieux de dames blanches,
Petites âmes dans les branches,
De tes chansons!

Page rêveur d'amours sereines
De douces amours toutes tristes
Amours de larmes délicieuses,
— N'as-tu donc pas trouvé de reine
Pour tes chansons?

Amours sereines dans des sanglots
Dans des larmes bienheureuses
Amours craintives de naïves âmes
Amours de rêve du doux page
De mes chansons!

Page, doux page de mes chansons
Page, doux prêtre des clairs-de-lune
N'as-tu donc pas trouvé de dame
Aux claires mélodies des larmes
De tes chansons!

II

C'est dans les soirs, les soirs si bleus,
Tout sombres, tout tristes, tout voilés,
Dans les montagnes de tes détresses
Perdus les soirs de Kermesse
Avec ton frêle mantel taché,
Page, que je t'ai rencontré.

Petit page triste qui chantait
Avec des pleurs tout rempli l'âme
Le leurre des cœurs enamourés;
De pales âmes que frolaient
Les songes de tes soirs mauvais
Que tu chantais!

C'était le départ d'êtres aimés,
C'étaient des espoirs brisés,
Et puis le doux oubli des tombes.
De pauvres cœurs qui souffraient,
De folles dames qui riaient,
Que tu chantais!

Un soir tout sombre de Kermesse
Tu t'es enfui par les allées,
Ayant plus tristement chanté,
Vers l'eau si douce de brouillards bleus
Avec ton frêle mantel taché.
— Je ne t'ai plus rencontré!

EDMOND RASSENFOSSE.

Les Prétendants à la Couronne

PAR HENRIK IBSEN

(Fin).

LE ROI SKULE. — PETER.

Skule. — Le moment est venu d'entreprendre en Norwège une grandiose œuvre de Roi! Peter, mon fils, écoute moi! Nous éveillerons le sentiment national et réunirons nos peuplades en un seul, en un vrai peuple. Habitants de la côte et naturels de Drontheim; Halogalandais et gens du pays d'Agde; montagnards et Sogndœlleriens, tous formeront une puissante famille; crois-moi, alors le pays gagnera non seulement en étendue mais aussi en prospérité!

Peter. — Quelle grande, quelle enivrante pensée!

Skule. — L'embrasses-tu?

Peter. — Oui, oui! c'est la clarté même!

Skule. — Et as-tu foi en ce but?

Peter. — Oui, oui; puisque j'ai foi en toi!

Skule (sauvage). — Périsse Hakonn Hakonson!

Peter. — Si tu le veux, il est légitime qu'il périsse.

Skule. — Cela coûtera du sang mais il ne peut en être autrement.

Peter. — Le sang versé pour ta cause, ne sera pas versé en vain.

Skule. — Lorsque j'aurai fondé l'empire, à toi sera tout le pouvoir. Tu t'asseieras sur le trône royal, la couronne au front, le long manteau de pourpre flottant autour de tes épaules; toutes les tribus de la Norwège fléchiront le genou devant toi....

(Sonnerie de trompes dans le lointain).

Skule. — Ha! Qu'est-cela? (Avec un cri.) L'armée des Birkebeinern! Que disait donc Paul Flida! (Il se précipite au fond de la scène).

LES PRÉCÉDENTS. — PAUL FLIDA.

Paul Flida (s'écriant). — A présent notre heure est venue, roi Skule!

Skule (consterné). — Les Birkebeinern! L'armée du roi Hakonn! Où sont-ils?

Paul Flida. — Ils dévalent par milliers de l'Ekeberg.

Skule. — Fais sonner aux armes! Sonne! Sonne donc! Conseille-moi. Où pourrons-nous nous rencontrer?...

Paul Flida. — Toutes les églises nous sont encore ouvertes.

Skule. — Je veux parler des Birkebeinern...

Paul Flida. — Tous les ponts leur sont ouverts...

Skule. — Misérable! Qu'as-tu fait?

Paul Flida. — J'ai obéi à mon roi.

Skule. — Mon fils! Mon fils! Malédiction sur moi! J'ai perdu ton royaume.

Peter. — Non, tu vaincras! Une si grandiose pensée de Roi ne saurait périr!

Skule. — Tais-toi! Tais-toi!

(Les fanfares guerrières se rapprochent).

Skule. — A cheval! Aux armes! Il y va d'autre chose ici que de la vie et de la mort des hommes! (Il se précipite au fond de la scène).

Tous (le suivent).

A la scène suivante les troupes du roi Hakonn pénètrent dans Oslo. Les deux rois se rencontrent entourés d'une escorte. Skule monte un cheval blanc et Peter marche à côté de lui, tenant d'un main le cheval par le mors et dans l'autre main un crucifix.

Skule. — Massacrez-les. N'en épargnez aucun. Un nouveau prétendant à la couronne vient de surgir en Norwège.

Les Birkebeinern. — Un nouveau prétendant, dit-il.

Hakonn. — Skule Bordsson, partageons le royaume.

Skule. — Tout ou rien!

Hakonn. — Songez à la reine, votre fille.

Skule. — J'ai un fils! J'ai un fils! Je ne songe plus qu'à lui.

Hakonn. — Moi aussi j'ai un fils et si je succombe, le royaume lui revient!

Skule. — Tuez l'enfant du Roi, n'importe où vous le trouverez! Tuez-le sur le trône, tuez-le devant l'autel; tuez-le, tuez-le dans les bras de la Reine!

Hakonn. — A présent tu as prononcé ton arrêt.

Skule (excitant ceux qui l'entourent, à pleine voix). — Tuez-les, tuez-les tous! Le roi Skule a un fils! Tuez, tuez tout! (Le combat se poursuit vers la gauche de la scène).

« Vous l'avez entendu », dit Hakonn, resté seul avec ses guerriers, « Il a mis mon enfant hors la loi, mon innocent enfant, le futur roi de Norwège! Quel châtiment mérite un forfait pareil? — La mort! — Eh bien j'en fais le serment. Skule Borsson sera tué partout où on le trouvera, sauf dans une église ou un autre lieu d'asile! »

« Cependant les Birkebeinern remportent la victoire sur l'usurpateur Skule. La reine Marguerite, épouse de Hakonn et fille de Skule, rejoint son mari. Et ici se place une autre des maîtresses scènes des *Prétendants à la Couronne.*

HAKONN, — SIRA VILJAM. — MARGUERITE. — SUIVANTES. — GUERRIERS.

Marguerite. — Hakonn, mon époux! Le ciel t'a protégé! Tu as vaincu et je te retrouve sain et sauf!

Hakonn. — Oui je suis vainqueur. Où est notre enfant?

Marguerite. — Sur le navire royal; sous la protection d'hommes sûrs.

Hakonn. — Que quelques uns d'entre-vous courent le chercher... (Plusieurs guerriers obéissent.)

Marguerite. — Hakonn, où est le duc Skule?

Hakonn. — Il a pris la route vers les montagnes...

Marguerite. — Ainsi il vit encore! Mon époux, puis-je remercier Dieu d'avoir preservé ses jours?

Hakonn (un douloureux combat se livre en lui). — Écoute-moi, Marguerite; tu me fus toujours une compagne fidèle; je te trouvai constamment à mes côtés dans les bons comme dans les mauvais jours; tu m'as dispensé d'infinis, d'inépuisables trésors d'amour; et pourtant il me faut te préparer une violente torture; ô je le fais bien malgré moi; mais je suis Roi et je dois...

Marguerite (anxieuse). — La chose concerne-t-elle le duc?

Hakonn. — Oui. Nul sort plus douloureux ne pourrait m'être réservé, que s'il me fallait écouler mes jours loin de toi; toutefois si tu crois, qu'il doive en être ainsi, après que tu auras entendu ce que j'ai à te dire, — s'il te semble ne pouvoir demeurer à mes côtés, ne pouvoir supporter ma vue sans pâlir — eh bien, en ce cas notre séparation s'impose. — Nous irons chacun de notre côté — et je ne te garderai jamais rancune de cette défection.

Marguerite. — Me séparer de toi! Comment peux-tu seulement concevoir pareille pensée? Donne moi la main.

Hakonn. — Ne la touche pas! Je viens de la lever pour jurer...

Marguerite. — Pour jurer?

Hakonn. — Et mon serment, scellait une irrévocable sentence de mort.

Marguerite. — Mon père! O mon père! (Les femmes la soutiennent).

Hakonn. — Oui, Marguerite, comme Roi j'ai dû condamner ton père à mort.

Marguerite. — Alors il a commis certes un crime plus grave encore qu'en usurpant ton titre de roi.

Hakonn. — En effet; et si tu crois à présent qu'il faille nous séparer, que ce soit sur l'heure.

Marguerite (Se rapprochant de lui, avec énergie.) — Nous ne pouvons plus nous séparer! Je suis ta femme, je ne suis rien sur la terre que ta femme!

Hakonn. — Es-tu forte assez? As-tu tout entendu, tout compris? J'ai condamné ton père.

Marguerite. — J'ai tout entendu, tout compris. Tu as condamné mon père.

Hakonn. — Et tu ne désire pas connaître son crime?

Marguerite. — Il suffit que toi tu le connaisses.

Hakonn. — Je l'ai condamné à mort.

Marguerite (s'agenouille devant le Roi et lui baise la main). — Mon époux, mon auguste maître, tu as fait justice!

Au cinquième acte nous trouvons Skule qui s'est jeté avec ses partisans dans la forteresse de Nidaros. Le prétendant est sombre, découragé; c'est en vain que ses fidèles essaient de le reconforter, la tendresse fervente et la foi fanatique de son fils mêmes sont impuissantes à lui rendre son énergie. Cependant la sédition gronde

autour de lui dans Nidaros. Les habitants contestent sa royauté. La châsse de Saint Olaf n'a pas été portée devant lui lors de son sacre.

— Eh bien, s'écrie le fougueux Peter, que l'on fasse sortir au plus vite la châsse de Saint Olaf, et qu'elle rende hommage au Roi!

— La chose est impossible! objecte un des chefs. — Qu'y a-t-il d'impossible, s'écrie le jeune homme, lorsqu'il s'agit de *lui!*

Et il montre le Roi. Et Peter commande : « Que les sonnettes convoquent les guerriers à un *thing* solennel et qu'on aille chercher la châsse! »

Les assistants se récrient avec effroi : « Un sacrilège! »

Mais Peter : Un sacrilège! n'importe! Allons, venez! Les chevaliers de Jérusalem qui gardent la relique, sont favorables au Roi Skule; nous obtiendrons leur autorisation.

Les autres : « Ils ne le peuvent à cause de l'archevêque! »

Peter les presse, les adjure : « Vous vous dites les féaux du Roi et vous ne l'aideriez pas en cet instant où sa couronne et sa vie sont en jeu? C'est bien. Là-bas, dans la rue, j'en trouverai de meilleure volonté. Mon père, mon Roi, je trouverai des supplications si éloquents que les chevaliers de Jérusalem seront bien forcés de fléchir. Ordonne qu'on sonne au *thing*. Sois tranquille, tu porteras le titre de Roi sans qu'onpuisse désormais te le contester. »

Et il se précipite en dehors.

Dans la ville le mécontentement augmente, l'orage gronde. Des présages terrifiants ajoutent à l'hostilité et à la consternation des citadins. « Des femmes accouchent dans les églises, des prêtres et des moines, pris de folie, parcourent les rues en prédisant le jugement dernier! »

Skule a repris courage. Il adresse une proclamation au peuple : Il lui vaudra l'âge d'or, et comme aux beaux jours du Roi Hakonn, chaque été le grain mûrira deux fois. Les esprits ne s'apaisent pas et au contraire le tumulte augmente, les fâcheux augures redoublent. Tout à coup s'élève une grande clameur :

— Sauve qui peut! Fuyons! Fuyons! Malheur à Nidaros! Malheur au sacrilège!

Skule. — Que s'est-il passé?

Bord Bratte. — Tout fuit, tout se sauve, comme si on venait de lâcher une bête fauve.

Skule. — Oui, tout fuit — (transporté de joie). Ha! Qu'importe à présent. — Nous sommes sauvés. — Voyez, voyez! — La châsse de Saint Olaf se dresse au milieu de la cour du château.

Paul Flida. — La châsse du roi Olaf!

Bord Bratte. — Oui, c'est qu'il dit vrai! — Voilà bien la châsse vénérée!

Skule. — Les chevaliers de Jerusalem me sont fidèles! Je le savais. Mais jamais ils ne m'auront rendu plus signalé service!

Paul Flida. — Écoutez. On sonne l'appel au *thing*.

Skule. — Il ne me manque plus aucune consécration à présent.

Peter (accourant.) — Revêts ton manteau de pourpre, ô mon Roi; car la châsse sainte t'attend là, sous tes fenêtres!

Skule. — Ainsi le royaume et moi, nous te devons le salut. Nous garderons aussi une éternelle reconnaissance aux Frères qui se sont rendus à ta filiale supplique.

Peter. — Aux frères croisés, dis-tu mon père? Tu ne leur dois aucune reconnaissance.

Skule. — Ce sont eux pourtant, qui t'ont aidé?

Peter. — Ils jetèrent l'interdit contre quiconque oserait toucher au reliquaire.

Skule. — C'est donc l'archevêque, alors! A la fin il a cédé.

Peter. — L'archevêque a fulminé des excommunications plus redoutables encore que les Frères-Croisés.

Skule. — Allons, je vois qu'il me reste encore de fidèles guerriers. Vous autres, ici, vous trembliez à la seule pensée d'affronter les foudres épiscopales; vous reculiez, vous qui deviez être les premiers à me soutenir — et là-bas, dans cette foule infime j'ai rencontré des amis inconnus, capables de se charger, pour moi, d'un attentat aussi terrible...

Peter. — Détrompe toi. Il n'en est pas un qui eut osé prendre ce pêché sur lui!

Skule. — Le Dieu tout Puissant a-t-il donc fait un miracle! Qui donc a retiré la châsse de l'église?

Peter. — Moi, mon père!

Skule (Avec un cri.) — Toi?

Les assistants (s'écartent de Peter.) — Sacrilège!

Paul Flida et une couple d'autres se retirent.

LES PRÉCÉDENTS SANS PAUL FLIDA ET BORD BRATTE.

Peter. — Il fallait que la chose se fît. Sans cette consécration tu ne pouvais plus compter sur la fidélité d'aucun sujet. J'implorai, je menacai les Frères-Croisés. Menaces ou prières furent inutiles. De guerre lasse je forçai la porte de l'église. Aucun n'osa m'y suivre. Je sautai sur le maître-autel, se saisis la poignée de la châsse en appliquant, pour m'arcbouter, le genou contre le mur; c'était comme si une puissance mystérieuse m'eût accordé une force surhumaine. La châsse céda; je la traînai derrière moi, sur les

dalles de l'église, tandis que l'anathème grondait comme un orage sous les arceaux; je la traînai hors de l'église; tout bruyait et se détournait de moi; arrivé au milieu de la cour du château, la poignée me resta dans la main; la voici. (Il la montre à Skule.)

Skule (muet, atterré). — Sacrilège!

Peter. — Pour toi; pour l'amour de ta grandiose pensée royale! D'ailleurs tu me remettras ma faute, il n'est rien que tu ne puisses absoudre, toi! Car tu nous apporteras la lumière, la paix même! Une aube radieuse va se lever sur ce pays; qu'importe les sinistres tâches qui l'ont précédée?

Skule. — Comme une auréole encadrait ta tête, lorsque tu me fus amené par ta mère — et à présent, c'est comme si j'y voyais fulgurer l'éclair de l'anathème!

Peter. — Père, père, ne songe pas à moi; ne te préoccupe pas de mon bonheur ou de mon malheur. J'ai accompli ta volonté — comment pourrait-on m'en faire un crime?

Skule. — Je voulais que tu n'eusses de foi qu'en moi-même, et cette foi est devenue de l'impiété!

Peter. — Mais si c'est pour toi que le sacrilège a été commis, impossible à Dieu de ne pas l'absoudre!

Skule. — Pur et sans pêché! J'en fis le vœu à Ingebjoerg. Et le voilà qui attente au ciel!

Nidaros indigné par le sacrilège se revolte contre Skule et bientôt le roi Hakonn et ses troupes s'emparent de la ville. Skule et ses derniers partisans ont pris la fuite. Le prétendant ira chercher un asile dans le cloître d'Elgesaeter. Une escorte de Frères-Croisés s'offre à le conduire jusque là. En chevauchant, la nuit, un de ces Frères-Croisés engage une conversation avec lui. Ce Frère-Croisé n'est autre que le fantôme damné de l'évêque Nicolas.

— Qui es-tu? lui demande Skule?

Le Frère-Croisé. — Une ancienne connaissance.

Skule. — Je ne vis jamais visage plus pâle.

Le Frère-Croisé. — Et tu ne me reconnais pas?

Skule. — C'est toi qui t'es offert à me conduire à Elgesaeter.

Frère-Croisé. — C'est moi qui veux te conduire au trône.

Skule. — Le pourrais-tu?

Frère-Croisé. — Je le peux si tu le veux.

Skule. — Et par quel moyen?

Frère-Croisé. — Par le moyen que j'employai autrefois; je te mènerai sur une haute montagne d'où je te montrerai toutes les richesses de l'univers.

Skule. — J'ai déjà aperçu toutes ces richesses en des rêves séduisants.

Frère-Croisé. — C'est moi qui t' envoyais ces rêves.

Skule. — Qui donc es-tu?

Frère-Croisé. — Un messager du plus ancien prétendant à la couronne de l'univers.

Skule. — Du plus ancien prétendant à la couronne de l'univers?

Frère-Croisé. — Du premier Yarl qui se révolta contre le souverain royaume pour fonder lui-même un royaume destiné à durer comme l'éternité.

Skule (en poussant un cri d'effroi). L'évêque Nicolas!

L'évêque promet la couronne à Skule s'il tue l'enfant du roi Hakonn. -- Et c'est ton fils qui règnera un jour! dit le démon.

Skule se rappelle le sacrilège et une terrible lumière se fait en lui. C'est contre l'âme de Peter, contre l'âme de son fils bien aimé que conspire le démon. Skule appelle le ciel à son aide. Le tentateur disparaît.

Cependant le fugitif arrive au cloître d'Elgesaeter et s'y fait recueillir grâce à l'intervention de Raghild sa sœur, une illuminée, et de la reine Marguerite qui s'y trouve avec son enfant. Peter rejoint son père. Il veut tuer l'enfant d'Hakonn. Mais Skule s'y oppose et il confesse alors à Peter que la « grandiose idée royale » est celle du roi Hakonn. Au dehors les Birkebeinern ameutés, réclament de leur côté la tête de l'usurpateur et du sacrilège. Raghild, la voyante, exhorte son frère à s'immoler avec son fils pour désarmer le courroux céleste. Peter accueille avec enthousiasme l'idée de mourir avec son père, son idole. Ils font ouvrir la porte du cloître et tombent massacrés, sur le parvis. Du moins ce sacrifice aura rendu Peter, pur et sans tache, à sa mère Ingebjoerg.

GEORGES EEKHOUD.

Galamment

(d'un volume.)

Aux Blondes

Je chante la gloire des blondes
Aux cheveux tissés de lumière,
Je chante leur grande manière
Et leur sourire à la Joconde;

Je bois aux blondes souveraines
Le philtre d'amours éternelles
Dans les azurales prunelles
De Jeanne, de Blanche et d'Irène

Car j'aime leurs cheveux d'aurore
Et leur grâce hautaine ou mignarde
Comme un soleil d'avril qui farde
Une fraîche fleur près d'éclore.

Dans la forêt d'avril

Pour Laure
Laure n'est pas une Chimère.

D'un aveu tu n'es pas farouche,
Laure, — ni d'un baiser qu'on vole;
Sais tu que mon amour s'affolle
De la promesse de ta bouche?

Que l'heure de soir est mourante
En floraisons d'étoiles vives,
Que mes mains ne sont pas naïves,
Que la forêt d'avril nous tente?

— Je renouerai le mieux du monde
Tes cheveux poudrés de bruyère
Et ma main dès lors familière
Rajustera ta jupe blonde. —

La Romance fanée

Sur l'album de Mme E. L. de S.

Redis les chansons anciennes
Aux senteurs d'iris de Florence
Et refleurisse la Romance
Sur tes lèvres magiciennes!

Ah! Goûtons le passé de charmes
— Comme sur des bruyères fauves
Un tulle épars de brumes mauves —
Car le Présent paraît de larmes,

Chante la Romance fanée
Puis nous nous aimerons encore
Pour faire en l'Avenir éclore
Une souvenance enchantée.

Les Sphynx du Parc

Les sphynx du parc ancien me disent :
« Nous avons vu maintes idylles,
Serments, rires, lèvres faciles
Et les plus fines des marquises,

Mais, dans la brume d'or des âges
Nous cherchons les serments fidèles :
L'amour des brunes a des ailes
Et les blondes ne sont pas sages! »

Les sphynx aux allures vieillotes
Parlent toujours des vieilles choses;
Il s'éclot de plus neuves roses
Sur leur concile qui radote.

GÉO MAUVÈRE.

Fleurette

A GEO MAUVÈRE.

Viens donc conter fleurette aux fleurs
Pointant dans la pâle pelouse
Mi-closes sous la pluie des pleurs
De la lune qui les épouse.

Que ton mysticisme drôlet
Egrène belles rapsodies
D'autrefois emmi le ballet
Des chastes fleurs abasourdies.

J'éprouve leur épatement :
J'aperçois toutes leurs frimousses
Languides amoureusement.
De peur que tu ne les courrouces.

Il faut de plus près les tâter.
Et fais de même aux bouquetières,
Et cours à tue-tête chanter :
Les fleurs ne seront plus rosières !

(Frêles Fleurs).

GEORGES TOUCHARD.

Poèmes Mystiques

I

Le Vitrail

Le soleil entrait à flots dans la chapelle du couvent, filtrant à travers les vitraux multicolores, inondant de lumière les hauts piliers massifs, fouillant les coins d'ombre, s'allongeant en raies éclatantes sur les dalles usées du heurt des sandales, faisant éclater crûment le cuivre des orgues. Et au dehors, à l'horizon, immense, descendait l'astre, incendiant les tourelles du monastère, plaquant du feu sur les murailles frustes, faisant saigner la campagne sous ses baisers ardents.

La porte de la sacristie s'ouvrit et frère Jean, lentement, traversa l'église criblée de langues de feu, dards aigus foudroyant follement, où se jouaient des poussières blondes. Il monta le petit escalier qui conduisait au jubé et s'assit devant l'orgue. C'était là que chaque soir, après vêpres, venait l'organiste de la communauté. Depuis qu'il avait quitté le noviciat, tantôt un an, — frère Jean n'en comptait que vingt-deux, — à la tombée du jour, il aimait à promener ses doigts sur les vieilles touches noircies par le temps, à se laisser aller à cette musique qui le berçait d'abord mollement, l'envahissait ensuite, le plongeait dans des profondeurs de rêve, dans des lointains d'irréel.

A côté de lui, un immense vitrail éclairait le jubé, donnant passage à la lumière qui caressait sa tête jeune et mâle, aux yeux brillants, enfoncés dans les orbites, ses membres maigres et souples, faisant saillie hors de la roideur du froc. Ses regards s'arrêtèrent sur la grande baie lumineuse et vaguement il contempla une suite de vierges pâles, drapées dans des robes blanches, aux longs plis amples, qui s'y trouvaient représentées. C'étaient les martyres, les saintes femmes que n'avaient pû émouvoir les tentations ni les

tourments, qui n'avaient pas succombé à la chair, et au-dessous desquelles se trouvaient les paroles : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

Alors frère Jean soupira. Son royaume à lui aussi, n'était pas de ce monde; lui aussi avait vécu chaste, comme ces femmes aux regards pudiques; lui aussi n'avait pas connu l'amour.

L'amour? L'amour? Et c'était un regret qui le prenait maintenant comme une sorte de colère même d'avoir sacrifié sa jeunesse à ce culte rigide, de s'être séparé de tout ce qui vit, de s'être condamné à errer dans les corridors épais de solitude, ne connaissant que les toujours mêmes figures silencieuses des frères, mort vivant parmi des ombres.

Et le pauvre moine regarda cette théorie de vierges, regard où se mêlait une profonde tristesse à un immense désir. Tout en songeant, il s'était mis à jouer de l'orgue. Ce fut d'abord comme une voix plaintive, plaintive, qui semblait sortir de lointains ignorés, voix de suppliant, de pêcheur devant son juge. Doucement, ainsi qu'une haleine, elle se balançait dans les hauteurs de la nef, tantôt pleurant, tantôt d'une quiétude infinie. Puis elle s'accentua et tout-à-coup éclata, victorieuse, en accents triomphants, emplissant tout le vaisseau de ses chants d'allégresse, se heurtant aux voûtes, allant jusque dans tous les recoins crier joie et délivrance.

Frère Jean semblait comme transfiguré. Des yeux toujours rivés au vitrail, bercé par le ronflement des orgues, il achevait son rêve, rêve d'un désir impossible qu'il traduisait sur l'instrument en accords magnifiques.

Le soleil commençait à décliner, l'ombre envahissait peu à peu le jubé. Déjà un mystère semblait planer en l'église qui entrait dans les ténèbres, toute froide maintenant, privée des caresses de feu de l'astre couchant. Seul, le grand vitrail éclatait encore avec son fond rutilant, ses vierges de cire au lys de neige à la main.

De nouveau, les orgues s'étaient apaisées, de nouveau elles chantaient un thème d'espérance, d'amour, d'amour mystique, inconnu, mystérieux. Ce chant... comme l'appel du mourant à l'agonie vers la délivrance finale....

Frère Jean, toujours, regardait obstinément ce vitrail. Oh! Sainte-Agnès, comme elle était jolie, toute blonde dans ses atours

blancs, avec ses yeux bleus, profonds comme l'azur, ses lèvres semblables à une tache de sang, son lys immaculé à la main, sa gloire d'or lui nimbant la nuque. Comme elle ressortait parmi les autres vierges hiératiques. Et toujours il la regardait, toujours, et l'orgue jouait toujours plein de désir....

Soudain une lumière rose parut s'épandre sur la figure pâle de la sainte, un peu de sang sembla circuler sous la blancheur de cire. Frère Jean, inconscient regardait, fou d'amour, son rêve s'accomplir.

L'orgue jouait toujours.

Petit à petit, les traits d'Agnès s'animèrent, une brise fit ondoyer les plis de son long manteau et ainsi que marchent les ombres, frère Jean la vit quitter le vitrail et doucement, doucement, s'avancer vers lui.

L'orgue jouait encore.

Alors, tenant son grand lys à la main, Agnès s'approcha du moine et frère Jean sentit poser sur ses lèvres un baiser d'amour, immense, infini....

L'orgue ne jouait plus.

Frère Jean fut retrouvé mort le lendemain matin. A ses pieds, gisait un pauvre lys effeuillé, aux pétales maculés...

II

La Colombe

Le jour se levait doucement, faisant pâlir le croissant de la lune, semant une teinte rose sur la terre humide du frais de la nuit. Petit à petit, la campagne s'éclairait, les fleurs s'ouvraient, une vie nouvelle semblait sourdre en toutes choses. Soudain des flèches d'or crevèrent le terne de l'aurore, et ce fut un concert étourdissant de cris de coqs, de pépiements d'oiseaux, tandis que majestueux, montait le soleil à l'horizon.

Une cloche tinta, cloche d'un couvent de sœurs, et la porte du cloître s'ouvrit, livrant passage à deux files de religieuses allant chanter matines à la chapelle proxime. Elles allaient en long essaim, leurs cornettes blanches semblables à de larges ailes éployées, processionnant en spirales serpentines le long des arcades encore chargées d'ombre. Une à une, elles s'engouffrèrent dans le sanctuaire, tout retomba dans le silence.

Alors s'ouvrit une fenêtre du couvent et parut à la croisée une jeune religieuse aux traits émaciés, d'une pâleur de linge.

Sœur Anne allait mourir. Elle sentait cette consomption lente qui la minait, l'envahir de plus en plus, et seule, dans sa froide cellule, elle regardait vaguement se lever ce jour qui serait peut-être son dernier.

Comme elle était absorbée ainsi, noyée dans ses pensées, une colombe vint se poser sur l'appui de la croisée. Seule amie de sœur Anne, cette colombe, qui avait pris pour habitude de venir journellement s'installer sur le rebord de la fenêtre de la religieuse, sachant bien qu'il s'y trouvait toujours quelque friandise. Et elle se lissait les plumes, roucoulant doucement, venant manger jusque dans la main les petits morceaux de pain qu'Anne lui donnait. Quand elle se fut suffisamment rassasiée, elle battit des ailes et alla se poser sur une plate forme voisine, où elle fut bientôt rejointe par un joli pigeon gris de perle qui lui tint sans doute des propros d'amour, à en juger par le rou.... rou de contentement qu'elle fit entendre.

Sœur Anne avait suivi la colombe des yeux, et une tristesse passait maintenant dans ses grands yeux limpides, à la vue de ces deux amoureux. Un soupir s'échappa de sa poitrine, soupir de regret, de bonheur à jamais perdu.

La vue de ces pigeons, involontairement, lui faisait songer à son village et surtout à certain garçon à la peau brune qu'elle avait connu jadis, lorsqu'elle était toute jeune encore. Elle se rappelait des promenades au bord de l'eau, dans la quiétude des soirs, alors que le silence du crépuscule naissant n'était troublé que par le chant des lavandières qui, joyeusement, frappaient l'eau de leur battoir; elle se ressouvenait de longues haltes, tous deux silencieux, écoutant les murmures de la forêt.

Le garçon à la peau brune, qu'était-il devenu? Elle l'ignorait et elle l'ignorerait toujours, enterrée qu'elle était dans ce sépulcre.

La vie, elle l'avait dédaignée, elle l'avait répudiée, dans son exaltation religieuse, pour devenir l'épouse du Christ. Jusqu'ici, jamais elle ne s'était repentie de cela, et voilà que maintenant, accoudée qu'elle était à la fenêtre, un regret, un immense regret la prenait.

Le soleil l'éclairait, réchauffant ses membres glacés, une odeur de glèbe fraîchement remuée montait vers elle, et avec volupté elle respirait les mille parfums des champs, qui la grisaient, lui faisaient battre les tempes.

Ah! c'était bon vivre. Et elle qui n'avait jamais connu qu'un amour innocent, affection pure et toute spirituelle, elle aurait voulu maintenant se trouver comme les autres êtres vivants, subir la loi universelle.

Elle regarda de nouveau les pigeons qui continuaient à se becqueter, là, devant elle, comme pour la narguer. Et cela lui faisait mal.

Oh! si elle avait pu être comme cette colombe; mais hélas, il était trop tard, elle allait mourir, elle sentait approcher la crise suprême....

Soudain elle fut prise d'une terreur folle de la mort; elle implora sa patronne et la Vierge, de la laisser vivre, ne fût-ce que pendant quelques heures encore, assez pour qu'elle pût réaliser son rêve.

Une dernière fois, elle regarda les pigeons qui s'étaient rapprochés l'un de l'autre....

Alors, miraculeusement, s'accomplit le veu de sœur Anne. Elle fut identifiée à la blanche colombe, amoureuse du pigeon gris de perle, puis expira, un sourire sur les lèvres, dans la joie du désir satisfait.

Sur la plate-forme, la colombe gisait inerte, la tête renversée, ses petites pattes raidies.

LOUIS VÉHENNE.

Lied

A Valère Gille.

Le château que l'automne dore
Sous l'assaut des glycines blanches,
Laisse voguer parmi les branches
Les doux sanglots d'une mandore

Qu'une belle enfant exilée
Fait pleurer sous ses mains blémies
Tandis que des roses amies
Laissent la vierge inconsolée :

Les roses dans les vases roses
Se fanent loin des chemins vagues
Où des seigneurs à coups de dagues
Ont brisé leurs pâleurs décloses!

Et pendant que les roses meurent,
Le ciel allume ses étoiles
Comme de très lointaines voiles
Qui songent au pays et pleurent...

Tes Yeux

J'attendrai tes yeux bleus, les soirs où les étoiles
Ouvriront dans la paix de l'azur sans nuages
Leurs paupières d'argent, telles de blanches voiles
Stellant un océan mystique des vieux âges.

Et je me guiderai, pareil aux anciens Mages
Vers la lueur rêvée et chaste de tes voiles :
J'irai vers tes yeux doux, j'irai vers tes yeux sages
Tissant des pleurs du ciel de prophétiques toiles.

Et je m'endormirai sous les flèches bénies
De tes regards songeurs, et la voix de mon âme
Chantera la douceur des blanches agonies.

L'aube ne fleurira plus jamais de ses roses
Le parc mystérieux de mon cœur où les choses
De la terre auront fui sur des ailes de femme !

Georges Marlow.

Tristesse

Chansons pour mes yeux

Mes yeux, mes pauvres yeux s'en vont
Tanguant sur un fleuve de larmes,
Mes yeux, mes pauvres yeux s'en vont
Bercés par un chagrin profond.

Mes pauvres yeux ont les couleurs
De la violette de Parme,
Mes pauvres yeux ont les couleurs
De la fanaison sur les fleurs.

Et la tristesse au dur profil
Dévale sur eux comme un fleuve,
Et la tristesse au dur profil
Leur verse son poison subtil.

O pourquoi, pourquoi, pauvres yeux.
Pleurer à la première épreuve,
O pourquoi, pourquoi, pauvres yeux,
Boire au philtre pernicieux.

O mes pauvres yeux qui s'en vont
Tanguant sur un fleuve de larmes,
O mes pauvres yeux qui s'en vont
Bercés par un chagrin profond.

VALMY BAYSSE.

BALLADE

pour célébrer les Oncles du temps de Charles X

Abominer le Mufle
Epater le Confrère.
(Devise de la Tétrarchie Esthétique Néo-évolutionniste).

Où est ce Fréderix malin
Qui chantait à voix de Sirène,
Et commanda que Maeterlinck
Fut rejeté loin de la scène?
— Hibou criant quand bruit on mène
De quelque livre « **décadent** »
En sa bêtise souveraine
Où est l'avunculus Tilman?

Où leur Népotule Cilwa
(Grand commerce de confitures,)
Qui prétendait le groupe **ia**
Monosyllabe. — D'aventure
N'aurait-on pas perçu la hure
De Baranzy déménageant?
La **Revue Rose** *plus ne dure!*(1)
On est l'avunculus Tilman?

Où Charles Potvin l'incongru,
« **Qui boit la vie universelle**
Dans l'Urne de l'individu »?!?!?!
Où Natal déploye-t-il son aile,
Chantant en strophes immortelles
Le chagrin des morts? — Mais avant,
Critique à la bonne chandelle,(2)
Où est l'avunculus Tilman?

ENVOI

Prince des sots, que la sequelle
Du Mufle va congratulant,
Ta **Revue Belge**, *où donc est-elle,*
Où est l'avunculus Tilman?

LA TÉTRARCHIE (3).

(1) Ohimé! N. D. L. R.

(2) Jamais Eliacin ne sera lumineux. Sa gloire est d'être luministe (Ch. Tilman, *Revue Belge* du 15 Juillet 1891).

(3) Nous publierons prochainement une étude très complète sur le mouvement Tétrarcho-esthético-néo-évolutionniste et les adelphes Tétrarques : Rodrigue Sérasquier, Sébaste Tétrarque; Joseph Desgenêts, Hiéroglyphiste; Jean Novis, Papyrothèque et Frédéric Friche, Pylophylax; ainsi que sur le « *Pérégrin passionné* » Carlos du Fay, alias Mac † Rhô (mage révélé), qui prit son envol vers les rivages Calédoniens. N. D. L. R.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

PIERRE DÉVOLUY. — **Bois ton Sang** (*) — Dans la préface du livre, M. Lantoine nous présente l'auteur, nous expose ses théories, le But qu'il poursuit, et commente son œuvre avec un réel talent.

Pour Pierre Dévoluy, nous dit-il, « le poète a une mission à remplir. Il est le *vatès* chargé tantôt de consoler les humbles de ses pacifiantes paroles, tantôt de flageller les vendeurs de son vers trempé comme un acier, et de les chasser du Temple ». Et plus loin : « le poète ne doit pas s'attendrir au vol d'un papillon ou à l'effeuillement d'une rose, quand il a sous les yeux les pitoyantes hideurs et les misères des hommes. — Aussi l'enchaînement de tous ces orgueilleux poèmes aboutit à la certitude du Devenir meilleur ».

La première partie du livre, intitulée *Les Préludes* se compose de pièces bibliques — « symbole d'où découleront les futuritions » — je citerai : *La gourde*, *Pour apprendre aux enfants de Juda à tirer de l'arc.*

Dans la seconde, *En les Hasards*, le poète nous chante l'Amour, non pas le « Jeu d'Amour, » comme dit si spirituellement M. René Ghil, mais l'Amour-sentiment, l'Amour-intellectualité :

Me tuera, belle, ainsi qu'un poison votre œil d'or,
Doux jadis à mon triste amour las des prières,
Et maintenant lac morne et glacial où dort
L'hypocrite candeur des haines meurtrières.

(*) Édition de « *Chimère* » Paris, librairie de l'Art Indépendant.

Prenez plutôt en vos mains fines ce poignard
Dont je m'armai pour les dols morts des jalousies :
Ce franc poignard et non ce sourire mignard
Et ces yeux, de vos yeux d'antan cruels Sosies...

En *l'Allée* le poète nous chante douces, douces choses, avantde pénétrer dans la partie la plus ***virile*** de son livre; il nous chante *Aventurine* (la splendide pièce ici parue,) *Matin d'Avril*, *Le Beffroi*, *Le Faune*, *Croquis Flamand*, *La mort d'Elsa* qui nous mènent à *Sang et Cendre*, où la Patrie est célébrée en chants qui sont de véritables épopées, aux vers sonores et pleins comme des résonnances de buccins; et ce sont *Les os secs* des guerriers « blémissants sur la plaine, » dispersés, qui par la volonté de Dieu se rapprochent, s'unissent entre eux, se recouvrent à nouveau de chair,

Et l'esprit du Très-Haut pénétrant dans leurs moëlles
Ils se dressèrent tous sur leurs orteils — vivants!
Et ce fut une Armée éparse aux quatre vents
Qui marchait, innombrable, aux lueurs des étoiles!

Ce sont : *La Coupe* et *A l'éphèbe de Salamine* :

Porte-lyre indigné, qu'Apollon te protège! —
On sèmera des lys sous les pas du cortège
Quand, les lauriers au front, tu rentreras vainqueur,

Et si ta Destinée au champ d'Arès est telle
Que le trait de la mort s'enfonce dans ton cœur
L'Aoïde chantera ta mémoire immortelle!

Enfin *Flumen* véritable paraphrase de l'Idée évolutionniste où le poète nous montre « l'humanité toujours cinglant vers l'inaccessible But, » termine magnifiquement le livre.

Pour l'instrumentation, l'idéal du poète, nous apprend M. Lantoine, « était un vers dont le sens s'harmonisât pour ainsi dire avec le son des mots, qui non seulement donnât la notation exacte d'une peinture, mais qui, comme un suggestif air de musique, fit vaguer l'esprit en

de plus lointaines pensées. » Sans plus de fastidieux commentaires, et pour clore, je me bornerai à transcrire ici les tercets du magnifique sonnet *Aventurine*, le lecteur jugera :

M'êtes-vous pas le fruit d'élite du verger?
La brebis claire et vive, orgueil pur du berger,
Que solennel il mène au pré joyeux des roses

Nuptiales, où l'or des grenades se fend, —
L'aiguail de votre amour ondoierait mes névroses
Et je vous aimerais mille ans, ô mon enfant! —

Bref, un succès — oh! point banal — pour Pierre Dévoluy, et un non moindre honneur pour la vaillante revue CHIMÈRE, qui a édité le volume.

L'Abbé HECTOR HOORNAERT. — **Ballades Russes.** — C'est devenu chose banale, en peinture et en littérature, que d'évoquer le pays ensoleillé des sérails et des harems, des odalisques et des houris; l'Espagne, les toréadors, les « Señoras long-voilées »; l'Italie et les tarentelles; et Venise, ses canaux, ses gondoles, ses lions, que sais-je encore!

M. Hoornaert, lui, fait des vers sur le pays à la mode, — les autres, la belle époque en est passée! — il nous chante la Russie, avec ses mœurs et ses légendes, nous parle de moujiks, de kalikis, de bourlaks, de bogatyrs, de samovar, de tchoumaks..... — Cette association de vocables rébarbatifs fait penser à la chanson Russe que « le bon poète » Marcel Lefèvre chanta au Chat Noir, et l'on ne peut s'empêcher de sourire. —

Au nombre des légendes que rapporte l'abbé Hoornaert nous a surtout charmé *Le Châtiment de Sviatogor*, qui « souffrant du vif tourment de ses forces trop grandes », a poussé vers Dieu des clameurs offensives; or comme il cheminait par le steppe, il rencontre un vieux moujik cassé, qui

S'approcha, lamentable, implorant sa puissance. —
— « Daignez charger ce sac dessus mon dos baissé »
Geignit-il.....

mais le géant n'y parvient pas; il s'épuise en efforts et en colères inutiles, au point

Que le sang coule au long de sa face vermeille!

mais ses pieds descendent en terre, il s'y enfonce jusqu'à la poitrine, sans parvenir à soulever le sac maudit.....

Ses veines ont sauté sous l'effort frissonnant!

enfin

Ses yeux tournent trois fois dans sa tête immobile,
Un ultime soupir éclate en cri tonnant,
Et son énorme chair durcit en roc stérile.

Lors le petit vieillard s'éloigne, — ricanant.

Je citerai encore : *La méchante Rivière*, *L'exploit de Micoula*, *L'illustre Baïda*, *Le Crépuscule des Bogatyrs*, *Le prédiction d'Alexis*. —

Quant à la forme, je la voudrais un peu plus soignée; M. Hoornaert a, je crois, le vers très facile : cela constitue un véritable écueil, dont il doit se méfier, mais ne m'empêchera point de le considérer comme un vrai poète, comme un artiste sincère.

Des félicitations sont dues à M. Daniel De Haene, le graveur des deux eaux-fortes qui adornent l'ouvrage, et à M. Siffer pour la façon dont celui-ci a été exécuté.

Rodrigue Sérasquier.

ARTHUR DETRY. — **Contes à ma petite Rose.** (*) — Quelques pages écrites en un style simple et clair, sans le souci de l'adjeclif *à effet*, nous offre M. Detry.

Bien que cette plaquette ait de la valeur littéraire, je reproche à l'auteur d'être trop souvent tombé dans la banalité, dans le déjà lu, ainsi *La soirée de deux enfants*, *Aux champs*, ne sont pas œuvres fort originales.

Dans certains contes de son opuscule, pourtant, M. Detry est sorti des ornières frayées par ses devanciers; telles, les dernières lignes de *l'Intérieur d'un bohême*, où l'auteur expose hardiment ses idées sur le culte de la femme.

En somme, un livre d'une lecture agréable, surtout plein de promesses pour l'avenir.

LOUIS VÉHENNE.

(*) Verviers. — Pierre Féguenne, rue du Collége.

TABLETTES

A travers les Revues

Aux derniers nos du Chat Huant, jolis vers de Girodin, Ludovic Ag-Yo-Bé, Valmy Baisse, etc.

Le Coin du Feu de septembre nous donne une forte étude juridique *sur la condition de la femme dans le mariage*, par Louis Franck, et un *quatuor de quatrains*, du très prudhommesque Georges Haas.

Excellent fascicule des Écrits pour l'Art : Lettre ouverte de René Ghil à Émile Zola, vers d'Emmanuel Delbousquet, Albert Lantoine; deux beaux sonnets d'Edmond Cros, pas factices, ce qui fait bien plaisir par ces temps-ci; puis, *le Dilemme de Pierrot*, prose de Georges Docquois, l'auteur de *Mélie* applaudie au Théâtre Libre.

Nous remarquons dans l'Ermitage un article de Hugues Rebell : *A propos des Noces de Figaro;* de superbes proses d'Henri Mazel, et d'Adolphe Retté, *Paradoxe sur la critique*. Toujours délicieux, les aphorismes de Paul Masson :

Du tissu de nos rêves, quand ils sont usés, sachons faire de la charpie :

Si la magistrature est le rempart de la société, les agents de police en sont les contre-escarpes.

La Libre Critique sous couverture finement harmonisée, commence ses biographies d'artistes par celles des peintres Jules Montigny et Evert Larock.

Le fascicule du Mercure de France est excellent; cela devient fastidieux à répéter : Vers de Jean Court; prose magnifique d'Henri Mazel : *Ultima Dies;* ballades cruelles de Laurent Tailhade, etc.

Le Mouvement Littéraire reprend du *Figaro* une remarquable étude sur le mouvement littéraire en Belgique, par Francis de Nion; vers de Verhaeren, prose du Comte Léonce de Larmandie.

La Revue Indépendante donne le 1er acte des *Soutiens de la Société*, d'Ibsen, et une belle prose d'André Picard.

En la Revue Moderne notons un bon compte-rendu de *la Débacle*, par Charles Bourget. Vers de Charles Frémine et Georges Bernard Kahler.

Rouen Artiste publie des vers inédits, de jeunesse, de Louis Bouilhet; puis une amusante et jolie prose de Tony d'Ulmès.

Au Sylphe, une saisissante nouvelle d'Henri Bossanne : *les Hallucinés;* vers de Gustave Rivet, Henri Second, et *les Pouliches* de Rollinat.

Une révélation dans la Syrinx (juillet): Vers splendides, classiques dans le grand sens du mot, signés Henri Michel. Ceci n'est pas de débutant, mais de maître ouvrier et grand poète.

F. F.

Je n'ai plus eu de nouvelles de Chimère depuis quelque temps. Sommes-nous en panne, confrère? Faut-il vous envoyer un remorqueur?

Dans la Cloche, Georges Élcar écrit des épitaphes pour les Grands hommes vivants. Georget s'amuse!

Tous nos remerciments aux confrères des Essais des Jeunes pour leurs bonnes paroles, et nos félicitations à leur directeur, M. Delbousquet, pour sa courageuse conférence.

Noël! Noël! Floréal a reparu! A quand le prochain?

Inutile de dire que la France Moderne ne nous est pas parvenue. Maudite Poste, va! Et que serait-ce si elle n'existait point?

Dans le Magasin Littéraire d'Août, *Albums* par M. Dullaert.

« Fort des résultats acquis, soulevé peu à peu par le flot même de la jeune génération, le Bluet vogue bravement vers une célébrité et un prestige qu'il aura bien mérités. » Et pour arriver à cela il envoie force circulaires, où il annonce sa fusion avec les Abeilles et le Réveil Littéraire, et contenant des extraits de journaux et de lettres de son comité de patronage. Je cueille :

Grâce du Bluet, *plus d'une perle a été sauvée de l'obscurité!!!* J'te crois!

LE BLUET a été *fondé pour la publication d'essais littéraires qui autrement auraient risqué de ne jamais voir le jour !!!* Diable, si vous le dites vous mêmes !

LE BLUET *contient des articles d' « aspirants auteurs.* » O cruelle ironie !

Enfin : *Les poètes novices ne peuvent mieux faire que s'abonner à cette revue !!!*

Ici perce le côté mercantile de l'œuvre, et à ce propos il est bon de citer ces quelques lignes d'Emile Goudeau :

« J'ai vu des gens réputés très-respectables faire payer à des naïfs cinquante centimes et un franc par vers inséré. De cette constatation presque banale (tant on connaît d'agences semblables !) je tire deux conclusions : c'est que la poésie est tellement en honneur en ce pays-ci, que, pour conquérir le titre de barde, beaucoup de commandants en retraite, de percepteurs fatigués, de marchands de salade, ou de magistrats, avares sur leur nourriture ou celle de leurs proches, parfois criblés de dettes, n'hésitent pas à dépenser de l'argent, afin de se faire imprimer. Poésie et vanité ! C'est sur ce deuxième péché que tablent les entrepreneurs de petits journaux poétiques, *rédigés par les abonnés*, dit le prospectus ! où ces malheureux payent sérieusement la gloire d'alimenter la cuisine de deux ou trois sceptiques joyeux qui revendent au poids l'inévitable *bouillon* de leurs journaux. Pauvres gogos du rêve !

Ne nous sont point parvenus : les derniers de LA REVUE BLANCHE, L'ART SOCIAL, CHIMÈRE, je crois, et LA FRANCE MODERNE (pour rappel). — LA REVUE ROSE déménage encore toujours. — Quant à notre oncle Tilman, nous lui dédions une petite Ballade.

CHANTECLER.

Autre guitare !

Est venu échouer sur ma table L'INSTITUT POPULAIRE DE FRANCE, organe des sociétés musicales et poétiques, directeur E. Sinoquet, officier de plusieurs ordres et de divers autres. La spécialité de la maison est aussi de sauver des perles de l'obscurité, à en juger par celle-ci :

Les drapeaux de la division Lapasset

I.

Après un siège horrible d'une fin misérable,
Un soldat glorieux dont le nom mémorable
Devait sauver l'honneur de la France envahie !
En brûlant les drapeaux de sa noble patrie.

II.

Lapasset, c'est son nom le plus beau de l'histoire,
Il résista, ce brave, à un traître sans gloire,
Et l'ennemi vaincu par ce trait d'héroïsme,
Salua notre armée dans son patriotisme.

E. SINOQUET,
officier d'académie.

Je regrette de ne pas avoir trouvé l'adresse de cet honnête industriel.

Encore une aimable ineptie, du MASQUE DE FER celle-ci, cela a paru dans presque tous les journaux et s'intitule :

Nouveaux bacilles.

A son tour on nous inocule,
Après la rage et cætera,
Le bacille du choléra,
Un tout petit animalcule !

Puisque la science articule
Qu'elle a sauvé le genre humain,
Pourquoi s'arrêter en chemin
Avant les **sept** *travaux d'Hercule ?*

Il n'y a donc pas que les petits belges pour être des oies !

Notules

Nous avons dû remettre au prochain fascicule le compte-rendu, par Albert Arnay, de l'*Envoi des Rêves* d'Arthur Dupont ; ainsi que ceux par Joseph Desgenêts, de *La Fin des Dieux*, d'H. Mazel, et des *Horizons Hantés* de Jean Delville.

Bureaux de vente du RÉVEIL :

GAND. — Ad. Hoste, rue des Champs, 49.
Librairie Universelle, rue Courte du Jour.
Mme Otte, rue de Flandre.
BRUXELLES. — Jérôme-Doliger, Galerie de la Reine, 32.
LIÉGE. — Gnusé, rue Pont d'Ile.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES :

L'ART SOCIAL. — M — Impasse du Béarn, 5, Paris.
LE CHAT-HUANT. — H — Rue Vieille Tour, 21, Bordeaux.
CHIMÈRE. — M — Cours Gambetta, 52, Montpellier.
LA CLOCHE. — B.M — Rue St. Placide, 39, Paris.
LE COIN DU FEU. — M — Rue Neuve, 25, Verviers.
ECRITS POUR L'ART. — Paraît 3 fois par an. — Rue Lauriston 16bis, Paris.
L'ERMITAGE. — M — Rue de Varennes, 26, Paris.
ESSAIS DE JEUNES — M — Rue de la Concorde, 2, Toulouse.
FLORÉAL. — M — Rue St. Rémy, 22, Liége.
LA FRANCE MODERNE. — B.M — Faubourg du Nord, 15, Marseille.
LA JEUNE BELGIQUE. — M — Rue Potagère, 64, Bruxelles.
LA LIBRE CRITIQUE. — H — Rue Souveraine, 37, Bruxelles.
LE MAGASIN LITTÉRAIRE. — M — Rue Haut-Port, 52, Gand.
LE MÉPHISTO. — H — Rue du Lombard, 28, Anvers.
LE MERCURE DE FRANCE. — M — Rue de l'Échaudé-St-Germain, 15, Paris.
LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE. — B.M — Rue Marie Thérèse, 73, Bruxelles.
LA REVUE BLANCHE — M — { Rue des Martyrs, 19, Paris. / Rue de l'Ouest, 74, Liége.
LA REVUE GÉNÉRALE. — M — Rue Treurenberg, 16, Bruxelles.
LA REVUE INDÉPENDANTE. — M — Rue des Pyramides. 12, Paris.
LA REVUE MODERNE. — B.M — Rue Ordener, 96, Paris.
LA REVUE UNIVERSITAIRE. — M — Rue Coenraets, 54, St Gilles.
ROUEN-ARTISTE. — Rue Grand-Pont, 4, Rouen.
LE SILLON. — M — Rue de Chabrol, 31, Paris.
LE SYLPHE. — M — Rue de la Gare, 2, Voiron (Isère).
LA SYRINX. — M. — Rue Lacépède 27, Aix (Provence).

PUBLICATIONS NON RECOMMANDÉES :

LE BLUET. — M — Rue Croix des Petits Champs, Paris.
LA REVUE BELGE. — B.M. — Place de la Station, 10, Louvain.

M = Mensuel.
B.M = Bi-Mensuel.
H = Hebdomadaire.

CHARLES TILMAN

TÊTE DE TURC

GARANTIE INCASSABLE.

PLACE DE LA STATION, 10

LOUVAIN.

CASE A LOUER

POUR UN

AVUNCULUS.

(On traite à forfait).

LE BLUET

Lance des écrivains et des vélocipèdes.

—

LE BLUET

Sauvé des perles de l'obscurité.

—

LE BLUET

Contient des articles d' « aspirants auteurs. »

—

LE BLUET

Les poètes novices ne peuvent mieux faire que s'abonner à cette revue.

—

LE BLUET

Pour 50 centimes

envoie une carte de collaborateur à tout honnête commerçant ou autre épicier sur demande affranchie.

Moitié prix seulement pour les abonnés du RÉVEIL, les bonnes d'enfants et M. Charles Tilman.

Deuxième Année — N° 10 OCTOBRE 1892

LE RÉVEIL

Revue mensuelle de Littérature & d'Art

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

SOMMAIRE

HUBERT STIERNET . . . *Soléal.*
JEAN NOVIS. . . . . *Pluie.*
CARLOS DU FAY . . . . *Invocation.*
ALBERT ARNAY . . . . *Quelques mots.*
CHARLES FRAPPART . . . *Légende.*
TRISTAN KLINGSOR . . . *L'Adolescent du missel chante.*
LÉON LUCY-MAR . . . . *Aux Brunes.*

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

JOSEPH DESGENÊTS . . . . H. MAZEL : *La Fin des Dieux.*
F. F. . . . . J. CASIER : *Au Ciel.*
RODRIGUE SÉRASQUIER . . . J. DELVILLE : *Les Horizons hantés.*
JOSEPH DESGENÊTS . . . . *Le Salon Triennal.*
J. D. . . . . *Chronique Théâtrale.*

Tablettes

Abonnement : Belgique, un an 5 francs. (Pour l'étranger, le port en sus).

Le Numéro : 50 centimes.

Rédaction : Marché aux Grains, 7, GAND.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Gand, imp. à vapeur F. Meyer-Van Loo, rue de Flandre, 66.

Pour rappel. — Les Bureaux du Réveil sont transférés Marché aux Grains, 7.

LE RÉVEIL

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE & D'ART

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.

—

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Ludovic Ag-Yo-Bé, Albert Arnay, Valmy Baysse, Catulle Blée, Edm. Deffernez, Ch. Delchevalerie, Eugène Demolder, Joseph Desgenêts, Maurice Desombiaux, Pierre Devoluy, Carlos du Fay, Arthur Dupont, Georges Eekhoud, Charles Frappart, Frédéric Friche, Paul Gérardy, Iwan Gilkin, Valère Gille, Arnold Goffin, Pierre Hancart, José Hennebicq, Gustave Kahn, Tristan Klingsor, Hubert Krains, Alfred Lavachery, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Léon Lucy-Mar, Paul M., Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Géo Mauvère, Francis Nautet, Jean Novis, Raymond Nyst, Edmond Rassenfosse, Paul Redonnel, Georges Rodenbach, Fernand Roussel, Rodrigue Sérasquier, Fernand Séverin, Charles Sluyts, Hubert Stiernet, Georges Touchard, Louis Véhenne, Auguste Vierset, Adolphe Westermann, etc.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

—

Les manuscrits ne sont pas rendus.

—

Les collaborateurs sont responsables de leurs articles.

—

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la rédaction.

—

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser à la rédaction.

Soléal

L'île Soléal était perdue dans l'océan ; jamais un navire n'y abordait et les habitants ne s'en plaignaient point, car ils trouvaient sur leur terre tout ce dont ils avaient besoin pour vivre. L'île ne comportait qu'un gros bourg entouré, d'un côté, de bois ombreux où gazouillaient des sources claires, de l'autre, de magnifiques prairies couvertes de nombreux troupeaux. Les Soléaliens ne connaissaient point l'argent : le meunier moulait le grain du boulanger qui lui fabriquait du pain ou du bûcheron qui lui donnait du bois. Ils ignoraient le mal, n'ayant jamais souffert de toutes les passions qui y mènent. Point de roi, point de mendiants, point de riches, point de pauvres, tous égaux, mangeant à leur faim, buvant à leur soif, sans cesse joyeux. Point de gouvernement, point de juges, point de soldats, point de savants qui eussent pu leur enseigner de malsaines curiosités et les exposer aux terribles représailles du grand sphinx violé.

Le matin, à l'aurore, ou par les vastes soirs étoilés, ils se réunissaient pour chanter des hymnes au soleil, à la lune, aux astres lointains. Peu s'en fallait qu'ils ne fussent parfaitement heureux, étant malades quelques jours à peine avant leur mort qui arrivait très tard. La mort était bien le seul point noir dans le ciel immuablement bleu des habitants de Soléal. Comment n'auraient-ils pas eu, plus que les autres peuples, horreur de cette mort qui ne les laissait jamais indifférents, puisqu'ils ne formaient qu'une même famille? Chacun n'était-il pas un frère tendrement aimé? Mais lorsqu'une sombre pensée les effleurait de son aile, ils se tournaient vers le midi d'où leur venait un rayon de suprême et tenace espoir : cette haute tour élevée au bord de la mer était un solide pilier auquel ils amarraient fiévreusement et qui les empêchait de glisser à la dérive sur les vagues effrayantes de l'Infini.

Un jour, était né dans l'île un enfant merveilleux ; à l'âge où les autres ne marchent point seuls, il inventait toute espèce d'instruments utiles; ses raisonnements déconcertèrent les vieillards; au lieu de jouer avec ses compagnons, il étudiait les étoiles et guérissait les animaux malades. Les Soléaliens se dirent qu'il y avait en lui quelque chose d'extraordinaire et qu'il pourrait peut-être résoudre le grand problème. Une importante décision fut prise. Les architectes et les maçons se mirent à l'œuvre. Sur le rivage sans cesse ensoleillé, à l'endroit où ne pouvaient s'entendre les enclumes des forgerons, les scies des menuisiers, ni les fléaux des batteurs en grange, ils élevèrent une haute tour pleine d'élégance, faite de blocs de marbre blanc. A quatre cents pieds en l'air, furent aménagées des salles spacieuses pour la commodité desquelles s'épuisa l'imagination des artisans les plus ingénieux. Là, l'enfant miraculeux comme un dieu dans son temple, grandit à l'aise, servi à souhait par le village entier, nourri des fruits les plus tendres et les plus savoureux. Quand il atteignit l'âge d'homme, on para comme pour une fête, toutes les jeunes filles de l'île et, parmi ce troupeau candide et frémissant, l'éphèbe prédestiné fit son choix. Puis, il emmena l'épouse vers la tour du salut, mais, jamais, elle ne fut introduite en ces ateliers mystérieux où l'Homme luttait avec la Mort.

Et les Soléaliens regardaient avec des tressaillements d'espérance, la fumée des cornues qui s'élevaient dans le ciel, au-dessus de la tour, ou, le soir, la petite fenêtre éclairée qui témoignait des labeurs du terrible ouvrier.

Cependant, les deux hommes qui, à leur tour, se sont tenus, la nuit, sous le Donjon des Espoirs, au service du Magicien, reviennent au village : Le Seigneur, disent-ils, convoque tous les habitants; il leur annoncera une grande nouvelle...

Aussitôt l'ivresse ne connaît plus de bornes; personne ne doute que la Camarde ne soit sur le point de déposer sa faux. Les hommes, les femmes, abandonnant leurs travaux, les enfants, leurs jeux, se précipitent à l'appel extraordinaire. Ils s'aveuglent à regarder fixement cette immaculée blancheur de marbre que le soleil fait étinceler, quand la fenêtre du Docteur bouge... Soudain, elle s'ouvre toute large, il y paraît, montrant à la foule une mignonne petite fille nue, frêle comme un oiselet sans plumes. Une immense acclamation

monte vers lui, mais, Dieu sait que de désillusion il y a au fond de ces cris de joie! Pourtant, le Magicien sera-t-il aussi plein d'allégresse, le jour où il révèlera au peuple assemblé le secret de ne point mourir!

Peu d'années après, la perte de sa compagne le plongea dans une désolation profonde. Il comprit alors combien chacun était impatient de le voir aboutir dans ses travaux et l'amère vanité de ses déjà longs efforts l'eût découragé à jamais; il eût imploré l'Ennemie comme on implore une amante, si, à côté de lui qui vieillissait et enlaidissait, il n'eût vu s'épanouir dans tout son éclat cette tendre fleur qu'il appelait sa fille, sa douce Florame!

Il se remit à l'ouvrage; mais, la confiance des Soléaliens en leur Docteur s'affaiblissait et les vieux pensaient: Il faudra donc mourir...

Un matin, nouvelle alerte; derechef, cohue haletante sous la tour de marbre : va-t-elle enfin laisser tomber la parole attendue?

L'Homme paraît : ses cheveux ont grisonné et la lumière tombant sur ses larges lunettes lui donne une apparence fantastique de messie aux yeux de feu. Il prend la parole :

— Soléaliens, mes frères, je n'ai point vaincu l'Esprit exterminateur; mais, désormais, nous sauverons nos corps des hontes de la vermine. Ces corps que nous soignons, que nous vêtons, que nous aimons, ne se décomposeront plus sous les immondes caresses des vers. Nous perdrons les paroles et les regards de nos morts bien-aimés, nous conserverons leur image et leurs formes. Puisse cette conquête être le prélude de la grande victoire!

Il fit connaître qu'il avait composé un élixir transformant en statues de pierre les cadavres des hommes et des animaux.

Dès lors, la physionomie de Soléal changea peu à peu. Chaque famille garda d'abord religieusement dans son intérieur les quelques parents qu'elle avait perdus et les corridors furent habités par de rigides ancêtres, tantes et oncles, qu'on venait embrasser et dont on implorait la bénédiction avant le coucher. Cependant, leur nombre augmenta et l'oubli les dépouilla de leur armure de respect et d'amour. On les plaça un peu partout : des groupes immobiles semblèrent conspirer dans la pénombre des jardins; le long des routes, s'égrenèrent d'interminables théories de processionnaires lugubres et fatigués, déambulant vers le repos.

Rien de plus étrange que le spectacle de cette île unique, par une belle nuit, quand le reflet de la lune découpant toutes ces silhouettes, semblait faire revivre les défunts pendant que les vivants étaient morts dans le sommeil. On s'aperçut alors que ce peuple de pierre, se multipliant à mesure de la disparition des êtres, tenait une place à laquelle il n'avait plus droit, et le moment ne fut pas loin où l'on accuserait l'invention de l'illustre Docteur.

Cependant le zèle de ce dernier ne s'était point refroidi, quoique l'homme fut devenu un vieillard. Il combattait toujours avec plus d'âpreté dans cet effroyable duel où on lui avait assigné un adversaire trop redoutable. Il se fit un grief de l'amour intense qu'il portait à sa fille et des moments qu'il lui donnait : tout son temps, tout son esprit, était-ce donc trop pour vaincre? Ne se devait-il point corps et âme à Soléal? — Il ne descendit plus de sa tour et défendit à l'enfant de l'y rejoindre.

Florame a toujours obéi, mais, pourtant, ce jour c'est la fête de son père et il ne vient point... Elle a résolu de distraire le vieux savant par une surprise agréable. La voilà devant sa glace, qui se pare, semblable à une fiancée que son prince va conduire à l'autel. Elle a revêtu sa robe de soie blanche brodée d'or et d'argent. Les opulentes boucles de ses cheveux blonds pendent sur ses épaules, entremêlées de fleurs de diamant que lui a données le Docteur; une rangée de grosses perles entoure son cou, tandis qu'un diadème étincelant surmonte son front.

Dans ce riche appareil qui met en relief sa réginale beauté, elle va tenter l'ascension de la tour et porter à son père des fleurs et des baisers. Les jambes flageolent en montant l'escalier aux degrés innombrables, car elle est téméraire : quel mortel autre que le Docteur a passé par ce chemin? Néanmoins, elle arrive; une odeur inconnue l'indispose; elle aperçoit des fioles de formes bizarres renfermant des liquides aux couleurs les plus variées; de hautes flammes vertes s'élèvent d'un foyer devant lequel se tient debout son père qui ne se doute point de sa présence.

La jeune fille n'ose avancer, elle respire difficilement, va-t-elle défaillir?

Elle saisit un verre qui est à sa portée, le porte à ses lèvres, croyant absorber de l'eau claire. Dieu! Qu'a-t-elle fait? Aussitôt,

ses yeux se voilent, sa tête s'appesantit, la coupe qu'elle tenait lui échappe et se brise, elle-même s'affaise en la soie blanche de sa robe.

Le vieux magicien a entendu le bruit, se retourne et pousse un cri de douleur :

— Malheur! Malheur! Florame, ma Florame!

Florame a bu de la liqueur qui pétrifie; son corps merveilleux, resplendissant de pierreries, se transforme en un marbre incomparable. Elle dort pour toujours peut-être dans la tour qui s'élève bien haut au-dessus de Soléal et d'où l'on voit toute la mer...

Depuis cette heure funeste, le Docteur ne vécut plus que pour trouver le philtre destiné à ranimer sa fille, sa Florame bien-aimée. La vue de la divine statue qu'il avait couchée sur un grand lit dans son laboratoire soutenait ses forces; car, elles faiblirent quand il songea que les dieux l'avaient puni comme ils avaient puni Prométhée, parce qu'il avait voulu leur enlever la mort. Il s'humilia devant eux, pria, les mains au ciel, jura de briser ses cornues le jour où il aurait ressuscité son enfant, offrant sa vie en échange. Il peina jour et nuit : les Soléaliens ingrats qui connaissaient son malheur, n'avaient aucune pitié de lui et ricanaient en regardant la fenêtre éclairée de ce fameux ouvrier qui ne pouvait pas seulement les empêcher de mourir. La population de l'île diminuait sensiblement et la terre était couverte de statues de pierre.

Enfin, le Docteur crut que ses veilles laborieuses n'avaient point été vaines. La joie fit bourdonner son sang dans ses oreilles, il craignit la folie :

— Florame! Florame! s'écria-t-il, se tournant vers l'endormie, te reverrai-je sourire? Oh! relève-toi et que je meure!

Les petits animaux qu'il avait pétrifiés se mirent à courir quand il leur eut versé son nouveau breuvage : serait-il aussi efficace sur l'homme..? Il n'hésita pas à tenter une grave expérience : qu'était le monde entier vis-à-vis de sa fille! Il fit monter dans la tour un de ses domestiques et le pétrifia. Le lendemain, plein d'impatience et d'anxiété, il lui administra la liqueur rédemptrice.

L'homme revint à la vie.

Le vieillard alors pressa contre son cœur la coupe qui allait lui rendre son enfant, puis, la déposa près de la jeune fille et, joignant les mains, faisant à la blanche statue un nimbe d'or du bonheur qui

rayonnait de ses pauvres yeux usés, il adressa au Ciel une ardente prière... Ses regards éteints depuis si longtemps allaient donc se fixer sur lui avec amour; ses joues se coloreraient, ses lèvres remueraient et lui diraient de bonnes paroles filiales...

— O Dieu, pardonne mon orgueil monstrueux d'ange rebelle ! Ne te souviens point, Dieu de clémence, de mes propos insensés! Quand elle se relèvera, ne me tue point que je n'aie rempli d'elle mes prunelles pour l'éternité; après, perds-moi, damne-moi, n'emporterai-je pas en mon âme, même en enfer, mon seul paradis envié! Que m'importera le tien dont l'ineffable lumière qui brille à travers tant de siècles et tant de mondes ne peut encore égaler la parfaite splendeur de *son* sourire!

Le bonheur le rendait blasphémateur et criminel; il fit irruption en lui comme une lave brûlante, jet furieux qui, trouvant trop étroit ce petit corps, creva les vaisseaux, rompit les nerfs, déchira les fibres, ébranla les os. Le Docteur sentit un éclat dans sa raison, un atroce déchirement dans tout son être; il croula comme une masse, se débattit en proie à d'horribles convulsions, tomba dans l'escalier, roula jusqu'au fond où se retrouva son cadavre baigné dans le sang, la cervelle éclaboussant les murs

Les Soléaliens pensèrent que, découragé et honteux, il s'était suicidé! Jamais personne ne s'aventura dans la tour.

A quelque temps de là, par une nuit orageuse remplie d'éclairs et de coups de tonnerre, la mer monta furieusement, envahit l'île Soléal et noya tous ses habitants.

Ce fut ainsi que, dans une rage de triomphe, la Mort rua au carnage les noirs escadrons des flots aux panaches écumeux.

Il n'y eut plus d'île, mais, au-dessus des eaux vertes, s'éleva triomphante la blanche tour de marbre du vieux Docteur; et dans cette tour, repose toujours sur son grand lit, la vierge froide aux atours de fête. A côté d'elle, la coupe du breuvage magique qui rendra le sourire à ses yeux, la parole à ses lèvres... Mais, quelle main lui versera le précieux liquide? Quel mortel ressuscitera la vierge Florame? La lampe du Docteur ne se rallumera-t-elle donc jamais d'elle-même en la nuit, pour guider quelque fol chercheur de rares délices? Mais qui cueillera les fleurs millénaires des baisers de la belle dormeuse de Soléal...

HUBERT STIERNET.

Pluie

A PAUL GÉRARDY.

I

Flic flac! le chant des gouttelettes
Descend sur la ville songeuse.
A travers la feuillée ombreuse
Son éclat de rire volète...

Il cogne gaîment à la vitre
Des maisonnettes de béguines,
Et sur le vieux Christ qui s'effrite
La pluie descend en rosée fine.

La pluie tombe bien doucement...
O la chanson des gouttelettes
Où très calme se reflète
Une quiétude de couvent.

O la chanson des gouttelettes
Douce chanson d'enfantelet
Vieux lied si doux et si discret
Que mon âme s'en inquiète.

Sur la ville flamande, — morte, —
Teintant d'un peu de gai les glauques
Et mélancoliques canaux
O la chanson des gouttelettes!

II

Il pleut, il pleut par le ciel rose
Des centaines de gouttelettes
Toutes cristallines, fluettes,
Qui sur les fleurettes se posent.

Leur baiser songeur est si doux
Sur la frondaison des allées
Où les amantes en allées
Rêvent parfois de baisers fous.

Baisers doux-amers comme en donnent
Les gouttelettes aux blanches fleurs,
Baisers aux très longues pâleurs
Dont la troublance au cœur frissonne.

Mignonne, il pleut par le ciel rose...
Allons rêver, si tu le veux
Au jardin, où pour tes cheveux
Je prendrai des gemmes aux roses.

III

Encore une averse d'automne
Qui descend du ciel appâli.
Hélas! Mignonne, ils sont cueillis
Les grands lys où la pluie frissonne.

Avec les jasmins et les roses
L'orgueil des jardins est défunt;
L'amer regret de leur parfum
Flotte parmi le deuil des choses...

Il pleut! Voici les jours fallaces
Et la fin du vernal bonheur,
Voici l'automne et dans mon cœur
Il pleut des souvenances lasses.

JEAN NOVIS.

Invocation

I

O très bonne Dame, ma Reine
douce en la lumière frangée de soir,
vers quel étrange ostensoir
ce baiser que pour vos lèvres traîne
la douleur sereine
de mon pauvre cœur?

O bonne Dame d'indolence
aux yeux d'or et d'apothéoses
jetez les ronces de vos roses...
et de vos lèvres de silence,
bannissez la désespérance
de mon pauvre cœur.

Reine albe en vos somptueux charmes,
de vos pudeurs inviolées
drapez vous pour être immolée,
— en l'heure douce des alarmes, —
aux larmes
de mon pauvre cœur.

II

Oh! pourquoi rester impassible,
lorsque triste mon âme pleure
de vouloir l'idéal bonheur :
celui des rêves indicibles?

Reine, c'est l'Avril de vos grâces,
et le printemps sème des fleurs
innommées de roses pâleurs
pour enivrer vos pudeurs lasses.

A votre lèvre triomphale
s'attache un calme chimérique,
mais vos yeux sont mélancoliques
sous l'or de vos torsades pâles.

Dans le sommeil d'un lourd silence
votre âme en son envol des voiles
a des défaillances d'étoiles
vers de doux rêves d'indolence...

III

Oh! si vers vous mon âme pleure
le deuil de se voir désolée,
soyez clémente et bonne, Reine,
pensez qu'aimer n'est pas un leurre,
qu'en la nuit des corps ont saigné,
et donnez à mon pauvre cœur
en les ténèbres qui font peur
l'appui de votre main sereine.

Si le soleil brûle ma tempe,
sous les torsades enivrantes
de vos cheveux enrubannés
abritez mon front impeccable,
et de vos lents yeux implacables
de pâle vierge désolée,
versez vos rayons de candeur
sur mon âme qui vers vous pleure.

Soyez clémente et bonne — Reine, —
et laissez couler de vos lèvres
les rimes tant fanées et mièvres
que chantaient — ô ma châtelaine —
les tout vieux cantiques d'aimer.
Chantez, chantez et que mon rêve
en la nuit pâle qui l'achève
s'immobilise à vos pensers.

Avant qu'au philtre de vos charmes
mon âme s'endorme à jamais,
qu'en un holocauste secret
votre baiser sèche les larmes
du pauvre cœur qui meurt pour vous...
Et puis, après le saint Mystère,
la tête inclinée vers la Terre,
priez longtemps à deux genoux!

CARLOS DU FAY.

Septembre 92.

Quelques mots [1]

Bien des choses furent écrites sur les origines du mouvement littéraire belge contemporain. On en a fait ressortir la vraiment belle et toute spontanée éclosion, l'heureux et prompt développement. On a mis en lumière aussi, avec plus ou moins d'à propos et de bonne foi, ceux qui en furent les princes charmants ou les enthousiastes paladins. Un point par contre a été laissé dans l'ombre : je veux parler des sortes de groupes que ce mouvement a produits, de l'influence exercée par certains écrivains de ses premières heures sur ceux qui vinrent après eux. Sans doute, cette particularité ne se manifesta pas dans une très large mesure; en se montrant fort difficiles, d'aucuns prétendraient même qu'elle fût plutôt rare... Elle n'en mérite pas moins d'être notée car ce qui était vrai dans ce sens précédemment n'a pas complètement cessé d'être vrai aujourd'hui.

Au nombre de ces chefs de files — ou de groupes, comme on veut — M. Albert Giraud arrive incontestablement bon premier; et, en y réfléchissant, on ne tarde pas à comprendre qui lui surtout devait récolter ce genre spécial de succès. Qu'on se rappelle ce qu'étaient

[1] A propos de l'*Envol des Rêves* de M. Arthur Dupont.

la littérature et la poésie dans notre Belgique d'il y a dix ans! La consigne semblait avoir été donnée de ne produire que des choses ternes, des choses sans âme, des choses sans vie. Les œuvres étaient non seulement rares mais généralement mauvaises et, à part d'occasionnelles exceptions, la jeunesse ne trouvait dans les revues du temps que d'insipides poèmes et de non moins fadasses proses. Elle devinait cependant, cette jeunesse, qu'un art différent devait être possible — un art où se refléterait ce dont elle se sentait elle-même animée. Cet art elle l'attendait; et quand la *Jeune Belgique* naquit, dissipant les brumes, toutes les âmes bien nées la saluèrent avec la véridique joie de la délivrance. Ces poètes nouveaux apportaient la lumière, les couleurs, les musiques; ils exhaltaient le radieux prestige des belles formes, la symphonie caressante des belles rimes! Leurs poèmes sentaient bon comme ces chambres aux larges croisées où l'air pénètre librement et nous ne nous lassions pas d'en admirer l'éblouissante ornementation après avoir été les hôtes tristes des plus méphitiques *caveaux*. Tout cela nous apparaissait, à nous les petits derniers, comme un enchantement et par moments il semblait que nous voyions pour la première fois. Un notamment d'entre les nouveaux venus nous requérait — non pas, je pense, qu'il nous parut supérieur à tel ou à tel dont il s'entourait mais parce qu'il possédait à un plus évident degré ce brillant de la pensée, cette splendeur de l'expression dont nous avions été particulièrement sevrés. Celui-là, c'était M. Albert Giraud. Pour tout dire en quelques mots, son art répondait davantage à nos propres nostalgies et satisfaisait davantage ce goût des teintes chaudes, des clartés scintillantes qui a toujours gouverné de printaniers regards. Aussi, bien des vers furent alignés à la façon de l'auteur de *Hors du siècle;* tels jeunes hommes même qui n'étaient pas destinés à sortir de la foule se sentirent pris d'un véritable prurit d'écrire — d'écrire ainsi. Et maintenant encore, comme je l'indiquais plus haut, cette influence n'a pas cessé; des poèmes paraissent où un œil exercé la reconnaît sans hésitation, des livres nous sont offerts qui en portent presque à chaque page l'irrécusable estampille...

Pour certains lecteurs, ce qui précède paraîtra assez hâtivement dit. Le manque de place nous empêche d'être prolixe, et d'ailleurs ceci doit être pris non pas pour un chapitre d'histoire littéraire mais

pour l'introduction. et rien de plus, à l'article voulu à propos d'*un* livre. J'ajouterai que, chose curieuse, aucun ou presque aucun des suivants de M. Giraud ne sut en conserver une impression complète. Si tous calquèrent sa mélancolie, son pessimisme, les uns ne s'assimilèrent que le tour, la cadence et le rythme de ses œuvres; les autres en retinrent seulement le côté décoratif ou purement plastique. En réalité cela pouvait valoir mieux qu'une ressemblance radicale, à condition de remplacer par autre chose ce que, de la sorte, on laissait de côté. Voilà malheureusement ce qui n'eut pas lieu. Un exemple du premier cas se trouverait chez M. Fernand Roussel dont le *Jardin de l'Ame* n'a que cela — une manière de musique, analogue en ses éléments constitutifs à celle de son incontestable inspirateur, et où l'on chercherait en vain de la couleur, une ligne précise, une image nette et pleinement suggérée. Quant au second cas, au cas où l'on s'enquerrait d'un poète chez qui l'influence giraudine procéda plutôt, sinon exclusivement du décor — nous citerions, parmi d'autres, M. Arthur Dupont, l'auteur de l'*Envol des rêves* paru récemment chez l'éditeur Lacomblez.

* * *

Tout d'abord nous nous refusons à admettre que M. Dupont ait le don de poésie car ses poèmes fourmillent de phrases discordantes, de strophes inharmoniques. Quand on a l'oreille on n'écrit pas des vers tel celui-ci :

*Comme des hi*boux aux *cris enroués d'effroi...*

ni comme cet autre :

*Et, plus anti*ques que *les mondes,*

ni comme cet autre encore :

*L'écume ardente de l'*eau. Là *profondément...*

Faut-il dire à ceux qui lurent ici nos propres vers que nous admettons toutes les métriques et tous les genres de poésie?... Mais cela n'est pas en question; il ne s'agit pas cette fois de discuter le

vers libre et le vers régulier. Nous voulons simplement faire ressortir que du moment qu'un poète nous présente des vers écrits selon la tradition nous avons le droit d'exiger qu'il l'observe jusqu'au bout; or on la transgresse incontestablement dans les expressions qui viennent d'être relevées. D'ailleurs, ces fautes grossières eussent-elles été évitées, il n'en serait pas moins vrai que la langue de M. Dupont est raboteuse, que rien dans ses poèmes ne se fond, ne s'enchaîne. La coupe des vers subit les raccrocs les plus bizarres. Des mots s'y échevèlent, sortent des rangs et prétendent marcher à l'écart. Ce n'est pas même de la musique défectueuse c'est Dieu me pardonne! de la cacophonie et de la cacophonie hélas! qui n'a pas le mérite d'être drôle.

Passons, d'autres exemples nous appellent... Je me suis demandé — car n'est-on pas tenté de croire, en présence d'un livre qui ne plait pas, qu'il doit malgré tout s'y trouver *quelque chose?* — je me suis demandé un instant si la muse de M. Dupont n'est pas comme cette jeune fille de Polidori qui « avait un teint de rose et mettait du rouge ». Quoi qu'il en soit cette muse a furieusement horreur du naturel; les choses les plus simples, elle les surcharge à l'excès et elle en arrive à ne plus laisser percevoir ce qu'elle voulait sans doute mettre hautement en relief. M. Dupont, disais-je, a subi l'influence décorative des poèmes de M. Albert Giraud. On sait comment celui-ci érige ce décor. Dans ses sonnets ce sont de grands plans égaux, tout en fastueuses couleurs, se complétant l'un l'autre, croissant ou décroissant de phrase en phrase et se reflétant prismatiquement jusque dans les moindres mots. Dans ses rondels, des teintes plus paisibles s'entrelacent en petits traits mixtes et s'ombrent doucement d'un reflet de paysage au fond de l'eau. *L'Envol des Rêves* trahit les mêmes intentions; seulement de ce côté aussi la désillusion vous guette. L'influence subie ne reste honorable que dans les lignes d'esquisse; et, si ces lignes ne manquent pas toujours de grâce, le rempli est, neuf fois sur dix, exécrable. Pour préciser, supposons qu'une image se présente à l'esprit de M. Giraud comme susceptible de traduire fidèlement tel épisode de sa pensée. Que fera le poète? Il lui donnera toute l'ampleur possible mais sans jamais permettre qu'elle s'écarte du restant du dire ni qu'elle aille au delà des destinées mêmes de l'idée. Autre est le cas lorsque M. Dupont nous parle. Outre qu'elles

se justifient rarement, ses images s'attestent sous les dehors les plus hostiles à leur essence et elles se compliquent d'une ou de plusieurs autres les détruisant de fond en comble. La muse ne veut pas qu'être rouge, il faut qu'elle soit pourpre et M. Dupont met vraiment trop de complaisance à la satisfaire.

L'auteur de *l'Envol des Rêves* cultive assez agréablement aussi la faute de français. Qu'un vers lui arrive qui comporte, par exemple, plus de douze pieds, il n'hésitera pas à le charcuter au hasard pour respecter le nombre constant. A notre avis, il est assez peu correct de dire :

Nos souvenirs aimés naguère se sont pris,
Comme des oiselets, à la glu de vos ailes
Et partis avec vous bien loin dans l'Incompris.

Il ne l'est pas davantage de s'écrier :

Je sais dans la forêt un vallon tutélaire
Où nous abriterons nos têtes à demain;

De pareils vers ne sont pas même dignes d'un élève ordinaire de rhétorique qui ne laisserait probablement pas subsister les drôleries dont M. Dupont ne s'est pas douté. C'est ainsi qu'il boit quelque part la mer pour... pleurer davantage; il nous entretient ailleurs d'un « deuil de mort », ailleurs encore de « jardins muets comme des portes closes » — vous savez ces portes dont on a coutume de dire : j'ai trouvé visage de bois. L'auteur rêve aussi des jardins

Où sommeillent comme en des rideaux de percale,
Sous les enlacements de lierres et de lys,
Les satyres de marbre et les sylvains rustiques;

Pour lui les hiboux ont des regards troublants « ainsi des regards d'anges », les pommiers des ramures « comme des bras fleuris d'astres blancs », et d'intrépides cheveux sont... « couleur de sérail ». Cette dernière expression surtout me dépasse car dans tout sérail qui se respecte il y a, ai-je lu, des odalisques très blondes et des favorites très noires.

Les chevilles encore ne sont pas ce qu'il y a de moins fréquent le long de ce volume où la pensée est toujours fragmentaire et poussive. Les sonnets n'y sont pas des poèmes de volonté, les pièces libres divaguent avec candeur, l'amour manque d'abandon, les regrets manquent de sincérité et les espoirs de confiance. Les meilleures pièces mêmes ne sont pas exemptes de ces tares. En voici une que je ne choisis pas au hasard :

Royauté

Triste jusqu'à pleurer sous le poids de mes rêves
Je voudrais découvrir au loin, dans la forêt,
Quelque chaume muet et calme où monterait
Le murmure affligé des plus prochaines grèves.

Je voudrais sans retour un refuge d'oublis
Où je pourrais finir une vaine existence;
Un asile égoïste où des voix de silence
Réchaufferaient mon cœur dans leurs tièdes surplis.

Car j'ai vu de si près la noirceur de l'Abîme
Dans l'âme des navrés du Tourment et du Crime
Que je me suis senti gagné par son péril.

Je ne redoute plus l'angoisse ni l'attente
D'une mort salutaire à ma peine haletante,
Qui me sacrerait Roi sur un trône d'exil.

* * *

Il est temps de clore. Peut être même ai-je déjà trop dit. J'entends fort bien les objections de toutes sortes que cet article suscitera. Eh quoi, dirons les uns, M. Arnay en veut donc bien fort à l'écrivain dont il nous parle! Erreur profonde; j'ai vu M. Dupont une seule fois et ne fus jamais en relations avec lui. Pour d'autres mon « éreintement » semblera déplacé. Quand une œuvre est mauvaise, moduleront ceux-là, on l'écarte en deux mots et l'on

passe. Ainsi aurais-je fait mais, outre qu'il me semblait opportun d'établir ce par quoi j'ai commencé, j'ai cru qu'il y avait lieu de se montrer moins réservé. Depuis quelque temps on a la déplorable manie de trouver bon tout ce qui paraît en Belgique au bénéfice d'un nom nouveau. Tant que ce procédé ne dépassait pas certaines revues d'une tenue plus que critiquable il n'y avait pas grand mal. La chose malheureusement tend à s'étendre, déjà elle gagne des publications qui nous avaient habitués à moins d'indulgence et il est temps — il est temps surtout si nous voulons rester dignes vis-à-vis de l'étranger — qu'une réaction se produise. Notre propre public d'ailleurs où des êtres compréhensifs attendent de nous la bonne parole — le public n'est-il pas disposé à ranger sur une même ligne tous les écrivains plus ou moins recommandés? A nous donc de nous montrer scrupuleux. Qu'on exagère *quelque peu* le talent d'un ami qui en a, qu'on cherche à ne *pas trop* blesser l'ami qui en a moins, je n'y vois à la rigueur aucun inconvénient. Mais lorsqu'un livre est foncièrement mauvais il faut oser l'avouer, le crier, et c'est ce que nous avons fait.

Dans la préface de son *Chatterton* Alfred de Vigny opinait que l'on ne doit jamais arguer des erreurs premières d'un poète pour affirmer qu'il est incapable de souffrir et de penser. Seulement il s'est chargé aussi d'analyser le mauvais homme de lettres. « Celui-là, dit-il, sait le nombre de paroles que l'on peut réunir pour faire les apparences de la passion, de la mélancolie, de la gravité, de l'érudition et de l'enthousiasme. Mais il n'a que de froides velléités de ces choses, et les devine plus qu'il ne les sent; il les respire de loin comme de vagues odeurs de fleurs inconnues... »

J'ai peut être tort, mais il me semble que ces mots s'appliquent, sans atténuation ni réserve, à M. Arthur Dupont. Et encore ne suis-je pas sûr qu'il sache toujours discerner les parfums qui lui arrivent, qu'il en découvre toujours, comme il faudrait, la délicieuse nature.

Août 92.

ALBERT ARNAY.

Légende

Vainqueur des monstres noirs qui gardent les Colchides,
Où fleurissent en lys les âmes des princesses,
L'adolescent, promis aux lustrales caresses,
Voit l'aube se lever en ses rêves candides.

Il va par un chemin de douceur meurtrière.
On a semé des fleurs partout et dans l'allée.
Le chant de son triomphe expire en la vallée.
Ah! que n'expire aussi sa gloire mensongère.

Soudain, devant le temple éblouissant du Rêve,
Recueillant son courage en une ultime audace,
Il se vit, élevant son cœur en sa main lasse,
Frapper la porte d'or, du pommeau de son glaive.

Et la porte céda, très lente et solennelle —
Par les couloirs drapés de tentures magiques,
L'adolescent nimbé de ses gloires épiques
Marcha vers le baiser de l'amante fidèle.

« L'amante! ô douce sœur d'une âme liliale!
O bénie à mes yeux, et par ma main bénie :
Laissez que toutes deux nos âmes communient
En le premier baiser des lèvres nuptiales — »

Étalant devant elle une âme d'épopée,
— Et le cœur ingénu bercé de ses paroles, —
Il brisa l'or massif de sa sanglante épée
Et jeta les morceaux épars en les corolles.

CHARLES FRAPPART.

L'Adolescent du Missel chante

à Louis le Cardonnel.

Les cloches d'amour ont doucement sonné
par l'église bleue où le rite s'achève,
et voici venir le cortège damné
des Souvenances en leurs robes de rêve —
les cloches d'amour ont doucement sonné.

Au Chœur fleurdelysé d'azur brûlent des cierges
comme des âmes et des feux follets,
et les Souvenances aux voiles de vierges
ont en leurs yeux très purs d'étranges reflets.

C'est la messe des fleurs;
c'est la messe des leurres;
sur le front des damnées neigent des douleurs,
et l'Officiant chante la male heure
Au Chœur d'azur semé de trèfles et de fleurs.

Sonnez, cloches d'amour, cloches bercées!
Les Souvenances ont l'air de Fiancées,
des Fiancées souriantes de mes Jadis,
et c'est pourquoi lorsqu'à l'autel fleuri, le Prêtre
mystique et légendaire s'est retourné
vers les damnées aux yeux emplis de paradis
j'ai cru merveilleusement me reconnaître, —
et les cloches d'amour ont doucement sonné.

Tristan Klingsor.

Aux Brunes

à Mr Géo Mauvère

Moi, poète, ce sont les Brunes,
La gloire des brunes, que chante
Ma Rime en sa façon méchante,
Moi, poète, ce sont les brunes.

Oui, leurs cheveux sont sans lumière,
Car ils sont drapés de ténèbres,
Mais, moi, je les aime, car fière
Est leur beauté. — Car, tant funèbres

Sont les regards de leurs prunelles,
Et que j'aime les chevelures
En deuil, en larmes, éternelles
— Oh! tes vers en leurs ciselures! —

Et douces, et pourtant friponnes
En leur grâce haute ou mignarde
Comme un baiser de nuit qui farde
Le front des caresses mignonnes!

Léon Lucy-Mar.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

HENRI MAZEL. — La Fin des Dieux. (*)

Le paganisme s'est instauré dans la blonde Occitanie. Les chrétiens sont pris d'inquiétudes au retour des anciennes superstitions : l'évêque d'Édesse, l'abbé de Psalmodi, des moines sont à Arles, dans les jardins auliques de l'empereur René. Des chœurs de fiancés exaltent leurs joies et aux sons des fanfares triomphales défile le somptueux cortège des rois, des croisés et des captifs. Les acclamations populaires montent vers le roi d'Arles et le Saint-Père. Au milieu de la fastuosité de ces fêtes célébrant les fiançailles de Cléotas et de Chryséis un moine du Nord, Frère-Norbert, se présente et conjure le roi d'Arles de ramener le peuple au Christianisme de son enfance. Le roi d'Arles lui permet de prêcher le peuple.

C'est le forum d'Arles. Norbert a parlé et les chœurs chantent sa glorification. La belle fiancée de l'île de Scyros, Chryséis est convertie; elle abdique les joies profanes. Norbert l'engage à convertir Cléotas. Le soleil décline lentement. Cléotas arrive au Forum et veut s'approcher de Chryséis qui l'évite et lui dit son amour pour le Dieu des chrétiens lui-même. Des suppliants chantent tristement dans le soir. Des protestations populaires surgissent. Chryséis restée seule s'agenouille au pied d'une croix. Un groupe de jeunes gens l'insulte; Cléotas survient et protège sa fiancée perdue; il essaie de ressusciter son amour; il lui remémore l'île de Scyros et son radieux Olympe. Un doux éveil de souvenances se fait en Chryséis; elle est reconquise à l'amour de Cléotas. Leurs âmes s'essorent vers les dieux anciens. Des clameurs déchirent la tranquillité du soir qui

(*) Librairie de l'*Art Indépendant*, Paris.

soudain s'illumine de lueurs incendiaires : les temples brûlent, les statues sont renversées. Norbert paraît et Chryséis lui crie son reniement. Dans Arles c'est la lutte entre le paganisme et le christianisme qui s'ouvre.

C'est à Arles, au château de Minerve. Des hommes d'armes veillent car les chevaliers du Nord gravissent la pente de la colline. Ceux-ci pénètrent dans la ville et bientôt ils en sont les vainqueurs. Cléotas est fait prisonnier. On l'amène devant Norbert et il le supplie d'épargner Chryséis, sa fiancée. Norbert promet mais au prix de la conversion de Cléotas; Chryséis accourt éperdue et Norbert sauve les jeunes fiancés en les faisant fuir par la croisée.

Telle est en quelques lignes la charpente du drame de M. Henri Mazel, dont le talent s'oriente vers un art d'une splendeur ancienne qu'il ne parvient pas toujours à rendre avec la même vigueur; de là dans l'œuvre de M. Mazel des diversités curieuses qui atténuent l'impression d'ensemble.

L'inclinaison vers le grandiose se maintient difficilement; la moindre déviation suscite le sourire. (Dans « *La Fin des Dieux* » la dernière scène du 3e acte).

La quintessence du drame? Une lutte entre le paganisme et le christianisme, entre l'esprit nouveau et le génie antique. Cette lutte sert de pivot à une action habillement conduite mais qui se rapproche de telles et telles scènes d'autres œuvres. Et puis nous ne dissimulerons pas à M. H. Mazel, l'étonnement que nous a causé son paganisme qu'il confond avec la débauche comme le faisait remarquer notre consœur Floréal. C'est une conception dont l'originalité fait tout le prix. Nous reprocherons aussi à l'œuvre des passages d'une longueur fastidieuse. (Les docteurs dans certaines scènes n'écrasent-ils pas le lecteur sous le poids de leurs sciences?)

Par les quelques critiques que nous venons de formuler, nous n'avons pas voulu dire que l'œuvre de M. Mazel est faible; elle est d'un artiste sincère et très pur; maintes pages du livre le prouvent suffisamment.

JOSEPH DESGENÈTS.

Jean Casier. — Au Ciel, poème. (*)

Tandis que loin des dogmes la poésie cherche sa voie dans les ténèbres, M. J. Casier, ayant pris l'inévitable harpe, nous chante béatement les délices de la Sainte Table, du Paradis, etc.

Nous n'y voyons pas de mal, à condition de ne plus commettre de petites infamies comme :

— Dans les feux du Soleil resplendira l'Étoile
Et le jour absolu fera briller le Voile
Sous lequel un Dieu se livra....
. . . . . .

Grands, petits, rapprochant leur distance éloignée
Vinrent ensemble au Pain des Cieux....

F. F.

Jean Delville. — Les Horizons hantés. (**)

C'est un salmis de vers de tous les mètres possibles et impossibles, dont l'harmonie est souvent sujette à caution, sans césure, de sens assez confus, avec, parfois, des longueurs inutiles, — dans la pièce intitulée *Azraël* par exemple; — en un mot, une véritable anarchie poétique, une licence comme jamais rimeur ne s'en permit, — et — ceci est de Verlaine, —

Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où?....

Un reproche, — que je n'adresse pas seulement à M. Delville, — est d'abuser de l'hypermètre. Je cueille trois vers, au hasard, dans le volume :

(*) Siffler. Éditeur. Gand.
(**) Chez Paul Lacomblez, éditeur, à Bruxelles. — Prix : 3 francs.

Mon âme se prostern(e) *vers ton silenc*(e) *de Dieu...*
La griffe impitoyabl(e) *du sphinx tueur d'espoir...*
C'est bien l'heure éternelle et primitiv(e) *du soir...*

Si l'on veut considérer ces vers comme des alexandrins, il faut escamoter, tantôt une, tantôt deux muettes. Encore la chose serait-elle admissible si l'on en faisait une règle générale; mais l'**e** muet compte ou ne compte pas dans la mesure, suivant les besoins de la cause! —

Toutefois, — à côté de vers que même un collaborateur du *Bluet* ou de *La Revue Belge* hésiterait à signer, — nous en trouvons d'admirables, annonciateurs d'une inspiration élevée :

Les princesses mortes dans leurs songes d'hermine...

Tous les martyrs du rêve, avec leur rêve au front
Seront crucifiés sur la croix des huées...

Il est des âmes si lasses qu'elles en meurent...

Hurlent, fous d'épopée, les belliqueux buccins!... etc.

Dans quelques pièces, le poète s'est asservi aux lois de la métrique; — et ce sont ces pièces, précisément, qui constituent les meilleures pages du livre : *Noctambule*, *Le vain Labeur*, *Ames lasses*, etc.

Parfois aussi, M. Delville se sert de rythmes charmants, — qui vous bercent comme des « *lieder* » mélancoliques, et rappellent les si douces chansons du poète de *Dominical* :

Travail nocturne et mauvais
de mes pâles mains hantées,
tes œuvres, rouges tourmentées,
seront vaines à jamais,
travail nocturne et mauvais.

(Le vain Labeur).

Seigneur! le pénitent réclame
que tu lui fasses le mystique don,
d'illuminer tes cierges de pardon,
aux grandes ténèbres de son âme,
aux grandes ténèbres de son âme.

(Soir de Chapelle).

— En somme, à part les précédentes restrictions, et quelques réminiscences, — principalement d'Em. Verhaeren, — dans *Les Horizons hantés* perce une indiscutable originalité. De beaux vers — quand il les veux ciseler, — des rythmes souvent heureux, et de splendides idées : voilà les matériaux dont dispose M. Delville, et si — comme j'aime à le croire, dans un prochain livre il sait mieux les mettre à profit, il créera une œuvre artistique de valeur réelle, — et durable.

RODRIGUE SÉRASQUIER.

Le Salon Triennal

Les juvéniles ardeurs de notre revue ne nous obligeaient-elles pas un peu à être des premiers à lancer notre article sur le Salon triennal? Nous nous sommes laissés devancer par tous les grands oncles de la Critique et... nous en rougissons devant nos amis du Réveil. Enfin! Que voulez-vous? certaines circonstances nous ont forcé de différer la publication de ces quelques lignes mais nous expierons notre crime en tâchant d'arriver bon-premier à l'avenir.

Une simple pérégrination à travers le Salon de cette année nous montre son incontestable supériorité sur les devanciers. Cette fois le jury a fait preuve d'intelligence et d'éclectisme; il s'est légèrement débarrassé de ses idées régressives et est sorti de son officielle impassibilité. Les fabricants de peintures administratives et pompeusement académiques sont revenus très nombreux au Salon, c'était inévitable, mais avec eux quelques artistes d'une essence autrement pure et intéressante, s'y sont faufilés. On a semé çà et là des œuvres d'art réel, à tendances curieuses et actuelles; et ceci rehausse le niveau du Salon. La chose est trop peu fréquente pour ne pas être remarquable et remarquée.

Dans toute exposition l'attention et les faveurs du public s'en vont invariablement aux toiles de dimensions peu communes et ce n'est pas sans causer un certain préjudice aux envois d'allure moins prodigieuse mais très souvent plus transcendants de qualités.

Dans une des salles liminaires du Salon une toile domine tout, écrase tout (même le merveilleux étalage de décorations sénatoriales situé non loin!) c'est le *Jacques Van Artevelde* de M. G. Van Aise. Cette œuvre a déjà trop souvent été décrite pour que nous aussi nous y allions de notre description. Elle est vigoureusement belle, d'une harmonie de couleurs superbe, d'un dessin parachevé, d'une lumière vibrante; il y a là des qualités essentielles qui rappellent l'art flamand le plus pur; la toile décèle un artiste d'une sûreté et d'une puissance de coloris extraordinaire. Seulement le mouvement de certain groupe (gauche) ne devrait-il pas être plus accentué? le communier dans sa longue robe fulgurante n'est-il pas d'une majesté exagérée? Nous aurions aimé voir l'œuvre en quelque sorte plus franche, moins arrangée et un peu moins solennelle; l'intensité communicative n'aurait-elle pas été plus forte et en même temps plus artistique?

Nous attendions mieux de M. C. Montald qui a exposé ailleurs des œuvres autrement méritoires que celle qu'il a envoyée au Salon. Son immense tableau « *Les Harpes éoliennes* » n'est pas sans qualités, non; l'artiste s'efforce de sortir des sentiers éternellement battus et sous ce rapport son œuvre n'est pas banale; elle est même d'une assez subtile intellectualité mais ce genre de peinture requiert à notre sens la perfection. Chez M. Montald la conception est trop négligée et la profusion de certains tons pâles et ternes n'est pas heureux. L'avant-plan du tableau ne s'apparie pas du tout au reste et semble avoir appartenu à une autre œuvre.

M. Van Biesbroeck, junior, dépense son talent à des productions presque toujours académiques; il n'est pas poursuivi par la fièvre des recherches artistiques et ses œuvres manquent de personnalité; son art identique pour ainsi dire à celui de son père est stationnaire. La chose est regrettable chez un tout jeune homme. Ce n'est pas que ses œuvres soient veuves de tout mérite : le lancement d'*Argo* a du mouvement, quant à la *Femme au miroir* nous avons déjà exprimé notre appréciation sur cette toile, lors d'une

exposition au Cercle Artistique. De M. J. Biesbroeck, père, nous signalerons son panneau décoratif : *Paix*, œuvre peu originale mais cependant la moins embarrassée d'influences diverses.

M. Michel — encore un concitoyen — a barbouillé absolument en pure perte une toile d'un nombre respectable de mètres carrés. C'en est la principale curiosité. Le catalogue porte : « Honneur et fidélité au drapeau, sous l'égide de la religion et de la paix sociale ». Quelles ronflantes banalités sous prétexte de patriotisme! Il est vrai que la source des inspirations de M. Michel est un vers de M. Eddy Levis. Il n'y manque vraiment qu'un orchestrion jouant des brabançonnes!

Autrement intéressant est le tableau de M. Luyten : *Struggle for life*, d'une facture emportée peut-être, mais d'une vie intense, d'une exaspération poignante et communicative.

Depuis des temps immémoriaux il est convenu de représenter les *quatre cavaliers de l'Apocalypse* de la même façon. M. Cluysenaer n'a point voulu déroger à la règle et sa grisaille est une œuvre absolument impersonnelle. La grande frise de M. Craco, « *Les Soirs*, » reléguée dans une des salles de l'étage, déconcerte à première vue; elle n'est cependant pas dépourvue de qualités quoique d'une incohérence voulue et d'une ordonnance intentionnellement négligée.

Les plus réelles attractions du Salon sont dans les envois de plus modestes dimensions. Le triptyque de M. Léon Frédéric « *La Sainte Trinité* » est sans conteste une des conceptions les plus captivantes qu'il nous ait été donné de voir. En même temps qu'une puissante originalité un sentiment de profonde poésie se dégage du tableau. Le volet de droite où la Vierge tressaille à l'idée de sa future maternité semble avoir été traité avec une passion particulière et l'artiste y a mis toute sa sensibilité, sa tendresse ardente et souffrante; le volet de gauche représentant le grandiose symbole de la création des mondes par Dieu le père est à notre sens moins réussi bien que la conception en soit d'une indéniable personnalité; le panneau central est la partie dont l'inspiration est la plus brillante et l'ordonnance la plus heureuse : la douleur résignée saignant sur la face du Christ, les deux anges aux yeux pleurant des larmes de douce innocence et de pitié, l'arrière-plan d'une sereine et troublante poésie.

M. A. Baertsoen est un artiste d'un tempérament opposé; il est plus robuste et moins délicat. Un autre genre de vie anime ses toiles : *En ville flamande,* toile mélancolique et d'un effet saisissant, *Vue de Mariakerke-sur-mer*, d'une vibrante et remarquable lumière, puis quelques études brossées d'une façon fort intéressante.

Non loin des tableaux de M. Baertsoen une composition attire par sa merveilleuse conjonction de trois sources de lumière différente; c'est le *Sacrifice* signé H. de Richemont. M. C. Doudelet dont nous avons déjà ailleurs apprécié le talent ne s'est pas surpassé cette fois; l'artiste peut aisément prendre sa revanche. De M. Horenbant — un autre concitoyen — nous avons remarqué une toile d'un beau et naturel mouvement les *Lavandières*, d'une tonalité peut-être trop uniforme; de bonnes choses encore de MM. Willaert, de Wette, Bekaert, Billiet et du Ry.

M. E. Claus dont les envois sont toujours remarquables expose cette fois plusieurs toiles inondées de lumière éclatante; M. T. Verstraete une *Veillée de Mort en Campine* d'un effet saisissant. Un jeune M. E. Larock attire l'attention par son *Idiot*, d'une belle originalité; MM. Vander Ouderaa et W. Geets par leurs chromolithographies; dans l'*Annonciation* de Pearce il y a une belle fraîcheur d'inspiration, dans la *Perversité* de Richir beaucoup de qualités, dans le *Marché de nuit au Maroc* de Clarke une spirituelle originalité. Signalons encore les bons envois de MM. A. Sain et Lefèbvre, un peu trop élèves de Carolus-Duran toutefois, de Grönvold, *Le Pain Quotidien* d'un sentiment très vif et d'une facture spontanée, les Roll ne valent guère ceux des précédentes expositions, de même que les Carolus-Duran; à remarquer encore une œuvre d'impression intense « *Maternité* » de Léon Carrière, des toiles de Marcette, de M^r^ et M^me^ Wytsman, *Mensonge* de M. H. Martin, une *Bienheureuse* de Courtois, l'*Hélène* de M. Fantin-Latour, Dagnan-Bouveret avec ses petits portraits d'une délicatesse extrême, Raffaëlli avec ses spirituels dessins, l'envoi de M. de S^t^ Cyr, les curieuses petites toiles d'un art très marqué de M. Degouves de Nuncques et un *Cimetière* de F. Nys.

Les portraits sont nombreux au Salon de cette année. A côté de fort médiocres quelques uns sont à noter : de Bonnat *Ernest Renan*, de de Lalaing *V. Tesch*, de De Kesel le *docteur Burggraeve*, de

L. Comerre une femme dont la robe semble avoir été peinte avec une ferveur toute particulière!

Les peintres animaliers sont représentés au Salon par MM. Verwée, Stobbaerts, Crabeels, les natures mortes par Bellis qui manque souvent de naturel, les fleurs par une pléiade de dames peintres dont nous tairons les noms pour ne pas susciter ces terribles jalousies féminines.

Les aquarellistes ont cette année d'excellents envois, signés Uytterschaut, Heins, Staquet, Hogemans, Vindevogel et Boulvin; quant à la sculpture une belle place lui a été réservée, beaucoup d'œuvres de valeurs diverses, les unes remarquables, les autres négligeables. Nous détachons parmi les sculptures semées çà et là : les Meunier, de Rodin le buste de *Puvis de Chavannes*, un des envois les plus artistiques du Salon, l'*Abondance* de De Rudder, l'*Anankè* de Le Roy, le *Supplicié* de de Haen, *Martyre* de Mast.

Nous croyons avoir signalé les œuvres les plus méritoires du Salon. Le format exigu de notre revue nous a obligé à énumérer simplement les œuvres qui nous ont paru les plus artistiques; à borner nos appréciations, dompter notre enthousiasme pour certaines toiles et restreindre les critiques que de nombreux bariolages auraient pu exciter.

JOSEPH DESGENÈTS.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

Théâtre Minard.

Cette année encore nous avons notre troupe de Comédie française et nous devons en remercier les directeurs MM. Fontenelle et Richet et en même temps leur souhaiter tout le succès que leurs tentatives et leurs efforts méritent.

Les premières représentations ont été très favorables aux acteurs dont la majorité est très bonne et permet au directeur d'aborder des œuvres de valeur. Nous sommes convaincus que MM. Fontenelle et Richet tiendront toutes leurs promesses : les débuts ont été du reste plus qu'honorables: MM. Fontenelle, Richet, Labranche, Monthérel, Rey, Mmes Carling, Nautier, Garcia, sont des acteurs d'un mérite très réel, mérite qu'ils ont prouvé dans *Dora*, *Martyre*, *Ma Camarade*, *On ne badine pas avec l'honneur de Ginisty*, œuvre fort bien d'aplomb, représentée il n'y a pas longtemps au *Théâtre libre* et l'*Étincelle* de Pailleron ; de plus les directeurs nous promettent *Le Baiser* de Banville, *Le Prince d'Aurec*, la récente pièce de H. Lavedan, et le *Lion Amoureux* de Ponsard.

Nous voudrions pouvoir nous étendre quelque peu sur ces premières représentations mais la place restreinte qui cette fois nous est dévolue nous en empêche.

Notre revue tient à féliciter cordialement les directeurs qui osent affronter dans notre routinière ville une telle tentative.

J. D.

TABLETTES

A travers les Revues

Au sommaire de La Jeune Belgique de Septembre nous relevons: F. Séverin, *Poèmes;* Em. Verhaeren, *Vers;* Iwan Gilkin. *Petites études de Poétique française.*

Un monsieur dont nous connaissons l'enseigne, mais que nous nous abstenons de nommer, est parvenu à insinuer en les colonnes de *La Flandre Libérale* un fielleux articulet visant la chronique d'Albert Giraud sur *La Débâcle*, chronique parue en ce numéro. Le procédé qu'il emploie, — citation de phrases tronquées, n'est rien moins que propre, et nous lui conseillons fort de ne plus risquer de ces petites incursions sur un terrain qui lui est complètement étranger. Au reste, nous sommes persuadés que c'est par inadvertance que *La Flandre* — actuellement assez sympathique aux jeunes, et fort peu coutumière de ces ....façons d'agir, — s'est prêtée à de telles manœuvres.

A rapprocher de la chronique d'Albert Giraud, la lettre du capitaine Tanera, — également au sujet du dernier roman de Zola, — publiée par *Le Figaro* et reproduite par divers quotidiens, parmi lesquels, précisément, *La Flandre Libérale.*

Et à propos du *Figaro,* nous n'avons, jusqu'ici, cité qu'accidentellement les articles de M. François de Nion sur le mouvement littéraire en Belgique, qui y ont paru il y a quelque temps déjà, — articles qui, comme dit *Floréal*, nous ont révélé maint détail imprévu sur la littérature belge, — mais pour lesquels, néanmoins, nous adressons tous nos remercîments à M. de Nion.

La Revue Blanche en son fascicule double Août-Septembre, donne des notes sur Léon Cladel, et par Charles Sluyts, un article *A propos du Salon de Gand;* des vers de Henri Deloncle et Em. Verhaeren.

Floréal rattrape le temps perdu et publie des livraisons doubles. Celle de Juillet-Août nous est parvenue récemment. Nous y lisons de splendides vers de Francis Vielé-Griffin, *L'Amour et la Mort;* d'autres d'Em. Verhaeren, *L'automne* et de Paul Gérardy, *La Dame en noir;* des proses de P.-M. Olin et Edmond Rassenfosse.

Dans Le Mercure de France, d'intéressants extraits du *Salut par les Juifs,* le prochain livre de Léon Bloy; *Ballades* de Laurent Tailhade, des vers encore de A. F. Hérold, Tristan Klingsor, C. Maryx, P. Quillard; et de désopilants *Mimes* signés Quasi.

Les Essais de Jeunes, en leurs Echos littéraires, consacrent quelques lignes au Réveil. Nous sommes heureux de les voir se rallier à nous en notre campagne pour l'extermination des « *Sales pâtisseries* » qui ne font rien moins que de l'Art et de la Littérature. En ce n°, suite et fin de la charge à fond de René Ghil contre *Le Dogme Universitaire*, et des vers, tous à citer, d'Emmanuël Delbousquet, Eug. Thebault, Paul Darthez, René Cardailhac, Raimond Darsiles.

En l'Art Social nous remarquons *Ave libertas*, vers signés Gabriel de la Salle, et une prose de Jules Souchet, *Le vote imprévu.*

En Rouen-Artiste, *Rimes pour Marat* par L. de St Valéry une chronique sur *La Débâcle*, et des extraits du *Scapin Commissaire*, de Catulle Blée.

En La Syrinx des vers de Maurice Bouchor, Marius André et Joachim Gasquet.

Le Sylphe nous arrive, comme toujours, avec des vers tout plein, dont d'aucuns, certes, ont leur valeur.

Le Chat-Huant, un confrère en la plus grande Abomination du Mufle « distillateur de fuchsine et de campèche, » comme dit Valmy Baysse, débute par une *Ballade en l'honneur de celle d'Arcachon;* viennent ensuite *La chanson*, croquis en prose de Valmy Baysse, un sonnet d'Armand Masson et une chanson de Vincent Hyspa du « Chat Noir; » et pour clore, d'assez bons vers, *Ballade des tristesses finales,* par André Girodie.

La revue Chimère, du bon poète Paul Redonnel, nous laisse encore attendre ses nos d'Août et de Septembre.

Notre confrère Anversois Le Méphisto, dans son n° du 17 Septembre

dernier, consacre au RÉVEIL un articulet des plus sympathiques, dont nous le remercions très sincèrement.

LA REVUE MODERNE donne, sur *Bois ton Sang*, des notes très intéressantes de Robert Bernier. Citons encore deux proses de Joanny Bonichon et Ch. Bourget, et des vers signés A. de Martonne, E. Sauty, Luigi Spès

L'avant-dernier fascicule de LA LIBRE CRITIQUE biographie et portraicture le peintre Louis Maeterlinck. Oh ! Oh ! Oh !

LE SILLON d'août nous parle de Leconte de Lisle; outre cela un sonnet d'Aug. Cheylack et des *Cantilènes* de J. Bonnet. En le n° suivant, à peu près les mêmes noms : E. Bouhaye, A. Cheylack, J. Bonnet, P. Gabillard.

Dans L'ERMITAGE, des vers inédits de Rimbaud; de Laurent Tailhade des *Ballades* qui sont de vrais joyaux, « harmonies et suavités, en dit avec raison Saint Antoine, contradictoirement hurlantes avec celles du MERCURE, sifflements et sputations ». Des vers encore de P. Valéry, Ad. Retté; et des Etudes sur Henry de Groux, Villiers de l'Isle-Adam et le théâtre d'Henri Mazel.

En LA REVUE GÉNÉRALE, une esquisse de mœurs, *S. M. l'Éditeur*, signée A. Samoso, et des vers faibles, faibles !

A lire dans LE MAGASIN LITTÉRAIRE des *Notes d'Art* sur le Salon de Gand, par M. A. Dutry, et une intéressante étude de Firmin Van den Bosch sur Edouard Drumont.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE nous est arrivé avec beaucoup de Donnay, peu ou point de Nyst, et pas du tout de Fernand Roussel, qui semble vouloir se retrancher du monde littéraire.

Nous ne pouvons que citer, faute de place, LE COIN DU FEU, LA FRANCE MODERNE et LA REVUE UNIVERSITAIRE, qui, au reste, ne paraît pas pendant les vacances.

Outre CHIMÈRE, ne nous sont pas parvenus régulièrement, les derniers de LA CLOCHE et LA REVUE INDÉPENDANTE.

Par contre nous recevons L'ORCHESTRE, revue théâtrale et mondaine, hebdomadaire. (Administration : Rue Zirk, 35, ANVERS. — Abonnement, 3 francs par an).

Extraits du « BLUET »

(N° de Septembre 1892).

PAGE 1. *Malgré l'avancement de la saison, il y a encore des vipères qui bavent dans l'ombre. Nous les prévenons que nous n'y attacherons aucune importance, et qu'elles perdront leur temps et leur bile à ramper à nos pieds.... Et nous mènerons notre œuvre à bien, dussent les jaloux se dresser sur leurs ergots et en pâlir de rage.*

C'est à faire rêver une limande ! — Et plus loin, page 18, nous lisons :

Pour être inséré, il faut être abonné,

ce qui, — à défaut d'être français, — n'est rien moins qu'honnête.

Conclusion, comme nous l'avions dit : **Sale boutique !** C. Q. F. D.

P. S. Le dernier n° du *Bluet*, porte à *un franc* le prix des cartes de collaborateur.

Notre Oncle Eliacin, lui, se montre avare et de ses précieuses paroles, et des exemplaires de l'intéressante publication qu'il dirige.

Pourtant, nous lui faisons assez de réclame !...

Notules

Notre collaborateur Hubert Stiernet achève en ce moment un volume : *Scélératesse paternelle*, qui paraîtra sous peu.

Pour paraître incessamment, un volume de prose : *From Home*, d'Auguste Vierset. Prix : 2 francs.

On souscrit chez l'auteur, à Saint Hubert (Luxembourg), et aux bureaux du RÉVEIL.

Erratum : on le *Lied* de Georges Marlow, (n° 9 du RÉVEIL, page 279,) au dernier vers, au lieu de : *Qui songent* du *pays*, prière de lire : *Qui songent* au *pays*.

Nos excuses à M. Marlow.

Le 27 Août dernier, sous ce titre : BROUTILLES D'ART, une revue bi-mensuelle a vu le jour en notre ville. (Rédaction et Administration : Rue du Jambon, 11, Gand).

A paru à Berlin et à Vienne : BLAETTER FÜR DIE KUNST, périodique de littérature et d'art. Rédacteurs : MM. Stefan George (l'auteur de *Pilgerfahrten*,) et Karl August

Nous avons à enrégistrer, ce mois, la mort d'Ernest Renan, du poète anglais Tennyson, et d'A. G. Aurier.

CHANTECLER.

Bureaux de vente du RÉVEIL :

GAND. — Ad. Hoste, rue des Champs, 49.
Librairie Universelle, rue Courte du Jour.
Mme Otte, rue de Flandre.
Librairie — Rue du Paradis.
BRUXELLES. — Jérôme-Doliger, Galerie de la Reine, 32.
Office de Publicité, rue de la Madeleine, 76.
LIÉGE. — Gnusé, rue du Pont d'Ile.
D'Heur, rue du Pont d'Ile.
PARIS. — Chamuel, rue de Trévise.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES :

L'ART SOCIAL. — M — Impasse du Béarn, 5, Paris.
LE CHAT-HUANT. — H — Rue Vieille Tour, 21, Bordeaux.
CHIMÈRE. — M — Cours Gambetta, 52, Montpellier.
LA CLOCHE. — B.M — Rue St. Placide, 39, Paris.
LE COIN DU FEU. — M — Rue Neuve, 25, Verviers.
ECRITS POUR L'ART. — Paraît 3 fois par an. — Rue Lauriston 16bis, Paris.
L'ERMITAGE. — M — Rue de Varennes, 26, Paris.
ESSAIS DE JEUNES — M — Rue de la Concorde, 2, Toulouse.
FLORÉAL. — M — Rue St. Rémy, 22, Liége.
LA FRANCE MODERNE. — B.M — Faubourg du Nord, 15, Marseille.
LA JEUNE BELGIQUE. — M — Rue Potagère, 64, Bruxelles.
LA LIBRE CRITIQUE. — H — Rue Souveraine, 37, Bruxelles.
LE MAGASIN LITTÉRAIRE. — M — Rue Haut-Port, 52, Gand.
LE MÉPHISTO. — H — Rue du Lombard, 28, Anvers.
LE MERCURE DE FRANCE. — M — Rue de l'Échaudé-St-Germain, 15, Paris.
LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE. — B.M — Rue Marie Thérèse, 73, Bruxelles.
LA REVUE BLANCHE — M — { Rue des Martyrs, 19, Paris. / Rue de l'Ouest, 74, Liége.
LA REVUE GÉNÉRALE. — M — Rue Treurenberg, 16, Bruxelles.
LA REVUE INDÉPENDANTE. — M — Rue des Pyramides, 12, Paris.
LA REVUE MODERNE. — B.M — Rue Ordener, 96, Paris.
LA REVUE UNIVERSITAIRE. — M — Rue Coenraets, 54, St Gilles.
ROUEN-ARTISTE. — Rue Grand-Pont, 4, Rouen.
LE SILLON. — M — Rue de Chabrol, 31, Paris.
LE SYLPHE. — M — Rue de la Gare, 2, Voiron (Isère).
LA SYRINX. — M. — Rue Lacépède 27, Aix (Provence).
LA WALLONIE. — M — Rue St. Adalbert, Liége

M = Mensuel.
B.M = Bi-Mensuel.
H = Hebdomadaire.

LA JEUNE BELGIQUE

Revue mensuelle

Directeur : Iwan Gilkin

Rue Potagère, 64, BRUXELLES.

FLORÉAL

Revue mensuelle

Directeur : Paul Gérardy

Rue St. Rémy, 22, LIÉGE.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Revue bi-mensuelle

Fondateurs : Léon Donnay, Raymond Nyst,
Fernand Roussel

Rue Marie-Thérèse, 73, BRUXELLES.

LA WALLONIE

Revue mensuelle

Directeurs : H. de Régnier, P. M. Olin, A. Mockel.

Rue St. Adalbert, LIÉGE.

Deuxième Année — N° 11 et 12 Novembre-Décembre 1892

LE RÉVEIL

Revue mensuelle de Littérature & d'Art

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

Ont collaboré à ce numéro :

LUDOVIC AG-YO-BÉ, PIERRE DÉVOLUY, MARCEL FLEURY, FRÉDÉRIC FRICHE, PAUL GÉRARDY, EDMOND GLESENER, TRISTAN KLINGSOR, CAMILLE LEMONNIER, ANTONIO MARQUES, GÉO MAUVÈRE, JEAN NOVIS. LÉON PASCHAL, EDMOND RASSENFOSSE, RODRIGUE SÉRASQUIER, GEORGES TOUCHARD, AUGUSTE VIERSET.

Voir le Sommaire au verso.

Abonnement : Belgique, un an 5 francs. (Pour l'étranger, le port en sus).

Ce numéro double : 1 franc.

Rédaction : Marché aux Grains, 7, GAND.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Gand, imp. à vapeur F. Meyer-Van Loo, rue de Flandre, 66.

SOMMAIRE

Nos 11 & 12. — Novembre-Décembre 1892.

Camille Lemonnier. . .	*Les Supercheries du Théâtre.*
Paul Gérardy	*Chansons d'Automne.*
»	*Et ils le chassèrent de leur ville.*
Georges Touchard . . .	*L'Amant des Roses.*
Jean Novis.	*Le Livre du Tabernacle Spirituel, de Ruusbroeck l'Admirable (fragment).*
Pierre Dévoluy. . . .	*Ballade.*
Antonio Marques . . .	*Nuit de Poète.*
» . . .	*La dernière Page.*
Jean Novis.	*Vers.*
Léon Paschal	*Barbel.*
Rodrigue Sérasquier . .	*Vœu.*
Auguste Vierset. . . .	*La chanson de la mer.*
Edmond Rassenfosse . .	*de « Dit un Page ».*
Tristan Klingsor . . .	*Thrène à la Châtelaine.*
Georges Touchard. . .	*Dans le Vague.*
Géo Mauvère.	*Galamment.*
Edmond Glesener . . .	*Fleurs Moroses.*
Ludovic Ag-Yo-Bé . . .	*Crucifiment.*
Marcel Fleury	*Clair de lune.*

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Jean Novis.	Maurice Desombiaux : *Les Amants de Taillemark.*
Rodrigue Sérasquier. . .	René Ghil : *Le vœu de vivre.*
Georges Touchard. . . .	Henry Kistemaeckers : *Mon Amant!*
Frédéric Friche	Émmanuel Delbousquet : *En les landes.*
»	Émile Lecomte : *Papillons et papillotes.*

CHRONIQUE ARTISTIQUE :

Josse d'Ailleurs. — *De Liège. Ie Exposition du Cercle des Beaux-Arts. Me Xavier Francotte.*
Rod. Squier. — *Conférence du Sâr Péladan.*

CHRONIQUE THÉATRALE :

Au Chat Noir. — Au grand Théâtre. — Au théâtre Minard.

Tablettes

Table des Matières. — Errata.

Les Supercheries du Théâtre

Madame Jane Fleuret! vint annoncer le valet de chambre.

— Oh! faites entrer, répondit Antonin de Roy, sans dissimuler un étonnement joyeux.

C'était, le lendemain, la répétition générale de ce drame de passion sauvage et forte qui, autour de ses rudes protagonistes, traînant en scène une senteur de rural terreau, allait, pendant quinze jours, ameuter, pour de si imprévues licences de langue et d'éthique, les paniques harauts de la critique. Depuis un mois, l'écrivain, dans la poudreuse ténèbre des coulisses, revivait les incertitudes et les émotions de son œuvre, la voyant lentement se débrouiller, aux indigentes clartés d'un bec de gaz allumé par dessus les gesticulations en habit de ville de ses interprêtes, et prendre corps, avec ses fureurs et ses cris, dans l'illusion, chaque jour enforcie, de ces hommes aux joues rases et de ces femmes aux las visages enfarinés d'un pied de blanc qui, — à mesure pris aux entrailles par la puissance de l'éthopée après une nonchalante et molle initiation, — enfin lui transposaient en de tangibles réalisations son rêve d'une vierge humanité des hameaux et des bois.

Au giron de la forêt, dans les vernales fermentations de la terre, un couple, à l'unisson des bêtes fouaillées par l'universel rut, clamait sa peine et sa volupté. Le drame, presque sans complications scéniques, associait aux impétueux hymens de l'animalité lâchée par la feuillée, la charnalité farouche et tendre de ces deux êtres adamiques. C'étaient, — symboliques quasi de la loi primordiale qui combine les sexes pour les éternelles palingenésies — le Mâle et la Femelle en présence, — l'un complotant le rapt et l'assouvissement avec la férocité d'un chasseur traquant une proie, — l'autre

insidieuse et fatale, armée, pour déjouer ses poursuites, de toutes les ruses qui font la femme triomphante, même quand elle s'abandonne. Et une péripétie surtout, au bout de laquelle la rauque clameur du vainqueur sonnait le désir délivré et la proie chaude emportée au fond des halliers, si virulemment fanfarait avec ses rouges éréthismes, que, même sur ce théâtre soustrait aux effrois de la censure, la pièce en semblait irrémissiblement compromise.

Antonin de Roy se rendait compte du péril ; il était à peu près certain que les fleurs poivrées dont s'imprégnait l'atmosphère de son concept dramatique indisposeraient l'hypocrisie décente des foules, accoutumées à de fades et nauséeux fumets. Mais, retranché derrière un idéal d'art viril, en dédain des frauduleuses et souriantes pornographies consenties à la scène, il acceptait d'être assimilé, dans des feuilletons gorgés d'outrages, à un vidangeur manipulant une humanité excrémentielle. A la vérité, il comptait un peu sur Armand Ducroc, le mime émouvant et le persuasif diseur, qui, avec une pénétration profonde, avait assumé le héros, — et plus encore sur cette belle Jane Fleuret, jusqu'alors dévolue à d'incertains rôles de demi-caractère et qui, en cette création nouvelle, tout-à-coup, se révélait grande tragédienne.

Justement elle entrait, les paupières remuées, toute pâle et brusque, un pli nerveux aux lèvres, lui tendant, comme au hasard, sans le regarder, sa main avec laquelle ensuite elle se tamponnait la bouche de son mouchoir. Et il demeurait un instant à l'observer, pris d'une peur imprécise, s'imaginant qu'elle renonçait à la bataille et qu'elle venait pour le lui dire.

— Mon Dieu! ma belle, qu'avez-vous?... Tenez, là, dans ce fauteuil... Mais dites-moi donc, parlez.

Alors, en des mots brefs, rapides, qu'elle lui jetait à la pointe des dents, ses pieds trépignant sur le tapis et son manchon décrivant des paraboles :

— Laissez donc... Il s'agit bien de cela... Ah! vous ne savez pas... Eh bien? là... Ce rôle, ah! ce rôle... Mais comprenez donc, je voudrais et je ne peux pas... C'est au-dessus de moi... Voyez-vous, il reste là!... Ça ne sort pas!... Je crie, je me démène, je sens que c'est à peu près çà... Mais le cri, le cri vrai, le cri où l'on vomit son âme, eh bien! non! je ne le trouve pas. Ah! tenez, je ne suis qu'une bête!

Antonin, à présent rassuré, la prenait par les poignets en souriant, avec des paroles câlines — (Allons, voyons, voyons, vous allez! vous allez!) — la poussait dans un fauteuil où, les yeux lointains et fixes en leurs bistreuses cernures, — et des yeux humides de larmes qui ne coulaient pas, — elle restait à se tourmenter en haussant les épaules et balançant sa petite tête colère sous sa toque de fourrure.

— Vous êtes trop difficile aussi, reprit-il, planté devant elle et la considérant avec un sincère apitoiement. Il ne vous suffit donc pas d'avoir prêté la vie à mon rêve? Mais que diable voulez-vous donc de plus?

— Ce que je voudrais? (et elle se jetait hors du fauteuil, se dressait avec tout son désespoir de ne pouvoir aboutir à l'incarnation absolue, et de nouveau, ses pâles mains de soie battant l'air comme en un naufrage de sa volonté, elle lui hachait menu ses petites phrases exaspérées). — Ce que je voudrais? Mais sortir de ma peau,... oublier la comédienne et le théâtre et tout... n'être plus que de l'amour, l'amour à cœur perdu, dans les bois! Et la bête, oui, la bête, une fille à hommes!... Et enfin que ça me sorte, l'amour, de partout!... Est-ce que je sais, moi? Mais tenez, j'ai beau faire, c'est toujours la comédienne, avec la voix, les attitudes, les yeux — tout ce qu'on a appris. Et puis... et puis... y a des fois que je me demande : Est-ce que je le comprends bien, après tout, ce rôle!... Ah! vous ne savez pas combien je suis grue!

— Ah! cette folle petite tête de grande artiste! fit Antonin en lui touchant le front du bout du doigt. Vraiment, ma chère Fleuret, vous m'étonnez, c'est après m'avoir donné à moi, l'auteur, la sensation d'une si intense restitution de mon personnage qu'il ne m'eût pas été possible de le concevoir autrement, c'est alors que vous venez me chanter cette antienne? Mais ma pauvre amie, croyez bien...

— Ta ta ta! Je sais tout ce que vous allez me dire... Mais ça m'est bien égal. Et justement, c'est ce que je voudrais ne pas être... une grande artiste, comme vous dites... Je voudrais cela simple et rude, tout en élans, en cris .. Et pas de gestes pour le public... Mais vous ne savez donc pas vous-même combien c'est beau, votre type? J'en ai les sangs remués, moi! Oh! quand elle lui dit : « C'est donc que t'as soif de ma peau? » Hé! mon cher, je ne sais

pas, moi, mais il faudrait trouver une voix pour cela... une voix qui dise : « Mais j'en ai soif aussi de la tienne! » Et je ne l'ai pas, moi, cette voix!

— Ah! par exemple!

— Non, je vous dis, je sens bien que je ne l'ai pas...

« C'est donc que t'as soif de ma peau!...

» Trop en dedans...

» C'est donc — (et elle y mettait cette fois une ironie joyeuse et triomphante), — c'est donc que t'as soif de ma peau!

» Mais non, mais non, triple bourrique! c'est canaille et barrière, ça!

» C'est donc — d'une voix presque en sourdine et chuchotteuse) que t'as soif de ma peau!

» ... Tiens, ça va mieux... Oui, mais un peu dans les cordes basses. »

Et elle se mettait à répéter cette phrase vingt fois de suite, en variant les intonations, insinuante et féline, persiflante et funeste, s'offrant et se reprenant dans ces mots dont elle le cajolait et qu'elle lui plantait sous la moustache à travers une haleine de passion, ses gencives à nu dans le rire à pleines dents de sa bouche animale. Et tout de suite après, le rire s'effaçait, la bouche se pinçait; avec un froncement de sourcil elle se rabrouait d'un :

— « Pas encore ça... »

A la fin, elle allait s'abattre sur le divan, parmi les piles de livres et les amas de journaux, et la tête entre les poings, comme dans l'accès d'une douleur physique, elle se lamentait, se plaignait elle-même :

— « Ah! ma pauvre vieille... ma pauvre vieille! »

Ensuite, elle semblait faire un effort, et avec un pauvre sourire navré, se tournant vers de Roy qui, les bras croisés, penché vers sa peine, ne trouvait plus un mot pour la calmer, elle lui tendait les mains en lui disant :

— Pardonnez-moi, mon ami... Vous voyez bien que je fais ce que je peux... Ce n'est pas ma faute si je ne vous comprends pas mieux... Non, voyez vous, je n'étais pas la femme de ce rôle... Moi, je suis trop calme pour ça, j'ai des goûts de poussinière, je vis dans mon coin avec mon vieil amour pour mon cher Fleuret... Il vous eût fallu une fille de chair... là... enfin!

Et Antonin de Roy, ses musculeux doigts toujours pris dans cette fine poignée de main trépidante, revoyait — à l'entendre ainsi parler — l'exemplaire ménage d'amour bourgeois de la belle fille, aux rythmes souples et déliés comme le fleuret de son nom, avec le petit maître à danser simiesque et falot, son invincible tendresse.

— Franchement, vous vous exagérez les difficultés, dit-il en lui prenant à son tour la main et la serrant entre les siennes. Personne n'aurait pu camper ce rôle-là comme vous.

Elle secoua la tête et un court silence s'interposa au bout duquel, tout à coup enjouée, elle lui fit signe de venir s'asseoir auprès d'elle et lui dit :

— Tenez, j'ai une idée... Mettez-vous là, mon cher de Roy, et contez-moi votre pièce... Oui, comme si je ne la savais pas. Je vous écouterai et vous regarderai. Il me viendra peut-être des mouvements.

Elle fit sauter sa toque, se tassa dans les capitons, croisa ses mains sur ses genoux. Et Antonin, ayant flambé une cigarette, le corps en avant et les coudes aux cuisses, se laissait aller, d'abord sans gestes et sur le ton d'un récit, à présenter ses personnages, à dessiner leurs caractères, à résumer leur psychologie, — en insistant sur les topographies, les milieux, les contingences, fatalement délaissées par la transposition scénique.

— Ces gens-là, vous savez, c'est des sauvages. Ça vit comme des bêtes. Mon Brinquand, j'étais tout petit comme ça quand je l'ai connu. Il venait à la maison, chez une grand'-tante où j'allais passer mes vacances. Un gaillard haut de cinq pieds, du poil aux mains, avec la belle mine et la voix en coup de tonnerre. Plus tard on m'a montré la hutte où il se terrait : des écorces d'arbre plaquées sur des traverses, avec un trou en haut pour la fumée. Eh bien! figurez-vous...

Petit à petit, il s'animait à serrer de près l'action; il disait la rencontre du drille et de la riche paysanne, leurs rendez-vous dans les taillis, le printemps neigeant ses aubépines sur ces folies de leur chair, et le bougre brâmant sous bois son amour forcené, la traquant jusqu'en la ferme, la disputant à un rival « pour le bon motif », et tout le thème avec ses à-coups de scènes brusques, imprévues, orageuses, qu'une dernière, après le lâchage de la belle, terminait

par du sang — le meurtre de la douillarde fermière dans une fureur de possession suprême Et c'était dit en des raccourcis de phrases, en des chocs de vocables, avec un argot de peuple et un patois de campagne, qui mettait en Jane Fleuret l'illusion de la chose arrivée et la soulevait du divan, la bouche frémissante, toute secouée d'une terreur quand à la fin, elle avait à disputer sa vie aux meurtricides baisers de son effrayant amant.

Maintenant, il entremêlait à son récit des textes entiers de scènes, saccageait sa pièce qu'il lui débitait en morceaux. Et, quelquefois, l'œil enflammé, son col mince tendu aux rauques haleines de ce débit, elle se prenait à crier :

— Oui... très bien! très bien! C'est ça... Allez-y!

Ensuite, comme il abordait la péripétie finale, elle se levait, lui donnait la réplique et, tous deux, face à face, se mangeant les prunelles, avec un piétinement sur les tapis, se mettaient à mimer cette mort dans l'amour, oubliant le réel pour revivre ensemble le mensonge tragique de cette littérature.

— « T'es donc venue? c'est toi? » disait-il.

— « Ben oui, c'est moi. J'en ai assez, là. J'ai une autre tendrese »

Et il lui saisissait, entre ses larges paumes, ses épaules délicates, les broyait sous ses doigts torturants, d'une goulée lui dévorait en sa nuque la rougeur des baisers du temps de l'amour.

— Ah ben! ah ben! clamait-elle, j'peux pas te quitter. J'suis ton âme vendue. Est-ce qu'on pourrait faire aut'chose que de s'bouquer?

Mais il avait son idée, le farouche et terrible paysan. Sa main cherchait à son dos sa hache de bûcheron; il la levait sur elle. Et c'étaient des râles au travers desquels tous deux, dans les affres de la mort qui brouillaient jusqu'à la conscience de ce qu'ils étaient l'un pour l'autre, roulaient en une étreinte éperdue.

— Non, non, à moi! hurlait-elle sous ses dents mangeuses de son souffle. Et il en arrivait à la posséder véritablement, leurs bouches hurlant la passion et la colère, ses inexorables mains de meurtrier lui fouillant la gorge, elle pendue à son col et l'implorant encore dans un spasme qui montait vers les plafonds, en la bousculade des meubles de ce calme cabinet de rêve et de pensée.

Puis le souple corps aux chattelines courbures de la comédienne se redressait: d'une ondulation de ses reins, elle faisait redescendre

ses robes; et tardant à reprendre pied dans l'existence, après ces vertiges d'une chimérique seconde, elle souriait, disait :

— Ah! j'y suis maintenant! comme tu m'aimes, toi! comme je sens que je vais t'aimer! Des cris... j'en aurai, sois tranquille.

Et tout à coup, ensuite, s'aperçevant dans la glace, elle avait un sursaut, se passait la main sur le front :

— Ah! ce pauvre Fleuret qui m'attend en bas dans la voiture!

Très vite, elle coulait derrière son oreille une mèche de ses cheveux qui avait glissé, et faisant tomber jusqu'à ses narines palpitantes et roses le rebord de sa voilette, elle tendit à l'écrivain ses doigts, presque cérémonieuse et froide.

— Eh bien! M. de Roy, à demain la répétition générale. Je m'en vais piocher çà. Vous ne m'en voulez pas trop de vous avoir pris votre temps?

— Folle! fit de Roy en l'attirant à lui.

— Oh! non, pas ça!

Et Jane Fleuret, lui échappant, se lança à travers l'escalier.

CAMILLE LEMONNIER.

Chansons d'Automne

Pour JUDITH.

III

Au haut de ma tour
Bien loin de ma raison
De rêve et d'amour
J'ai trouvé ma chanson...

Tes yeux du passé
Enchantent ma maison
Et pour les chasser
J'ai trouvé ma chanson...

Mais quand vient vers moi
Ton amour simple et bon
Pour chanter ma joie
Je trouve ma chanson.

IV

L'amour ne tisse pas de soie
L'amour ma mie, l'amour ma mie;
Ne pleure pas si me voilà
Partant, parti d'amour ma mie.

Car voici que l'automne pleure
Et chante dans les arbres d'or,
Et sous les feuilles qui chante-pleurent
Tous mes beaux oiseaux bleus sont morts...

Et j'irai chanter par l'automne
Ce qu'ont chanté les oiseaux bleus;
Et j'irai pleurer par l'automne

D'amour ma mie, d'amour un peu.

Et ils le chassèrent de leur ville...

(St Luc).

A Stefan George.

« *Joie, joie et paix aux gens des bonnes villes*
Joie, joie et paix du haut des hautes tours.

Vers la forêt lointaine et ses bêtes
S'en va, s'en va le trouble-fête,
S'en est allé.

Allons en guirlandes
De filles et d'éphèbes
Danser notre joie
Emmi nos rires chantants.

Celui qui vint avec ses colères de prophète
Et ses chants de révolte et d'orgueil en nos fêtes,
Qui vint avec aussi des douceurs en la voix,
Pour les mener vers quelque rêve de folie
Ravir la volupté de nos filles langoureuses
Aux bras enlaceurs des éphèbes;

Celui qui vint avec des chansons nouvelles
Chanter les fastes de dieux nouveaux;
Celui dont la voix de mépris et de révolte
Fit briller des flammes austères de l'orgueil
Et du mâle désir de plus altières joies
Les yeux des éphèbes rebelles,

Nous l'avons chassé vers la forêt et ses bêtes,
Nous avons chassé le prophète;
Que nos chansons de joie s'en aillent par la ville.
Joie, joie et volupté aux gens des bonnes villes.

Nous remettons pour nos festins la table renversée;
La main des esclaves habiles
Nous préparera des lits de volupté
Et nous irons rappeler à nos joies
Les vierges et les éphèbes rêveurs
Qui pleurent le prophète en allé. »

Ainsi chantaient en joyeuses théories
Les filles rieuses d'une Capoue.
Et les vieux et les vieilles, stryges et satyres,
Suivaient lentement, titubant telle chanson.

« Gloire à nous, gloire à nous! le trouble-fête
S'en est allé vers la forêt et ses bêtes,
Gloire à nous!..

Notre vieillesse s'en ira tranquille
Parmi notre or et nos filles,
Puisque l'orgueilleux contempteur de nos coutumes
S'en est allé chanter parmi les bêtes.

Il s'en est allé en superbe insolence
Chantant d'orgueil les dieux de sa folie
Cependant que de nos mains
Des lanières ont sifflé vers ses reins et des pierres,
Et que nos cris et nos insultes et nos rires
Ont couvert sous l'éclat de leur joyeux tonnerre
Les chants de sa voix et de sa lyre. »

Stryges et satyres, les vieux et les vieilles
Et les éphèbes et les filles s'en allèrent vers l'orgie
Et leurs chansons allaient :
« Joie, joie et paix aux gens des bonnes villes,
Joie, joie et paix du haut des hautes tours! »

PAUL GÉRARDY.

L'Amant des Roses

Le Soleil

Le soleil au baiser brûlant
Est seul amant de la nature.
Le soleil est un vert galant.
La nuit lui sert de couverture.

Comme ses rayons sont pleins d'or,
La gente rose se balance
Pour chiper un peu du trésor
Et vivre ores dans l'opulence.

Joli soleil, va te coucher
Au milieu du nuage rose.
Repose-toi, vaillant archer
Aux flèches d'or d'apothéose.

Joli Message

A Madame RONVAUX

Au soleil amoureux et pur
De beaux rêves semblaient éclore :
Des roses pointaient dans l'azur
Avec des pétales d'aurore.

J'en faisais un bouquet confus :
Iris, œillets qui se chiffonnent,
Se pâmant aux parfums touffus
Venus des corolles mignonnes.

Lors, je dis à ces gentes fleurs :
« C'est pour la reine de Navarre.
Faites refleurir ses faveurs,
Qu'elle en soit ores moins avare.

« Dites qu'un rêveur veut bercer
La belle qu'il n'a plus revue,
Et qu'il la voudrait caresser
D'une étreinte plus éperdue.

« Fleurs, ô seul lien entre nous,
Baisez les lèvres de ma reine,
Et descendez sur ses genoux,
Puis sur le satin de sa traîne. »

Péchés

A Mlle G. L.

Venez, impures et trop belles,
Oter les fards et les carmins;
Le péché des anges rebelles
Nous plongera dans les jasmins :

Pour sentir naître la caresse
De sourires moins débauchés
Nous invoquerons la déesse
De l'amour et des doux péchés,

Et dans l'odeur des fleurs nouvelles,
Nous aurons des rêves légers
Comme les fraîches pastourelles,
Jadis, et les jeunes bergers.

Soir d'Automne

Au peintre Henri Breydel.

Les ondes des fleuves éteints
Mirent un ciel pâle et de soie :
Octobre embrume les lointains.
Plus de fleurs, partant plus de joie.

Fané comme des vers d'antan,
Du vieux rose aristocratique,
Par le silence qui s'étend
Exhale une plainte mystique.

C'est comme une vieille chanson :
L'abandon d'une gente dame
Dans les ruines d'un vieux donjon,
Et ses appels qui navrent l'âme.

Le vieux rose se meurt aussi
Avec une splendeur lointaine ;
La dame est partie, et voici
Que surgît une nuit hautaine.

Madrigal

A Mlle A. M.

Vos lèvres sont charmant séjour
Pour musique et rimes nouvelles ;
Mais, certes, mieux vaut tout le jour
Baiser leurs pétales rebelles

Qu'à beaux accords faire la cour ;
Votre air naïf de bergerelle
Donne bon appétit d'amour,
Allume au cœur mainte étincelle :

N'y mettez donc nul éteignoir ;
Que vos lèvres de gente oiselle
Ce soir consentent sans surseoir ;

Sur elles, laissez-moi, la belle,
Cueillir un pauvre brin d'espoir
Qui me sera joie éternelle.

Manière de Consolation

Tu pleures les roses galantes
Qui jadis t'échurent en don,
Et même ces grâces méchantes
Dont certes tu fis abandon.

Soit! Qu'on se moque de tes plaintes,
Qu'un matin fripon et charmeur
Boive tes paroles éteintes
De frêle aurore qui se meurt.

Marche vers la mélancolie,
Qu'un amour artificiel
Emplisse ton cœur de la lie
Dont s'ensanglante au soir le ciel.

Mais si la nuit ton cœur maraude
Dans quelque bocage noirci,
Prends, chère, pour ta bouche chaude
Les doux pétales que voici :

Car ce sont mes lèvres graciles,
Aux vagues sourires fanés;
Accepte les baisers dociles
Que ta douleur a ramenés.

GEORGES TOUCHARD.

Le Livre du Tabernacle spirituel

de Ruusbroec l'Admirable

Jan van Ruusbroec (1293-1381) est né à Ruusbroec, hameau situé entre Hal et Bruxelles.

Il fut prieur de l'abbaye de Groenendael-lez-Bruxelles. L'œuvre purement mystique de ce moine humble est simple et très-étendue. Outre une version latine assez délayée de Laurentius Surius, version qui date du 16e siècle et embrasse l'ensemble de l'œuvre, il existe deux traductions des écrits de celui que déjà ses contemporains surnommaient *Doctor Admirabilis* : l'une, fragmentaire, par Ernest Hello (*) est un travail de seconde main, fait déjà sur la version de Surius, et peu remarquable. L'autre concerne un ouvrage complet du fameux mystique : *l'Ornement des Noces spirituelles* (**). Elle est due à notre collaborateur Maurice Maeterlinck, et, interprétant le texte original, elle se recommande par son exactitude. —

Nous avons essayé de traduire du flamand, à l'intention de nos lecteurs, un passage caractéristique d'un traité de Ruusbroec. Ils auront ainsi une idée de l'admirable élévation de pensée du moine flamand, aujourd'hui trop ignoré, et du raffinement de sa dialectique. — Terminons ce petit préambule par une phrase de Huysmans : « Il y a plus de science et de compréhension du cœur de l'homme dans une page du vieux Ruysbroeck que dans tous les Stendhal, tous les Bourget et tout les Barrès du monde ».

(*) Rusbrock *(sic)* l'Admirable, Œuvres choisies, traduit par Ernest Hello. Paris, Poussielgue.

(**) L'Ornement des Noces spirituelles de Ruysbroeck l'Admirable, traduit du flamand et accompagné d'une introduction par Maurice Maeterlinck. Bruxelles, Lacomblez. 1891.

Ici commence le Livre du Tabernacle spirituel.

Prologue

Currite ut comprehendatis (I. Cor. 9, 24). *Courez de telle sorte que vous puissiez saisir le but*, voilà les mots de Saint Paul à ceux de Corinthe et aussi à nous tous. En ces paroles, nous pouvons observer trois choses : dans le premier mot, quand il dit *Courez*, il nous commande à tous de rivaliser par l'esprit, c'est-à-dire par l'amour. Dans les mots qui suivent, lorsqu'il dit *de telle sorte que* il nous prescrit de remarquer la manière dont nous courons, afin de courir sagement. En troisième lieu, il veut que nous considérions la fin de notre course et l'objet vers lequel nous courons afin de ne pas le manquer, mais de le saisir et le posséder.

Tous les hommes doivent courir la course amoureuse, soit vers Dieu, soit vers les créatures. Et nulle chose n'est aussi rapide ni aussi subtile que la course de l'amour. C'est pourquoi l'homme s'observera et éprouvera si le cours de son amour est dirigé vers Dieu : en ce cas il atteindra sûrement son but. Est-il au contraire porté vers les créatures, il doit alors toujours manquer sa fin, car il perdra tout ce qu'il aime. Vous pouvez donc comprendre que tous nous courrons : dès lors il est bon que nous réglions notre course de telle façon que d'après le précepte de Saint Paul, nous trouvions et saisissions tout ce que nous cherchons.

Pour ce motif, nous allons considérer un symbole de cette course, que nous décrit le prophète Moïse, symbole qui lui fut montré par Dieu sur le mont Sinaï. Et cela se trouve dans son second livre qui s'appelle la sortie d'Egypte des Enfants d'Israël, vers la terre que Dieu lui avait promise. Le symbole auquel je pense est celui d'une Arche, d'un Tabernacle, avec toutes les choses qui s'y rattachaient C'est là ce que Dieu ordonna de lui faire d'après toutes les indications qu'il donnerait à Moïse sur la montagne. Et c'est là dedans que Dieu voulut se déplacer au milieu d'eux selon la façon d'être de ce tabernacle avec tous ses accessoires.

Le prophète Moïse nous décrit 7 points qui tous appartiennent à une espèce de course d'amour. Et dans chacun des 7 points on

trouve Dieu et on le possède, et toujours dans un plus grand amour, et toujours dans une plus parfaite compréhension et en une plus grande sagesse, suivant la manière dont l'homme atteint les points ou les degrés qui appartiennent à l'amour. Dès le premier point, l'homme est absous et purifié de tout péché. Et ce point renferme en lui tous les autres, pour le cas seulement où le temps ferait défaut à l'homme. Comme au second point et au troisième l'être sentant est paré au dehors et au dedans en ses mœurs et sentiments pour la volonté de Dieu et la domination divine. De même au quatrième point et au cinquième la raison et la volonté sont ornés de sagesse et d'amour, pour la louange et l'honneur de Dieu. Et de même au sixième point toutes les vertus sont parachevées pour la volonté de Dieu la plus agréable. Comme enfin au septième point, on atteint le repos. Alors on possède, on saisit, et l'on court tout en saisissant et l'on saisit tout en courant : et c'est là la vie éternelle.

Traduit sur le texte flamand par JEAN NOVIS.

BALLADE

pour rassurer la Bourgeoisie et inciter certains poètes à moins de luxe.

A GEORGES FOUREST.

Du Finistère à la Grenille
Et de Bordeaux jusqu'à Menton
Le bon bourgeois fait sa manille
En digérant son miroton;
O juteux Ragoût de mouton
C'est vers Toi que va la prière
Des ventrus à double menton;
Les Poètes sont en fourrière.

Pour eux le bouge et la gueuille
Et le moisi d'un vieux croûton,
La bonne crême à la vanille
N'est point leur lot, le caneton
Aux pois non plus, leur gueuleton
Est simple autant que leur carrière :
Gueux vivant d'airs de mirliton,
Les Poètes sont en fourrière.

Qui donc a rivé leur manille?
Quel Homais casqué de coton
De peur qu'un seul ne décanille
Cadenasse leur ripaton?
En ce grotesque Charenton
Fouquier leur aboie au derrière
Et Brunetière est de planton.
Les Poètes sont en fourrière.

ENVOI

Bourgeois! caressez le téton
En paix de Rose aventurière,
N'ayez pas peur du Hanneton :
Les Poètes sont en fourrière.

PIERRE DÉVOLUY.

Nuit de poète(*)

à Arthur MELLO.

La Nuit. Autour de moi, le vide. L'aile de l'ombre,
Froide, ainsi qu'un baiser des lèvres de Judas,
Descend de l'infini. La terre s'est endormie
Comme un grand serpent après un grand repas.
Pas un seul bruit. Les étoiles se cachent
Dans leurs robes d'or.
L'Univers souffre ou rêve.

C'est l'heure où le poète se délivre de ses liens
Et s'échappe par la grande fenêtre blanche de l'idéal.
Hors lui, la ténèbre, l'énorme ventre d'airain
Où s'opère, éternelle, la gestation des monstres.
Tout est endormi : Les aigles sur la montagne,
Les hiboux dans leurs cavernes....
Seul le poète veille.

Lorsque le cœur souffre il faut que l'âme rêve.
Poète, prends ta lyre, et que ton chant soit
Haut comme l'infini, doux comme la prière.
Allons, ferme tes fenêtres aux bataillons du mal.
Le soleil a été fait pour éclairer la justice,
La nuit pour cacher les portes des prisons.
Le néant n'existe pas; le néant c'est l'oubli.
Célèbre le silence de la nature endormie,
Les parfums des roses, tes souffrances et tes larmes,
Il faut chanter toujours.

Chanter! Chanter! O non! Pleurer! Pleurer! Pleurer!
Il n'y a rien de bon à chanter dans le vide.
L'homme est comme un aveugle à genoux devant la Nuit,
En lui demandant l'aumône de l'ivresse
Pour oublier, pour rêver!

(*) Traduit du portugais.

L'amour est une chose sans nom
En vente au marché de l'Empereur Million.
La justice dort comme une danseuse ivre,
Et pendant que l'Église vend le Christ en morceaux
Saint Ignace lit le missel, Torquemada allume le bûcher.
Ils vont brûler la liberté humaine!

La croix est un échafaud, le prêtre est un bourreau.
L'évangile est à peine un code criminel.

On achète la vertu ainsi qu'on vend l'honneur
Consoler n'est plus une mission de l'Église,
Elle se contente de prier et fournit de l'eau bénite,
Les orphelins sans pain meurent sur le trottoir,
Et la vieillesse tremble comme un faible roseau.
Le droit est une traite tirée sur Rothschild,
Les juges ont leur tarif...
La conscience dort.
Mais il faut garantir la paix universelle
Et pour cela (ô cécité, ô petitesse humaines!)
Il faut entretenir malgré les larmes des souffrants,
— Des armées pour tuer, des prêtres pour mentir!

Non! Je ne veux plus rêver, je ne veux plus pleurer!

O ma muse fidèle, toujours pure, toujours jeune,
Fille aînée de l'aurore, sœur de la liberté,
Apporte-moi la coupe où a bu Juvenal!
Donne-moi les plus hauts de tes accents
Dont chaque strophe soit l'explosion de ma haine,
Chaque vers une épée chauffée au rouge!
Pour délivrer la justice, pour étrangler le mal,
Il me faut des ironies, il me faut des sarcasmes,
La voix du tonnerre et les griffes du tigre.
. . . . . .

Et ainsi je pensais au sort du genre humain...

Tout à coup une image, blanche comme la vertu
Me toucha de ses doigts, en me disant :
Sois tranquille, poète!
Le jour de la justice est plus près que tu ne crois.
Dors, mon ami.
Et moi, je m'endormis sous cette voix héroïque,
Comme un enfant touché de maternelles caresses.

Et j'ai vu dans mon rêve (ô bonheur des humains!)
Une étoile gardant le tombeau de Jésus,
Et plus loin, les ailes ouvertes, aux ténèbres profondes,
Un vautour noir, implacable, terrible,
Sur le cadavre pourri de l'empereur Tibère....

Sân Paulo (Brésil) 1891.

La dernière page (*)

C'est ici que finit l'histoire de mes souffrances.
L'héritage est petit, quelques larmes à peine,
Un paquet de lettres, une poignée de cheveux
Et ma harpe muette.

Le regard de ma Mère éclaira mon enfance,
L'idéal a brodé les plus purs de mes rêves;
Et au dernier moment il me reste vivante,
Une image chérie...

On dira que c'est peu : c'est tout ce qui me reste.
Poètes qui pleurez, vous pouvez recueillir,
En pleurant comme lui, l'héritage d'un fou.

ANTONIO MARQUES.

VERS

Musique des Passés, musique des Naguères,
Des petits jours heureux des Autrefois défunts,
Et si bonne, et suave, et — oh! un peu — amère,
Les souvenirs m'emplissent l'âme de parfums.

(*) Traduit du portuguais, du *Poema das Lagrimas.*

Et c'est en moi comme un très-grand jardin de roses
Épanchant leur poème aux doux vents printaniers,
Par le sourire des matins pacifiés,
Jusqu'au grand songe des soleils couchants moroses.

Sur le fond pâlissant du beau ciel automnal
Les fleurs ont trépassé, graciles, sur leurs tiges,
Et dans les tiges déjà la sève se fige
Avec le regret du réveil initial.

Et le Jardin frisonne, gris, au vent d'hiver,
Dans une longue nuit, silencieux, frissonne
Et rêve, et songe, et prie, et nul chant ne résonne
Sous le dais endeuillé du profond ciel couvert.

Un jeune Printemps reviendra-t-il
Reviendra-t-il Mars mauve avec Avril subtil?

Le Jardin endormi dans sa douce ignorance
Est trop las pour rêver de jours futurs meilleurs
Si vite il a perdu ses plus câlins bonheurs
Qu'il n'ose plus rêver de fin à sa souffrance.

Et rêve doucement, — et triste, — des Jadis
Avec la vision de Paradis fleuris
S'endort comme un Enfant qui sanglote sa peine...

Et de vagues bontés j'ai l'Ame toute pleine.

JEAN NOVIS.

Barbel

Je n'entends plus tes chansons, Barbel?

— Ne ris pas de la sorte, Jan, dans trois jours je vais mourir.

Et Jan tourna la tête pour rire encore.

— Tu brûleras des cierges dans de hauts chandeliers d'argent et les abbés chanteront des prières afin que Dame Vierge au ciel m'accueille.

— Oui Barbel! oui Barbel!

— N'épouse point de femme méchante. Nos petits enfants ont l'âme frêle et le chagrin leur ferait endurer une vie entière de tristesse. Moi-même, Jan, je souffrirais bien qu'ensevelie.

La nuit, les enfants eurent des songes et s'éveillaient en tremblant. Barbel balançait leur couche et ses mains fraîches caressaient leur front.

Elle chantait.

Ses lèvres peu à peu devinrent lourdes. Un sifflement aigu déchira sa gorge. Aux douze heures la lune soudain brilla. Une croix noire reflétée sur les dalles se dressa dans la fenêtre et, parmi la clarté pâle ondulaient des sourires d'anges.

Barbel, résignée, joignit les mains pour mourir.

Les cierges et la voix des orgues n'étaient pas éteintes — oui Barbel, oui Barbel — Jan épouse Clara, la rieuse voisine.

Dans les ténèbres les enfants délaissés sanglottent.

Michel l'aîné dit à ses deux frères :

— Taisez vos larmes. Nous irons au loin chercher notre mère. Je connais l'avenue qui mène à l'enclos des tombeaux.

Dès le matin ils partirent. Michel dans son bras portait le plus jeune; il trainait l'autre dont la main lasse, dans l'oubli des douleurs, cueillait les tiges fleuries des grandes herbes.

Devant la tombe ils s'agenouillèrent.

Michel priait. Ses frères se signaient avec des gestes ingénus.

Barbel souleva la terre molle, pâle et couverte du drap de mort. Elle prit son dernier né sur les genoux, lui mit le sein entre les

lèvres et l'enfançon, étonné d'abord agita ses petites jambes nues; comme jadis sa bouche sourit au sein.

Barbel attira le moyen auprès d'elle, peigna ses cheveux longs, lava de son linceul humide son visage souillé, puis lui donna pour jouer les osselets épars sur la terre consacrée.

Elle dit ensuite :

Michel, va et mendie ton pain. Au reçu d'une aumône, faisant trois révérences tu diras : « Que Dieu, Seigneur, vous le rende ».

Il partit loin, vers des palais et des demeures. Mais devant ses larmes et sa faim les portes restaient closes.

Michel, au crépuscule s'en retourna. Le soir tombe. Il se lamente:

— Le monde est vide d'amour pour les enfants sans mère!

Sur sa tombe Barbel attend. La morte prend Michel dans ses bras et sa tendresse le berce. Michel frissonne. Ses larmes sous ses paupières se gèlent, puis, au son des harpes divines, il s'endort.

(D'après une vieille chanson flamande).

LÉON PASCHAL.

Vœu

O pouvoir accomplir l'unique vœu de vivre,
Éloigné de la foule et du monde, inconnu,
A côté de la femme au cœur fier, impollu,
Aux yeux clairs, sourieurs, dont le regard délivre!...

De la femme — ignorant la souillure du Livre, —
Qui garde ces trésors pour le futur Elu :
Et les chastes lueurs d'un esprit ingénu,
Et ses illusions, qui seules la font vivre!...

— En des jardins fleuris, aux jets montant des vasques,
Nous sèmerions, rieurs, tous nos rêves fantasques
Au vent frais, fleurant bon, d'un éternel Avril;

Elle ferait vibrer sur des claviers magiques
Des lieds dolents; et pour elle, tels des béryls,
Je sertirais des vers et des chants prophétiques!

RODRIGUE SÉRASQUIER.

La chanson de la mer

Plaintif, sur cette plage où je viens de m'asseoir
O mer! ton flot déferle en bruissantes bulles;
Et j'imagine ouïr les grêles campanules
Agitant leurs grelots dans l'air vibrant du soir.

Je songe à l'arômal frisson des roseraies,
Aux barcarolles monotones des épis
Aux rires d'une source en les prés assoupis,
Aux bruits vagues de l'herbe, aux gazouillis des haies,

Aux longs soupirs jaillis de l'âme des grands bois,
Voix tristes, voix sans fin, voix de rêves, voix pâles
Où la nature a mis ses chants, ses cris, ses râles
Et qu'on retrouve, ô mer pensive, dans ta voix!

Ta voix, folle chanson, langoureuse caresse,
Lourd sanglot de ton gouffre en pleurs, murmure las,
Orgue des désespoirs, cloche des mornes glas,
Rugissement sonore où clame ta détresse!

Va! tu n'as pas besoin de nous dire pourquoi
Tu bondis et te tords en vagues éperdues
Et, de ta lave glauque éclaboussant les nues,
Tu hurles dans la nuit ton indicible émoi.

N'avons-nous pas aussi nos passions hautaines
Nos regrets, nos douleurs, nos chants, nos rêves fous?
Nos pleurs sont-ils moins vrais, nos souvenirs moins doux,
Et nos âpres dégoûts, moins profonds que tes haines?

Nous avons nos récifs à fleur d'eau, nos écueils,
Nos plages de soleil où s'apaisent nos plaintes
Et si l'abîme obscur te garde en ses étreintes,
Nous gémissons, vivants, en nos corps, ces cercueils!

Lèche le sable fin des grèves, mer câline!
Berce la balancelle au son des flots falots,
Et, lasse de griffer les vitres des hublots,
Fais patte de velours et ronronne, ô féline!

Ou bien rebiffe-toi, cavale qu'aucun frein
Ne dompte; lâche bride à ta fureur mauvaise;
Assaille, mords, et laisse aux flancs de la falaise
Le stigmate écumeux de ta bouche d'airain;

Gronde, brise, mugis, blasphème ou vocifère,
Nous ne voyons en toi, mer lourde de rancœur,
Qu'un pâle écho de cet autre océan, — le cœur!

Serait-ce pour cela que tu nous es si chère?

1886.

AUG. VIERSET.

DE

DIT UN PAGE (*)

Pour Armand Rassenfosse.

L'âme lassée de peines anxieuses
Je suis allé aux forêts anciennes
Pour endormir mon rêve aux lointaines légendes
Éparses en le mystère des vieilles solitudes.

Plus sereines s'y font mes pâles chansons d'amour
Languides en ces parfums de choses qui ne sont plus,
De très vieilles amours, et de très vieux espoirs,
Morts emmi ces silences parlant des temps passés.

(*) Plaquette de vers, avec dessins d'Aug. Donnay et d'Arm. Rassenfosse, à paraître en Décembre chez A. Bénard, éditeur, Liège.

La tête lourde des larmes de souffrances à venir,
De l'âpre et vague conscience de ces amours qui tuent,
Je vais vers les vieux arbres qui semblent me bénir
Recueillir mon amour en folie douloureuse.

Ma pauvre enfance naïve et ses calmes chansons
Se sont enfuies très loin, perdues parmi les branches,
Et l'âme silencieuse de l'austère forêt
Semble m'envelopper de ses regards profonds.

Un chant pourtant s'en vint enivrer ma pensée,
Par le silence un chant en notes triomphales,
Vint dans la solitude, le chant de mon aimée,
Un ancien chant d'amour en la vieille forêt.

Mon âme s'est éveillée en fière adolescence.
J'ai quitté la forêt en joie et en espoir.
Et je m'en vais vers vous ô blanche dame aimée.,.
Oh donc chantez pour moi la chanson triomphale!

EDMOND RASSENFOSSE.

Thrène à la Châtelaine

A GÉO MAUVÊRE.

J'ai miré mon âme au miroir de tes yeux
comme dans une eau triste de rêve;
j'ai miré mon âme la folle enfant frêle
en l'eau triste de tes beaux yeux merveilleux.

Dis-moi, ne sais-tu pourquoi vient l'enfant frêle,
l'enfant de Thulé
en son manteau blanc que la fée a filé?

Elle s'en vient surprise vers l'eau du rêve
où s'érigent de faibles fleurs ;
elle s'en vient cueillir les étranges fleurs.

Elle s'est penchée surprise vers les fleurs.

L'image purpurine de sa lèvre
lui semblait une fleur plus belle :
c'est pour cueillir la fleur la plus belle
qu'elle s'est penchée, l'enfant frêle.

Mais dis-moi, qu'a donc fait l'enfant de Thulé,
qu'on ne voit plus trembler
son manteau blanc que la fée a filé ?

Et pourtant c'était en l'eau triste
de tes beaux yeux,
et les fleurs vers l'eau penchées ont l'air bien triste
de tout cela, de tout cela, mon Dieu.

TRISTAN KLINGSOR.

Dans le Vague

31 août.

Mon Dieu ! rendez-moi à la réalité des choses !

Le ciel est bleu, et pur comme le plus parfait des lavis ; je sais que les fruits mûrissent : ils trouent la verdure des espaliers et disent à ma raison que la nature est pleine de santé : mais je ne le sens pas, et, pour avoir vu tomber les premières feuilles jaunes des arbres, je doute, je doute, je doute ; il me semble que mes idées vont s'en aller au gré du vent comme ces feuilles que le soleil a certes trop fatiguées, et qui quitteront les branches ; bientôt les fruits seront trop mûrs, et l'on ne verra plus que le squelette des arbres. Ce sera la nuit pour tout ! mon Dieu ! mon Dieu ! Rendez-moi à la réalité des choses ! Cependant, quand j'ai trop regardé le ciel et qu'il est entré lentement dans mes yeux vagues, je rêve que je suis heureux comme tous les hommes, que la vie me réserve comme à eux des jouissances, que Jeanne m'aime autant que jadis.

Quelle fatalité m'a jeté en dehors de l'existence commune, loin des pensées et des occupations de tous ? Par quelle fatalité aperçois-je seul le fond de la vie ? Le soleil a pour moi des lueurs que les autres n'ont jamais conçues.

1 septembre.

Jeanne, ce matin, s'est approchée de moi comme si le printemps poussait encore des feuilles pâles aux arbres. Assurément elle voulait me donner le change, me tromper, ses lèvres s'offraient aux miennes. Oh ! Elle voulait me tromper, m'illusionner, comme un enfant, comme un simple d'esprit ! J'ai deviné, j'ai percé à jour cette comédie offensante ; j'ai détourné la tête pour ne point baiser les lèvres d'une femme qui ne m'aime plus, qui me laisse seul. Car je suis seul. Quand je marche, quand je mange, quand je dors, je suis seul, effroyablement seul. Autour de moi, c'est comme un désert obscur que peuplent des visions obsédantes.

En me mirant dans une glace, j'ai cru voir un octogénaire vide d'illusions. C'est bien ça. Mes cheveux ne sont pas gris, la raison me prouve que je n'ai que vingt-six ans. Oh! Je suis vieux, beaucoup d'années ont écrasé mes épaules, il y a longtemps, longtemps que Jeanne a cessé de m'aimer.

3 septembre.

Je passe à côté de Jeanne chaque instant de ma vie : mais je ne l'aperçois pas tous les jours. Je l'ai regardée aujourd'hui : chose étrange, chose surnaturelle, elle est jeune, toujours jeune. Est-elle ma femme? Est-ce elle qui m'a aimé autrefois? Suis-je dupe d'une imposture nouvelle de la menteuse raison?

Comment démêler ceci, sortir du chaos, du cauchemar? Si j'avais la vue courte comme les autres hommes, j'accepterais ce problème sans trouble, sans même désirer le résoudre. Mon Dieu, ayez pitié de moi, envoyez-moi la certitude, rien qu'une certitude.

Même date.

Jeanne m'a dit que nous dînerions aujourd'hui avec un ami de sa famille.

Je n'ai jamais entendu parler de cet ami, c'est bizarre. Qu'est-ce que cet intrus vient faire dans mon existence? Jeanne veut-elle me tromper?

Ma décision est prise : je ne paraîtrai pas, et ils resteront en tête à tête.

Puisqu'elle ne m'aime plus et que je suis vieux, vieux...

Même date.

Je l'ai vu. Environ quarante ans. Le regard sérieux et observateur. Il a voulu faire ma connaissance, m'a fait la cour plus qu'à ma femme. Sa conduite est inexplicable. Je me suis avancé vers lui de la démarche lente convenant à mon âge et à l'automne qui rougit les vignes vierges. J'ai prononcé lentement, sur un ton paternel :

— Bonjour, mon ami.

— Tu connais Monsieur? m'a répliqué Jeanne, étonnée.

— Nous sommes des amis d'enfance, ai-je répondu.

L'invité a accepté mes paroles sans tressaillir, sans dénoncer par un geste mon flagrant mensonge.

Est-il bête ?

Après quelques paroles, les siennes polies, les miennes vagues et déraisonnables à dessein, je m'en suis allé, dignement.

J'ai de nouveau constaté que cet homme extraordinaire, me laissait débiter les paradoxes les plus fantastiques sans sourciller : il les discutait d'une façon aimable, pour me capter, sans doute. Mais je suis fermé à toute amitié. Ce n'est pas à cet homme, imbécile ou fou, que je m'ouvrirai.

4 septembre

— Sais-tu quel était notre invité d'hier? m'a dit Jeanne.

Je l'ai regardée fixement :

— Cela me laisse indifférent. J'ai oublié son visage, comme j'oublierai le tien le lendemain de ta mort.

Jeanne, nullement courroucée par ce propos :

— C'est un médecin ; il dit que tu as besoin de repos.

J'eus un rire strident.

— C'est ton esprit qui est fatigué. Cette année, tu as trop fait de musique...

Ces mots ont été une révélation pour moi. J'avais totalement oublié que j'étais musicien, que je composais. Je me suis revu au Conservatoire, puis à la veille de mes premiers succès. Depuis quinze jours, de plus graves pensées ont donc chassé mes préoccupations musicales? Mon Dieu! Il n'y aura plus d'idées sous mon front quand les dernières fleurs des champs seront fanées!

Je me suis mis au piano pour lire du Schumann : quinze jours de repos ont suffi à rouiller mes doigts. Il ne connaissent plus les notes, je ne sais plus jouer, et l'instrument rend des sons abominables.

8 septembre.

Jeanne ayant persisté dans son désir de me faire prendre du repos, nous sommes partis pour la campagne. Pourquoi la campagne? On prétend que mes yeux doivent s'habituer à de nouveaux objets.

Cela me convient, au reste.

Nous vivons dans une villa perdue, ayant vue sur la Meuse. Nous verrons un paysage quelconque : je ne le connais pas; d'abord, il aura le charme de l'inédit; l'habitude émoussant tout plaisir, il deviendra bientôt morne comme les murs qui enclosent ma vie...

10 septembre.

La maisonnette qui m'enferme ne se distingue des autres par aucune singularité. Je n'ose sortir. Je crains à mon retour, de ne plus la reconnaître. Elle est de briques, entourée d'arbres, et percée de fenêtres. Signalement odieux de banalité! J'ai passé une heure pour chercher un détail caractéristique.

Jeanne m'a tranquillisé en m'indiquant le numéro de la porte. Je n'y avais pas songé.

A présent, je regarde couler l'eau. Elle emporte mes pensées, qui la suivent, se noient dans les vagues, iront se perdre dans la mer.

21 septembre.

Je crois que je redeviens comme tous le hommes. Le côté objectif des choses me frappe. La bête qui fut en moi renaît. Un effet du soleil exceptionnellement chaud? de cette vie abêtissante de la campagne? Ce qui m'entoure prend un aspect de réalité. J'ai éprouvé du plaisir quand Jeanne m'a embrassé. C'est donc elle?

— Ne vois-tu pas que j'ai soixante ans de plus que toi, lui ai-je dit; il est peu honnête de tenter un vieillard, de lui offrir des lèvres inexpérimentées, presque vierges.

Jeanne a fait :

— Fou! Tu as la berlue.

Possible, après tout...

1 octobre.

Décidément, la réalité me submerge. Je ne suis plus seul. Je ne suis plus vieux. Je ne rêve plus. Jeanne m'aime ou semble m'aimer.

Je viens de relire ce manuscrit; je reconnais l'écriture de Jeanne: elle a corrigé deux fautes d'orthographe, la chère petite!

Positivement, j'ai eu la berlue.

GEORGES TOUCHARD.

Galamment

(d'un volume)

Par les venelles

au peintre HENRY BODART.

Assez de musique morose,
Assez de fleurs parmi les Sèvres,
J'ai soif de soleil et de lèvres,
Car voici, rose, l'heure éclose.

Ayant fui les amours fallaces,
J'irai voir l'aube de dentelles
Ouvrir les lilas des venelles
Avec de lentes grâces lasses,

Pour chercher l'enfant matineuse
A l'âme simple de cousine
Qui, sans reproche et sans lésine
Me tendra sa lèvre amoureuse.

Abbé de Cour

A l'ami RENÉ HENRY.

Ce soir, monsieur l'abbé, bel homme
Prisé pour sa bonne tournure
Enlève d'une preste allure
Les habits de la Cour de Rome.

Il revêt pourpoint et culotte,
Linge odorant, dentelles fines,
Puis s'essaie aux galantes mines
Pour enjôler Rose ou Javotte.

Monsieur l'abbé, ce soir volage
Sort de sa chambre garçonnière
Et, d'édifiante manière,
Salue un grand Christ, au passage.

Ma Dame

A Mr Tristan KLINGSOR,
en confraternelle sympathie.

Fleurie comme une rose pâle
Ma Dame a la peau blanche et fine;
Le flot de ses cheveux câline
Sa souple taille impériale;

Son cœur s'orne de broderies :
Rouges seigneurs et sages pages,
Images dont tournent les pages
Quand souffle un soir de rêveries;

Son âme est tout historiée
De lys, de neige, et colombelle;
Droite et simple, Ma Dame est belle
En sa noblesse armoriée.

Géo Mauvère.

Fleurs Moroses

Des fossés gourds, le long des eaux
croupissantes de feuilles mortes,
de la saulaie et des roseaux
les rauquements des crapauds sortent,
des fossés gourds le long des eaux.

Si que voilà les vents qui cornent
violemment de leurs voix fortes,
faisant strider les gonds des portes,
et ployant les grêles viornes.
Si que voilà les vents qui cornent.

Des voix mystiques se concertent
sur les ailes creuses du vent.
C'est de mon âme que concertent
— résignée entre leurs mains —
les clairs séraphins dans le vent.

Les Angelus tintés, glissant
sur les mains jointes des beaux lys
semblent des frissons indolents,
semblent des baisers long-tremblants
sur les mains pâles de l'Ennui.

Liège, ce 26/11 — 92.

EDMOND GLESENER.

Crucifîment

Est mort le Jésus-Christ, et pleure Madeleine!
Oh! sur des pieds sanglants sentir la douce haleine
D'une femme dont l'amour pur point ne vous leurre.
A genoux à la Croix une femme qui pleure!

Ils ont planté ma Croix au surplomb de la plaine.
Je suis un Jésus-Christ à l'âme d'amour pleine.
Ils m'ont crucifié, priant le ciel : « Qu'il meure! »
Et je meurs, Seigneur Dieu, mon Père, était-ce l'heure?

Donc, ils ont bien cloué mes mains violacées.
Avec l'éponge amère, en leurs basses pensées,
Ils ont mouillé mes lèvres de fièvres glacées.

Lamma Sabacthani! ils m'ont ravi Ma Dame
La Madeleine! Ils ne m'ont gardé qu'une Lame,
L'Isolement des morts pour me transpercer l'âme!

LUDOVIC AG-YO-BÉ.

Clair de lune

Blanche de langueurs épanchées
Et de mollesses lunatiques,
La plaine, en formes ébauchées,
Sculpte ses rêves fantastiques.

Les arbres semblent des portiques
Où de chastes femmes penchées,
Au son de très vagues cantiques
Regardent fuir des chevauchées.

Bleuissent au loin les collines,
Sous les cascades cristallines
Qui versent leur neige nocturne.

Et, dans la paix de son arène,
Déroule ses cheveux de reine
La blonde lune taciturne.

MARCEL FLEURY.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

MAURICE DESOMBIAUX. — Les Amants de Taillemark (*)

S'il est un genre littéraire abâtardi, une écurie d'Augias où le courant régénérateur et purifiant des idées jeunes a fort à faire, c'est assurément le théâtre contemporain. Nous voilà loin du noble brodequin de la tragédie, et des socques de la comédie antique. Que nous donne-t-on en échange? Parfois des pièces graveleuses qui figurent cent fois sur l'affiche sans parvenir à satisfaire les basses passions de la foule; parfois des mélodrames d'une noirceur épouvantable à l'usage des braves mères-grand qu'un bel amas de bêtises remue invariablement de fond en comble; parfois des tragédies enflées comme les outres du fabuliste dont il ne sort rien que du vent : mon voisin d'étude au lycée en avait commis une qui s'intitulait *Les Enfants de Lothaire;* un capitaine en retraite qu'on me fit voir l'autre jour travaille depuis dix ans, m'assure-t-on, aux *Malheurs de Conrad II.* Et l'accorte comédie de Plate, de Térence de Molière et de Beaumarchais, la voilà bien loin de son antique devise : *Castigat ridendo mores*! Si elle provoque encore le rire, c'est un rire de pitié pour le philistinisme et le prudhommesque gâtisme des héros qu'elle nous présente : songez donc, le bourgeois contemporain pire encore que nature!

Dieu merci, les jeunes ont compris que de ce côté il y avait de beaux coups à férir. Les pièces qui ont vu la rampe au théâtre d'Art de Paris, les œuvres dramatiques de Maeterlinck, d'Ibsen, nous rassurent pour l'avenir.

Un de nos collaborateurs, Mr Maurice Desombiaux, vient de joindre ses efforts à ceux des confrères luttant déjà sur la brèche. Son drame en trois actes, et en prose, *Les Amants de Taillemark* est une œuvre bien pensée et vigoureusement écrite, qui doit engager l'auteur à persévérer dans la route qu'il vient de prendre. Diverses parties, notamment la description de la naissance et des progrès de l'amour coupable du prince Rodolphe et de sa belle-mère, la duchesse de Taillemark, sont déjà des morceaux de maître.

JEAN NOVIS.

(*) Bruxelles, Vve Monnom, Editeur.

René Ghil. — Le Vœu de vivre (*)

René Ghil, le chef de l'école Evolutive-Instrumentiste et l'instaurateur de l'art Sociocratique, combat pour les glorieuses émancipations et la solution des problèmes sociaux. Il est de ceux que M. G. de la Salle, en un récent article de *L'Art Social*, appelait « poètes de combat ». En effet, *Le Vœu de vivre* est une critique des institutions sociales modernes, en même temps qu'une satire des mœurs de petite ville de province.

Pour M. Ghil et les siens, l'idéal du poète de combat est, — si j'en crois Albert Lantoine, — d'être un conducteur de peuples. Mais, — et ces idées sont miennes, bien qu'ailleurs exprimées par un des nôtres à propos de *Bois ton Sang*, — lorsqu'on est conducteur de peuples, (et en admettant que ces préoccupations soient susceptibles d'expression lyrique), c'est aux peuples eux-mêmes, c'est-à-dire à tout le monde, aux pauvres comme aux riches, aux ignorants comme aux lettrés et aux savants, qu'il faut enseigner *Le Meilleur Devenir*, *Le Devoir* et *La Loi*, qu'il faut dispenser le baume des bonnes et pacifiantes paroles, et l'élan des grandes idées. Et pour ce, le poète de combat doit *abaisser* l'Art, — ou plutôt son art, — au niveau intellectuel du peuple, à défaut de pouvoir élever le peuple à la hauteur de l'Art, — idéal aussi irréalisable qu'il est noble et généreux.

Or, comme par leur forme recherchée (Instrumentation verbale), leur langue savante, les livres de René Ghil et de la plupart des siens ne s'adressent et ne s'adresseront jamais qu'à un très petit nombre, j'estime qu'au point de vue *du but même* de l'Art sociocratique, ils ne produisent que des œuvres mortes.

— Voilà, franchement exprimées, mes idées à ce sujet. Et je prie M. Ghil, et ceux des *Ecrits pour l'Art*, des *Essais de Jeunes*, etc., qui combattent pour la cause de l'Art sociocratique, — et que nous apprécions hautement comme artistes, — de ne pas voir de parti-pris irréfléchi ou d'intention blessante en cette simple divergence d'idées. Pour éviter tout malentendu regrettable, ceci méritait d'être dit.

Rodrigue Sérasquier.

(*) *Œuvre :* de René Ghil. I. Dire du Mieux. IV. Le Vœu de vivre. Volume II, 1892. — Édition des *Écrits pour l'Art*.

Henry Kistemaeckers. — Mon Amant!

Les littérateurs néo-romantiques, éparpillés en vingt écoles, et plus, réagissent par leurs bijoux d'art contre la littérature mercantile et salariée, que leurs consciences répudient. Confondent-ils avec elle le réalisme? Non, je pense, bien que souvent ils l'aient déclaré mort et enterré. Qu'est-ce qui explique alors le dédain qu'ils affichent à l'égard de MM. Zola, Goncourt, et consorts? Quelle cause assigner à la déchéance actuelle de l'art *vériste?* Voici mes hypothèses :

1° L'effrayant talent qu'ont déployé MM. Zola, Daudet, Maupassant, Hennique, Céard, Alexis, etc... qui nous rapetisse rudement, nous, les nouveaux venus.

2° Les difficultés d'un travail d'observation nécessitant une continuelle tension de la pensée.

Cependant, les deux groupes littéraires subsistent, avec des différences profondes. Les néo-romantiques (décadents, symbolistes, magnifiques, baudelairiens...) se refugient dans leur rêve, leur pensée, leur tour d'ivoire, leur moi, deviennent de plus en plus personnels et subjectifs. Les réalistes se placent carrément du côté de la vie et de l'action, cherchent à *objectiver*, à donner la sensation du vrai, l'illusion que la chose narrée *est arrivée.*

M. Henry Kistemaeckers s'est écarté du mouvement général de poésie et de symbolisme. Jadis, il a, comme tout le monde, rimé des vers à la lune, mais pour s'amender bientôt, et obtenir sa grâce par cette première œuvre : *Lit de Cabot.*

Lit de Cabot, c'est le roman comique d'une troupe de comédiens; seulement, l'esprit cocasse de Scarron est remplacé ici par l'amertume des petites choses basses de la vie. C'est une sincère enquête sur l'existence des pauvres cabots. M. Kistemaeckers ne les plaint pas, ne s'apitoie pas; ses mots n'ont pas la bouche en cœur. De même, il ne pousse jamais le tableau au noir. Il se contente d'indiquer froidement, objectivement. Et nous sommes émus par toute la lie découverte au fond de l'existence du ténor que nous applaudissons certains soirs, et que des triomphes semblent exalter.

Les cabots de Kistemaeckers sont bien en chair et en os, plantés d'aplomb, débraillés, les pieds dans leurs pantoufles sales. Le décor

aussi est saisi sur le vif : relisez la description des *Galeries St Hubert*, des boîtes de la *rue des Bouchers*.

Nous avons, avec *Lit de Cabot*, un roman belge d'ecriture française, sans nul relent de MM. Camille Lemonnier ou Georges Eekhoud.

Mon Amant! qui vient de paraître chez Flammarion, reçoit du public un excellent accueil. Je le crois mérité.

Paul Rière, un chroniqueur parisien, produit névrosé de l'asphalte, est l'amant, le seul et unique amant de la féline et séduisante Meriem, une divette qui offre plus d'un point de ressemblance avec Mlle Yvette Guilbert. L'état psychologique de Paul est anormal. Il est pris de ce vague malaise qui hante, depuis le commencement du siècle, les cerveaux surchauffés, et qui a donné lieu à mille interprétations diverses : *René, Adolphe, Werther, Des Esseintes, l'Enfant du Siècle* de Musset, *Philippe* de Barrès. Paul Rière est un sceptique, un désabusé. Bien qu'il sache encore aimer, une fatalité le porte à toujours scruter, analyser et soupçonner. Naturellement, il parcourt toute la gamme de la jalousie : présent, avenir, et passé. Oui, il est *jaloux dans le passé!* Il se produit alors des scènes qui embêtent la petite Meriem, et encore plus Paul Rière qui décide qu'il ira se guérir bien loin, en pleine nature. Meriem accepte son départ; c'est le point faible du livre : les amoureux se quittent trop facilement, d'un cœur trop léger.

Paul Rière vit alors de cette vie saine de campagne, qui abrutit et réconforte. Des aventures romanesques le mettent en rapport avec les de Bienne, qui habitent un château, près de la Meuse. Paul s'éprend d'Alice de Bienne, une jeune vierge de dix-huit ans, candide et passionnée : il en devient l'amant.

La mort de Meriem dénoue brusquement le livre et frappe d'un coup profond l'esprit de Paul Rière.

Deux autres personnages interviennent, très bien dessinés, d'ailleurs : le père et le frère d'Alice. Gontran a vu sa sœur se laisser embrasser par Rière. Il ne somme pas le journaliste de s'expliquer. Oh! non. Plongé dans une dêche noire, il se contente de faire chanter sa sœur. La situation, neuve et scabreuse, est d'un réalisme frappant.

Une langue claire et sobre, un sentiment vrai de la nature, des dialogues vifs et vrais, voilà les qualités de ce livre, moins

documenté, peut-être, mais mieux écrit que *Lit de Cabot*. Pour la plupart des jeunes, bien écrire consiste à se servir de beaucoup de métaphores. Je me contente, moi, d'une langue claire et expressive, qui n'empêche pas des trouvailles comme : « les amoureux *cocoriquant* autour d'une maîtresse... » « s'*intimiser* à la réalité... ». Voilà de bien petits détails, me direz-vous. Eh! non. C'est l'indice d'un tempérament d'artiste. Ces expressions, appelées par l'idée, viennent d'elles-mêmes, sans préparation : C'est pourquoi elles plaisent.

Je me résume : le fond du talent de M. Henry Kistemaeckers paraît être un intense scepticisme. Il s'est incarné en Paul Rière, le poète mort jeune, et dont les illusions se sont écroulées comme un château de cartes.

GEORGES TOUCHARD.

EMMANUEL DELBOUSQUET. — **En les Landes.**
I. Le lointain Cor

(*Avec une préface de* RENÉ GHIL).

Ce livre m'a ébloui : en vain chercherais-je des vocables grandiloquents pour exprimer mon admiration : Impératif s'impose un mot : *merveilleux*, en ses accords profonds d'images évoquées; je crois qu'avec ce mot s'éveillera chez les frères qui auront lu ce récent poème, la vision de ses larges splendeurs.

Laissons les vaticinations naïves appelant l'humanité vers l'utopie du Bien; dédaignons aussi l'égoïsme plaintif et vain qui se complaît en puériles minuties : mais allons vers la grande Nature, seule adoration possible, car elle est la grande Beauté. Et loin de la Ville sacrilège, ensevelissons nos rancœurs dans ses couchants magnifiques, cautère à nos plaies.

Je m'incline devant le glorieux poète qui nous est venu, d'exquise sensibilité mais jamais étalée, et devant la splendeur des vers impeccables et si latins, qui chantent, vibrent, rougeoient et fleurent, évocateurs de l'Automne ensanglantant les chênes blessés qui :

... Semblent des bas-reliefs où se meuvent des ombres,

des galops d'étalons vers les pouliches effarées, dans le souffle sain des bruyères marines ; des cors chantants en les crépuscules des pinèdes odorantes ; des taureaux affolés bramant :

... de stupeur vers les brumes des soirs
Que signent des feux clairs en miroitantes rides.

Livre inouï! Et de début : car, nous dit René Ghil en préface, Emmanuel Delbousquet n'est âgé que de dix-huit ans.

Celui-là sera très grand : prêtre impuissant du beau, je salue en lui le libérateur.

FRÉDÉRIC FRICHE.

EMILE LECOMTE. — Papillons et Papillotes (*)

Recueil de poésies avec épigraphes de J. B. Rousseau, Souvestre, A. Lefèvre, P. Delhaye, V. Compas, Châtrian et Camille Natal, dédicaces à « *M. E. N...*, *membre ouvrier de plusieurs conseils* », pièces de circonstance, tendres rêveries, aveux timides, etc. :

J'ai toujours aimé
L'humble pâquerette
Naïve fleurette
Dont la collerette
M'a toujours charmé.

Parler ici de critique littéraire serait un monstrueux dévergondage de mots, ces petites bêtises-là ne relevant de la littérature ni de la critique. Je vais m'en abluer le cerveau, avec du Verlaine.

FRÉDÉRIC FRICHE.

(*) Poésies. Verviers, Gilon, éditeur.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

De Liège

1re Exposition du « Cercle des Beaux-Arts »
— Monsieur Xavier Francotte

L'*Émulation*, à Liège, est une coalition de bourgeois cossus plus ou moins inintelligents qui se proposèrent jadis de *protéger* l'art. Pour ce ils se font verser de dix à vingt francs par jour, par quelques pauvres artistes auxquels ils permettent d'exposer leurs œuvres dans une à cet effet très désavantageuse salle qu'ils possèdent. En outre tous les membres de la dite coalition, c'est-à-dire à peu près tous les bourgeois un peu chics, entrent à l'œil pendant l'entière durée de l'exhibition.

Dans la grande salle faux-gothique de l'*Émulation*, des dames et des demoiselles ont mis des fleurs, des aquarelles, et même, hélas, des portraits, le tout plus ou moins godiche. — Comme avec les dames il faut toujours, etc..., nous passerons.

Voici des Messieurs très honorables : tout le long des murs ils ont appendu d'inoffensifs badigeons. — Si ça les amuse!... Mention spéciale : P. J. et M. Antoine Dainef et le suave Daco.

Les Élèves d'Académie nous exhibent les résultats de plus ou moins heureux efforts. Cette remarque : beaucoup ont l'admirable don de la couleur, aucun n'a les plus élémentaires notions de dessin. — Qu'en pense Mr De Witte, leur professeur? — Deux promesses : MM. Pel et Würth; un déjà très pur artiste duquel une exquise aquarelle nous permet d'attendre avec confiance de définitives œuvres : Richard Heintz.

Monsieur Heintz nous mène aux artistes. Ici trois œuvres chacune parfaite en sa manière s'imposent d'abord : L'*Automne* d'Auguste Donnay, un panneau décoratif d'harmonieuse émotion; sous la claire mélancolie d'un ciel fastueux d'automne, emmi le vent qui éparpille la vêture d'or de quelque légendaire forêt, une femme chemine, pensive, inconsciente. — Comment dire l'indéfinissable tristesse qui vous arrête devant cette toile!

La seconde œuvre est d'Armand Rassenfosse : une femme de

troublante lasciveté, une Messaline aux blanches dents mordeuses et dont les sanguines lèvres semblent faites pour sucer des vies. Admirable de simplicité Mr Rassenfosse, par cette étrange figure de femme, sait jeter plus de trouble en l'âme que ne le peuvent en leur bizarre attirail toutes les sphynges que nous font et nous refont nos modernes peintres.

Sans émotionnante idée, mais si vraie, si sincère et d'effort si consciencieux la petite toile de Mr Mataive, *Décrépitude*, est dans un genre inférieur un petit chef-d'œuvre.

Il est d'autres belles choses encore dans ce salonnet : Deux portraits de grande allure et si vivants d'Auguste Donnay et, toujours du même, des dessins et des eaux fortes de si triste, tantôt claire et tantôt sombre inconscience. Donnay se classe définitivement parmi les tout premiers des actuels artistes, et dès qu'il voudra exposer ailleurs qu'en notre bourgeoise cité et aller à l'international public artiste, la critique le sacrera le grand et suggestif peintre et poète de ceux qui vont inconscients, sous les fatalités.

Rassenfosse a trois très belles eaux-fortes se ressentant quelque peu de la hantise de Rops que l'artiste subit en disciple et ami.

Nous citerons deux noms encore de chercheurs sincères et qui certes trouveront un jour : Louis Moreels avec ses miniatures, étonnantes de grâce, de fini et de délicatesse. Nous aimons moins dans son ensemble sa grande vue panoramique de Liège, où l'achevé de certains détails contraste malencontreusement avec l'état rudimentaire d'autres; il nous semble que c'est là une œuvre à retravailler. Mr Bauër a de bons tableaux quelque peu impersonnels mais qui indiquent un laborieux artiste. Ses portraits plaisent moins et ont des contours bien peu harmonieux. Les sculpteurs : Oscar Berchmans : son superbe buste d'homme et un beau bas-relief nous sont une révélation et font pressentir un grand artiste.

Mignon expose une épreuve un peu malvenue nous semble-t-il de son beau *Combat de taureaux*. Sa statuette portrait est bien petite sous plusieurs rapports.

Une petite *lionne* de Liebert est puissamment et hardiment modelée.

Si on tient compte des conditions dans lesquelles s'est effectuée cette première exposition du jeune *Cercle des Beaux-Arts* on peut se réjouir de la vitalité du mouvement d'Art en Wallonie.

* * *

Quittons les Artistes et dégringolons jusqu'à Mr Xavier Francotte, docteur, professeur à l'Université et en outre bedeau d'une foule d'églises et de chapelles.

D'abord son histoire : il fut un obscur et très pieux sacristain, d'œuvres pies très occupé. Mais voilà qu'un jour Lombroso envahit la maisonnette de son intellect — et tout s'y bouleverse. — Ah! ces maudits italiens, quand laisseront-ils en paix somnoler les fils de l'Eglise! Mr Francotte s'intoxiqua de Lombroso et alors commença pour lui une existence de martyr!

Lombroso me semble n'avoir pas tort, se dit-il; mais la foi aussi a raison, — qui donc alors a raison? Voilà Mr Francotte étudiant, expérimentant, compilant, compulsant; il devient savant, il devient anthropologiste et bientôt stupéfie le monde par une indigeste et indigérée compilation, de ses labeurs fruit avorté. Il nomme cela *Anthropologie criminelle*, et s'imagine, peut-être sérieusement, avoir ramené Lombroso sous le parapluie du Vatican.

Ce Lombroso nous fait rire un peu; Mr Francotte beaucoup.

Arrivons au fait : à l'*Union Catholique*, sorte de visqueuse ligue du doctrinarisme clérical et tête-de-pipesque, le bon Mr Xavier fait une conférence sur la *Déséquilibration mentale dans la littérature contemporaine*, en-tête qui ronfle très avantageusement.

Dans la conférence il est prouvé, irréfutablement, que Flaubert, les Goncourt, Barbey, Baudelaire — oh, surtout Baudelaire! — étaient des toqués — parfaitement Monsieur, des archi-toqués!

Comme preuves : quelques boutades et gouailleries plus ou moins authentiques que se seraient permis ces génies, leur sensibilité délicieusement affinée, et surtout — oh oui, surtout! leur méprisante haine du médiocre, du lion, du bourgeois bête et mesquin.

Débiter telles crétineries, le bon sacristain — jadis on disait cuistre — l'appelle faire de l'Anthropologie!... Mr Francotte ne veut pas que les criminels soient des épileptiques, des irresponsables; mais il s'accomode parfaitement de l'idée que le génie est une forme de l'épilepsie.

Comme devait béatement sourire l'évêque de Liège dont la figure onctueusement épanouie présidait à ce déballage; comme se devaient sentir à l'aise les bourgeois et nobillons auditeurs, quand le « savant professeur » débita d'une voix émue cette exquise péroraison :

« *L'aurea mediocritas* n'est pas vraie pour la fortune seulement:

» elle l'est aussi pour l'intelligence. Quand on considère la triste » destinée qui paraît être le partage des esprits d'élite, on se » résigne plus facilement à la médiocrité et l'on se félicite d'échap- » per à tant de soucis et à tant de déceptions » (*).

Le bienheureux Mr Francotte!

On sait que depuis longtemps les génies sont les têtes-de-turc de nos soi-disant «catholiques» et que l'art leur paraît la pompe et les œuvres de Satan. Ils ne se contenteront plus désormais d'affamer les grands hommes, de les conspuer, de les ignorer (voire de les excommunier) — tels Hello, Villiers, Baudelaire, Verlaine, Bloy — ils finiront par demander leur collocation en un asile quelconque, où le savant anthropologiste Mr Francotte étudiera leur cas.

Les Bourgeois que Dieu commit à la garde de la Foi préparent des Charenton pour les Thomas d'Aquin, les François d'Assise, les Bonaventure, les Marbode, les Anselme, les Dante de l'Avenir, et des Salpétrières pour les futures Sainte-Thérèse.

JOSSE D'AILLEURS.

Conférence du Sâr Péladan

au Cercle artistique et littéraire

Le Sâr Mérodack J. Péladan, mage authentique et révélé, — aussi de passage en notre pays pour donner une matinée littéraire pendant l'exposition du cercle *Pour l'Art*, — est venu nous dispenser l'aiguail de ses bonnes paroles au *Cercle artistique et littéraire.*

Tête de Christ : barbe et cheveux noirs, fins, bouclés, frisottés, — on dirait d'un grand turban, — justaucorps de moire et rabat de dentelle, le Sâr nous a parlé, sans plan bien défini, de la Magie, du Mystère, de l'Amour, de l'Art.

La première partie de sa conférence fut de compréhension assez difficile : la quintessence en est que, pour lui, la Magie est l'idéal de la vie intellectuelle, la conception, la réalisation et la sublimation finale du *Moi;* — et le Mystère, une zône intermédiaire entre la vie

(*) In-extenso dans cette chère *Gazette de Liège.*

banale et Dieu, zône accessible à de rares élus, esprits supérieurs.

Lorsqu'il nous entretint de l'Amour, le Sâr fut mieux entendu. Pour lui, Cupidon est trop... concret; il lui préfère Erôs, l'Amour abstrait.

Mortels, les joies incomparables de l'Amour ne sont qu'un vain leurre! Par les peines dont il est cause, nous rachetons largement les jouissances que parfois il nous procure; et expions en outre toutes nos fautes, tous nos péchés. L'homme et la femme sont créés pour qu'en un hymen expiratoire, ils se servent mutuellement l'un de bourreau, l'autre de « *bourrelle!* »

En passant, le conférencier flagelle « Monsieur Richet », Alfred de Musset, Schopenhauer, et dit Wagner dangereux, — bien qu'admirable, — dans *Tristan et Yseult*, par exemple, car « Yseult représente les colonnes d'Hercule de la passion ». Il exprime aussi ce délectable aphorisme : « toute femme qui trouble, corrompt; la femme est faite pour apaiser; » — et donne au double cœur féminin le doux nom de *ruac*.

Relevons encore cette interprétation de la création de l'homme : « les anges projetèrent leur ombre sur le sol, et ce fut le schéma de la forme humaine »; — et de la femme par le dédoublement de l'androgyne primitif en son principe actif et son principe passif.

Enfin, l'auteur de l'*Ethopée de la Décadence Latine* exprima, avec les lois de l'Esthétique, ses opinions, — idéalistes, — sur l'Art, qu'il définit: «l'ensemble des moyens expressifs de la Beauté». Il nous parle de l'hiératisme dans l'Art, influence accusée dans l'École Flamande; — montre qu'en Belgique, plus que partout ailleurs, la religion se fait entretenir par lui; — et compare l'Art contemporain à la Titania de Shakespeare, qui couronne de roses un âne.

Le Sâr termine par la lecture du Coran de la Rose † Croix, écrit en un style charmeur, — c'est une justice à lui rendre, — véritable poème en prose, avec alinéas débutant pour la plupart par un alexandrin, semblablement aux cantiques de Nebo, en *le Rituel d'Amour* du roman « *A cœur perdu* ».

Ce fut une soirée déconcertante pour le gros du public, mais féconde en douces jouissances pour les Esthètes — non impassibles!

Rod. Squier.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

Au Chat Noir

Ce félin subtil nous est revenu, portant la bonne nouvelle, et le Mufle s'est encore écrasé aux portes, car le Mufle toujours adore qui l'égratigne.

Nous avons revu les gais compagnons et très délicats poètes : Marcel Lefèvre, Armand Masson, Jules Jouy, Paul Delmet, Hyspa, d'autres encore.

Le Mufle n'a compris ni l'atticisme de *Phryné*, ni la grandeur sombre de l'*Épopée*, ni l'ironie sanglante de Marcel Lefèvre et de Jacques Ferny, ni la grâce d'Armand Masson, ni rien du tout: mais il s'est tordu aux polissonneries... qu'il a cru entendre.

Nous avons ouï une grosse dame déclarer que : « *c'était quand même bien plus joli chez les marionnettes Holden de la foire, savez-vous.* »

La même impression se retrouve dans certains compte-rendus de grands journaux que nous pourrions citer : la bétise du monde m'anéantit, disait le grand Flaubert!

F. F.

Au Grand Théâtre

Après avoir six mois durant savouré toute la douceur de ce sommeil du juste tant vanté, notre grand théâtre s'est enfin réveillé, voici deux mois. La direction de notre première scène a été confiée par l'administration communale à M. E. Bayard.

Celui-ci nous est arrivé avec une troupe comprenant des éléments de valeur diverse, dont quelques uns de tout premier ordre.

Tout d'abord la première chanteuse légère, M^elle^ Priollaud, qui est de l'avis général, une des meilleures artistes qu'il nous ait été donné d'entendre à Gand. La voix est claire, d'un timbre agréable, savamment conduite, et la diction fort nette. Mais M^elle^ Priollaud a le grand tort de se surmener outre mèsure. Tout dernièrement, elle a, en une semaine, tenu cinq rôles différents. Par moments, déjà, la fatigue se fait sentir.

Mme Boulland, elle aussi, a su rapidemment conquérir les suffrages du public, notamment par son interprétation superbe de *Carmen* et de *Rose Friquet*.

Pour l'emploi de forte chanteuse, on en est encore aux tâtonnements. Mlle Briard et Mme Duzil ne sont pas parvenues à contenter les habitués. La direction s'occupe activement de leur remplacement.

Du côté des hommes il y a comme ténor de grand opéra M. Merrit. Bien que déjà longtemps sur les planches, il semble n'avoir guère perdu de ses très sérieuses qualités de chanteur : sa voix sympathique a, surtout dans le haut, conservé un éclat vainqueur.

Le ténor léger, M. Galand, vient après MM. Boon et Génin, qui avaient été jugés insuffisants. Il a débuté voici quelques jours dans le *Barbier de Séville* qui a été pour lui un réel succès. Il nous plaît aussi beaucoup dans le rôle de *Faust*.

MM. Pallu et Lebreton, sont deux barytons de valeur. Le premier est aussi bon chanteur qu'il est mauvais acteur. Le second a des qualités très réelles de voix et de mimique : il a joué le rôle de *Figaro* d'une façon point du tout vulgaire. Nous nous plaisons à féliciter ici cet artiste consciencieux.

MM. Louyrette et Fabry, basses, ont leurs bons moments. Ce dernier s'est tiré fort à son honneur du rôle de *Capulet* dans *Roméo et Juliette*.

Quant à la basse chantante, M. Jacquin n'a fait ici que paraître, et M. Dejean, qui retardait ses débuts pour cause de maladie, nous assure-t-on, est remplacé momentanément par un lauréat de notre Conservatoire, M. Jules Bresou qui s'est fait applaudir pour son interprétation de *Méphistophélès*.

Outre l'habituel contingent de pièces faisant partie du répertoire. courant, quelques nouveautés ont vu la rampe : l'*Amour Mouillé* de Varney, musiquette gentille et poème nul ; *Gillette de Narbonne*, d'Audran, qu'on a presque sifflée. Enfin un ballet de Paul d'Acosta, qui renferme de bons passages.

M. E. Bayard pour sa bonne volonté et ses efforts mérite des encouragements et toute notre sympathie.

J. N.

Au Théâtre Minard

MM. Fontenelle et Richet sont venus cet hiver reprendre le bon combat déjà engagé l'année dernière ; il convient de les féliciter hautement de leur courageuse entreprise : la tâche d'une troupe de comédie en province est rude : il faut un répertoire énorme et très rapidement déroulé, pour contenter un public peu renouvelé, à Gand surtout, ville pauvre malgré ses deux cent mille âmes, et où l'élément flottant fait complètement défaut ; si l'on ajoute à cela la fatigue des tournées par les petites villes voisines, on est forcé de convenir que notre troupe est absolument héroïque.

Elle nous a donné jusqu'ici presqu'autant d'ouvrages que de représentations.

Citons tout d'abord *Gringoire* et *le Baiser*, du grand maître Banville. Le premier de ces actes exquis n'a pas trop mal été compris de notre spirituel public ; par contre lui a complètement échappé ce délicieux badinage : *le Baiser ;* il a bien fallu rendre justice à l'irréprochable interprétation de M. Fontenelle et de M^me^ Chabrol, mais c'est tout.

Une fouaillante satire de Ginisty : *On ne badine pas avec l'honneur*, a été prise par nos bons Gantois pour une petite grivoiserie.

Le Prince d'Aurec, excellemment donné, n'a guère plu ; à notre avis, c'est une bien faible pièce bondée de bien jolis mots.

Succès mérité en tous points pour *le Député de Bombignac*, *la Boule*, *Ma Camarade*, *l'Etincelle* et dans un autre genre pour *Bébé*, *le Petit Ludovic*, *Ferdinand le Noceur* et les *Dominos Roses* (un peu fripés ces dominos).

Nous regrettons que la direction soit obligée, pour attirer les trémolomanes, de dévider des pelotes de ficelle comme *Denise*, *Dora*, *Bataille de Dames*, *Martyre*, *Par Droit de Conquête*, etc.

La troupe est bonne et bien homogène : en première ligne, à l'honneur comme à la peine : MM. Fontenelle, le souple talent que nous avons déjà pu apprécier en sa première campagne, et Richet, acteur parfait, ayant beaucoup de discrétion et de goût ; — qu'il se défie pourtant des rôles trop jeunes, comme dans *Bébé*.

M. Lapeyre est un artiste de tout premier ordre : son talent est très personnel, très fin et très varié. Cette dernière qualité manque seule à M. Montherel qui, à part cela, est irréprochable, et plus encore à M. Labranche, qui n'en est pas moins un des meilleurs comiques que nous ayons vu à Gand.

Du côté des dames, citons surtout Mmes Carling, toujours gracieuse et spirituelle, Nantier, Chabrol — trop récemment ici pour que nous ayons pu l'apprécier d'une façon complète — et Dargent. Quant à Mlle Rolla, son hébraïque beauté ne compense pas toujours sa froideur.

Les petits rôles sont tenus de la façon la plus satisfaisante ; une mention spéciale pour MMlles Pillois et Géry, deux charmantes novices qui promettent, et tiendront.

F.

TABLETTES

La Rédaction prévient les collaborateurs et abonnés que M. Joseph Desgenêts ne remplit plus aucune fonction au Réveil. Elle les prie en conséquence d'adresser toutes leurs communications exclusivement à la Rédaction, Marché aux Grains, 7, à Gand.

A travers les Revues

Souhaitons la bienvenue, ce mois, à trois nouvelles Revues :

Le Drapeau, La Revue Rouge et Blätter für die Kunst.

Le Drapeau, (rédacteur en chef Firmin Van den Bosch), débute par une profession de foi un peu longue et exclusive. Sans vouloir discuter la possibilité d'un Art catholique, nous formons le vœu sincère de voir bientôt s'élargir ce cadre, trop étroit pour une revue de jeunes. — Le premier n° contient de bons vers de Paul Gérardy.

La Revue Rouge, elle, n'a pas de programme : c'est, paraît-il, le meilleur moyen de n'y point manquer. — Elle publie du Verhaeren, du Georges Eekhoud, du Lemonnier.

Blätter für die Kunst débutent par un manifeste court et serré. Nous y lisons des vers de Stefan George, Hugo Von Hofmannsthal, Edmund Lorm, Carl Rouge; et, de Paul Gérardy, trois pièces des *Croix*, traduites par l'auteur, et conservant admirablement leur beau rythme français.

Nous recevons pour la première fois l'excellente Wallonie, toute pleine de choses délicates, signées Henri de Regnier, Fernand Séverin, Em. Verhaeren, A.-Ferdinand Hérold, etc., etc. Quel dommage que ces derniers numéros soient son chant du Cygne, le Cycle Septennaire assigné étant révolu. La Direction a soin d'en avertir, par une note horrifiquement érudite.

L'Art Social, — quelle antithèse! — nous offre un curieux article de G. de la Salle, *Littérature de Revues*, des vers d'Henry de Braisne, *On me dit vainement....*, et la *Petite Guerre*, bien amusante.

Le Chat Huant hulule des *Contes Pichottiers*, des chansons, des vers et des chroniques antimuflatiques. Fort beaux dessins de Carré, Emile Brunet, Henri Gousse, etc. En un dessin signé Lekram, nous remarquons la Mort, qui, — affectée anti-anatomiquement de tarses imprévus et d'un nombre incalculable de côtes sternales, —

.....frappant une tombe avec son talon,
Zig et zig et zag, joue un air de danse,
Zig et zig et zag, sur son violon.

Chimère publie un numéro double bien mince, — matériellement, s'entend. — Beaux vers des *Chansons Eternelles* de Paul Redonnel; *Ballade* d'Eugène Héros — faut-il faire siffler l'*S*? — Dantesque prose d'Henri Mazel; ainsi qu'un portrait de Géo Mauvère, (ignoré protecteur des lettres grecques, ô Paparigopoulos!) page et troubadour, collant mi-parti, toque à créneaux, et couleurs de sa Dame, de sa très-gente Dame, sur le cœur, le tout par Léon Leclère.

Bienheureuse La Cloche au gosier vigoureux. Je voudrais bien encore entendre, sa voix, sa voix si te...e...e...endre! Mais les brumes de Flandre étouffent son bruit, et la Poste ne le répercute plus jusqu'à nous.

Du Coin du Feu nous recevons un numéro gris-de-cendre et bien froid, depuis la couverture et les proses, *Au pays noir*, *Nocturne*, jusqu'aux vers : *Spleen*, *Les tristes jours*. Gémissons! Et tisonnons un brin.

En Floréal, traduits, des fragments d'*Algabal*, de Stefan George; *Copeaux Irisés*, de Célestin Demblon, *A la fontaine en forêt* de Ch. Bronne, et par Albert Arnay, une chronique sur le Salon de Gand. — Pas de nouvelles depuis longtemps :

Joli Floréal, quand reviendras-tu?

comme dit Alfred Gauche.

La Libre Critique a portraicturé ce mois, le peintre Edmond Van der Meulen, et de charmantes actrices, ainsi que le Sâr Péladan, à qui cette évocation d'Aphrodite fait pudiquement baisser les yeux. Oh sarcasme!

Lire dans LE MÉPHISTO les correspondances théâtrales gantoises, signées Job II.

L'ERMITAGE récapitule le mouvement des Revues pendant ces trois dernières années. Est-il besoin de dire que les deux derniers sommaires sont magnifiques? Il nous suffira de mentionner des vers inédits d'Arthur Rimbaud, d'autres d'Adolphe Retté, Paul Verlaine, Antoine Sabatier; chronique de Karl August sur *La Littérature allemande contemporaine;* très fine et profonde fantaisie de Georges Fourest, *La profession d'Eusèbe Frottemouillard;* et aphorismes cruels de Paul Masson, sous le titre illicébrant et vertigineux de *Yoghi soit qui mal y pense,* cueillons :

« *Quelles orgueilleuses que toutes ces petites femmes. A peine ont-elles conquis le moindre de nous, qu'elles gonflent comme des ballons.*

« *La nature est insensible à nos douleurs. N'est-il pas effroyable de penser que les bois de la guillotine peuvent jouer?* »

LES ESSAIS DE JEUNES donnent des extraits de *Maguelone détruite,* drame de Louis-Xavier de Ricard; une prose d'Em. Delbousquet, et des vers parmi lesquels *Les Tartanes,* de Pierre Dévoluy.

LA FRANCE MODERNE ne nous est pas encore arrivée. « Je commence à croire que le facteur n'est pas seul responsable! » comme dit quelque part cet excellent M. Hector Malot, ou quelque autre de ces Messieurs.

LA JEUNE BELGIQUE (Octobre-Nov.) continue à brandir l'épée fulgurante victorieuse des monstres; lire à ce propos : *Questions du jour,* la *Chronique Littéraire* et le *Memento.* Il nous est difficile de choisir; citons cependant les vers de Valère Gille, Albert Arnay, Albert Giraud, et les proses de Georges Eekhoud et O.-G. Destrée.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE incline un peu vers le bazar à treize. A part les vers de Paul Harel, et Maurice Dullaert, rien à applaudir. Une mention spéciale à l'étonnant M. Jules Onraet, qui commet une fable : *Le Singe et les Allumettes.* Extrayons, non sans douleur :

Accablé de fatigue et surpris par le soir,
Un voyageur venait sous un arbre s'asseoir
Dans une forêt d'Amérique.
Il éprouva bientôt le besoin de fumer
Et, bourrant une pipe, il prit pour l'allumer,
Une allumette phosphorique.

Le Mr Onraet prénommé ferait bien d'en méditer la morale :

C'est que souvent pour réussir,
Lorsqu'on entreprend une affaire,
Il ne suffit pas de bien faire; (?)
Mais par le bon côté c'est qu'il faut la saisir.!!!

O césure classique, quelles suaves inversions tu procures à tes adorateurs!

LE MERCURE DE FRANCE, qui porte le deuil de G. Albert Aurier — les morts vont vite! — donne de superbes vers du regretté et déjà grand poète. Nous y lisons encore : d'Ernest Raynaud, *A propos du Premier Livre Pastoral,* et d'Ernest Hello, *Le Secret de M. Renan,* une lettre fort curieuse, exhumée de *La Revue du Monde Catholique,* où elle dormait depuis 1863. Puis des vers très purs de Jean Lorrain (d'après *Les Idylles du Roi* de Tennysson), des extraits du *Livre des Reines* de A.-Ferdinand Hérold, *La Dent* de Rachilde.

M. Louis Dumur — dont l'esprit n'est jamais à ses pieds, — distille une série de subtils *Petits Aphorismes* sur la littérature. Qu'il nous permette d'en transcrire quelques uns :

« *Un écrivain qui se résout au rôle d'amuser un public devrait vendre ses livres enfarinés comme une tête de pitre.*

« *Dans la littérature qui s'adresse aux foules j'exige au moins la morale.*

« *Ce qui fait que l'on lit volontiers des œuvres manifestement inintelligentes, c'est que l'on éprouve la satisfaction de se sentir supérieur à elles.*

Enfin : « — *M. Z*** est notre plus grand romancier : L'humanité chez lui n'est qu'un troupeau de porcs. — Non, c'est M. Y***, l'humanité chez lui n'est qu'un frémissement d'ailes d'anges. — Laissez-moi vous mettre d'accord. Il n'y a qu'un seul romancier, c'est M. X***, de l'école synthétique : chez lui, l'homme est un porc ailé* ».

Un infâme épicier, à qui nous lisions cet aphorisme, s'est permis à ce sujet ce calembour incongru :

« Et dans certains romans de cape et d'épée, l'homme est un porc épique! » — Frémissons. —

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE tend à affoler les sismographes. M. Jean Delville s'y livre à une danse de Peau-rouge autour des poteaux où il a crucifié *Les Petits Iconoclastes,* brandit son chapeau calabrais au bout de son tomahawk et hurle de grands cris de guerre. Plus calmes, des proses du comte Léonce de Larmandie, de Léon Donnay, de

Nestor Outer, et une chronique de Géo Meunier sur Marcel Lefrère.

Lire en LA REVUE BLANCHE des *Paysages neigeux,* de Claude Céhel, des *Paradoxes sur Renan*, de Léon Blum, et la *Chronique de la Littérature*, par Lucien Mühlfeld. Que de blancheur!

LA REVUE GÉNÉRALE : beau format, près de deux cents pages d'excellent papier, et rédaction très respectable. Ultérieurement nous en analyserons les plantureuses beautés.

Toujours pleine d'intérêt, LA REVUE INDÉPENDANTE continue *Les Soutiens de la Société*, le beau drame d'Ibsen. M. René Ghil y pharamine *du Vœu de Vivre;* nous y trouvons encore un *Fragment* de Pierre Dévoluy, des vers d'Abel Pelletier, de *Petites polémiques mensuelles* signées G. M., et de Georges Bonnamour, une prose bizarre : *Anarchistes.*

ROUEN-ARTISTE consacre un de ses derniers numéros à l'Illustre Compagnie du Chat-Noir, avec vagues portraictures et autographes échevelés. Exemple :

Les femmes sont scandalisées
De c'qui s'passe aux Champs Elysées.

En d'autres numéros, Renan, Barwolf, etc.

LE SILLON qui toujours :

A côté du Sillon creuse un autre Sillon,

imprime des proses déchirantes de Jules Bonnet, *l'Eternel Naufrage, Pour l'oublieuse Aimée,* (dans le bocal de ses pensées, comme dit Quasi), bien submersibles, dirait Ronchonot.

LE SYLPHE a pris son dernier envol avec des vers de Ponsard, Emile Blandel, et Léon-L. Berthaut, *La reine Marguerite à Damiette.* A citer encore une prose signée Abel Charmeyran, *A propos d'une Souris.*

LA SYRINX module des airs savamment cadencés : *Le Mendiant,* la pièce ici parue de Léon Leclère (Tristan Klingsor); et de Joachim Gasquet, une magistrale prose extraite de *Narcisse.*

Malgré l'avancement de la Saison, LE BLUET parfume encore les guerèts de ses émanations discrètes.

Voulez-vous que je vous raconte
L'histoire d'un joli Bluet? (sic)

Ce pourrait-être trop long. Passons.

Un bien intéressant journal, LES SOIRÉES POPULAIRES, de Verviers, — journal littéraire, — offre à ses lecteurs une «*Recette pour débarrasser les poules de leurs poux* ». Nos lecteurs nous excuseront de ne pas la reproduire : le manque de place seul nous réduit à cette triste extrémité.

LE SEMEUR, — qui sème pour récolter, comme bien on pense, — offre à la prosternation des races futures un petit *Dialogue* vif et animé entre *Lui* et *Elle*. (Rien des *Fêtes Galantes*). Nos ciseaux ne résistent pas à la tentalion de sortir de leur étui :

Elle.

....Je crains l'humidité, mon cher, il se fait tard..
Je tousse lorsque j'ai respiré le brouillard..

Lui.

....Nous irons par les bois.....
Dans le calme sacré du sommeil de la chose.....

Elle.

....Je vais mettre mon châle. O les vilains poètes..
Tu peux bien m'appeler ta douce bien-aimée,
Tu paieras le docteur si je suis enrhumée.

(Signé) : Comte ALBERT DU BOIS.

Nous arrivent au dernier moment :

Le dernier fascicule (Octobre) de LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, la revue internationale que dirige M. Fernand Brouez. Il est des plus intéressants, tant au point de vue littéraire qu'au point de vue sociologique et scientifique. Tout le sommaire est à remarquer : de H. Maubel, un fragment de son prochain volume, *Quelqu'un d'aujourd'hui;* de Hubert Stiernet, une nouvelle fort vivante, *Paternelle Scélératesse;* de Francis Nautet une très complète étude sur l'œuvre de Camille Lemonnier; de M. G. Dwelshauwers, la première partie d'un travail sur Friedrich Nietzsche, puis deux articles sociologiques, *le Socialisme Rationnel*, lettre adressée à C. Delescluze par le philosophe Colins et *L'organisation de la Statistique internationale du travail* par M. Hector Denis.

Les deux dernières fulgurations de LA REVUE MODERNE — dont les collaborateurs professent une sainte horreur pour l'élément liquide incolore (page 663). — Excellents numéros. Un caillou blanc surtout pour Xavier de Ricard, Henry de Braisne, Lucien Cortambert, René Boudard, Marius Dillard, André Escouron, Ernest Fleury, E. Sauty; et son excellent directeur Charles Bourget,

dont le dernier fascicule publie le portrait. — D'autres bonnes choses encore, mais nous devrions copier le sommaire.

HARMONIE, revue sociale et littéraire, de propagande et de combat sous l'égide de la philosophie libertaire. Un peu trop de spiritisme cependant. — Vers de Camille Chaigneau; *Les parts sociales* d'Hector France. Gare les fautes d'impression!

En dernier lieu — non en dernière estime, — LOUVAIN-JEUNE, journal des Universitaires catholiques, spirituel, vulpin souvent et parfois calembouresque.

Notules

Le recrutement de l'Académie française est à l'ordre du jour. Nous proposons une solution absolument neuve : d'y nommer des talents.

Le jeu des petits papiers étant tout aussi à la mode, les amis du RÉVEIL se sont amusés à former une liste de conciliation pour une Académie française... idéale. Nous transcrivons : Sully Prud'homme, Leconte de Lisle, Jean Richepin, Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, Henri de Régnier, Francis Viélé-Griffin, José Maria de Hérédia, Jean Moréas, Goncourt, Maupassant, Daudet, Catulle Mendès, Armand Silvestre, Maurice Rollinat, Edm. Haraucourt, Charles Le Goffic, Taine, Zola, Rosny, Paul Bourget, Paul Margueritte, Henri Lavedan, François Coppée, Jean Aicard, Maurice Bouchor, Ch. Füster, Félicien Champsaur, Gabriel Vicaire, Theuriet, Henri Becque, Pailleron, Jules Lemaître, Jean Rameau, Jean Lorrain, Emile Goudeau, Marcel Schwob, Henri Mazel, Paul Arène, Jules Renard.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE nous confie que l'Académie des Sciences, ne voulant pas demeurer en reste de gentillesse avec l'Académie française qui installera sous peu, paraît-il, dans un de ses fauteuils la chimie de M. Berthelot, a décidé d' « ouvrir son sein » à M. Stéphane Mallarmé.

Toujours à propos d'Académies.

Quelqu'un de nos lecteurs a-t-il jamais eu la curiosité de lire dans un annuaire la composition de l'Académie de Belgique, classe des lettres? Ils sont là *vingt-sept;* nous défions le plus fin connaisseur des lettres belges d'en citer trois sans tricher.

Nous publierons un de ces jours la composition de la susdite Académie, telle qu'elle devrait être.

Nous ferons le même travail pour une *Académie Internationale des Mufles.*

Un jour, dans une grande ville universitaire, l'homme éminent qui dirige la Bibliothèque, — où comme les rois constitutionnels il règne et ne gouverne pas, — avisa dans un catalogue de librairie *Les deux Masques* de Paul de Saint Victor. S'imaginant avoir mis la main sur quelque antiquaille, il enjoignit au bibliothécaire-adjoint d'en faire l'acquisition. Mais lorsque l'homme éminent vit l'ouvrage, sans l'ouvrir, il clama furibond : « Comment, un livre nouveau! Je croyais que c'était un ancien. Si c'est comme ça, j'en veux pas : il est à votre compte! »

Au reste, il se passe à cette Bibliothèque des choses fabuleuses : ainsi les œuvres dramatiques, par je ne sais quelle bizarre disposition du catalogue, n'y sont pas considérées comme littéraires, et le public ne les obtient qu'avec grande difficulté.

Un de nos amis nous a conté que, il y a trois ou quatre ans, il demanda un jour en lecture *Le Passant* de Coppée. Il lui fut répondu ceci par un des inénarrables surveillants :

— « Mochieu je peux pas te donnaie cha, cha ne pas un ouvrache littrair', s'tu! »

Le bibliothécaire étant absent, notre ami dut se contenter de cette explication.

Qu'on nie, après cela, l'influence des idées nouvelles sur l'esprit des masses! Pourtant, nous trouvons le surveillant bien sévère : ardeur de néophyte, sans doute.

Un autre de nos collaborateurs ayant demandé au même préposé la traduction Panckouke des *Académiques* de Cicéron, il lui fut répondu, après une demi-heure de savantes investigations, que *la traduction de Panneckoeke par Monsieur Cicéron* n'était pas à la Bibliothèque!

Apologue Oriental. Il était deux fumistes qui s'ennuyaient, en vacances dans un hôtel de province. Pour tuer le temps, ils créèrent de toutes pièces — telle Minerve, — un jeune poète exotique, qui à peine né, se mit à pondre des poèmes échevelés, dédiés : *Au vieil ami Verlaine, Au cher Verhaeren, en souvenir de ma Sœur; A Georges Touchard, fleuriste; A mon cousin Delville.* Puis les deux compères lui dictèrent une fort belle épitre, et expédièrent le tout à une Revue de notre connaissance.

Mais les rédacteurs de cette Revue, étant très sagaces, découvrirent le tour, et jetèrent, d'abord les hauts cris, puis la lettre au panier.

Moralité : A beau mentir qui vient de loin.

Petites sottises des grands journaux.

De notre grand-oncle Sarcey, à propos de la reprise de *Ferdinand le Noceur,* comédie de Gandillot :

« *Ce vaudeville, déjà deux ou trois fois* centenaire, *etc.* »

Dans *Amour Mortel,* feuilleton de M. Charles Mérouvel : « *Ce soir-là, le comte sortit de chez sa maîtresse à trois heures du matin!* »

Enfin, de M. Hector Malot, déjà nommé, en *Madame Prétavoine :*

— *Tu viens de Condé? s'écria-t-elle.*
— *Qui te l'a dit?*
— *Mon cœur!!!*

Avez-vous lu *Les Malfaiteurs Littéraires* du père Étienne Cornut, S. J.? Non, n'est-ce pas. Eh bien, vous avez tort! C'est d'une délicatesse exquise. *Les Malfaiteurs Littéraires,* c'est, dans un même sac, la Philosophie, la Critique, la Poésie, le Journal et le Roman contemporain. D'après le père Cornut : *L'existence et le talent de Musset furent des fléaux* (page 186);

C'est au bon sens autant et plus encore qu'à la religion et à la morale, que Victor Hugo a été nuisible; ce talent détraqué relève de la psychologie pathologique autant que de la critique littéraire. (Ibid.)

Un seul poète trouve grâce devant ce nouveau Fléau de Dieu : M. François Coppée!!! Pourtant : *C'est un pinson un peu léger,* (page 191). Comme qualificatif ornithologique, le mot de *Serin* ne conviendrait-il pas mieux en l'occurrence?

Parlant de toutes les jeunes écoles poétiques, qu'il confond avec la plus aimable ignorance, le père Cornut croasse gravement que, *ce qui frappe à travers cette littérature bruyante des jeunes, c'est le désarroi, l'étroitesse et l'anarchie dans les idées, dans le langage et dans la conduite.* Leurs audaces lui font expectorer ceci : *Cette violation perpétuelle des règles fondamentales de notre langue et de notre poésie étonnera moins, si l'on se rappelle que ce sont des Grecs comme Moréas, des Suisses, des Anglais et des Américains qui prétendent améliorer notre versification. Camille Lemonnier (?), Georges Rodenbach, Maurice Macterlinck, Emile Verhaeren, Albert Giraud (!!) etc., sont Belges!!!!!!* (page 228).

M. Guy de Maupassant est la mouche vénimeuse qui se plaît aux purulences, et dont la piqûre imperceptible laisse dans l'organisme un trouble rongeur, parfois mortel! (page 84).

Nous regrettons que la place nous fasse défaut : il reste encore de bien belles choses à noter en ce livre remarquable; à propos du charmeur Catulle Mendès : *dans toute société qui se respecterait, et où la moralité publique compterait pour quelque chose, de pareils livres seraient supprimés, et l'auteur mis dans l'impuissance de nuire!* (Charmant, ce dernier euphémisme).

Et plus loin : *L'imagination déréglée et le réalisme cynique ont contribué beaucoup à la célébrité de Victor Hugo et de Zola.* On y fouaille aussi comme il le mérite *l'ignorant et lourd Flaubert!!!*

Moralité : Les petits chiens lèvent la patte contre les grands monuments.

En le *Journal de Gand* du 20 Octobre dernier nous lisons un sonnet respectueusement dédié par Frédéric Friche au tuteur François Coppée :

Mon rêve serait d'être un marchand de friture,
Le long des boulevards extérieurs, le soir,
D'entendre grésiller le lard, et de m'asseoir
Sous le petit auvent où le réchaud fulgure.

Mon échoppe aurait une odeur de bon augure,
Avec son œil de feu qui brille dans la noir,
Et je débiterais mes frites, sans vouloir
Rogner les portions — la saison est si dure!

J'en donnerais gratis aux mômes étonnés,
Aux bons mômes pensifs, qui, les doigts dans le
Contemplent l'étalage avec des yeux de rêve. [nez,

Et puis, il me serait, à l'automne, très doux
De suivre du regard dans le jour qui s'achève
L'ouvrière qui prend un cornet de deux sous.

On nous prie d'annoncer la prochaine apparition de *L'As de Trèfle*, journal littéraire dirigé par MM. Mauvère, Touchard et Frappart. Un bel atout dans le jeu des jeunes.

Notre collaborateur Frédéric Friche travaille à un poème qui aura pour titre *Les Mirages*.

Lucien De Busscher (qui abandonne son pseudonyme de Jean Novis) prépare, lui, *Les Rosaires*.

Pour paraître prochainement chez Lacomblez :

Quelqu'un d'aujourd'hui, par Henri Maubel.

Silhouettes et portraits, (2 vol.) par le baron de Haulleville.

Au siècle de Shakespeare, par Georges Eekhoud.

Noël fin-de-siècle, album de Christmas, rimé par Théo Hannon, illustré par A. Lynen.

Le Château des Merveilles, par Valère Gille.

Sous la Couronne, par Albert Giraud

Chez divers :

Scélératesse paternelle, par Hubert Stiernet.

Les Récits de Nazareth, par Eug. Demolder.

From Home, par Aug. Vierset.

Aurora, par Célestin Demblon.

Les Barbares, drame en 5 actes par Paul Gérardy.

Dit un page, plaquette de vers par Remy de Tylves.

Et un volume de Grégoire Le Roy, dont nous ignorons encore le titre.

Pour paraître le 15 Décembre chez Alexis Moens, (Galerie Bortier), Bruxelles :

L'Amant des Roses

par *Georges Touchard*.

Les souscriptions sont reçues par carte postale chez l'éditeur et aux bureaux du RÉVEIL. Prix : 2 francs.

Notre charmante consœur liégeoise, FLORÉAL, va, nous apprend-on, être complétée et réorganisée. FLORÉAL paraîtra à partir de Janvier prochain, deux fois par mois. L'un des deux numéros du mois contiendra une chanson populaire de la Wallonie; l'autre sera accompagné de la reproduction de quelque chef-d'œuvre de l'art mosan, ancien ou moderne. Le but de cette innovation : rattacher le mouvement actuel aux profondes et ignorées sources qu'il a dans un passé très-reculé.

Cordialement nous applaudissons à cette entreprise vraiment artistique de notre confrère Paul Gérardy.

F. F. et R. S.

TABLE DES MATIÈRES

LUDOVIC AG-YO-BÉ

Page

Trouvères 244
Crucifiment. 356

ALBERT ARNAY

Avril 196
Quelques mots 299

VALMY BAYSSE

Tristesse 280

CATULLE BLÉE

L'Amour s'en vient .. s'en va. 230

CHRONIQUES ARTISTIQUES

Exposition *Émile Claus.* 58
Exposition *Maurice Bekaert* 123
Exposition *Fernand Aelman* 123
M. Frantz Melchers 156
Quatrième Exposition de l'*Union des Artistes des Flandres.* 188
Exposition *Baron.* 190
Le Salon Triennal 313
De Liège, 1re exposition du *Cercle des Beaux-Arts* 363

CHRONIQUES LITTÉRAIRES

Automnales, de Carlos du Fay 28
Fleurs de Mauve, de Legrand du Fresne. 59
Contes et Nouvelles, d'Alfred Lavachery 60
Les Lourty, Id. 61
Coups de Plume, de Firmin Vanden Bosch 92
Échos Plaintifs, de Georges Carlier 93
Les Chansons Naïves, de Paul Gérardy 124
En Pays Flamand, de A. Heins et G. Meunier 125
Cycle Patibulaire, de Georges Eekhoud 147

Page

Le Jardin de l'Ame, de Fernand Roussel 150
Dame de Volupté, de Camille Lemonnier. 152
Dominical, de Max Elskamp 153
Histoire des lettres belges d'expression française, de Francis Nautet. . . . 185
Roses d'Automne, de Jules Sottiaux 186
Bruges-la-Morte, de Georges Rodenbach 215
La Fin des Bourgeois, de Camille Lemonnier 216
Hild-Hyllia, de Jules Sauvenière 217
Chansons pour Mime, de Catulle Blée. 219
Sérénité, de Léon Donnay. 221
Le Fou Raisonnable, d'Arnold Goffin 245
Printemps sombre, de Charles Cudell 248
Tryptique des Châtelaines, de Tristan Klingsor. 249
L'Adolescent Confidentiel, de Michel Féline 250
Bois ton Sang, de Pierre Dévoluy 282
Ballades Russes, de Hector Hoornaert. 284
La Fin des Dieux, de Henri Mazel 309
Au Ciel, de Jean Casier 311
Les Horizons Hantés, de Jean Delville 311
Les Amants de Taillemark, de Maurice Desombiaux 357
Le Vœu de Vivre, de René Ghil 358
Mon Amant ! d'Henry Kistemaeckers 359
En les landes, d'Emmanuel Delbousquet 361
Papillons et Papillotes, d'Emile Lecomte. 362

CHRONIQUES MUSICALES

Au Conservatoire. Distribution des Prix 26
Premier Concert 91
Les Concours de Chant du Conservatoire 251

CHRONIQUES THÉATRALES

22, 55, 88, 119, 318, 368

CONFÉRENCES

Gustave Frédérix 30
Edmond Haraucourt 30
Melle Popelin 58
Gustave Frédérix 127
Maurice Desombiaux. 127
Le Sâr Peladan 366
Mr Xavier Francotte. 363

EDMOND DEFFERNEZ

Au Pays du Charbon 46
Le Billet 183

CHARLES DELCHEVALERIE

Les Ingénus 138

JOSEPH DESGENÊTS

Page

Georges Rodenbach 1
Croquis 44
Ceux de là-bas 114
Réveil d'Ames 203
Rêve de Singes 204

MAURICE DESOMBIAUX

Paysage d'âme 19
La Fenêtre 104

PIERRE DÉVOLUY

Aventurine 77
Ballade 337

LÉON DONNAY

Le Sonnet de Syriac 250

GEORGES EEKHOUD

Les Prétendants à la Couronne 226, 263

CARLOS DU FAY

Symphonie Blanche 79
Pierrot Triste 139
L'Inoubliée 174
Rêve de Soir 200
Invocation 297

MARCEL FLEURY

Clair de lune 356

CHARLES FRAPPART

Séparation 20
Les Princesses 135
Consolation 202
Légende 306

FRÉDÉRIC FRICHE

Gethsemani 9
Trésors Sombrés 38
Les Lauriers 68
Le serment du Christ 144
Sonnet 198
Argo 243

PAUL GÉRARDY

Prière Noire 259
Chansons d'Automne 327
Et ils le chassèrent de leur ville 328

VALÈRE GILLE

Page

L'Endormie 8
Abel 171

EDMOND GLESENER

Fleurs moroses 355

ARNOLD GOFFIN

Forêt Enchantée 21

PIERRE HANCART

Illusion 14
Pensers endeuillis 35

JOSÉ HENNEBICQ

Croquis 10
L'Agneau 193

TRISTAN KLINGSOR

Cantilène pour ma bonne Dame la Lune 136
Chansons de Viole 213
Le Mendiant 237
L'Adolescent du Missel chante 307
Thrène à la Châtelaine 347

HUBERT KRAINS

Les Poèmes en prose d'Arthur Rimbaud 97

ALFRED LAVACHERY

Le Roi est mort 70
Charlemagne 180

CAMILLE LEMONNIER

Fragment 33
La Fin des Bourgeois 129
Les Supercheries du Théâtre 321

LÉON LUCY-MAR

Les Corneilles 45
Très Ancienne Chanson 137
Instantanés 141
Aux Brunes 308

GEORGES MARLOW

Cantilène 17
Prophétie 103
Souvenance 143
Vers 209
Lied 279
Tes Yeux 279

ANTONIO MARQUES

Page
Nuit de poète 339
La dernière page 341

GÉO MAUVÈRE

Sydoine aux Yeux d'Or. 18
Mes trois Amoureuses blondes. 39
Élaine Châtelaine 112
Aux Étoiles! 142
Galamment 271, 353

JEAN NOVIS

Vie de Fleur 41
Cœur Mort. 116
La Promenade des Princesses. 140
Désolances 205
Là-bas au Détour du Chemin. 239
Pluie. 295
Le Livre du Tabernacle Spirituel 335
Vers 341

RAYMOND NYST

Aux féminités errantes 257

EDMOND RASSENFOSSE

Chanson 281
De : *Dit un Page* 346

PAUL REDONNEL

Anabase. 106

GEORGES RODENBACH

Dimanche au Béguinage 4

FERNAND ROUSSEL

Déception 34
Les Blanches Fiançailles 161

RODRIGUE SÉRASQUIER

Rondels , ... 13
Ballade 43
Musée 69
L'Ile Enchantée 184
Purification. 232
Vœu 344

FERNAND SÉVERIN

Page
Vers 68

CHARLES SLUYTS

Pour l'Orgueilleuse 12
Pierrot au Pays du Thsin. 199

HUBERT STIERNET

Le Voyage 65
Soléal 289

TABLETTES

31, 63, 95, 128, 159, 191, 223, 254, 287, 319, 372

LA TÉTRARCHIE

Ballade pour célébrer les Oncles du Temps de Charles X 281

GEORGES TOUCHARD

Profils d'Amoureux 49, 80
A propos de « *La Flûte à Siebel* » 117
Octobre 171
Frêles Fleurs 210
Fleurette. 273
L'Amant des Roses 330
Dans le Vague. 349

LOUIS VÉHENNE

Le Christ de Pierre 5
Les Quatres Ages 42
Monsieur Mouche 107
En des Sentiers Fleuris. 172
Poèmes Mystiques. 274

AUGUSTE VIERSET

Les Bibiadéri 102
L'Initiatrice 233
La Chanson de la mer 345

ERRATA

Page	9,	vers	2,	au lieu de	*féri*	lisez	*féru*
—	10,	ligne	7,	—	*longs*	—	*lourds*
—	11,	—	22,	—	*virent*	—	*voient*
—	34,	vers	5,	—	*pleurs*	—	*fleurs*
—	106,	—	7,	—	*calme trop souvent*	—	*trop souvent calme.*
—	183,	—	2.	—	*La*	—	*Ta*
—	199,	—	15,	—	*femme*	—	*gemme*
—	279,	—	16,	—	*du*	—	*au*
—	286,	ligne	3.	—	*adjeclif*	—	*adjectif*
—	287,	2e col.,	lg. 2,	en rem.	*grâce du*	—	*grâce au.*

Avis important

Nous rappelons à nos correspondants que tout ce qui concerne Le Réveil doit être adressé à la Rédaction, **Marché aux Grains, 7,** à Gand.

Prière à ceux de nos abonnés qui ne désireraient pas continuer leur abonnement l'année prochaine de nous en avertir par écrit, ou de nous renvoyer le numéro de **Janvier 1893** sous sa bande.

LE RÉVEIL

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE & D'ART

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Ludovic Ag-Yo-Bé, Albert Arnay, Valmy Baysse, Catulle Blée, Edm. Deffernez, Ch. Delchevalerie, Eugène Demolder, O.-G. Destrée, Maurice Desombiaux, Pierre Devoluy, Léon Donnay, Carlos du Fay, Georges Eekhoud, Marcel Fleury, Charles Frappart, Frédéric Friche, Paul Gérardy, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Edmond Glesener, Arnold Goffin, Pierre Hancart, José Hennebicq, Tristan Klingsor, Hubert Krains, Alfred Lavachery, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Léon Lucy-Mar, Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Antonio Marques, Géo Mauvère, Jean Novis, Raymond Nyst, Léon Paschal, Edmond Rassenfosse, Paul Redonnel, Georges Rodenbach, Fernand Roussel, Rodrigue Sérasquier, Fernand Séverin, Charles Sluyts, Hubert Stiernet, Georges Touchard, Louis Véhenne, Émile Verhaeren, Auguste Vierset, etc.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la rédaction.

BOITE AUX LETTRES.

Emalphe d'Ysembart, Bruxelles. — Faites-vous connaître ; ne pouvons rien avant.

Marcel Fleury, Bruxelles. — Insérons votre *Clair de lune;* nous ne pouvons accepter les deux autres pièces. Travaillez et revenez-nous avec meilleur. Et quand nous est ouverte une Revue comme Le Réveil, ne nous aplatissons plus à collaborer à *la Petite Revue Belge*, n'est-ce pas?

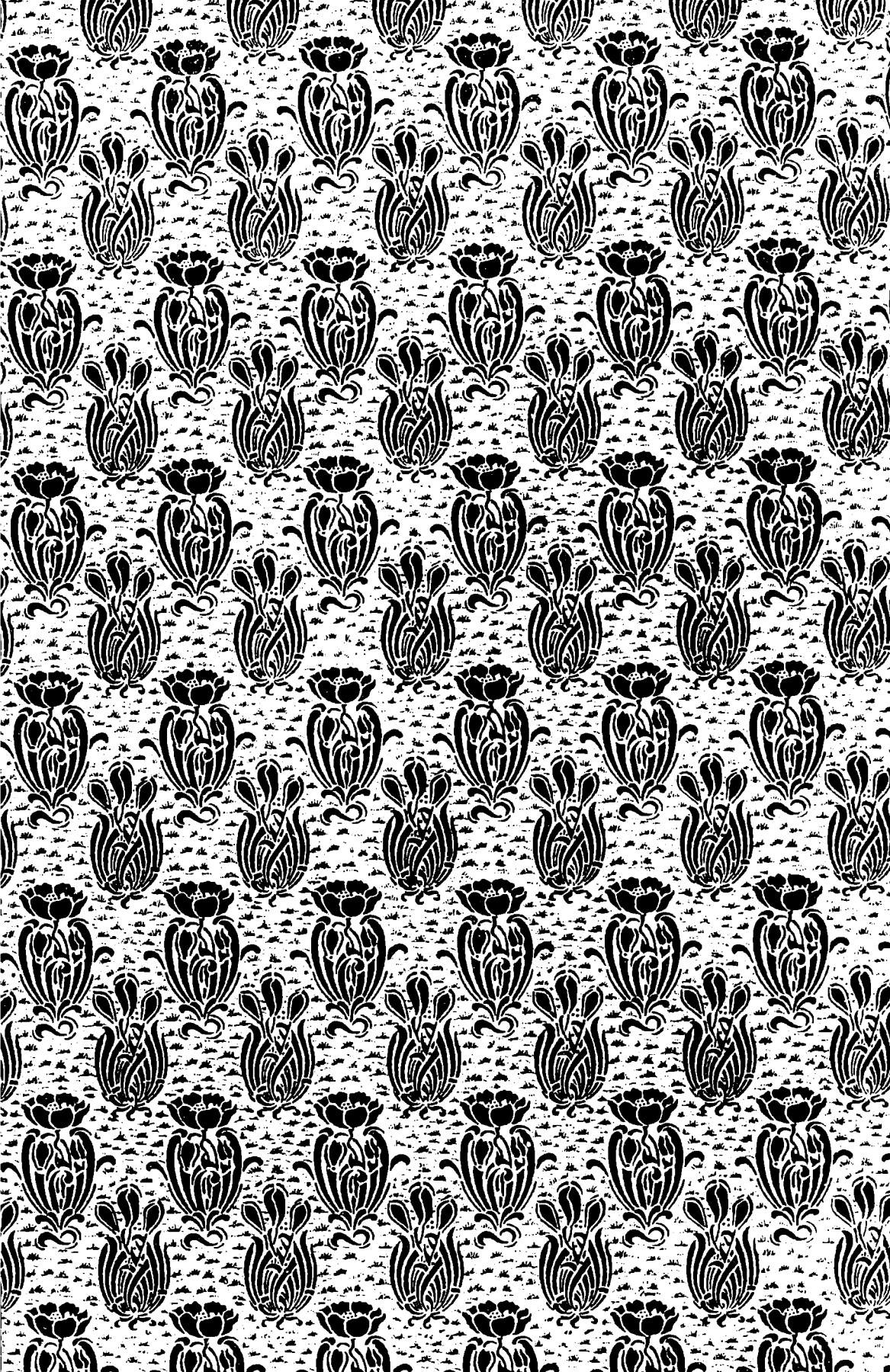
Carlos du Fay, L'pool. — A quand de vos nouvelles, sociocratiquement?

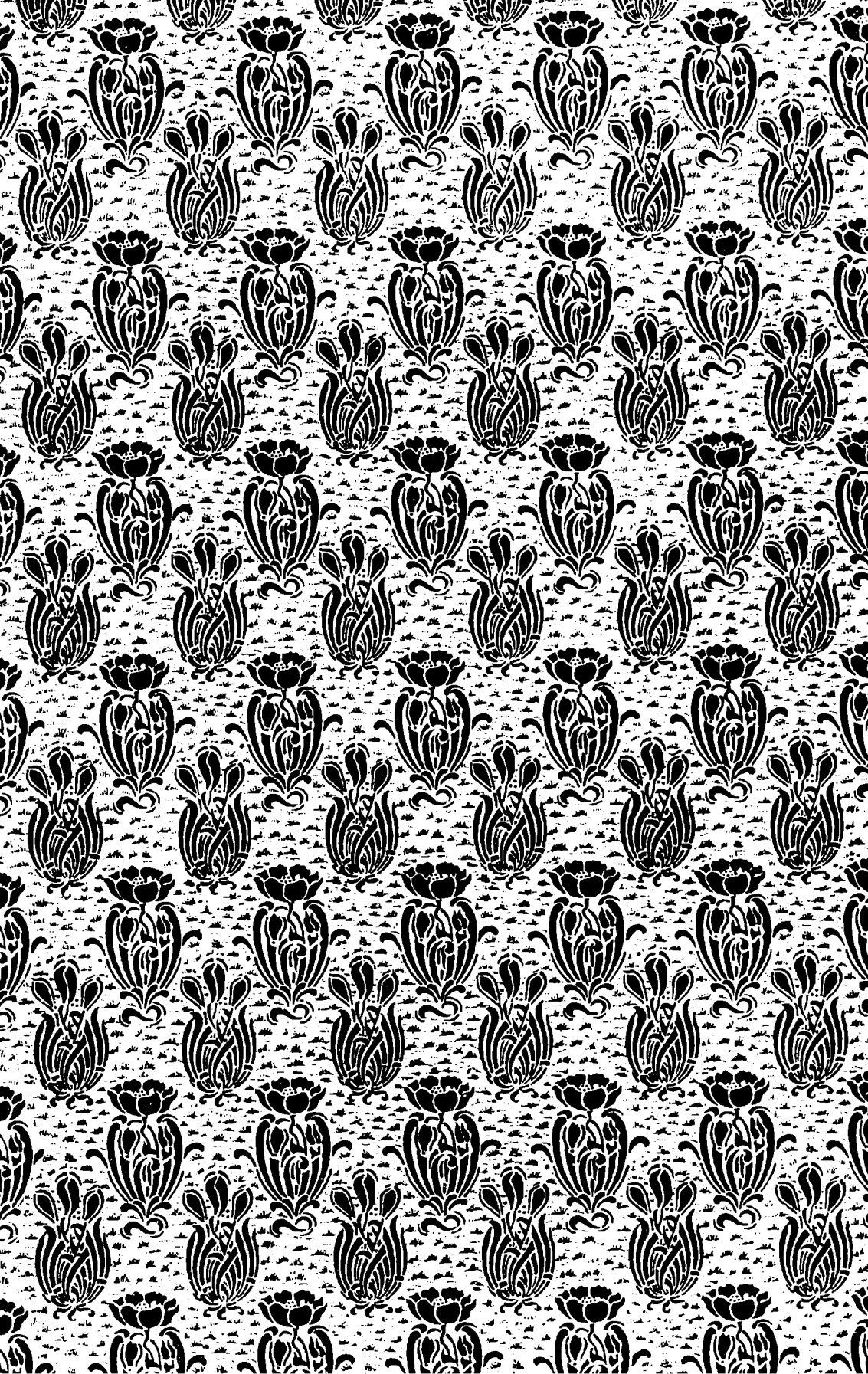
NOS ÉCHANGES :

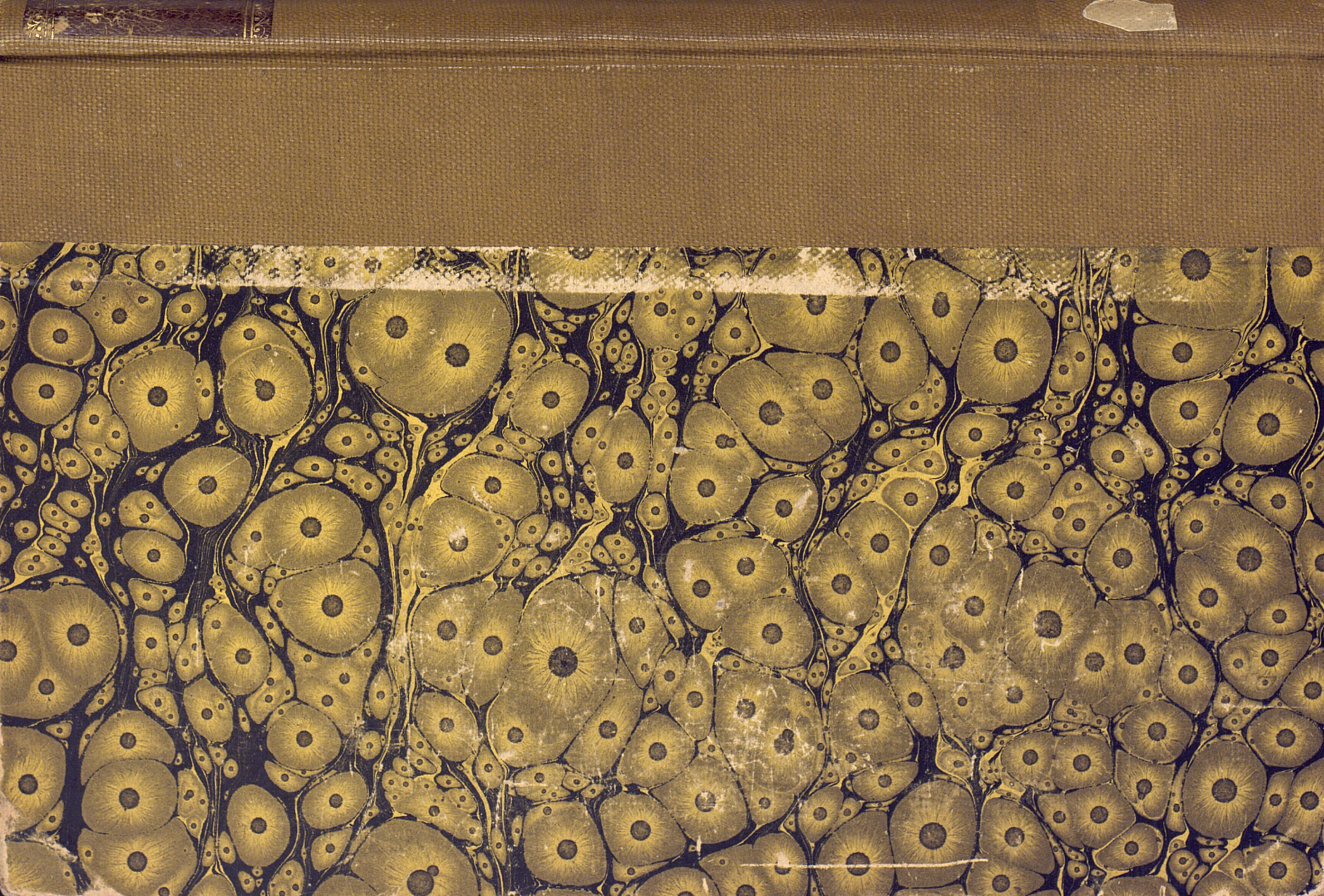
L'Art Social. — M — Impasse du Béarn, 5, Paris.
Blätter für die Kunst. — M — Lothringerstrasse, 9, Berlin.
Le Chat-Huant. — H — Rue Vieille Tour, 21, Bordeaux.
Chimère. — M — Boulevard Renouvier, 4, Montpellier.
Le Coin du Feu. — M — Rue Neuve, 25, Verviers.
Le Drapeau. — M — Rue Guinard, 2, Gand.
Ecrits pour l'Art. — Paraît 3 fois par an. — Rue Lauriston 16bis, Paris.
L'Ermitage. — M — Rue de Varennes, 26, Paris.
Essais de Jeunes — M — Boulevard d'Arcole, 40, Toulouse.
Floréal. — M — Rue St. Rémy, 22, Liége.
Harmonie. — M — Rue St Jacques, 23, Marseille.
La Jeune Belgique. — M — Rue Potagère, 64, Bruxelles.
La Libre Critique. — H — Rue Souveraine, 37, Bruxelles.
Louvain-Jeune. — H — Rue de la Station, 56, Louvain.
Le Magasin Littéraire. — M — Rue Haut-Port, 52, Gand.
Le Méphisto. — H — Rue du Lombard, 28, Anvers.
Le Mercure de France. — M — Rue de l'Écuhadé-St-Germain, 15, Paris.
Le Mouvement Littéraire. — B.M — Rue Marie Thérèse, 73, Bruxelles.
La Revue Blanche — M — Rue des Martyrs, 19, Paris.
La Revue Générale. — M — Rue Treurenberg, 16, Bruxelles.
La Revue Indépendante. — M — Rue des Pyramides, 12, Paris.
La Revue Moderne. — B.M — Rue Ordener, 96, Paris.
La Revue Rouge. — M — Rue Gendebien, 18, Bruxelles.
Rouen-Artiste. — Rue Grand-Pont, 4, Rouen.
Le Sillon. — M — Rue de Chabrol, 31, Paris.
La Société Nouvelle. — M — Rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.
Les Soirées Populaires. — H — Rue du Collège, 96, Verviers.
Le Sylphe. — M — Rue de la Gare, 2, Voiron (Isère).
La Syrinx. — M. — Rue Lacépède 27, Aix (Provence).
La Wallonie. — M — Rue St. Adalbert, Liége

Bureaux de vente du RÉVEIL :

Gand. — Ad. Hoste, rue des Champs, 49.
Librairie Universelle, rue Courte du Jour.
Mme Otte, rue de Flandre.
Librairie — Rue du Paradis.
Bruxelles. — Jérôme-Doliger, Galerie de la Reine, 32.
Liége. — Gnusé, rue du Pont d'Ile.
Michel, rue du Pont d'Ile.
Paris. — Chamuel, rue de Trévise, 29.







Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé.
Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.